

SORTIES DE VIOLENCES	3
PREMIERE PARTIE	4
A LA SOURCE DE LA VIOLENCE	4
A. LA VIOLENCE ET LA BIBLE	10
1 UN DIEU A L'ORIGINE DE LA VIOLENCE	11
DES CONTRADICTIONS	11
VIOLENCE OU PECHE	12
UN DIEU ANTHROPOMORPHE, PLEIN D'HUMANITE	15
À L'IMAGE D'UN FAUX DIEU	18
2 LA VIOLENCE QUI VIENT DES HOMMES	20
CAÏN ET ABEL	20
LE DELUGE	24
LA TOUR DE BABEL	27
B. THEOLOGIE ET PHILOSOPHIE	30
1 LA THEOLOGIE ET LA VIOLENCE	30
LE PECHE ORIGINEL	30
PAUL RICŒUR	33
2 LA PHILOSOPHIE ET LA VIOLENCE	34
L'HOMME EST NATURELLEMENT BON	35
L'HOMME EST UN LOUP OU UN DIEU POUR L'HOMME	38
C. LA VIOLENCE MIMETIQUE	40
1 LE DESIR DE L'AUTRE	41
2 DANGER DE LA RESSEMBLANCE	44
SONATE D'AUTOMNE	44
3 UNE DISTANCE FECONDE	45
4 LE SCANDALE	46
5 SATAN	49
D. L'IMPORTANCE DU DESIR MIMETIQUE	51
CHEZ LES ANIMAUX	51
CHEZ LES HOMMES	52
LE PECHE ORIGINEL ET SATAN A NOUVEAU	56
LES SEPT PECHEES CAPITAUX	58
SE SITUER FACE AU DESIR MIMETIQUE	62
LES PAUVRES	63
LES TOUT-PETITS	64
DEUXIEME PARTIE	70
A LA RECHERCHE DE REMEDES A LA VIOLENCE	70
1 LE TOURNANT DE LA LOI	71
RITES ET INTERDITS DANS LES SOCIETES TRADITIONNELLES	71
DES REGLES A DESTINATION RESTREINTE	73
LE DECALOGUE EX : 20	74
UNE LOI QUI OUVRE A L'UNIVERSEL	76
2 AMBIGUÏTES DE LA LOI	77
DES REGLES POUR TOUS	77
DE LA MORALE A L'ETHIQUE ET AU-DELA	79

PUNIR MALGRE TOUT ?	83
3 LE SACRIFICE	84
FONCTION DU SACRIFICE	84
LES SACRIFICES D'AUJOURD'HUI	86
4 LE BOUC EMISSAIRE	89
DU « TOUS CONTRE TOUS » AU « TOUS CONTRE UN »	89
L'INNOCENCE DE LA VICTIME EMISSAIRE DANS L'ANCIEN TESTAMENT	94
5 DANS LE NOUVEAU TESTAMENT	96
JESUS BOUC EMISSAIRE	96
6 POURQUOI MOURIR SUR UNE CROIX ?	99
JESUS NE CHERCHE PAS LA PERFORMANCE	108
7 LA RESURRECTION	112
LA VOIE DE L'AMOUR	116
<hr/>	
1 TENDRE L'AUTRE JOUE	116
2 « HEUREUX LES PAUVRES »	121
3 MATTHIEU 25	125
LA PREDICATION DE L'EVANGILE A-T-ELLE ETE UNE REUSSITE ?	128
<hr/>	
1 TROIS CONTRE-EXEMPLES	130
2 DES PROGRES MALGRE TOUT	139
CONCLUSION	150
<hr/>	

Sorties de violences

Première partie

À la source de la violence

La violence est souvent de sortie : elle inonde les pages des journaux, elle s'étale dans les informations des radios et télévisions au point que son omniprésence finit par lasser. Nous ne sommes que trop conscients de sa présence dans le monde et les sectes, comme toutes sortes de gourous, profitent d'elle pour proposer leurs services. Est-ce que la publicité qui lui est faite est là pour nous terroriser et nous rendre plus malléables ou bien est-elle le résultat de notre attirance morbide vers le côté sombre de nos existences ? Certains semblent même éprouver une jouissance perverse devant les dysfonctionnements de notre société réagissant à la manière classique du frustré qui ne se sent pas écouté et qui pourtant « l'avait bien dit ! »

Ce livre voudrait prendre au sérieux ce phénomène inquiétant sans chercher à en rajouter du côté du défaitisme et de ce que beaucoup appellent la sinistrose. La deuxième partie est d'ailleurs toute entière consacrée aux moyens permettant de sortir de la violence. Sans se mettre en quête de solutions globales ce qui serait de l'ordre du miracle, il essaye pourtant de signaler, au fur et à mesure de son développement, les lueurs d'espérance qui pointent et qui pourraient être saisies. La première partie, qui est une lente remontée vers la source de la violence, signale déjà en contrepoint des raisons de ne pas perdre confiance. La Bible, sur laquelle nous chercherons à nous appuyer dans notre recherche d'espérance, parle largement de nouvelle Création, de la joie, de la bonté de Dieu qui nous sauve. Le refrain d'un des textes majeurs de l'Évangile, appelé « les Béatitudes » est bien « Heureux » Mt 5,1-12. Si la joie qui nous vient du Christ passe par la croix, elle n'en est pas moins la quête d'une plénitude de vie. Nous tenterons de le découvrir.

Notre recherche a l'ambition de rejoindre une tradition de penseurs contemporains qui combinent une approche rationnelle, philosophique, sociologique voire ethnologique avec des perspectives chrétiennes. Nous y croisons le philosophe allemand Ernst Bloch¹ qui, pour l'ouvrir à l'espérance, met son approche marxiste en lien avec la personne de Jésus et une lecture de la Bible. Plus près de nous il y a René Girard² dont nous suivons de près la recherche sur la violence mimétique. Dans la même ligne le philosophe Michel Serres³, en se définissant comme philosophe des religions utilise certains thèmes du christianisme comme grille de lecture pour comprendre notre temps. Enfin, Jean-Claude Guillebaud⁴ réfléchit à la violence d'aujourd'hui avec une référence régulière au christianisme. À leur suite, quoique

¹ 1885-1977. Il a écrit en particulier *Le Principe Espérance*, 3 vol., Paris, Gallimard, 1976, 1982, 1991 et *L'athéisme dans le Christianisme* Paris, Gallimard 1978. C'est dans ce dernier ouvrage qu'il donne son approche personnelle de la Bible.

² Né en 1923. Depuis *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972, jusqu'à *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Paris, Grasset, 1999, il croise sa lecture biblique avec ses recherches anthropologiques.

³ Né en 1930. Nous évoquerons *Le Contrat Naturel*, Paris, Champs Flammarion, 1992. Mais aussi *Le Tiers Instruit*, François Bourin, Paris 1991. *Hominescence*, Le Pommier, Paris, 2001. *Rameau*, Le Pommier, Paris 2004 ; et bien d'autres ouvrages où le christianisme vient interroger sa recherche.

⁴ Né en 1944. Voir *Comment je suis redevenu chrétien*, Paris, Albin Michel, 2007, et *Le commencement d'un monde*, Paris, Seuil, 2008.

librement, nous ferons en sorte que la Bible et la Tradition chrétienne, en même temps qu'une approche rationnelle, essentiellement philosophique pour ce qui nous concerne, se complètent et s'éclairent mutuellement pour approcher la violence, sa source et les remèdes à y apporter. En effet, et malgré les excès de médiatisation regrettables, la violence est bien au cœur de nos préoccupations, parce qu'elle touche chacun à l'intime de sa personne, de même qu'elle gangrène les sociétés.

« Vraiment ce que je fais je ne le comprends pas, nous dit saint Paul : car je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hais ». Ce passage de l'épître aux Romains (7, 15), sans doute une réminiscence d'un vers d'Ovide, exprime fortement le désarroi de l'homme pris dans les contradictions de sa nature. Parole de chrétien, mais plus largement de tout un chacun quand il s'efforce de vivre selon un axe de vie conforme à une morale en souffrant de ne pas y parvenir vraiment. Le mal, la violence, ne sont pas des phénomènes extérieurs, ils traversent chacun et instaurent une opposition difficilement compréhensible entre, d'un côté, un désir fondamental reconnu comme rationnel et porteur de progrès et de bonheur pour l'humanité et, de l'autre, des manières de se comporter concrètement en complète contradiction avec ce qui est affirmé comme étant le meilleur. Le phénomène est d'autant plus troublant qu'il ne touche pas seulement quelques hommes pervers, mais qu'il est le fait de tous. Même un saint Paul se reconnaît touché et présente son existence comme une tension permanente vers la perfection qui perd il est vrai sa forme de combat moral, pour prendre celle, plus pacifiée, d'un abandon à l'amour de Dieu.

La première étape passe donc par la reconnaissance que la violence n'est pas à chercher à l'extérieur puisqu'elle nous traverse, même s'il est douloureux d'admettre une telle déchirure qui nous conduirait parfois à douter de nos capacités à changer quoi que ce soit dans notre existence et dans le monde. Elle est une réalité incontournable, la déviation dont nous retrouvons partout la trace quand nous perdons nos illusions.

Le contraire de la violence est d'ordinaire désigné comme du laisser aller, de la mollesse, une faiblesse tout aussi condamnable. Si renoncer à la violence équivalait à se comporter d'une manière grégaire et à refuser ses responsabilités d'homme, mieux vaudrait ne pas perdre une telle source d'énergie transformatrice. Jésus semble d'ailleurs prendre en compte le côté bénéfique de cette violence en Matthieu 11,12 : « Depuis les jours de Jean le Baptiste jusqu'à présent le Royaume des Cieux souffre violence, et des violents s'en emparent. » Quoiqu'il en soit des interprétations diverses qui sont données à ce passage, il dit quelque chose de la force interne du Christ, peu enclin aux concessions quand les enjeux touchent à l'essentiel. Mais ce texte semble aussi légitimer la violence.

Il est vrai que jamais Jésus n'a reculé devant elle, alors même qu'il la déchaîne, bien qu'il ne parle que d'amour et qu'il guérit les malades. Il le constate après avoir accompli une série de miracles au début de sa vie publique, Matthieu le rapporte : « N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive » (10:34). La priorité de Jésus, sa mission, est de transmettre un message d'amour venant du Père ce qui ne consiste pas à chercher la concorde à tout prix ou à flatter ses interlocuteurs afin de les mettre de son côté, avant de leur annoncer la Bonne Nouvelle d'un Dieu qui nous sauve. Il se présente dans la radicalité de sa démarche, au risque de choquer certaines personnes dont il met en cause le pouvoir. Il en affronte lucidement les conséquences. Curieusement, le Nouveau Testament ne cache rien de la violence sourde qui accompagne le Christ au début de son ministère, avant d'éclater au grand jour.

Voilà pourquoi il est nécessaire de parler de la violence alors qu'il serait plus positif d'inviter à l'amour et au respect des règles morales : une vie d'amour peut aussi inciter à la violence. Il est vrai qu'elle est partout autour de nous et que ses dimensions auraient même tendance à s'accroître. À moins que ce ne soit qu'une impression : je me demande parfois si la perception de son omniprésence et de son développement est fondée, ou bien si le phénomène est dû au développement extrême des moyens de communication qui nous rendent proches de chaque événement. Rien ne se passe a priori dans le monde sans que nous en soyons informés quasi immédiatement. Alors, violence en augmentation ou information plus large ? La question reste posée. La violence n'était-elle pas présente dans les temps anciens ? Sur les routes, dans les villages, entre les pays... C'était différent bien entendu mais là n'est pas notre sujet.

Se rajoute au développement des techniques de communication un certain effet de mode. Il est de bon ton de dénigrer la situation actuelle de notre monde en insistant à l'envi sur ses aspects négatifs. Les humoristes ont la cote aujourd'hui au point que l'on se demande s'il existe encore des sujets sérieux et des hommes dignes de confiance. Nous sommes loin de l'enthousiasme qui dominait au temps des « trente glorieuses ». La confiance en l'avenir n'est plus de mise, la croyance au progrès est remplacée par une défense frileuse de ce qui peut encore être sauvé, les perspectives disparaissent au profit de politiques sécuritaires. Faire peur est une stratégie largement utilisée afin de maintenir le calme ; les dirigeants craignent moins le désespoir des personnes que leurs attentes porteuses de revendications et donc de troubles. L'étalage de la violence sous ses formes diverses est un moyen privilégié de casser les dérives éventuelles de ceux qui auraient la faiblesse de croire possible un autre mode d'existence. Les discours sécuritaires, l'appel au retour de la morale, voire de la religion, la peur du terrorisme, des pandémies, de la différence, freinent considérablement les envies de changement.

D'autant que si notre information sur la violence est vaste, elle est aussi sélective. L'intérêt se limite à ce qui arrive aux grandes puissances et à ce qui se passe dans les pays développés. Le plus souvent même, l'attention ne se porte pas au-delà des limites de notre hexagone et il en va de même dans la plupart des nations, développées ou non. Les nouvelles de TF1 en sont un bon exemple : grâce à elles on en apprend plus sur les méthodes du sabotier de l'Ardèche que sur le mode de vie de tel ou tel pays d'Afrique. On confond pensées positives et détails anecdotiques. Pour cette raison, l'autre prétention de cet ouvrage est de parler de l'espérance en contrepoint, parce qu'il n'est pas sain d'accorder la vedette à la violence.

Hors ces données folkloriques, les nouvelles doivent atteindre un certain degré dans l'horreur pour parvenir jusqu'à nous et nous émouvoir. Les informations sont un long catalogue des morts de la planète, il n'y est question que de guerres, d'assassinats, de catastrophes naturelles, d'épidémies et de violences de toutes sortes. Sans compter la crise d'aujourd'hui avec son étalage de milliards qui bougent et s'évaporent. La mort est étalée, avec de plus en plus de complaisance sur nos écrans. Les cadavres sont pris en gros plan et la douleur des proches et leur révolte sont complaisamment étalées, sans pudeur de la part des victimes comme de celle des spectateurs. Je ne sais si nous sommes fascinés à ce point par la mort ou si nous sommes le simple jouet des médias. Il y a sans doute un peu des deux. En dehors de la mort, nous avons du mal à nous passionner pour ce qui ne nous touche pas de près, mais les conséquences sur l'espérance sont graves.

Le phénomène est encore amplifié du fait de notre sensibilité sélective : les catastrophes proches nous font plus d'effet que les lointaines. Un mort dans notre entourage, un accident

de car en France, marquent davantage l'opinion que le même événement à l'autre bout du monde. Un accident de taxi-brousse à Madagascar prend moins d'éclat qu'une personne qui meurt sur un passage à niveau en France.

La manière dont nous sommes informés est en cause ; j'ai rencontré à Madagascar un Malgache, téléspectateur de TF1, qui me disait sa compassion pour les Européens touchés par l'épidémie de la vache folle, alors qu'au même moment son pays était victime d'une épidémie de choléra tuant des centaines de personnes. La publicité en avait été mal faite à la télévision nationale !

L'impact de la violence et de la mort diminuant avec la distance ou la pauvreté du lieu d'origine, seuls parviennent jusqu'à nous depuis l'étranger les récits de situations extrêmes. Il faut que la bombe ait fait un nombre conséquent de victimes pour que l'information arrive jusqu'à nous. Plus le pays est pauvre et plus ce nombre se doit d'être important et ce de plus en plus parce que l'on s'habitue à tout. Un groupe terroriste a intérêt à pratiquer l'escalade et à porter de grands coups régulièrement s'il ne veut pas sombrer dans l'oubli.

Une autre conséquence est que nous avons tendance à regarder les malheurs qui frappent d'autres pays avec des verres grossissants, puisque seules les catastrophes nous sont rapportées. De fait, nous n'apprenons que ce qui va très mal ; pour le reste, c'est le silence radio aussi longtemps que les problèmes ne dépassent pas un seuil critique. « On ne parle pas des trains qui arrivent à l'heure », on n'en dit pas plus sur les peuples qui sont heureux, qui pratiquent la démocratie ou qui tentent de vivre dans la paix. Il est question tous les jours des musulmans extrémistes, mais on ne sait rien de ceux qui vivent leur foi en profondeur, alors qu'ils sont largement majoritaires. Il en va souvent de même pour toutes les religions dont on ne voit que les petits côtés. Et l'on ne sait pas grand-chose des pays d'Afrique qui trouvent leur équilibre et vivent la démocratie.

Le pire est que rares sont ceux qui s'en lassent et que cette culture de la mort continue à alimenter les conversations quotidiennes. Nous en sommes étonnamment friands. Nos larmes, souvent de crocodile, ne nous aident pas à tirer des conclusions pratiques qui nous mèneraient au-delà de nos émotions. Nous sommes comme des papillons fascinés par les manifestations répétées de violence et leur exposition quotidienne, alors qu'elles devraient nous écœurer, voire nous faire rire, tellement certaines sont stupides. Les premières questions à résoudre concernent cet attrait morbide : pourquoi tolérons-nous avec autant de complaisance la mise en scène de la mort, la présentation de tant de cadavres ? Faut-il prendre au sérieux les manifestations de la folie meurtrière des hommes quand ils s'obstinent à s'entretuer alors même qu'ils ne savent plus pourquoi ?

Les fictions en rajoutent du côté de l'horreur, comme si l'actualité ne suffisait pas. Parfois, un avertissement discret déconseille aux moins de 10 ans un spectacle où les crimes succèdent aux crimes, où les cadavres s'amoncellent ! On s'étonne ensuite des meurtres qui se multiplient, des actes de folie, du respect de la vie qui se perd, de la disparition des valeurs... Je préférerais encore le slogan de 68 : « faites l'amour, pas la guerre » ! L'étalage de la violence entre en consonance avec cette part obscure en nous que saint Paul mettait en lumière.

Surtout que nous fermons les yeux sur bien d'autres violences tout aussi choquantes a priori. Apparaissent parfois, comme en passant, celles que subissent les détenus dans leurs prisons surpeuplées, celles qu'endurent les étrangers parqués dans des centres de rétention, maintenus dans des logements insalubres, exploités, expulsés ou arrachés à leur famille. La maltraitance dans les maisons de retraite affleure dans les médias lorsqu'ils manquent d'informations plus croustillantes. La situation dans les banlieues est extrêmement

inquiétante, mais on ne la mentionne que si le nombre des voitures brûlées dans une journée dépasse un certain seuil. Même s'ils sont passagers, les problèmes financiers des grandes banques nous alarment, mais quelles seront les retombées pour les petites gens ? Le chômage est loin d'être résolu, comme les conditions de travail ou le rythme que certains doivent tenir, mais on en parle peu. Bien plus, on ironise sur les RTT ou sur la diminution du temps de travail ; on trouve anormal que des gens, surtout s'ils sont pauvres, veuillent casser leur quotidien, prendre des temps de repos ou de loisirs, quitter, avant d'être à bout de forces, un travail qui les empêche de vivre. Est-ce faire de la politique que de dénoncer ce genre de situations ou bien se mettre à la suite du Christ ?

Est-il sûr que l'économie soit l'horizon et la norme de tous les possibles ; l'enrichissement ou la mise à l'abri définitive du besoin, le but de l'existence humaine ? Est-ce que : « les caisses sont vides » est une affirmation satisfaisante pour un chrétien, quand la vie des hommes est mise en danger par le manque de partage ? La dictature de l'économie s'impose comme une évidence quasi universellement admise, pour laquelle on est prêt à tous les sacrifices. L'Évangile est bien ringardisé avec son souci des pauvres et de la beauté des fleurs des champs ! Le réalisme l'emporte sur l'ouverture que procurerait l'espérance. « Soyons des adultes ! » nous répète-t-on. « Arrêtez de rêver », est-il dit aux croyants qui pensent encore une autre vie possible. Quelle peut donc être la pertinence de l'idéal évangélique dans notre monde de comptables ?

Il n'y a guère qu'au sujet des violences faites à la planète que quelques utopistes lèvent encore le nez. Ils ont été d'abord critiqués par un Luc Ferry qui, dans *Le nouvel ordre écologique*¹, voyait dans ce mouvement le dernier avatar de la religion. Le thème est trop à la mode aujourd'hui pour que des penseurs à succès osent encore le critiquer. Par contre, je trouve particulièrement parlante l'image utilisée par Michel Serres dans son livre traitant du même sujet dans *Le Contrat nature*². Un tableau de Goya, en couverture d'une des éditions, montre deux hommes en train de se battre à coups de bâtons sans s'apercevoir qu'ils s'enfoncent petit à petit dans la boue et que la violence qui les pousse à se frapper est la cause de leur enlèvement inexorable. Il est vrai que les hommes manquent singulièrement de perspectives. Leur vision du développement économique, la violence qu'ils déploient afin de protéger leurs petits intérêts, leur mépris pour le long terme et pour ce qui est aux dimensions de la planète sont préoccupants. L'inquiétude s'exprime avec plus de force désormais et, pourtant, je trouve les propositions et ce qui est mis en œuvre bien dérisoires par rapport aux enjeux. Il reste vrai que la préoccupation est présente et s'étend : suffira-t-elle pour amener des changements en profondeur ? On peut toujours en rêver et agir pour que cela arrive avant qu'il ne soit trop tard...

Voilà donc un nouveau mystère à éclaircir, si possible ! Comment se fait-il que nous soyons assez fous pour courir ainsi à notre perte, que nous préférions nos violences ordinaires à notre avenir ? Pourquoi y voir une fatalité inéluctable ? La jouissance dans l'exercice et le spectacle de nos violences est-elle supérieure au souci de notre avenir ? Nous sommes scandalisés par le comportement de certains Africains qui, tout en prétendant aimer leurs enfants, brûlent les forêts, léguant ainsi un désert à leur descendance ; mais nous nous comportons de la même manière en nous aveuglant devant l'avenir que nous préparons. De

¹ Grasset, Paris, 1992.

² Champs Flammarion, Paris, 1992.

tout temps, il est vrai, les pères ont envoyé leurs fils mourir à la guerre. La coutume se perpétue sous d'autres formes, sans pour autant abandonner les formes antiques.

La question est sans doute plus grave encore qu'il n'y paraît, mais existe-t-il des portes de sortie ? Le danger est de se contenter de hurler avec les loups, de participer sans plus à la mode actuelle qui fait du dénigrement le summum de l'humour et de la désespérance, la forme accomplie du réalisme. La nature humaine comporte-t-elle des ouvertures ne demandant qu'à être réalisées ? Le message de Jésus et la manière dont il a vécu ouvrent-ils des perspectives décisives ? Notre espérance est à ce prix. Mettre en lumière la violence et ses origines n'est qu'une première étape dans la poursuite de la joie et du bonheur, seule aventure vraiment digne d'être menée. Le terme de « joie » apparaît très régulièrement dans les Évangiles comme la marque du bouleversement profond qu'éprouve celui qui rencontre Jésus et l'amour du Père. Les donneurs de leçons ont tendance à l'oublier. « Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète. » (Jean 15,11).

A. La violence et la Bible

La violence est commune à toutes les cultures, elle y est une préoccupation récurrente, sans doute fondamentale. Mais chacune en reste le plus souvent à la constatation de sa présence depuis les origines. Comme toujours, face à l'incapacité où elles sont de trouver des causes rationnelles, les traditions premières font appel à des mythes qui, sans être des démonstrations convaincantes, permettent au moins une perception commune de l'inexplicable que nous côtoyons. Grâce aux mythes, les hommes parviennent à penser d'une façon cohérente la place de chaque individu dans le groupe, de leur groupe dans ses relations avec d'autres, et de leur situation dans le monde. Ils mettent également en relation le présent avec le passé tel qu'ils le racontent, chacun construisant ainsi sa manière particulière de se situer dans l'histoire.

La recherche des causes de la violence est une des constantes de cette quête de cohérence et d'équilibre. Les dérèglements de l'aujourd'hui sont justifiés par des histoires de rébellions anciennes, de dépassement de limites fixées par un demiurge aux origines du monde. Pour les Grecs, dans *l'Illiade* d'Homère par exemple, ils seraient le miroir de la violence des divinités entre elles, ou trouveraient leur origine dans l'intervention d'un dieu fauteur de troubles : les propositions ne manquent pas. Elles se limitent le plus souvent à un constat, à un récit qui met en scène une transgression de départ censée expliquer le pourquoi des difficultés constatées dans les relations du présent. On en trouve l'exemple dans le récit des origines du mythe de *Gilgamesh* venant de l'ancienne Mésopotamie qui a influencé le texte biblique correspondant de la *Genèse*, mais il en est partout question dans ce genre de littérature. Le but est moins d'expliquer d'une manière convaincante que de sécuriser un groupe en l'amenant à penser, sans autre forme d'examen, que le phénomène de la violence n'est pas récent. Les membres du groupe actuel sont les héritiers d'une situation précédente sans faute particulière de leur part ; par contre les mythes décrivent des pratiques susceptibles d'endiguer le développement des violences, à condition de se conformer aux obligations et aux tabous qu'ils prescrivent. Les problèmes constatés sont récurrents, racontent les mythes, et les anciens, dans leur grande sagesse ont inventé des parades pour échapper aux malédictions séculaires.

Le mythe d'Ibonia¹ en est un exemple, chez les Malgaches. Il fait le récit d'une violence originelle qui n'épargne personne, tout en suggérant dans sa finale que l'amour est une façon de retrouver un équilibre entre les hommes d'une part et entre les hommes et la nature d'autre part. Il ne dit rien de l'origine de ces conflits permanents, la rejetant sur une sorte de fatalité, une malédiction pesant sur les hommes depuis le début du monde.

Les Grecs de leur côté, avec leur nostalgie du cosmos, cet équilibre entre la nature et les gens cher aux stoïciens, gage de la paix et de la concorde universelles, considèrent que les excès mettent en péril cette plénitude fragile. Le remède consiste logiquement à se maintenir dans une honnête moyenne, loin de tout débordement. Rien n'est dit de l'origine de la tendance au dépassement des limites constaté chez les hommes qui n'épargne qu'un petit nombre de sages. Seule la stratégie de la mesure est recommandée afin de restaurer la paix ou préserver de la violence².

La préoccupation première de ces visions traditionnelles est de proposer des manières de revenir à l'équilibre et de s'y maintenir ; nous en parlerons plus tard, mais le sujet est vaste.

1 Un Dieu à l'origine de la violence

Faute d'étude approfondie de ma part sur les mythes dans leur diversité, je préfère parcourir les débuts de *la Genèse*, livre qui m'est plus accessible. Ce dernier regroupe dans ses premiers chapitres des textes de méditation sur les origines. Malgré leur originalité, ils ressemblent par beaucoup d'aspects à d'autres mythes, leur formulation est souvent reprise des conceptions des peuples d'alentour, revisités à la lumière de la foi en un Dieu unique. Le premier chapitre, plus tardif, tranche singulièrement avec les suivants de part sa théologie élaborée. Les différences entre plusieurs conceptions mises côte à côte mettent en lumière les contradictions dans lesquelles se trouve pris le croyant biblique et que le rédacteur final n'a pas voulu gommer, ce qui en fait son intérêt particulier. Les textes nous présentent en contrepoint l'image d'un Dieu qui n'abandonne jamais sa création et tente avec persévérance d'en corriger les limites.

Des contradictions

La vision du premier chapitre rejoint ce que nous évoquions du cosmos chez les Grecs : un monde en équilibre où tout est à sa place, où tout est bon. Impossible il est vrai d'en attendre moins d'un Dieu parfait, tout puissant, qui crée simplement par sa parole. Un tel Dieu ne saurait faire un monde imparfait, tout ce qui sort de sa bouche est harmonieux. Il le reconnaît d'ailleurs modestement : « Dieu vit que cela était bon ». Qu'est-il donc arrivé pour que tant de beautés se trouvent gâchées au point de laisser entrer sur notre terre la violence et la mort ?

Le texte qui suit tente de répondre à la question. Il tempère singulièrement l'enthousiasme des débuts. La deuxième création dont il fait le récit est plus artisanale, Dieu y est représenté sous la forme d'un potier. Les matériaux utilisés sont moins nobles. L'homme et la femme, créés d'un mot à l'image de Dieu selon le chapitre précédent, deviennent des

¹ *Le mythe d'Ibonia le grand prince (Madagascar)*, Karthala/Paris et Foi et Justice/Antananarivo, 2008.

² Le théâtre d'Eschyle en particulier est un plaidoyer pour l'équilibre de la cité. Il met en garde contre l'hybris, les excès qui constituent un danger pour l'ordre, et met en scène les dieux qui interviennent dans les affaires humaines.

êtres de boue, animés toutefois par le souffle divin. Le nom d'Adam désigne « le terreux », dénomination peu reluisante, mais dans laquelle chacun se reconnaîtra. Bien sûr il est placé dans un Paradis terrestre où tout, ou presque, est à sa disposition, mais très vite les choses tournent mal et il est chassé de ce lieu idyllique.

Il est plus que probable que le livre biblique, avec cette double présentation, a voulu se faire l'écho de l'expérience commune qui combine l'enthousiasme devant la beauté de la création ou les capacités de la race humaine, et l'inquiétude devant les catastrophes que l'homme engendre. Il mêle à la confiance dans le Dieu Créateur, le désarroi devant les imperfections tragiques de son œuvre. Ceci dit, il n'y a pas d'explication, juste un récit qui, à la manière des mythes dans d'autres cultures, fait remonter aux origines la situation permanente de l'humanité. L'homme, du fait de sa désobéissance, se trouve rejeté dans un monde dur ; il est affronté à la violence extérieure, violence qui se répercute aussitôt en chacun et sur les relations entre les hommes, puisque le premier frère tuera son frère, avant que les conflits ne s'étendent à l'ensemble de l'humanité naissante. Mais la violence ne s'arrête pas là puisque les relations avec une nature généreuse passent désormais par la pénibilité du travail des champs. Même les animaux, familiers au début, ont peur de l'homme après la faute. La domination de l'homme et la maîtrise de son environnement ne vont pas sans mal, l'harmonie est brisée.

La violence est donc présentée comme un fait originel sans que, pour autant, soit expliquée la cause de cette situation. Même l'acte exact de désobéissance de nos premiers parents reste obscur. Serait-ce la volonté de dépasser leur condition qui aurait provoqué un désordre dans le cosmos ? Mais cette perspective grecque est peu fréquente dans la tradition juive et la gravité de ce qui est rapporté ne saute pas aux yeux, au moins pour des hommes d'aujourd'hui. De toute façon il est peu probable que la vie dans le Paradis terrestre aurait été supportable sur le long terme pour des hommes épris de liberté. Hegel en doutait, lui pour qui ce genre de Paradis était juste bon pour les animaux. Un tel mode de vie ne convient guère à des hommes en quête d'autonomie. Ils ont beaucoup gagné en ne se contentant pas de l'offre de départ qui les condamnait à la jouissance passive d'un monde où tout était à leur disposition. C'est du moins ce que nous sommes tentés de penser à la lumière de l'aujourd'hui.

Violence ou péché

Il faut reconnaître que l'angle d'attaque du livre de *la Genèse* ne recoupe pas notre manière d'aborder la question qui nous préoccupe : l'origine de la violence. Se plaçant dans le domaine du religieux, il parle plutôt de péché, ce qui suppose un rapport à un principe extérieur. L'idée de péché ne saurait se confondre avec celle de violence. Cette dernière éclate entre des personnes proches les unes des autres et qui sont en conflit d'intérêt. Parler de péché renvoie à une faute commise à l'égard d'un principe supérieur, un dieu ou une loi contre lesquels on se rebelle.

Dans l'épisode que nous abordons, l'extériorité se situe à deux niveaux. Dans le premier un serpent est mis en scène à côté d'Adam et Ève, il symbolise le tentateur. Il pousse l'homme et la femme à la faute. L'histoire de nos premiers parents rejoint par là ce que l'on retrouve souvent dans les mythes : le mal ne vient pas directement du Créateur, bon a priori et qui fait toute chose à son image, mais d'un principe puissant qui cherche à détruire l'œuvre du premier, du moins à la pervertir. Le Malin, sous la forme du serpent, tient ici ce rôle. Dans une perspective religieuse, cela ne supprime pas la responsabilité de l'homme qui, du fait de sa liberté, prend des décisions de sa propre initiative. Pourtant l'idée de tentation suggère

que l'homme, trop innocent sans doute, était incapable à lui seul de faire entrer le mal dans l'histoire humaine.

Le deuxième élément d'extériorité est bien sûr Dieu lui-même qui est touché par la révolte de ses créatures, ce qui ne correspond pas à l'idée que l'on se fait de la transcendance. Ses interdits n'ayant pas été respectés par ceux qui étaient censés profiter de ses largesses, la réaction à la désobéissance est violente : il chasse Adam et Ève de son paradis et leur interdit d'y revenir. Il les met au travail et leur annonce qu'ils connaîtront désormais la souffrance et la mort, avec un traitement particulièrement sévère pour la femme et pour le serpent.

Remarquons pourtant une certaine mansuétude de sa part : Il leur fait lui-même des tuniques de peau qui les protégeront mieux que les premiers feuillages. Cette tendresse persistante est une constante chez lui. Caïn lui aussi, après son meurtre, est puni et banni ; malgré tout Dieu ne veut pas qu'il soit tué et il le marque d'un signe qui le protège. La naissance d'Hénoch et la nombreuse descendance de Caïn par la suite sont la démonstration de la mansuétude de Dieu qui n'oublie pas d'avoir pitié. Après le déluge également, Dieu se repent de sa mesure expéditive, surtout qu'elle n'a pas supprimé le mal de la terre et il promet de ne pas recommencer. La violence de la punition divine demeure mesurée et ses jugements ne sont pas sans appel, on en trouverait bien d'autres exemples dans la Bible. Le Dieu de l'Ancien Testament se laisse souvent attendrir, contrairement à ceux de la philosophie.

Pour en revenir aux tuniques de peau, l'exégèse rabbinique va plus loin que l'imaginaire évoqué précédemment. L'iconographie traditionnelle nous montre Adam et Ève vêtus de peaux de bêtes pour se protéger des rigueurs du climat. Ce n'est pas l'interprétation faite par certains rabbins ; il n'est d'ailleurs pas question de peaux de bêtes dans le texte, mais de tuniques de peau. Selon eux, nos premiers parents n'avaient pas une peau comme la nôtre pour se protéger, au début, mais ils rayonnaient de la gloire de Dieu qui les habitait et ne s'en cachaient pas. S'ils se sont sentis nus, c'est qu'ils n'ont pas été capables d'assumer plus longtemps la sainteté qui était en eux. Leur responsabilité vis-à-vis de la création s'est révélée démesurée par rapport à ce qu'ils se croyaient en capacité de porter. Leur honte ne venait pas de la spontanéité d'une étrange pudeur, mais du recul devant le privilège immense qui leur était accordé face à la nature et aux animaux. Il est difficile d'assumer sa supériorité quand on est fait à l'image de Dieu. Les hommes revoient souvent leurs ambitions à la baisse en adoptant un comportement qui privilégie la part d'animalité. Vivre ainsi est moins exigeant.

Dieu apporte donc une première correction à son œuvre pour atténuer son éclat : en recouvrant d'une peau les hommes, il les rend un peu plus semblables aux animaux, au moins extérieurement. Pourtant, il ne supprime rien de leur incomparable supériorité, il se contente de la masquer pour la rendre plus supportable. L'homme, intimidé par sa vocation, va s'y habituer progressivement en apprenant à démultiplier sa responsabilité et en la partageant avec l'humanité. La tâche, encore démesurée, est moins impressionnante si elle est répartie entre les groupes humains. La diversité de l'humanité permet de démultiplier les tâches. Ce n'est que prise dans sa totalité qu'elle exprime la plénitude de la dignité de l'homme.

Le philosophe Emmanuel Levinas¹, lui-même de tradition juive, a repris l'exégèse rabbinique que nous venons d'évoquer rapidement. Notre dignité humaine, il est vrai, est habituellement masquée tant nous sommes pris par nos habitudes, nos traditions sociales, tant nos comportements sont formatés de telle manière que nous finissons par nous fondre dans la masse indifférenciée. Le vêtement n'en est qu'une manifestation extérieure, mais le plus souvent nous avons peur de mettre en avant notre singularité et nous évitons les comportements susceptibles de nous distinguer. Notre vie et nos échanges se limitent alors à des rapports superficiels, convenus, où le mécanisme des habitudes l'emporte sur l'implication personnelle de chacun.

Cette enveloppe sociale nous sécurise et fait penser à la protection donnée par Dieu selon le livre de la *Genèse* pour masquer notre singularité et nous aider à supporter l'ampleur de la mission que nous avons reçue. Nous ne sommes pleinement hommes qu'en société et c'est l'humanité qui porte la promesse non l'individu pris isolément malgré sa dignité propre. Levinas reprend là sa réflexion en disant que notre protection est affaiblie au niveau du visage. Cette partie de nous est une sorte de fenêtre par laquelle passe quelque chose de la lumière qui nous habite. Si l'homme à l'origine était nu, il reste une part de sa nudité primordiale au niveau du visage qui laisse transparaître un peu de son unicité. Il est le reflet de la dignité qui l'habite, de l'altérité radicale qui fait de chacun un être incomparable. Quand un homme veut considérer son prochain comme une quantité négligeable, un individu parmi d'autres, comme quelqu'un dont il peut user à sa guise, le visage dans sa nudité et sa faiblesse lui rappelle l'interdit fondamental : « tu ne tueras pas ».

Nous ne pouvons explorer plus longuement cette piste ouverte par Emmanuel Levinas, mais reconnaissons que nous sommes devant une double origine de la violence : elle vient d'abord de la panique de l'homme tenté de fuir devant des responsabilités qui le dépassent et qui l'amène à se cacher plutôt que de les assumer et ensuite de la difficulté de supporter la singularité de son prochain quand elle se révèle par la nudité du visage. Il n'est pas rare que ce double refus conduise à la violence et au meurtre malgré la protection de peau accordée par le Créateur. Même si cet état est présenté uniquement comme une situation présente depuis le début, la *Genèse* et les commentaires qui en ont été faits ouvrent des perspectives intéressantes pour la suite de notre parcours.

Mais revenons à la question qui nous intéresse avant tout : l'explication de la violence jusque dans son origine, en nous plaçant dans une perspective purement rationnelle puisque nous ne cherchons pas à faire œuvre de théologien. Les thèses de René Girard nous serviront de guide principal au long de cette étude. Elles nous suggèrent une première remarque par rapport à la faute de nos parents : ils veulent être comme Dieu et c'est la cause de leur révolte. Ils ont répondu à la provocation du Tentateur qui les poussait dans cette direction. On trouve la même aspiration chez les hommes qui construisent leur tour pour aller jusqu'à Dieu. Nous croiserons régulièrement cette idée de « désir mimétique », une volonté de prendre à l'autre ce qu'il a pour atteindre son niveau ou le dépasser, de copier ce que nous n'avons pas, désir qui grandit quand le prochain perd ses protections. Selon Girard, il est à l'origine de toutes les manifestations violentes.

Nous avons évoqué le danger de dépasser ses limites, dénoncé couramment chez les Grecs mais aussi chez les bouddhistes. Selon ces traditions, le désir de s'élever au dessus de sa

¹ La problématique du visage, celle de sa nudité et de sa force de résistance revient constamment dans les écrits de Levinas, par exemple dans *Totalité et infini*, Martinus Nijhoff, 1961.

condition, qui a été celui de nos premiers parents, est la cause principale des souffrances et produit des turbulences qui empêchent l'homme d'accéder à la sagesse. Rester à sa place, fuir les excès, refuser l'hybris cet orgueil qui pousse à dépasser les limites de sa nature, tel est le gage d'une vie saine et équilibrée. Vouloir être comme Dieu est la manifestation suprême d'un dérèglement fatal. La différence, dans la Bible, vient de ce que la cause de la violence est moins le dépassement de ses limites que la volonté de se faire semblable à d'autres, à Dieu en particulier, d'empiéter sur son domaine et de renverser un rapport de forces. C'est la relation entre des personnes qui est perturbée par le péché et pas uniquement un équilibre intérieur.

Un Dieu anthropomorphe, plein d'humanité

Remarquons que la manière dont Dieu est représenté porte une grande part de responsabilité dans les débordements signalés : il ressemble trop à l'homme, il reste à sa portée puisqu'il a peur d'une tour qui monterait jusqu'au ciel d'où il risquerait d'être délogé. Sa suprématie ne s'impose pas d'une manière évidente, d'autant qu'après la faute, Dieu reconnaît qu'Adam et Ève sont devenus comme lui puisqu'ils connaissent le bien et le mal, ce qu'il semblait vouloir éviter. L'affirmation a de quoi surprendre un chrétien d'aujourd'hui qui ne comprend pas quel mal il y a à vouloir se hisser au niveau de Dieu. Plus facilement que le disciple de Jésus, le sage grec y reconnaîtra l'origine de la violence.

Si on en reste à cette logique, c'est le serpent qui avait raison : ses prévisions se sont révélées exactes et les craintes de Dieu étaient fondées. Il faut donc chercher ailleurs les raisons des accusations que l'on porte contre lui. Ce n'est pas en invitant à se rapprocher de Dieu qu'il est tentateur, mais en sous-entendant qu'il est possible d'entrer en compétition avec lui au point de le déloger de son ciel. Approcher Dieu et sa puissance ne pose pas de problèmes tant qu'il s'agit de prendre exemple sur sa perfection et de grandir à son école. Il est logique qu'un fils aspire à ressembler à son père, même divin. La violence commence à partir du moment où une compétition s'installe, où l'autre est remis en cause au point de ne plus être un partenaire avec qui échanger, mais un obstacle à éliminer, un concurrent gênant, ce qui, dans une saine logique, ne devrait pas être le cas avec Dieu.

On peut dire alors que le serpent n'est pas le seul responsable de la situation, puisque Dieu aussi manque singulièrement d'assurance : il ressemble trop à l'homme qu'il a créé, comme si le rapport pouvait s'inverser au point que l'homme deviendrait capable de prendre sa place. Une telle faute, si faute il y a, n'aurait pas de sens avec le Dieu de *Genèse 1*. Comment rêver ressembler, même de loin, à Celui qui domine infiniment sa Création, crée sans artifices et donne la vie d'une façon souveraine ? « Il dit et cela existe », il organise, crée la lumière, toutes les formes de vie, sans effort, sans travail... À ce niveau, vouloir être comme Dieu n'est plus un péché mais de la démence.

Il y a erreur sur la personne : le Dieu des Chrétiens n'est pas concerné, il n'a rien à craindre de ces attaques. On retrouve cette confusion chez la plupart des athées qui voient en Dieu un concurrent, un empêchement de liberté, une création de l'homme qui en fait son image sublimée. L'œuvre de Satan est reconnaissable dans une telle confusion : la mise sur le même pied d'un dieu anthropomorphe qui nous ferait de l'ombre et les conceptions de Dieu issues de théologies plus évoluées. *Genèse 1*, les prophètes et Jésus par-dessus tout dégagent les croyants des visions primitives de Dieu, même s'ils y retombent régulièrement. Dieu y est souverain au point de s'imposer à un niveau qu'il est impensable d'atteindre ; impossible de mettre en danger sa suprématie et lui-même n'a guère envie de se mettre en colère contre des hommes aux prétentions dérisoires. C'est ce que lui fait dire le prophète Osée :

Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère, je ne détruirai pas à nouveau Ephraïm car je suis Dieu et non pas homme, au milieu de toi je suis le Saint, et je ne viendrai pas avec fureur (11,9).

S'il transcende à ce point ce que l'on imagine de lui, défendre un type de dieu qui n'a rien de commun avec le Dieu des prophètes et de Jésus face à des athées (et à certains chrétiens) peu au courant du message biblique, n'a pas de sens ; comment penser qu'il pourrait être attaqué ? Il n'est pas imaginable qu'une parole, ou un acte, puissent faire de l'ombre à sa suprême majesté. Ceux qui s'y risquent sont pitoyables ou plus certainement ignorants, en tout cas des suppôts de Satan au sens où ils entretiennent la confusion ! On peut imaginer que la distance prise par Dieu est un des éléments de sa « stratégie », elle supprime tout risque de violence à son égard : il est ailleurs et différent de nous de telle manière qu'il n'est pas pensable d'entrer en compétition avec lui. Il est impossible de lui faire violence tant il est hors de notre portée.

Inversement, nous n'avons pas à craindre sa puissance, ni en termes de punition ni en termes d'atteinte à nos libertés. Il n'aurait rien à gagner à s'en prendre à nous. Cela ne veut pas dire qu'il soit loin, il est au contraire tout proche, mais, infiniment discret, il refuse obstinément d'entrer en conflit avec nous. Les violences qu'on lui prête sont des fables. Seul le faible dont l'autorité est discutée, ou celui qui veut obtenir des faveurs, a besoin de montrer sa suprématie en punissant ou en récompensant. Dieu n'est pas ainsi : « Je suis Dieu et non pas homme ».

Le Dieu construit à notre image, celui que nous rencontrons dans certains textes bibliques et qui peuple nos imaginaires, est sensible à la polémique, et l'on peut imaginer entrer dans des rapports violents avec lui. Le récit du combat de Jacob, au gué de Yabbock (*Genèse 32, 23-33*), nous montre ce patriarche obligé de se battre contre une force mystérieuse qui l'empêche de passer. Il est caractéristique du phantasme de la possibilité d'une lutte relativement équilibrée entre l'homme et Dieu, ou son ange - le texte hésite parfois à dire qu'il s'agit de Dieu lui-même. L'image est belle par certains côtés, la vie dans la foi n'est pas toujours une partie de plaisir, mais un chrétien ne reconnaît pas son Dieu dans ce génie du fleuve qui a besoin d'un coup bas pour prendre le dessus. Le Dieu des chrétiens n'est pas de cet acabit ; il n'est que don d'amour parce qu'il est tout puissant.

Le livre de *Job* témoigne, dans l'Ancien Testament, de la prise de conscience la plus élevée des limites qui séparent l'homme et la majesté de son Dieu. La construction est connue : le livre est encadré par les deux parties d'un conte ancien aux conceptions religieuses primitives, au centre duquel est enchâssée la longue réflexion d'un sage sur le pourquoi de la souffrance, comme si le dernier auteur avait voulu masquer la hardiesse de son propos en le mêlant à une histoire édifiante qui ne risque pas de choquer. À la demande de Satan, dit le conte, le personnage de Job, homme sage, riche et respecté, se voit progressivement enlever par Dieu tout ce qu'il possède: sa famille, sa respectabilité et jusqu'à sa santé. Il est affronté dans sa détresse à de soi-disant amis qui, sous prétexte de prendre le parti de Dieu, cherchent à le persuader que ses malheurs sont la conséquence de ses fautes.

Comme ces chrétiens qui croient devoir défendre leur fausse image de Dieu, les amis de Job, dans la partie centrale du livre, s'efforcent de ne pas renier leur conception d'un Dieu qu'ils imaginent juste, qui punit et récompense les hommes selon leurs actes. Leur théorie est simple : si Job accumule les malheurs c'est qu'il a péché d'une manière ou d'une autre. Proclamer son innocence dans un tel contexte équivaut, selon eux, à mettre en doute la justice divine, ce qui est blasphématoire.

Job, à l'inverse, ne cesse d'accuser Dieu de le traiter injustement et de le punir sans raison ou au moins d'une manière disproportionnée. L'ensemble des protagonistes est donc pris dans la logique de la justice distributive, sauf que les premiers accusent Job pour que leur théorie ne soit pas mise à mal, alors que Job lui-même s'en prend à Dieu parce qu'il proteste de son innocence.

Dieu s'en sort par le haut en prenant une attitude qui semble contradictoire. D'un côté il donne raison à Job qui l'accuse tandis que ses amis cherchaient à le défendre. Prenant à contrepied ceux qui s'autoproclament ses défenseurs, il affirme la légitimité de l'attitude toute humaine qui consiste à s'en prendre à Dieu quand les malheurs arrivent. Sont désavoués ceux qui cherchent à démontrer que Dieu punit et récompense conformément à la justice des hommes. Dieu préfère les protestations, quand bien même elles seraient injustifiées, aux tentatives raisonnables qui se hasardent à interpréter ses comportements. Il fait preuve de tendresse ainsi pour ses créatures insoumises. La révolte est une réaction spontanée et naturelle, préférable à une théologie de la rétribution qui prétend entrer dans l'intimité divine. Celui qui crie contre Dieu mais qui l'aime est toujours en mesure de revenir vers lui une fois la crise passée parce qu'il connaît ses faiblesses, ce qui n'est pas le cas du savant qui a la réponse à toutes les questions.

La deuxième réaction de Dieu est plus surprenante : il se moque de celui à qui il vient de donner raison et, en deux longs discours, il se vante de sa Création, mettant au défi Job d'en faire autant.

Yahvé répondit à Job du sein de la tempête et dit : « Quel est celui-là qui obscurcit mes plans par des propos dénués de sens ? Ceins tes reins comme un brave : je vais t'interroger et tu m'instruiras. Où étais-tu quand je fondai la terre ? Parle, si ton savoir est éclairé. Qui en fixa les mesures, le saurais-tu, ou qui tendit sur elle le cordeau ? Sur quel appui s'enfoncent ses socles ? Qui posa sa pierre angulaire, parmi le concert joyeux des étoiles du matin et les acclamations unanimes des Fils de Dieu ?... » (38,11sv).

Et le discours se poursuit : Dieu maîtrise jusqu'aux forces du mal.

Job n'a plus qu'à se taire devant une telle avalanche de démonstrations de grandeur, ce qu'il fait avec une grande dignité, tirant un trait sur ses emportements passés :

Et Job fit cette réponse à Yahvé :

Je sais que tu es tout-puissant : ce que tu conçois, tu peux le réaliser. Qui est celui-là qui voile tes plans, par des propos dénués de sens ? Oui, j'ai raconté des œuvres grandioses que je ne comprends pas, des merveilles qui me dépassent et que j'ignore. Je ne te connaissais que par ouï-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu. Aussi je me rétracte et m'afflige sur la poussière et sur la cendre (42,1-6).

Les positions sont en place désormais. Le lien n'est pas rompu, Dieu ne s'est pas retiré dans son ciel comme quelqu'un dont l'orgueil aurait été offensé, mais il a mis les choses au point. L'homme a le droit de s'exprimer, y compris par des paroles qui n'ont pas beaucoup de sens, mais par lesquelles il est du moins amené à prendre conscience de la distance qui le sépare de son Créateur. Pour autant, s'il n'est pas question d'inverser les rôles, de se rebeller, de s'en prendre avec violence aux jugements divins, il est tout aussi vain de chercher à les expliquer. Dieu garde son mystère, y compris lorsqu'il vient vers l'homme, et son énigme demeure hors de notre portée. Pourtant il reste proche.

La tentation de la rébellion inutile demeure vivace pourtant jusqu'au temps des premiers Chrétiens. Dans la première lettre aux Corinthiens (10,22), Paul a une réflexion surprenante

qui laisse entendre que les rapports magiques ne sont pas tous de l'histoire ancienne. Il parle de la participation de Chrétiens aux sacrifices païens et voit chez certains une sorte de provocation. Il fait alors cette remarque : « Voudrions-nous provoquer la jalousie du Seigneur ? Sommes-nous donc plus forts que lui ? » La tentation de la *Genèse* n'est pas si éloignée, il nous vient parfois l'envie de nous mettre en opposition avec Dieu, de le provoquer, comme si nous étions en capacité de lutter avec lui ou d'exciter sa jalousie. Il nous arrive d'oublier que nous sommes des chrétiens et non les adorateurs d'obscures divinités, nous retournerions facilement à notre fond magique. La position de Paul est claire : puisque les dieux païens ne sont rien pour lui, il est tout à fait prêt à participer à un repas sacré, à manger de la viande sacrifiée aux idoles, les idolâtres. La seule condition qu'il pose est que ce type de comportement ne soit pas cause de scandale pour des faibles moins assurés que lui dans leur foi et encore moins que ce soit une sorte de provocation vis-à-vis d'un Dieu qui aurait tendance à nous oublier.

À l'image d'un faux dieu

Il est plus clair désormais que chercher à se rapprocher de Dieu n'a en soi rien de scandaleux pour un chrétien, si du moins il ne se trompe pas de divinité. Il s'agit bien de chercher à imiter la grandeur du Dieu de Jésus-Christ, à tendre vers sa perfection et non vers un personnage dont la domination ressemblerait trop aux rêves de notre orgueil ou de nos égoïsmes. Dans nos rapports avec nos semblables, il peut se faire cependant que nous cherchions à nous, à l'image du génie du gué de Yabbock, quitte à utiliser les coups bas nous aussi. Ce serait une autre manière de succomber aux séductions de Satan qui souhaiterait nous voir semblables à un dieu qui soit à l'image de nos phantasmes pervers.

En tant qu'hommes, notre stratégie de sortie de la violence ne peut pas être semblable à celle de Dieu. Bien que créés à son image, nous sommes infiniment éloignés de sa toute puissance et donc incapables de nous positionner à sa manière face à la violence. Si Dieu peut prendre une distance infinie par rapport à nos agressions, ridiculiser nos ambitions et nos critiques comme dans la finale de *Job*, nous sommes incapables, quant à nous, de prendre une telle hauteur. Ce n'est pas faute d'essayer, et des hommes ou des groupes prétendent parfois à une suprématie absolue dans un domaine ou un autre. Ils auraient tous les droits puisqu'à la manière du dieu qu'ils imaginent, ils se déclarent omniscients et infaillibles au point de pouvoir imposer leur point de vue aux autres. Ils se croient éclairés par Dieu, en possession de sa vérité et donc aptes à juger de tout en son nom. Beaucoup de guerres ou de violences individuelles sont de ce type. Le discours est le suivant : je suis sûr d'avoir raison, or tu as un point de vue différent du mien, tu es donc mal informé ou pervers et méchant, par conséquent je suis autorisé à t'imposer mon point de vue, au besoin par la force.

L'inquisition a fonctionné sur ce principe en mêlant Dieu à cette prétention de l'Église d'être détentrice de la vérité divine dans sa totalité, et donc de pouvoir l'imposer à quiconque s'en éloigne. La logique est encore plus terrifiante puisque pour le bien de l'accusé on lui faisait reconnaître ses torts sous la torture ; il suffisait ensuite de le mettre à mort à la suite de ses aveux pour qu'il ait la chance d'aller directement au ciel. Le Grand Inquisiteur se prenait pour Dieu, pas pour le Dieu de Jésus-Christ qui attend la fin du monde pour séparer le bon grain de l'ivraie, mais pour la divinité rencontrée parfois dans les Écritures qui punit et récompense sans attendre la fin. Si l'intégrisme actuel reste un danger redoutable, c'est qu'il se targue lui aussi de posséder la vérité absolue, quand il ne cherche pas à l'imposer par la force. Quand nos contemporains présentent les religions comme l'origine de la violence ils se réfèrent à ce type de rapport à la vérité.

Il est tentant de se prendre pour Dieu au point de se croire détenteur de la vérité pleine et entière. La violence se déclenche alors en toute bonne foi et les maîtres, ou ceux qui savent, parviennent à entraîner les foules à leur suite et à les convaincre qu'ils sont dans le vrai. Les *Actes des Apôtres* rapportent que Saul en fut un exemple, lui qui s'était mis à persécuter les chrétiens en toute bonne foi. En parfait intégriste, il était persuadé posséder la vérité, puisqu'il était dans la logique de ses pères qui, eux-mêmes, tenaient leur croyance de Dieu. L'erreur de ses adversaires, les disciples de Jésus, était manifeste et ils méritaient la mort du fait qu'ils refusaient de reconnaître leurs torts. Seule la rencontre sur le chemin de Damas a permis de le retourner radicalement pour faire de lui, non un nouvel intégriste du Christ, mais un disciple modeste de celui qu'il persécutait.

Quand la force va de pair avec la conviction d'être dans le vrai, le danger prend des proportions préoccupantes et le conflit risque d'éclater à tout moment. Le Dieu des chrétiens ne fait pas usage de sa toute puissance, contrairement à ceux qui ne possèdent pas cette force absolue. Quand elle fait défaut, ce qui est toujours le cas avec les hommes, même animés par l'Esprit de Dieu, les forces en présence s'équivalent d'une certaine manière. Il n'existe pas de puissant doté d'une supériorité telle qu'il serait en capacité de s'imposer par un pouvoir indiscuté, ni de faible incapable de résister, au moins par le biais de coalitions. Paul a compris, sur le chemin de Damas, qu'il ne possédait pas la vérité dans sa totalité, même si elle avait été révélée par Dieu dans les temps anciens et qu'il se trouverait toujours quelqu'un pour mettre en doute sa pertinence. Abandonnant toute idéologie religieuse, il s'est mis à la suite de Jésus qui l'a amené là où il n'aurait pas cru aller du temps de ses certitudes.

Pour le plus grand malheur de ceux qui veulent imposer leurs évidences, nous pouvons imiter le Dieu de *Genèse 2*, pas celui de *Genèse 1*. Un jeu vidéo vient d'être mis sur le marché, dans lequel le joueur prend la place de Dieu, ce qui implique qu'il a le droit de vie et de mort sur tous les protagonistes. Quelle triste image de Dieu nous est montrée là ! Mais elle colle à l'imaginaire de beaucoup ! Pas étonnant qu'ensuite on nie son existence. On a raison, ce dieu n'existe pas, mais nous le réinventons sans cesse.

Dieu, en prenant une distance infinie par rapport à nous par l'affirmation de sa toute puissance, libère l'homme qui le reconnaît, de la tentation d'entrer en conflit avec lui ou de se sentir brimé par sa supériorité. Il se met à l'écart de la violence tout en continuant à faire preuve de miséricorde. Cette voie est malheureusement impossible à suivre pour l'homme, trop faible et ignorant pour jouir d'une telle assurance. Pour renoncer à la violence humaine, l'imitation de ce comportement divin est hors de notre portée. La question rebondit alors : comment mettre fin à la guerre et au meurtre puisque les bonnes paroles et les bons sentiments ne suffisent pas ?

Jésus nous propose un chemin : il renverse le processus qui voyait Dieu s'éloigner de nous, en nous faisant prendre conscience de sa différence. Sa révélation est d'un autre ordre et elle va à l'encontre du mouvement précédent : Dieu est tellement puissant qu'il peut se montrer faible jusqu'à la croix. Lui-même, alors qu'il est le Messie attendu, n'est pas un chef de guerre qui libère le peuple en levant une armée capable de chasser l'opresseur. Le seul chemin pour sortir de nos violences est l'amour. Mais un amour exigeant qui prend la route du rapprochement avec les frères. Les hommes depuis l'origine ont toujours voulu se comparer aux autres, les soumettre ou les imiter, prendre le dessus sur eux au lieu de se contenter de les aimer. C'est cette tendance qu'il s'agit d'inverser.

Alors que la précédente manière de faire n'était valable que pour Dieu, la voie inaugurée par son Fils est à notre portée. Un Dieu qui se fait homme et prêche l'amour du prochain, est une bonne utopie. En effet elle nous propose un projet dans lequel il est possible de

s'engager, même si on se croit incapable d'atteindre le niveau auquel le Fils est parvenu. Un tel comportement est même ouvert à ceux qui ne se reconnaissent pas dans les religions se réclamant de lui. Être comme le Dieu de *Genèse 2* est une mauvaise utopie parce que, dès le début, elle nous met dans les conditions d'un mimétisme qui conduit nécessairement à la violence et à la guerre. Mais le Dieu de *Genèse 1* n'est pas une meilleure piste : nul homme, nul groupe, n'a le droit de se prétendre tout puissant et détenteur de la vérité et il est catastrophique d'y croire, même partiellement. Seule la proposition de Jésus ouvre une troisième voie salvatrice.

2 La violence qui vient des hommes

Si le début de la Bible nous met en garde contre la tentation d'être comme Dieu, la suite nous place devant un type de violence plus quotidienne, celle qui conduit les hommes à s'opposer entre eux, à se battre et à se tuer. Dans la *Genèse*, trois récits semblent d'emblée assez représentatifs des modes habituels de violence: le meurtre d'Abel par son frère, le désordre qui a conduit au déluge et enfin la tour de Babel. Ces trois passages dénoncent respectivement la violence au niveau des relations interpersonnelles, celle qui habite les sociétés et celle qui se produit quand les hommes s'entendent sur un vain projet. Dieu n'est plus le premier visé ; En fait, le récit a une double entrée puisqu'il traite à la fois de la montée de la violence sur la terre et des efforts du Créateur pour en contrecarrer les conséquences.

Caïn et Abel

Le livre de *La Genèse* ne parle pas que du péché comme révolte contre Dieu et volonté de rejoindre sa puissance, il nous met également face à la violence de l'homme envers son semblable. L'épisode le plus choquant est celui de Caïn et Abel : les deux premiers frères se querellent et en arrivent au meurtre. L'épisode est d'autant plus préoccupant que ce n'est que la première manifestation violente dans une longue série ; les combats et les violences s'amplifient par la suite au point de convaincre Dieu que la seule solution passe par la remise à zéro de sa Création par le déluge.

L'homme connut Eve, sa femme ; elle conçut et enfanta Caïn et elle dit : « J'ai acquis un homme de par Yahvé. » Elle donna aussi le jour à Abel, frère de Caïn. Or Abel devint pasteur de petit bétail et Caïn cultivait le sol. Le temps passa et il advint que Caïn présenta des produits du sol en offrande à Yahvé, et qu'Abel, de son côté, offrit des premiers-nés de son troupeau, et même de leur graisse. Or Yahvé agréa Abel et son offrande. Mais il n'agréa pas Caïn et son offrande, et Caïn en fut très irrité et eut le visage abattu. Yahvé dit à Caïn : « Pourquoi es-tu irrité et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu es bien disposé, ne relèveras-tu pas la tête ? Mais si tu n'es pas bien disposé, le péché n'est-il pas à la porte, une bête tapie qui te convoite et que tu dois dominer ? » Cependant Caïn dit à son frère Abel : « Allons dehors » et, comme ils étaient en pleine campagne, Caïn se jeta sur son frère Abel et le tua (4,1-8).

L'attitude d'Ève est étrange, déjà : elle qui a été connue par Adam prétend que son fils lui a été donné par Dieu. Il s'agit peut-être uniquement de la reconnaissance que tout nous vient de lui, mais cela dénote en même temps une relation dénuée de clarté au sein du couple primordial, une absence d'engagement commun dans la poursuite du don de la vie.

Il y a ensuite ce conflit entre les frères. Au départ il n'y a guère que la différence entre un pasteur et un agriculteur. Les deux activités sont a priori complémentaires et d'une égale dignité tant que l'on ne cherche pas à savoir qui est le meilleur et le préféré de Dieu : ce point va tenir un grand rôle dans l'explosion de la violence qui va suivre. La perception de

l'écart entre son frère et lui et le ressentiment devant la différence de traitement de la part de Dieu, font entrer la violence en Caïn, comme « une bête tapie » qui va le ronger de l'intérieur jusqu'à le pousser à une action radicale. Nous retrouvons ce que Girard appelle violence mimétique. La différence réelle ou supposée entre deux personnes proches provoque des mouvements de colère, d'envie, des désirs de vengeance, une volonté de prendre la place de l'autre dans la réalité ou dans la reconnaissance accordée par une tierce personne. L'origine de toute violence est là, dans le fait que j'en viens à ne plus supporter la présence de mon prochain parce qu'elle m'empêche de prendre la place que je revendique ou parce qu'il prend pour lui un honneur qui me serait dû.

Frères

L'exemple du frère est particulièrement le bienvenu puisqu'il m'est le plus proche. Une proximité non pas choisie et dont je pourrais décider de me défaire, mais inscrite dans la réalité biologique, toujours présente même en cas de mésentente. Les violences familiales sont souvent les plus fortes parce qu'elles possèdent les deux caractéristiques de la similitude entre les protagonistes et de l'impossibilité de s'en défaire sauf rupture radicale. Je peux me fâcher avec un ami, abandonner un proche, voire un conjoint, je ne peux pas faire que mon frère ne soit plus ce qu'il est ; mes parents non plus d'ailleurs.

Le frère est celui avec qui l'on me compare le plus et avec qui je me compare moi aussi. J'existe par rapport à lui et je ne peux me débarrasser de son emprise. Chacun fait des efforts pour se différencier, tout en étant sans cesse renvoyé vers son autre. Ce n'est donc pas un hasard si la Bible décrit par la figure du conflit entre deux frères, les débuts des affrontements sur la terre.

La question de savoir comment sortir de ces tensions n'est pas simple. Parler d'amour est une solution sans en être une. Il peut coexister avec cette agressivité, il est probable qu'il en soit à l'origine. Il n'y a pas de violence sans proximité et sans interaction. L'amour qui met ensemble deux individus est le même qui provoque des tensions entre eux par ses exigences, ses tendances hégémoniques et son besoin de reconnaissance. Les tentations fusionnelles du départ ont besoin d'évoluer pour que l'attachement réciproque ne se change pas en mainmise de l'un sur l'autre. Il est difficile de vivre, chacun à sa manière dans la proximité, sans mettre l'autre de côté et tout en continuant à l'aimer. La violence mimétique reste en embuscade, que je veuille me rapprocher ou au contraire prendre des distances, attirer vers moi ou éloigner. Je cherche à être reconnu tout en craignant que l'on touche à ma liberté, je suis toujours plus ou moins en compétition pour le meilleur ou pour le pire. Comment renoncer à être semblable tout en aimant et sans abandonner l'envie de construire un avenir à deux ?

Maître et disciple

Girard illustre les difficultés de la relation entre proches par un autre exemple celui des rapports qui lient un maître avec son disciple, ce qui nous fait sortir des relations uniquement fraternelles tout en poursuivant dans le même sens. Au début, le disciple cherche explicitement à ressembler à son maître. C'est pour cela qu'il l'a choisi et qu'il s'est mis à son école. Réciproquement, le maître qui accepte un disciple agréé la demande qui lui est faite et permet à l'autre de venir vers lui, de le prendre comme modèle. Il ira jusqu'à lui donner les clés nécessaires pour qu'il prenne à son tour les chemins qu'il a empruntés avant lui. Le désir mimétique est recherché et assumé par chacun des partenaires, il est même le moteur de toute transmission, caractéristique essentielle de l'humanité.

Tout ira bien tant que le disciple ne se rapproche pas trop de son maître et que la ressemblance entre eux n'est pas vraiment constituée. Les choses se gâtent à partir du moment où la relation s'approfondit entre les deux partis. La familiarité acquise va rendre manifeste, pour le premier, les lacunes de celui qu'il a entrepris d'imiter, ses petites choses, ses côtés mesquins ou non aboutis. L'enthousiasme des débuts se teintera alors de suspicion, les critiques viendront tempérer les premières réactions inconscientes ; le disciple, d'abord soumis sans réserve aux injonctions de son mentor, est gagné par l'envie de prendre des chemins personnels. En se mettant à penser par lui-même, il inventera des comportements nouveaux qu'il jugera plus pertinents que ceux montrés par son maître. Tout disciple souhaite un jour dépasser son maître et prendre son indépendance par rapport à lui.

La réaction de ce dernier ne se fait pas attendre. Sentant le danger représenté par ce disciple qui se rapproche un peu trop de son niveau avec le risque de faire de l'ombre à sa suprématie, le maître retient des informations, les travestit au besoin pour empêcher cet élève trop gênant de prendre une importance qui lui porterait tort. Le maître qui laissait s'approcher son disciple et était fier de l'intérêt qu'on lui portait, devient méfiant au point de se protéger d'une attention désormais perçue comme hostile. Le processus d'humanisation réciproque est freiné par la peur de perdre le pouvoir.

Ainsi se termine le plus souvent l'effort d'imitation. L'émulation se change en agressivité, l'enseignant se méfie des perturbations qu'il sent venir, alors que le disciple entreprend de dépasser le maître pour faire du nouveau à son tour. Le phénomène n'est pas totalement négatif il est vrai. Des maîtres incontestés finissent pas se scléroser, se crispent sur leurs découvertes passées au point de se retrouver incapables de nouveauté. Le pouvoir s'enkyste s'il manque de renouvellement, l'évolution est empêchée par la présence de mandarins accrochés à leurs prérogatives et à leur savoir. Seule la méthode forte les déloge à moins que l'on ne se contente d'attendre leur mort. La situation est regrettable pour au moins deux raisons : la collaboration aurait été plus fructueuse que la rupture et, si le nouveau maître reprend les modes de fonctionnement de l'ancien, le système n'est pas remis en cause, il se perpétue. Les vagues se succèdent sans aucune mutation profonde des comportements, les rôles sont simplement inversés sans bénéfice réel.

Nous sommes devant le même cas de figure qu'avec Dieu, quand il semblait à notre portée. Le respect initial se change en envie et celui dont on acceptait les bienfaits, est rejeté comme une entrave à la liberté humaine. Le mouvement réciproque se manifeste de la part de Dieu, si l'on en croit les récits bibliques. Lui qui était censé partager son pouvoir, donner à l'homme de l'autonomie, prend une attitude défensive et fait comme si sa suprématie était mise en danger. Il ira jusqu'à chasser sa créature du Paradis créé pour elle. Il est conforme à l'image humaine que nous nous faisons du maître.

Il y a là une constante chez les hommes avides de progrès. Dans un premier temps, ils sont obligés d'apprendre, de se mettre à la suite de ceux qui ont inventé avant eux. Tout artiste, chaque artisan, commence par imiter ses devanciers. Mais vient le moment où la faculté d'invention des maîtres se tarit, où celui qui proposait de nouvelles manières de se comporter face au réel commence à tourner en rond en perdant sa faculté d'innovation. Un jour ou l'autre, ceux qui veulent poursuivre dans la recherche sont obligés de rompre avec ceux qui leur ont ouvert la voie s'ils ne veulent pas rester sous leur coupe et faire du surplace.

C'est pour cela que le progrès n'est pas continu. S'il se veut vraiment créatif, il intègre des temps de ruptures. Michel Serres a développé cette idée dans son livre *Rameaux*¹ : si personne n'invente à partir de rien, la nouveauté ne vient pas davantage dans la continuité, elle surgit à partir de rameaux adjacents qui prennent leur sève du tronc tout en initiant une direction qui leur est propre. Quand ils en sont capables, les inventeurs d'hier se doivent d'abandonner la partie pour que des nouveaux, qu'ils ne comprennent pas toujours, puissent mettre en œuvre des propositions qui les désarçonnent. Quand les anciens gardent les rênes, plus rien de neuf ne peut voir le jour.

Père et fils

En complément de ce que nous venons de dire des relations entre frères et de celles qui unissent le maître et son disciple, il est utile d'examiner le cas particulier des liens père/fils. Le cadre général est celui des rapports entre le maître et son disciple, mais le lien est compliqué, comme entre frères, par l'affectivité qui se surajoute et aggrave les tensions. Les psychanalystes insistent sur la place de la mère comme objet de litige entre les deux. En voulant prendre une position dominante par rapport à son père, le fils, il est vrai, porte une attention particulière à celle qui symbolise la suprématie de celui qu'il voit comme un concurrent : sa femme. Cette dernière est d'autant plus désirable qu'elle a une relation privilégiée avec le père et qu'elle est l'image de sa supériorité puisqu'il a ce dont son fils ne possède pas d'équivalent.

Les psychanalystes parlent donc de la nécessité du meurtre symbolique du père qui permet à l'enfant d'accéder à sa dimension d'adulte. Le dépassement de la situation conflictuelle suppose que le fils accepte de considérer le père comme étant son origine une fois pour toute, tout en se comportant envers lui comme avec un égal. Cette nouvelle attitude ouvre la possibilité d'un dialogue apaisé et de relations dont le conflit n'est plus le soubassement constant. Elle incite le fils à chercher ce qui lui manque en dehors de ce que possède son père mettant ainsi un terme à la violence mimétique.

Tout en gardant l'idée de rupture, Girard critique la sophistication des théories psychanalytiques qui vont chercher une prétendue attirance sexuelle entre le fils et sa mère pour expliquer les relations habituellement tendues entre les pères et leurs fils. Selon lui, le fils est attiré par sa mère essentiellement parce qu'elle est à son mari et que lui ne possède rien de semblable. Il est jaloux de tout ce que possède son père puisqu'il veut atteindre son niveau et le dépasser. La mère est un sujet de conflit parmi bien d'autres, même si la place qu'elle tient est unique. René Girard ne se satisfait pas de l'explication par la solution du complexe d'Œdipe qui ne lui semble pas pertinente pour expliquer l'accession d'un enfant à la dimension d'homme mûr. Nous n'entrerons pas plus avant dans la polémique.

Plus profondément, il questionne l'intérêt de « tuer le père » pour gagner son autonomie, si du moins cela se réduit à prendre sa place et à reproduire ses comportements. Tant que le meurtre du père n'est que la marque d'un changement de génération, on ne peut parler de réelle évolution mais du passage de relais dans la domination. Les fils prennent la place de leur père et reproduisent son comportement. Pour lui la violence à l'intérieur de la famille s'explique beaucoup plus simplement par le désir mimétique que l'on constate entre les parents et les enfants.

¹ Éditions Le Pommier, Paris, 2004. Il s'agit du thème central de ce livre qui donne son nom à l'ouvrage lui-même.

À l'image de ce qui se passe entre le maître et le disciple, tout se déroule correctement au point de départ entre le père et son fils. L'un admire son père et l'autre est heureux de remplir sa tâche éducative vis-à-vis de son rejeton. L'harmonie de ce rapport connaît pourtant des périodes plus tendues. D'abord flatté de l'intérêt que lui porte son fils et désireux de partager avec lui ses découvertes, le père entretient avec lui des rapports particuliers, faits de complicité et d'intérêts réciproques. Il est même tenté de croire que celui qui lui ressemble peut aussi être modelé à son image. Malheureusement pour les illusions du père, le respect et la soumission ne durent qu'un temps. Le fils découvre assez rapidement, au cours de son évolution, les failles dans la perfection et la toute-puissance qu'il avait cru déceler chez un père qui montre ses limites. Il va donc prendre ses distances, d'autant plus facilement que le père aura compris la nécessité et la normalité de la démarche.

Il est rare cependant que la rupture soit complète. L'enfant, qu'il le veuille ou non, est à l'image de ses parents et en reste dépendant. Qu'il aille dans leur sens ou prenne le chemin inverse, il montre par ses comportements combien ce qu'il a reçu est prégnant. C'est à lui de se dépêtrer d'un héritage dont il ne peut se défaire totalement s'il tient à faire passer dans les faits ses velléités d'autonomie. L'image du rameau, prise par Michel Serres est très éclairante à ce sujet : dépendance et direction nouvelle sont inséparables dans la recherche de la nouveauté. La violence prend racine dans les cas où la prise de distance connaît des accrocs, entre dépendance et originalité, entre rupture et continuité. L'enfant qui voudrait se défaire des marques du passé pour se construire à nouveaux frais ne supporte pas toujours son incapacité à se détacher de son histoire. Quant à avoir assez de force et de créativité pour s'inventer une vie complètement nouvelle, ce n'est qu'une vaine utopie. Nous ne sommes au mieux que des rameaux.

Entre rêve et réalité le phénomène est présent chez tout homme comme la marque de notre humanité qui, en passant par des temps d'imitation, d'agressivité et de ruptures parvient à se construire dans la douleur ou dans la paix. La question à laquelle il faudra apporter une réponse est celle de savoir s'il existe une méthode pour éviter que les tensions entre les personnes ne se transforment en conflits ouverts et destructeurs. Comment parvenir à ce que les conflits entre proches, en particulier entre personnes qui s'aiment, trouvent des conclusions heureuses ? Si le fils ne se réconcilie avec son père que pour devenir dominateur à son tour, si le disciple, une fois qu'il a rejoint le maître, refuse à son tour de partager son pouvoir, nous enchaînons les crises sans fin. Tant mieux si les solutions sont le plus souvent pacifiques, mais n'y aurait-il pas moyen de faire l'économie de ces violences ? Peut-on devenir adulte en restant fils ? Jésus a sans doute des chemins à nous montrer pour y parvenir, ceux que Saul a su emprunter.

Le Déluge

Pour en revenir à la Bible, l'épisode qui met en scène l'opposition entre deux frères n'est que la première manifestation de la violence entre les hommes. La *Genèse* n'en reste pas à cette lutte entre deux individus. La suite du récit évoque une violence plus universelle qui, au-delà des personnes, touche des groupes et les oppose. Après les premières violences, d'autres suivront dit le texte. À dire vrai on ne sait pas trop de quoi il s'agit, mais la situation doit être grave au vu de la décision de Dieu :

La terre se pervertit au regard de Dieu et elle se remplit de violence. Dieu vit la terre : elle était pervertie, car toute chair avait une conduite perverse sur la terre. Dieu dit à Noé : « La fin de toute chair est arrivée, je l'ai décidé, car la terre est pleine de violence à cause des hommes et je vais les faire disparaître de la terre » (6,11-13).

Les termes de violence et de perversion reviennent à plusieurs reprises dans ces quelques lignes. On dirait que la violence s'emballe. Les premiers hommes sont pris dans une spirale qui fait passer la concorde, nécessaire pour la survie d'une société, après la satisfaction des besoins de chacun. Les hommes, en grandissant en humanité, prennent progressivement conscience des possibilités qui leur sont ouvertes. Ils ne se contentent plus d'une existence animale où la vie est tracée par avance et où la soumission au plus fort est la règle. L'agressivité monte de toutes parts. Hobbes appellera cette période « la lutte de tous contre tous ».

Il est urgent de stopper cette réaction en chaîne qui conduirait, si rien n'était fait, à la disparition pure et simple de l'humanité et même du monde. La violence introduite par les hommes semble avoir atteint jusqu'aux plantes et aux animaux, puisque Dieu décide de tout détruire. Il aurait pu ne s'en prendre qu'à la race humaine, seule responsable. Une bonne pandémie aurait suffi ! Mais la contagion s'est propagée au-delà de notre espèce, selon un mode de pensée, déjà écologique, qui conçoit les hommes en symbiose avec leur milieu. Selon cette conception, une perversion particulière à l'homme peut contaminer l'ensemble et se propager de l'espèce humaine au monde du vivant dans toutes ses composantes. Cette dépendance réciproque conduit à considérer une catastrophe naturelle ou une épidémie comme la conséquence d'un dérèglement de la communauté.

La Bible, par l'image du déluge, nous parle de ce danger de destruction globale. L'épisode n'est peut-être pas uniquement un mythe, tant les récits de déluges sont fréquents dans les traditions populaires. L'utilisation de ces récits d'inondations ou de catastrophes généralisées est sans doute une manière d'exprimer la peur de l'homme primitif qui se rend compte que son existence est mise en danger, comme son environnement, si rien n'est fait pour mettre un terme aux déferlements d'échanges agressifs.

Dans le récit biblique, c'est Dieu qui est à l'origine de l'épuration. La solution est radicale puisqu'il décide de détruire tout ce qu'il a créé, en ne gardant qu'un petit reste pour permettre le redémarrage de la création. Il est clair, dans la citation qui précède, que les hommes sont directement responsables, eux qui ont provoqué tous les maux en faisant entrer la violence dans le monde. Ils doivent être éliminés pour que le monde puisse repartir sur des bases plus saines.

Reconnaissons à nouveau la difficulté que nous rencontrons, à partir du seul récit biblique, à comprendre de quoi il s'agit et à se faire une idée précise des caractéristiques de cette violence qui a tout contaminé sur la surface de la terre. Selon toute probabilité, le flou est voulu, pour rendre le récit intemporel. Ce qui est mis en avant n'est pas telle ou telle faute mais un mal général, une situation permanente qui préoccupe le rédacteur. La référence au passé est là pour faire penser qu'il en a toujours été ainsi et l'auteur, s'il pense à la situation de son époque et fait référence à ce qu'il connaît, se doute bien qu'il en a été ainsi bien au delà de ce dont il est témoin, chaque période étant marquée par la violence d'une manière ou d'une autre. Il ne prend pas la peine de préciser : ce qui est aujourd'hui était présent au début de l'histoire. La méthode est classique dans les traditions anciennes. Le mythe ne cherche pas à mettre en lumière les causes de ce qui se passe, à se lancer dans des explications ou des justifications, mais à montrer une continuité. Son but est d'insérer l'aujourd'hui dans la condition intemporelle de l'homme. Il se place en dehors de toute perspective historique puisque son but est, au contraire, de mettre en lumière des permanences, des réalités de toujours. La morale suggérée est celle-ci : inutile de se scandaliser à cause de la violence, elle a toujours existé sous des formes connues ou non, on la constate encore de nos jours et elle sera encore présente dans l'avenir.

Malgré ce pessimisme de fond du récit, et conformément à sa bonté régulièrement soulignée dans ces épisodes, Dieu garde une certaine confiance dans ce qu'il a fait ; il pense qu'avec un nouveau départ et un petit nombre de justes, il pourra placer les hommes sur de nouvelles bases et changer la situation. Il va vite déchanter. Comme le constatent les lecteurs et les auditeurs du récit, les espérances de Dieu se révèlent vaines : rien de changé après le déluge. Il était important de montrer que Dieu a vraiment tout tenté pour faire sortir sa création de l'impasse, mais il faut bien reconnaître que cela n'a pas suffi. Déjà les fils et les filles de Noé, et Noé lui-même, vont le décevoir. Il n'y a rien à faire et nous qui venons bien après, nous le savions déjà, le mal est à la racine. Un holocauste en passant ne permet pas de changer radicalement de conduite ni de réparer les conséquences de la violence.

Noé construisit un autel à Yahvé, il prit de tous les animaux purs et de tous les oiseaux purs et offrit des holocaustes sur l'autel. Yahvé respira l'agréable odeur et il se dit en lui-même : « Je ne maudirai plus jamais la terre à cause de l'homme, parce que les desseins du cœur de l'homme sont mauvais dès son enfance ; plus jamais je ne frapperai tous les vivants comme j'ai fait. Tant que durera la terre, semailles et moisson, froidure et chaleur, été et hiver, jour et nuit ne cesseront plus. »

Dieu bénit Noé et ses fils et il leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre » (8,20-9,1).

L'attitude de Dieu est moins tranchée qu'au début. Il abandonne les solutions radicales mais reste désespéré vis-à-vis de l'homme et en perd ses illusions. Il avait fait de son mieux, croyait-il, avec sa première création. Conscient de cet échec, il avait pensé judicieux de repartir de zéro en éliminant la quasi-totalité de sa première œuvre en la noyant sous les eaux, mais rien n'y a fait. Il doit se rendre à l'évidence : « les desseins du cœur de l'homme sont mauvais dès son enfance ». Mais, curieusement, c'est pour cette raison qu'il renonce à le maudire. Il faut noter ici cependant que ce n'est pas le cœur de l'homme qui est déclaré mauvais mais ses desseins ce qui laisse un espoir sur ses capacités de changement.

Quoi qu'il en soit, Dieu se contente de l'agréable odeur du sacrifice de Noé et accepte de maintenir la situation en l'état, même si elle n'est pas satisfaisante et reste loin de la perfection dont il avait rêvé. Il relance la machine en renouvelant la consigne donnée aux premiers hommes : « soyez féconds, multipliez-vous, emplissez la terre », ce qu'ils ne vont pas manquer de faire comme le souligne la suite. L'homme est béni à nouveau et pourtant ce n'est plus tout à fait comme dans les débuts, la violence est là, aussi bien à l'intérieur des hommes qu'entre eux et avec le reste de la nature. Il est devenu évident qu'elle ne disparaîtra plus totalement.

Une des marques de la dégradation des rapports entre l'homme et la nature est la peur qui s'installe entre les hommes et les animaux. Une fois jeté hors du Paradis terrestre, Adam avait déjà fait l'expérience de la dureté du travail de la terre : « tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Finie la vie facile où tout est à portée de main, où l'activité de cueillette suffit à la subsistance. Après le déluge, la violence s'instaure également envers les animaux. Dieu dit : « *Soyez la crainte et l'effroi de tous les animaux de la terre et de tous les oiseaux du ciel, comme de tout ce dont la terre fourmille et de tous les poissons de la mer : ils sont livrés entre vos mains* » (9,2). La cohabitation pacifique entre les hommes et les animaux, qui était l'image d'un monde réconcilié, est terminée. Désormais la peur s'installe et les bêtes se méfient de l'homme et le fuient. Il faut dire que Dieu les donne comme nourriture aux humains « *au même titre que la verdure des plantes* » (9,3). Occasionnellement, la concorde réapparaîtra dans le désert, quand Jésus sera avec les bêtes sauvages, après ses tentations

Marc 1,13, ou quand saint François parlera aux oiseaux et fraternisera avec le loup. Le rêve d'un monde sans violence ne se conçoit pas sans la nature.

D'ailleurs, si la peur demeure présente, tout renaît sur un fond paisible d'alternance des saisons ; le monde, après l'épisode du déluge, reprend sa régularité immuable qui donne à l'homme ses repères. La nature continuera à procurer un cadre sécurisant aux hommes, malgré le désordre qu'ils ne manqueront pas de réintroduire bientôt, comme si elle était désormais partiellement à l'abri de l'action maléfique des humains, comme si elle avait gagné son autonomie. Au moins, en se rapprochant d'elle, le genre humain se rappellera l'harmonie à laquelle Dieu l'avait destiné. Le rythme des saisons rapproche de Dieu, c'est sur lui que le culte prendra modèle pour ses célébrations et que se règlera l'ensemble de la vie sociale.

Malgré sa déception et la perte de ses dernières illusions, Dieu renouvelle sa confiance aux hommes en leur donnant à nouveau la gestion de la terre, comme au début. De plus, il met son arc dans le ciel comme signe de la nouvelle alliance qu'il établit avec eux. Toutes les ambitions étant revues à la baisse, le réalisme l'emporte et le monde peut repartir sur les bases que nous connaissons aujourd'hui encore. Inutile de rêver à autre chose dit le texte, Dieu a tout essayé et rien n'a fonctionné parce qu'il y a trop de violence dans le cœur de l'homme. Nous ne pourrions pas faire mieux que Dieu, il va falloir nous contenter de gérer la situation comme il l'a fait lui-même. On ne connaît pas l'origine d'une telle dureté, ni la raison de son omniprésence, alors mieux vaut se contenter de notre monde tel qu'il est.

Inéluctable, la violence est universelle et se propagera encore. Notons toutefois la manière contrastée dont Dieu est présenté dans les textes. D'un côté, il est sévère et capable de punir, d'un autre, il se montre plein de sollicitude, et cherche à arranger les situations pour le plus grand bien des hommes. Il désire ce qu'il y a de mieux pour sa création, mais il est capable de revenir en arrière en passant d'un idéal impossible à atteindre à une position réaliste davantage conforme à la réalité. Puisque le monde idéal n'est pas réalisable, il accepte de se contenter du « meilleur des mondes possible », pour reprendre la formule de Leibnitz. Loin de se replier dans son ciel comme une divinité offensée, il reste proche de l'homme avec mansuétude. Ce Dieu de l'Ancien Testament est pour le moins plein d'humanité.

Ceci dit, nous n'avons guère avancé, nous qui cherchons une réponse à la question : d'où vient la violence ? Jusqu'à présent, la Bible s'est contentée de nous dire qu'elle est de toujours. Nous n'avons pas trouvé d'analyses plus précises parce que la réalité de la violence n'est pas vraiment décrite, seuls sont affirmés son omniprésence et son caractère intemporel. Le récit du meurtre d'Abel par son frère nous a certes permis d'évoquer une origine de la violence qui s'appuierait sur l'idée de désir mimétique, mais l'hypothèse reste à vérifier. La similitude entre deux êtres ou deux groupes, qui pousse à se comparer, semble faire monter l'agressivité jusqu'au passage à l'acte. Mais nous avons anticipé sur des développements futurs.

La tour de Babel

L'épisode de la tour de Babel apporte une touche complémentaire au tableau esquissé. Ce mythe met en scène les hommes tels qu'ils auraient pu être avant que n'existe la diversité des langues et des coutumes, dans une situation originelle imaginaire. Il s'agit ici d'expliquer comment l'humanité, en principe « une » au départ, a pu en arriver à de telles différences. La multiplicité des langues, la division entre les personnes sont présentées comme une punition divine : Dieu a été obligé de confondre les langages et a dispersé les hommes sur toute la surface de la terre parce que l'unité de l'humanité mettait en danger sa suprématie. Comme

dans l'épisode qui décrit la rivalité entre les deux frères, la similitude entre les êtres est au cœur du problème parce qu'elle aboutit à la confusion. Les conséquences vont cependant dans des directions différentes : dans le premier texte, le résultat est le meurtre, dans le second, une action commune pour un projet vain.

Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots. Comme les hommes se déplaçaient à l'orient, ils trouvèrent une vallée au pays de Shinéar et ils s'y établirent. Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu ! » La brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de mortier. Ils dirent : « Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la terre ! »

Or Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. Et Yahvé dit : « Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. » Yahvé les dispersa de là sur toute la face de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi la nomma-t-on Babel, car c'est là que Yahvé confondit le langage de tous les habitants de la terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la face de la terre (11,1-9).

Les motivations de ces hommes ne vont pas très loin : se faire un nom et rester ensemble. Ambition bizarre puisqu'en principe ils sont encore seuls sur la terre, mais qui dit bien l'envie des hommes de dominer, de trancher sur ceux qui les entourent, de se montrer. Le projet est difficile quand on est semblables. Il présuppose une différenciation, un éloignement favorable à la diversité et donc à l'enrichissement réciproque. Les hommes du récit semblent au contraire avoir peur de se séparer, de s'éloigner les uns des autres, ils voudraient rester ensemble dans l'indifférenciation et progresser en même temps. Contrairement à leur attente, la fusion dont ils rêvent les empêche d'atteindre le but qu'ils se donnent ; elle les conduit seulement à s'en prendre à un adversaire qu'ils se désignent mais qui est trop grand pour eux.

Ce dieu anthropomorphe, malgré sa faiblesse relative, parvient tout de même à interdire définitivement l'accès de son domaine aux hommes. Il réussit à prendre une distance suffisante pour sortir des relations conflictuelles que sa proximité rendait possibles. Les hommes doivent maintenant se contenter de leur statut et s'occuper des affaires de la terre en laissant Dieu dans son ciel. La violence se limitera au monde d'ici-bas, ce qui est déjà un progrès par rapport à ce qui précède, et où la confusion était totale. Chacun désormais est à sa place. Dieu n'aura plus à descendre pour mettre de l'ordre, au besoin, un ange suffira. Le projet des hommes est montré dans sa vanité, même si, curieusement, il semblait réalisable au départ. Pour une fois que les hommes oublièrent leurs querelles et leurs différences pour s'atteler à une tâche commune, c'était pour s'en prendre à Dieu. La rupture est consommée, ce genre d'empêtement sera désormais impossible.

Ce passage met l'accent sur une constante que nous retrouverons ultérieurement : la violence, quand elle ne s'exerce pas sur des semblables, se retourne contre une victime commune. L'homme est incapable de vivre dans la paix tant qu'il se trouve avec ceux qui sont comme lui parce qu'il se mesure sans cesse avec l'un ou l'autre dans une compétition sans fin. La proximité et la similitude entre les partenaires, loin d'apaiser les tensions, les attisent au contraire ; la fraternité est un idéal difficile à atteindre. La manière la plus communément utilisée pour refaire l'unité dans un groupe consiste alors à se trouver un adversaire commun cristallisant sur sa personne la violence qui opposait les membres entre eux. Ainsi nous assistons uniquement à un détournement de l'agressivité, et non pas à son dépassement.

Il n'empêche, nous sommes devant une réponse efficace à la violence. Nous l'examinerons de plus près, mais nous pouvons constater dès à présent que nous sommes passés de la guerre de « tous contre tous » que l'on voyait fleurir autour du déluge, au « tous contre un », même si ce « un » est Dieu. L'excitation qui accompagne l'entreprise commune de destruction d'un adversaire fait oublier les luttes intestines et oriente les énergies vers une tâche commune qui commence par s'en prendre au gêneur.

La solution ne convient manifestement pas quand on s'en prend à un Dieu capable de se dégager des tentatives d'agression menées contre lui. Peut-être l'épisode va-t-il plus loin et les menées contre Dieu sont-elles l'image projetée des comportements habituels entre les hommes. S'en prendre à un innocent pour trouver un exutoire aux tensions internes ne serait pas acceptable, suggère le texte, même si l'opération se révèle d'une efficacité temporaire. Le remède de Dieu est tout autre : il met d'abord une barrière pour se protéger ; ensuite, il fait entrer la diversité dans une humanité où tout le monde se ressemblait, et il disperse les hommes sur la surface de la terre pour qu'ils prennent de la distance entre eux. L'idée est excellente s'il est vrai que la violence augmente en fonction de la proximité entre individus et de leurs ressemblances. Loin d'être une punition il s'agit d'un remède offert par Dieu contre la violence mimétique.

Nous avons déjà évoqué le passage par la diversité au sujet de la tunique de peau confectionnée par Dieu pour les hommes. Elle aussi leur permettait d'accéder au partage. Un homme sans protection, rayonnant de la gloire divine, a du mal à assumer seul une condition hors du commun qui lui fait peur. De là naît l'idée de la peau : elle cache la lumière intérieure qui habite l'homme et la disperse afin que la responsabilité humaine soit partagée avec d'autres. Dans ces conditions, l'humanité n'est pas une somme d'individus autosuffisants. Personne n'est un homme à part entière tant qu'il est seul ; personne n'est un homme à lui tout seul, car il a besoin des autres. La dispersion, tant redoutée par les hommes qui veulent exister par eux-mêmes, devient alors une bénédiction divine et non plus une punition. La dispersion n'est pas seulement géographique comme dans le mythe de Babel, elle existe aussi au sein de chaque communauté et l'une comme l'autre permettent l'échange. Dans la mesure où les hommes perçoivent la réalité de la complémentarité fondatrice qui leur ouvre un avenir, ils sont moins tentés d'entrer en conflit les uns avec les autres et plus prompts à rechercher les échanges qui entraînent des progrès dans la durée. Il faudra examiner comment ce principe est réalisable.

Ce petit parcours à travers les premiers chapitres de *la Genèse* brosse un tableau pessimiste, ou réaliste c'est selon, de l'humanité à la manière des mythes. Les auteurs ne se font pas d'illusions sur l'homme qu'ils voient marqué au cœur par le mal et la violence. Si même Dieu n'a pas réussi à inverser la tendance, il y a peu de chance pour que nous y parvenions avec nos faibles moyens. Pourtant, Dieu continue à faire confiance à l'humanité. On l'a dit, ces textes n'abordent pas les origines dans une perspective historique, cette dimension ne viendra que plus tard dans la Bible sans toutefois se conformer à nos normes. Ils nous disent que la situation au commencement n'était pas plus brillante que celle d'aujourd'hui. Malgré les efforts de certains, et de Dieu lui-même, qui essayent de changer la face du monde et prennent des initiatives pour extraire le mal qui est en l'homme, on aboutit régulièrement à des échecs. En tout cas la violence n'est pas éradiquée, même si certaines pratiques parviennent à l'apaiser pour un temps. Tout n'est pas perdu pour autant et un fonds d'espérance demeure ; il existe forcément des raisons de croire en l'homme puisque le souffle divin continue d'animer les êtres humains et que le Créateur croit encore à sa création.

Il faut pourtant se rendre à l'évidence : il y a un vice de forme, personne ne peut se dire parfaitement juste. Si les patriarches ont leurs faiblesses, comme tous les hommes appelés par Dieu, il ne faut pas en attendre davantage du peuple, toujours prompt à se rebeller et à emprunter de mauvaises voies. Tout au long de la Bible la vision de l'homme restera la même : un être d'espoir, habité de grands élans, capable du meilleur, en particulier d'aimer Dieu et ses frères, mais sans cesse marqué par la blessure du mal et de la violence, et incapable de vivre en communauté sur le long terme dans la paix et la concorde. Seul un homme totalement étranger à la violence pourrait sauver ses semblables.

B. Théologie et philosophie

La théologie et la philosophie se sont également penchées à leur manière sur l'énigme de la violence pour tenter de l'éclaircir. Comment se fait-il qu'on la rencontre partout, dans toutes les cultures et chez tous les individus ? De nombreuses stratégies ont été mises en place pour maîtriser cette violence, nous les examinerons par la suite. Mais la question de son origine reste le mystère premier et il n'est pas facile de dépasser les réponses du mythe que l'on peut trivialement résumer par un : « c'est comme ça, cela a toujours été comme ça et cela va durer. »

1 La théologie et la violence

Les théologiens sont particulièrement mal à l'aise face à la question d'un mal présent dans chaque homme depuis les origines. Ils butent sur l'hypothèse de départ, développée dans *Genèse 1* : un Dieu parfait et tout puissant, bon de surcroît, ne saurait créer un homme habité par la violence. Il semble indispensable que ce défaut vienne d'ailleurs, que Dieu n'en soit pas le responsable. Autant il est facile d'expliquer théologiquement le mal dans le monde, dans l'histoire et chez l'homme, comme le fruit d'interventions punitives de Dieu ou d'une puissance extérieure, autant il est inadmissible qu'il soit présent dès le départ, avant même que l'homme ait, par son comportement, mérité ses misères. L'énigme de départ est le péché originel.

Le péché originel

Nous avons déjà croisé Satan qui, par son pouvoir de séduction, est capable de détourner du droit chemin un homme doté de liberté. Accepter ce principe est pratique : dans ce cas, la cause du mal est extérieure et la responsabilité divine n'est plus en cause. On pensera alors, comme le suggère la *Genèse*, que l'homme a bien cherché ce qui lui arrive. Il est puni par là où il a péché. Dans la perspective biblique on peut même soutenir que la faute des pères se reporte sur les fils qui, s'ils ne sont pas directement responsables, subissent les conséquences du péché de leurs pères. Il y aurait un héritage de la malédiction comme de la bénédiction qui passe d'âge en âge. Pourtant Jésus dit explicitement le contraire à plusieurs reprises, à propos de l'aveugle de naissance par exemple (en Jean 9), ce qui rend ce point de vue insoutenable pour des chrétiens.

Une autre hypothèse est celle de saint Augustin qui, dans les débuts de sa recherche, croyait en l'existence de deux dieux, deux forces en opposition d'une puissance équivalente, l'une étant à l'origine du bien, l'autre du mal. Pourtant il a abandonné cette manière de voir, elle aussi trop éloignée de l'Évangile de Jésus. Et comment mettre en scène un être maléfique dont la puissance ferait ombrage à Dieu, même si elle n'est pas équivalente à la force divine ? Nous reviendrons pourtant sur cette hypothèse parce qu'elle donne une véritable consistance à la force du mal parmi nous. Satan est le grand absent de notre pensée et de notre théologie contemporaine. Peut-être l'avons-nous mis trop vite entre parenthèses parce

que nous avons du mal à donner une réalité personnelle à un principe mauvais, en quoi nous avons sans doute raison.

Cet embarras à trouver une explication rationnelle au mal a conduit la théologie à élaborer la théorie du péché originel. Parler d'origine renvoie bien évidemment au début de l'humanité et, pour un chrétien, aux premiers chapitres de la *Genèse* que nous venons d'aborder. La première faute, le premier péché est bien celui d'Adam et d'Ève, un peu mystérieux quant à son contenu exact, mais qui constitue le premier acte de rébellion contre Dieu. Le péché originel renvoie naturellement à ce premier écart.

La responsabilité d'Adam est confirmée par Paul (*Romains* 5, 14-18) : par lui, le péché est entré dans le monde. Ce qu'il a fait n'était sans doute pas le plus grave, ni vraiment condamnable et n'avait rien d'exceptionnel ; un péché banal en quelque sorte qui n'a d'original que d'être intervenu en premier. Pourquoi donc lui donner une telle importance ? Paul ne développe pas les caractéristiques de la faute de nos premiers parents, il dit que si le péché est entré par un seul, c'est le Christ seul qui nous en fait sortir. Ce qui l'intéresse avant tout est moins les caractéristiques de ce péché que le salut apporté par le Christ qui nous permet de sortir de la mauvaise pente sur laquelle Adam nous avait placés. Quant à cette faute, elle est celle de tous les hommes et elle s'est répétée indéfiniment jusqu'à nos jours, sans nouveauté notable.

L'autre problème est celui de la transmission. Pourquoi et comment les conséquences du péché du premier homme se sont-elles transmises de génération en génération ? Et qu'est-ce qui justifie une telle transmission ? La lecture des premiers chapitres de la *Genèse* a mis en lumière la persistance manifeste du mal et en particulier de la violence. Mais de quel droit en déduire que les retombées de la faute des pères se répercutent sur les enfants ? Il y a là un problème de relecture théologiquement problématique. Les faits sont là et difficiles à nier, seule la causalité de leur enchaînement est en question. L'omniprésence de la violence et de ses conséquences dans la vie des hommes s'impose comme une évidence. La constance de ses manifestations au cours de l'histoire de l'humanité ne fait pas davantage de doute. Par contre, dans quelle mesure peut-on parler d'héritage ? Qu'un fait soit présent à chaque génération ne signifie pas obligatoirement que chacun le transmette à sa descendance.

Je ne veux pas entrer dans des débats qui dépassent mes compétences, mais je pense qu'il faudrait éviter d'entrer dans une perspective historique pour ce qui est du péché originel. Est-ce que le terme d'origine désigne exclusivement les débuts de l'humanité ou bien peut-on se contenter de dire que chaque homme naît dans un monde marqué par le mal et la violence ? Très vite chacun prend une part active aux désordres et nous savons bien que tout le monde participe à la violence ambiante. En ce sens on peut dire que le mal est déjà présent au moment de l'implication de chacun dans la vie, sans pour autant s'engager dans des théories sujettes à caution sur sa transmission de génération en génération.

Quand on parle d'Adam comme origine des malheurs de l'humanité, mieux vaut voir dans ce nom propre la désignation de l'homme générique, une image de l'humanité qui, depuis les débuts, se débat avec ses démons. En disant cela, on ne s'éloigne guère des mythes de l'humanité qui se contentent de relever une situation persistante, sans se lancer dans des explications hasardeuses et indémonstrables quoi qu'il en soit. Mais peut-on aller plus loin ?

La lecture que nous avons proposée des causes relatives à l'entrée de l'humanité dans le mal peut nous aider à dépassionner le débat. Le texte dit effectivement que la première faute est un péché, en ce sens qu'il est une révolte contre Dieu. Pourtant, nous l'avons vu, une telle agression est impensable vis-à-vis du Dieu de Jésus-Christ. Il est impossible, sauf d'une manière métaphorique, de prétendre devenir comme Dieu, de se hisser à son niveau au point

de mettre en danger sa majesté. En fait, cette première faute est moins une révolte contre Dieu que l'une des expressions de la violence mimétique, telle qu'elle se manifestera dans d'autres occasions.

Ce qui est originel est moins un péché que la propension des hommes à vouloir imiter ceux qui les entourent, à envier ce que les autres possèdent et qu'ils n'ont pas, à désirer prendre, au besoin par la force, ce qui leur est interdit. La qualité principale du fruit défendu réside justement dans le fait qu'il est interdit ce qui augmente le désir. Mais ce phénomène n'est pas réservé à nos relations avec Dieu qui n'en sont qu'une manifestation particulière, il transparaît dans tous nos rapports parce que nous sommes des hommes et que c'est ce qui nous différencie de l'animal.

Est-ce un péché originel ? Originel oui si l'on considère qu'il est à l'origine de notre humanité puisque le désir mimétique nous permet d'apprendre et de progresser sans cesse. Il s'agit donc d'une tendance qui pourrait être positive et qui l'est souvent comme nous le verrons, mais qui dérape régulièrement, inéluctablement quand elle n'est pas contrôlée. En ce sens, elle conduit parfois au péché quand elle s'applique à Dieu et, plus souvent, à la violence entre les hommes.

Ceci dit, il reste important de maintenir la référence au péché originel en en changeant sans doute la formulation. Il est souvent mis de côté à cause de ses interprétations contestables, parce que les images de Dieu qu'il sous-tend sont trop païennes pour correspondre à notre foi chrétienne, ce qui est respectable et parce que nous répugnons à regarder le mal en nous, ce qui l'est moins. La plupart des chrétiens préfèrent mettre l'accent sur la bonté de l'homme, sur sa beauté, sur le fait qu'il soit à l'image de Dieu. La charité chrétienne nous invite à un regard positif sur l'autre parce qu'ainsi on le fera grandir. On s'enthousiasme volontiers et l'on remercie le Seigneur pour ce qu'il fait de beau dans le monde et dans nos vies. Tout cela est plein de bonnes intentions.

Le danger est de ne plus voir le fond sombre auquel le premier livre de la Bible donne un large écho, et sur lequel se détachent nos a priori positifs. Une démarche d'espérance est possible, l'homme n'est pas perdu, mais ce serait une dangereuse illusion que d'ignorer ce problème récurrent qui poursuit l'humanité depuis ses débuts, parce que c'est lui qui est à la racine de nos problèmes. La violence est omniprésente du fait du désir mimétique, elle met en danger l'humanité et jusqu'à la nature dans son ensemble. Négliger le péché originel parce que Dieu est bon et que l'homme est fait à son image est une simplification regrettable. Certains chrétiens passent, de ce fait, pour de gentils illuminés, prompts à chanter « alléluia » en fermant les yeux sur la gravité des problèmes ou en pensant que Dieu finira par les régler si on le prie très fort. C'est avec raison que leur naïveté est dénoncée.

Sans doute faut-il parler autrement du péché originel, en commençant par le détacher de la dimension historique qui conduit à le rejeter parce que nous ne croyons plus au monogénisme. À la limite, il serait inutile d'en faire un dogme tellement l'omniprésence de la violence s'impose à nous avec évidence. À l'inverse, une vision irénique issue d'une théologie simpliste risque de mettre entre parenthèses le côté obscur du monde. Or, rien n'est pire que de faire comme si la violence n'existait pas ou était une donnée secondaire.

La notion de péché originel reste vivace dans l'Église, mais on dirait qu'elle sert surtout à justifier le baptême, en particulier celui des petits enfants. Ce sacrement, souvent réduit à un rite d'introduction dans l'Église, pardonne aussi tous les péchés et en particulier le péché originel. Aux yeux des pratiquants occasionnels, cette particularité fait du baptême un acte aux allures magiques, une sorte de passeport pour le ciel. L'institution acquiert par là l'apparence d'une puissance extraordinaire, celle de mettre ses membres sur la voie du salut

éternel, prétention qui n'éclaire ni le péché en lui-même, ni le sens qu'il peut avoir. Il garde la forme d'une menace inexplicite promettant la mort éternelle à ceux qui ne recevraient pas la grâce baptismale.

Mieux vaut situer le baptême en référence à la mort et à la résurrection du Christ en le débarrassant de son image de protection magique contre le malheur. Le sacrement nous inscrit à la suite de Jésus et nous invite à nous mettre à son école. La seule porte de sortie du péché originel, tel que nous le comprenons, est dans l'imitation de Jésus qui nous invite, avec la grâce de Dieu, à prendre le chemin d'un désir prémuni contre toute forme de violence. Se débarrasser de l'héritage de nos ancêtres ne peut se réaliser par un simple rite de purification, il demande toute une vie et même davantage. Nous y reviendrons.

Paul Ricœur

Paul Ricœur nous aide à poser notre interrogation d'une manière saine. À la croisée de la théologie et de la philosophie, il s'est longuement interrogé sur la question du mal. Sa culture protestante le rend plus sensible à cette question et davantage préoccupé de nous voir empêtrés dans une violence dont nous avons du mal à nous libérer. Nous nous contenterons de signaler la direction de ses recherches qui rejoignent par certains aspects celles de René Girard.

Dans *La Symbolique du mal*, par exemple, Paul Ricœur revient à sa façon sur les origines. Il analyse différentes œuvres ou traditions de l'Antiquité : le mythe de la création à partir du chaos (Babylone), celui d'un destin fixé par un dieu méchant (tragédie grecque), celui d'Adam au jardin d'Éden (Bible hébraïque), celui de l'âme tombée dans le corps (orphisme). Chaque approche met en dialectique un aspect de désordre, de chaos, de confusion avec son contraire qui est la mise en ordre, l'équilibre du cosmos, la puissance du bien. L'existence est présentée dans tous les cas comme une tension entre une tendance destructrice et une autre qui cherche la cohésion.

Beaucoup de ces mythes mettent l'accent sur le destin, la fatalité, sur l'homme pris dans une condition dont il n'est pas responsable et qu'il ne peut ni maîtriser, ni gérer. Les dieux sont les maîtres et semblent s'amuser à compliquer les affaires, sans même avoir de projet, quand ils ne sont pas eux-mêmes pris dans une fatalité qui les dépasse. La vie sur terre n'a pas de sens, la seule issue est d'apprendre à la supporter ou de s'en échapper. Plutôt que d'essayer de lutter contre les structures mauvaises, le sage se met à l'abri.

Le récit du péché d'Adam tranche sur les autres, dans la mesure où il attribue la responsabilité du mal à la liberté de l'homme et non pas à un dieu créateur, démiurge ou ordonnateur, pas plus qu'au corps lui-même qui, chez les Grecs, enferme l'âme comme dans un tombeau. Il affirme la bonté de l'homme créé par Dieu et sa méchanceté originelle volontaire.

Paul Ricœur cependant, en faisant le tour de ces traditions diverses et de ces mythes qui l'aident à penser, trouve des similitudes, plus ou moins évidentes, entre les mythes relatifs à l'origine du mal. Le mythe babylonien fonde l'état présent sur la victoire d'un dieu ordonnateur contre un adversaire révolté. On trouve des récits équivalents qui évoquent cette lutte dans d'autres traditions où, chaque fois, la force du bien l'emporte sur celle du mal malgré des séquelles qui demeurent et montrent que la victoire est incomplète. Le serpent de la Genèse, image souvent utilisée de la puissance maléfique autant redoutée que vénérée, rappelle le monstre du chaos terrassé. Dans le mythe orphique, le malheur de l'âme tient à sa chute dans le corps dont elle ne peut se dégager que par des rites initiatiques ou par la sagesse. Ricœur fait le tour de ces traditions diverses qui gardent leur

actualité et de ces mythes qui ne sont pas que des histoires de l'ancien temps.

Il ne cherche pas d'abord à proposer une théorie nouvelle du péché originel ou une formulation qui remplacerait celui-ci. Il se contente de parcourir des pensées humaines pour chercher des concordances ou des différences fructueuses pour la réflexion. Il en arrive à repousser l'idée que le mal de l'humanité s'expliquerait par un héritage ou par la chute à partir d'un état de perfection initial, manières de voir que l'on pourrait tirer de la lecture des récits bibliques. De telles interprétations, nous l'avons dit, sont trop dépendantes de visions philosophiques peu compatibles avec le monde de la Bible. Mais Paul Ricœur est d'avis qu'il y a une tradition du mal, une connexion interhumaine dans le mal, position tout à fait cohérentes avec celle de René Girard et sa théorie de l'universalité de la violence mimétique.

Quand un individu commence à pécher, le mal est déjà là : en lui par la convoitise, hors de lui par le milieu. Il ne fait que pécher « en second » puisque tant de personnes sont tombées avant lui. La présence du serpent dans la scène de la transgression est interprétée comme celle du mal préexistant à toute faute personnelle, ce qui équivaut à réduire Satan à une image qu'il nous appartiendra de préciser. Les positions ne sont pas juxtaposables mais, comme René Girard, Ricœur se penche avec intérêt sur les mythes. Il ne les considère pas comme de fausses interprétations de la réalité, des masques qui cherchent à la cacher ou des manœuvres pour empêcher une approche rationnelle par l'utilisation de fables. Il en parle comme de métaphores vives, titre d'un de ses ouvrages (de 1975), c'est-à-dire des symboles qui, loin de se réduire à des images mortes, constituent des approches continuant à fonctionner dans les manières d'être et de penser des gens, même quand ils sont parvenus à une démarche rationnelle.

Notre inconscient véhicule une foule d'approches imaginaires de la réalité dont les mythes ont fait des lectures en favorisant l'appropriation. Les écrits bibliques sont de cet ordre. Pour Ricœur, la méditation philosophique doit se pencher avec respect sur ces productions humaines ; celles-ci expriment en effet la première prise en compte par l'humanité de ses problèmes essentiels et sont indépassables parce que les questions qu'elles abordent ne sont pas totalement rationalisables. Ricœur nous donne des outils pour penser, en particulier le mal et la violence. Il rend leurs titres de noblesse aux approches non rationnelles, indispensables pour entrer dans les profondeurs de l'âme humaine, sans les réduire à une structure sans vie.

2 La philosophie et la violence

La philosophie s'est penchée plus largement sur ces énigmes de l'existence humaine. Dans son histoire elle est comme hantée par la question de la violence. Les réactions des philosophes à son égard sont contrastées selon les tendances fondamentales des uns et des autres ; alors que certains auteurs entrent dans le courant qui privilégie la nature, d'autres se tournent plutôt vers celui de l'anti-nature. Les premiers sont d'avis qu'il faut aller dans le sens de ce qui est inscrit en nous, à la manière de Spinoza ou de Nietzsche, ou que les forces qui nous habitent nous portent vers le bien. Cette opinion est très répandue aujourd'hui chez les partisans du naturel sous toutes ses formes, depuis la nourriture « bio » jusqu'à la soumission aux tendances naturelles de nos envies. Pour les autres, comme Descartes ou Kant, la nature doit être corrigée, réformée, voire combattue afin que l'esprit l'emporte sur les pulsions naturelles. Nous retrouvons ces idées chez ceux qui prônent le retour à la tradition porteuse de règles bénéfiques et pestent contre le laxisme ambiant. Pour illustrer ces manières d'aborder la philosophie qui concernent aussi la violence nous examinerons

deux opinions qui partent de présuppositions opposées : celle de Hobbes (1588 – 1679) et celle de Rousseau (né le 28 juin 1712 à Genève et mort le 2 juillet 1778 à Ermenonville).

Pour le premier « l'homme est un loup ou un dieu pour l'homme ». C'est dire que les hommes ne sont pas capables d'avoir entre eux des relations pacifiées. Ou bien ils se battent comme des animaux et même pire, cherchant à dominer l'autre et à le détruire s'ils ne peuvent pas prendre l'ascendant sur lui, ou bien ils le placent dans une position dominante et se soumettent à lui quasiment comme à un dieu. Le fonctionnement de la violence prend donc deux formes : soit l'opposition, soit la domination. La fraternité, ou tout équilibre qui ne résulterait pas d'un rapport de forces, ne peut exister. Hobbes est un défenseur de l'anti-nature.

La position de Rousseau semble inverse : « l'homme naît bon, c'est la société qui le déprave ». Se profile derrière cette formule, le mythe du « bon sauvage » : né dans une nature accueillante et loin de la société des hommes, il se développerait dans l'harmonie, loin de toute violence. Rousseau est un partisan de la nature.

Ni l'un ni l'autre ne s'appuient sur une réalité démontrable ou préexistante. Ils posent l'hypothèse d'un homme « naturel » qui existerait en dehors de toute histoire et de toute société. Certes un tel homme ne peut exister : nous naissons tous dans des groupes de personnes déjà organisés, au sein d'une culture et d'une langue. Toute société est porteuse de mémoire, elle est incarnée dans des traditions qui structurent la vie sociale — Paul Ricœur insistait sur ce fait. Robinson Crusoé est arrivé sur son île porteur d'une culture et, Vendredi, avec qui il a formé une cellule de base était lui-même formé par une communauté. L'intérêt même du roman de Daniel Defoe réside dans le choc entre les deux hommes, un anthropophage et un chrétien, pour faire bref, qui sont choqués réciproquement par la différence de leurs cultures. Ils finissent par reconnaître mutuellement les richesses de leurs approches respectives alors que leur relation avait commencé par un rejet réciproque. L'homme naturel comme le bon sauvage sont des fictions sans soubassement historique.

Ces créations imaginaires ont cependant une certaine importance quand il s'agit de penser l'éducation ou la politique. L'Église s'en est pris à Rousseau parce que sa théorie semblait nier le péché originel et remettre en cause par là même un certain nombre de ses principes et institutions, le baptême en particulier. Les points de vue sont radicalement différents selon que l'on pense que la violence est inhérente à l'homme ou qu'elle naît des relations dans lesquelles il est pris. Nous allons examiner d'un peu plus près l'une et l'autre de ces théories.

L'homme est naturellement bon

La position de Rousseau est, a priori, plus optimiste vis-à-vis du genre humain. Elle nous rappelle le premier chapitre de la *Genèse* : « Dieu vit que cela était bon, était très bon ». Considérée politiquement comme plus à gauche, ce qui ne veut pas dire grand chose, elle induit surtout des comportements particuliers. Au niveau de l'éducation, par exemple, Rousseau pense qu'il faut permettre à l'enfant de se développer selon sa nature en le laissant libre de ses choix et en l'amenant à faire des expériences par lesquelles il pourra mettre en œuvre ses tendances naturelles et les renforcer. L'éducation ne cherchera pas à contraindre ou à imposer, mais à éveiller et à épanouir ce qui est en germe. L'enfant est a priori une plante saine que l'on se contentera de redresser parfois, de guider, mais qu'on laissera se développer selon sa nature, gage de son plein épanouissement.

Il en va de même au niveau de la politique : ce n'est pas l'homme qui est à l'origine de la violence, c'est l'organisation sociale qui provoque les inégalités et donc les oppositions et les ruptures. Par les tensions qu'elle provoque entre les hommes, elle conduit à des injustices et des violences, à la cupidité et à l'exploitation des déshérités. Ce n'est donc pas l'homme qu'il faut soigner mais la société dans laquelle il naît et grandit.

Cette manière de voir a fait bien des adeptes, à commencer par le communisme qui pensait qu'en changeant les rapports de production et d'échange, les dysfonctionnements de la société disparaîtraient et, avec eux, la violence et tous les maux dont souffre l'humanité, y compris la religion.

Les héritiers de 1968 ont également été accusés de promouvoir la liberté sans entraves à la manière de Rousseau. Je ne sais si la théorie est encore de mise ou pas, mais les tenants d'une éducation complètement laxiste ont trouvé un véritable écho par la suite. Sous prétexte de ne pas brimer les enfants et de les laisser grandir selon leur nature, méthode devant aboutir automatiquement aux meilleurs résultats, ils prônaient la suppression des punitions comme de toute forme d'enseignement, ce qui n'était pas conforme à Rousseau. La non-directivité est allée jusqu'à des positions extrêmes au nom desquelles les professeurs devaient se taire puisque les étudiants étaient capables de tout découvrir par eux-mêmes. La même attitude se retrouve dans l'éducation des enfants : inutile de tenter d'inculquer les notions de bien ou de mal, l'enfant étant sensé trouver de lui-même le bon chemin.

La tendance reste vivace chez des adultes d'aujourd'hui qui cherchent à « revenir à leur nature », à « se retrouver eux-mêmes », à revenir à leur « être profond »... Ils croient qu'en suivant leurs sentiments, en faisant confiance à leurs instincts, ils vont atteindre leur équilibre personnel, loin des formatages de la morale et de la religion, loin des déformations induites par la société castratrice. Ainsi, ce que je ressens comme bon est forcément bon pour moi, y compris au niveau de l'alimentation.

L'écologie prend cette direction à sa manière en partant du principe que tout ce qui est naturel est bon, qu'il faut respecter les lois de la nature puisque nous en faisons partie et qu'elles sont donc bonnes pour nous. L'équilibre et la paix sont à ce prix. Cette idéologie renforce la conviction des personnes qui veulent « suivre leur nature » : pas question de se contraindre en quoi que ce soit, elles cherchent à faire ce qui est naturel pour elles, ce qui va dans le sens de leur nature, privilégiant les sentiments par rapport à la raison. L'idée de base est que si chacun agissait de la sorte, il n'y aurait plus de tensions dans l'homme et entre les hommes, plus de conflit non plus avec la nature puisqu'elle détient la vérité.

Cela va jusqu'à la mise en cause des comportements moraux qui n'auraient plus de valeur objective puisqu'ils seraient de l'ordre des envies de chacun. De même, la religion se devra d'être « naturelle », me faire plaisir, ne rien comporter d'irrationnel, répondre à mes envies sous peine d'être rejetée. Je vais à la messe ou je prie quand j'en ai besoin. Le bouddhisme est attirant tant qu'il prêche la tolérance, la compassion, l'équilibre intérieur, le détachement... Le christianisme est facilement taxé d'intolérance quand il invite à l'engagement, à la rigueur morale et à l'oubli de soi. Tant que les célébrations sont belles, chaleureuses, émouvantes, tout va bien : elles vont dans le sens de notre nature. De ce fait, on met de côté la croix, la difficulté de croire, les silences de Dieu, tout ce qui n'est pas naturel. De nombreuses sectes ou groupes assimilés surfent sur ce besoin de religieux et cette envie de se sentir bien, à l'aise dans son corps et dans la chaleur de groupes sympathiques.

Plus encore, l'aspiration au naturel sort du domaine des besoins individuels. Le libéralisme ne se concentre pas seulement sur les domaines de l'éducation ou du développement

personnel, il englobe la politique et l'économie. L'idéologie dominante prétend qu'en laissant fonctionner les « lois du marché », l'équilibre général se fera. Ce sont les contraintes qui provoquent les dysfonctionnements. Plus on les supprimera, et plus l'harmonie sera effective. La richesse des uns profitera à tous et le développement sera global. Même la guerre devrait disparaître, dès lors que chacun se sera soumis aux « lois naturelles » du marché. Les problèmes, dans leur ensemble, viennent des interventions intempestives des hommes et des politiques qui rompent le cours normal des choses. Il faut donc libérer le marché comme on devrait libérer la nature des perturbations de l'humanité. La crise actuelle conduira-t-elle à un changement de perspectives ? À tout le moins des questions émergent, qui interrogent ce bel optimisme avant, sans doute, que chacun ne revienne à ses vieux démons.

À un niveau de plus grande généralité, la tendance la plus forte, l'idéologie dominante, consiste à dire que les causes de la violence et du mauvais fonctionnement de notre monde sont extérieures à l'être fondamental des choses et des gens. À la source, tout serait bon. On peut même s'étonner, pour lui en être reconnaissante, que la religion chrétienne rejette avec autant de constance cette manière de voir et nous renvoie sans cesse à notre péché, malgré les résistances de ceux qui chantent que tout va bien. La création en six jours des débuts de la *Genèse* apparaît bien comme une utopie qui ne correspond pas au fonctionnement réel de notre monde, y compris pour la théologie, et les longs récits de la Passion du Christ nous rappellent que le mal ne se traite pas par de bons sentiments.

Pas plus que son hypothèse de base, la solution de Rousseau n'a les faveurs de l'organisation ecclésiale. Celui-ci pensait que le dépassement des problèmes passait par un « contrat social ». Fidèle à son principe que les hommes sont fondamentalement bons, il estimait possible qu'en dernière instance ils s'entendraient pour parvenir au moins à un équilibre qui exclue la guerre, qui permette à chacun de vivre dans une relative tranquillité et le respect de chacun. Constatant que la violence domine dans la société et y fait entrer de l'instabilité, il imagine que les citoyens se mettraient d'accord pour confier une partie de leur pouvoir à un petit groupe capable de faire respecter des lois raisonnables et acceptables par tous.

René Girard fait remarquer ici qu'il est peu probable qu'une telle entente se soit conclue de cette manière. Cela supposerait une prise de conscience claire de la situation précédant la construction rationnelle d'un autre mode de fonctionnement, ce qui est impossible à imaginer. Nous sommes à nouveau devant une hypothèse, de l'ordre du mythe, servant à mettre un peu d'ordre dans une histoire confuse. Selon Girard, la mise en place de structures s'est faite de manière beaucoup plus empirique, par une succession d'échecs et de réussites, pour aboutir à des compromis satisfaisant le plus grand nombre.

Une telle perspective démocratique est pourtant largement acceptée aujourd'hui. Elle part de l'idée, à nouveau largement utopique pour ce qui est de notre vie actuelle, que les hommes ont conscience de détenir un pouvoir de décision sans parvenir à le mettre en œuvre pacifiquement. Devant leur échec, ils prennent le parti d'en confier la gestion à des personnes désignées par la majorité pour le plus grand bien de tous. La démocratie suppose aussi que le pouvoir mis en place soit surveillé par le peuple afin d'éviter des dérapages toujours possibles. La sortie de la violence est ainsi concevable, au moins théoriquement si l'on exclut les manipulations, l'ignorance des masses, la prééminence de la dimension économique... L'idée de démocratie est largement évoquée aujourd'hui et présentée comme le meilleur des gouvernements, au minimum le moins pire ; mais il faudrait vérifier de près dans quelle mesure son fonctionnement a des bases réelles et s'accompagne effectivement de bienfaits pour tous.

La théorie reste intellectuellement satisfaisante et apporte en principe la garantie d'une maîtrise de la violence. Elle présuppose cependant des citoyens doués de raison et même fondamentalement bons. La démocratie fonctionne si les puissants se soumettent aux mêmes lois que les pauvres, si la notion de bien commun l'emporte sur le profit personnel, si la soif de pouvoir des dominants ne les fait pas dévier du souci du service de tous. Après deux mille ans de christianisme, nous ne pouvons guère qu'en rêver encore ! Le danger reste que la proximité entre les personnes et les groupes ne fasse naître sans cesse de nouvelles violences qui résistent au « contrat naturel ». Si personne n'enviait personne, si nul ne voulait dominer, si chacun restait à sa place en pensant au bien de tous, tout irait pour le mieux. Malheureusement les tensions se retrouvent à tous les niveaux et se réactivent, sans compter la corruption qui guette. Souvent, la démocratie prend moins la forme d'un contrat social que celle d'un équilibre de la peur, d'un compromis sans cesse remis en cause entre des pouvoirs qui, du plus petit au plus grand, ne renoncent pas à gagner la prééminence.

Si l'homme était naturellement bon, si les seuls problèmes venaient des dysfonctionnements de la société, la démocratie pourrait nous faire entrer dans le meilleur des mondes possible, à moins qu'il ne s'agisse du nôtre ! La gestion des rapports de forces est d'une telle complexité que la mise en œuvre d'un gouvernement élu à la majorité, qui de plus respecterait les minorités, est du domaine de la gageure. L'hypothèse de la bonté originelle de l'homme posée par Rousseau, si belle en théorie, montre vite ses faiblesses. Le mythe biblique de l'origine semblait plus réaliste : la violence est au cœur de l'homme depuis les origines.

L'homme est un loup ou un dieu pour l'homme

Thomas Hobbes prend le contre-pied de la position de Rousseau en mettant la violence, le désir de dominer ou la soumission à la loi du plus fort à la racine des relations humaines, comme des caractéristiques de chacun. Pour ce philosophe, le droit naturel de l'homme consiste à user comme il l'entend de ses capacités, tant qu'il n'en est pas empêché par une force extérieure, afin de préserver sa propre nature et de la faire grandir. Chacun a le droit de persévérer dans l'existence et de prendre les mesures nécessaires pour que ce droit s'applique dans les faits. Si l'on ne vivait pas en société cela ne poserait pas de problèmes, mais ce n'est pas le cas.

Si donc ce droit est absolu, dit Hobbes, en l'absence de contraintes les hommes ne cesseraient pas de s'entretuer pour survivre ; ils laisseraient libre cours à leur violence autant qu'ils en seraient capables, imposant la loi du plus fort. Mais ce ne serait pas une solution : cette loi elle-même n'est pas suffisamment stable pour mettre de l'ordre dans une société. Nul ne peut être sûr de garder sa suprématie sur le long terme. La puissance absolue n'existe pas et l'homme le plus puissant peut être renversé par un plus faible s'il utilise la trahison ou s'il s'allie à d'autres.

Reprenons la citation de Hobbes : « Et certainement il est également vrai, et qu'un homme est un dieu à un autre homme, et qu'un homme est aussi un loup à un autre homme ». S'il n'en est pas toujours ainsi c'est que l'encadrement social limite les prétentions de chacun ce qui a pour conséquence d'amener une certaine paix. Cependant, lorsque les structures de la société s'affaiblissent, l'homme revient naturellement à sa situation de base : « un état de guerre de chacun contre chacun », « la violence de tous contre tous ». Cet état de fait vient de ce que nous sommes tous plus ou moins égaux comme Hobbes le laisse entendre. Les différences existent, mais elles ne sont décisives pour personne ce qui empêche de supprimer tout risque de violence.

Un tel mode d'existence est insupportable. Personne ne saurait accepter de gaieté de cœur de vivre dans l'insécurité permanente. Chacun a donc intérêt à trouver une solution de compromis : les forts pour asseoir leur autorité et les faibles pour ne pas être soumis à l'arbitraire des puissants. Le souhait de tous est de parvenir à un calme suffisant pour que la tranquillité domine et que la menace de la mort cesse de planer constamment au-dessus des têtes. Aussi, pour échapper à l'angoisse de devoir tuer pour survivre et à celle d'être tué, l'homme crée l'État.

Les hommes, pour ce faire, vont se choisir un souverain. Hobbes théorise ce choix. Selon lui, ce sont les limites et les insatisfactions de l'homme qui alimentent ses passions et sa méchanceté. C'est parce que je vis mes manques comme une injustice que je reporte mon agressivité sur ceux qui m'entourent, leur reprochant de faire barrage au plein épanouissement de mon être. Il n'en sera pas de même avec le souverain s'il obtient le droit d'accéder à tout ce qu'il peut désirer. La toute puissance qui lui est accordée le délivre de ses passions en les assouvissant, de leurs excès et de leurs abus, elle « purifie le sang du souverain et corrige la méchanceté de la nature humaine ». Au moins en principe !

La conception de Hobbes a le mérite de proposer une explication logique à l'origine de la violence humaine. L'affirmation de base est que nous sommes tous limités et insatisfaits, ce qui nous rend envieux et perturbe nos relations avec notre entourage. Si cette conception est difficilement contestable, elle ne garantit pas pour autant que toute violence vient de ces manques qui sont en nous. L'exemple des enfants en maternelle, qui se disputent des jouets alors qu'il y en a largement assez pour tous, pose d'autres interrogations. De même, il n'est pas clairement dit dans le récit biblique que Caïn manque de quelque chose par rapport à son frère, sinon de reconnaissance. L'insatisfaction ne vient pas ici d'une limite mais plutôt de relations difficiles. Aucun des deux ne manque de quoi que ce soit et pourtant les frères se comparent, la jalouse de l'un allant jusqu'au meurtre de l'autre.

Quant à prétendre que la toute puissance puisse corriger la méchanceté de la nature humaine chez le souverain, nous sommes bien placés pour en douter. À part la toute puissance divine, il n'existe pas d'homme possédant une supériorité telle qu'elle le place au delà de toutes les envies, au point de renoncer par là à la violence. Le proverbe africain qui dit que « le crocodile rassasié ne mord plus » se vérifie sans doute chez les crocodiles, mais rarement chez les hommes de pouvoir. En se comparant aux autres, petits ou grands, les puissants trouvent toujours qu'ils manquent de quelque chose. La Bible donne l'exemple du roi David qui avait toutes les femmes qu'il souhaitait, mais qui sera jaloux de Uri dont la femme, pour lui, est plus belle et plus désirable. Il ira jusqu'au meurtre pour obtenir celle qu'il convoite. Il y a beaucoup de David aujourd'hui qui ne se contentent pas de ce qu'ils ont et vont jusqu'à jalouser les bonheurs simples des petits. Il ne leur suffit pas de dominer, il faut encore que les autres aient du mal à vivre.

Il n'existe pas de riche assez vertueux pour gérer un pays ou une communauté dans une harmonie parfaite. Ceux qui prennent la tête d'un pays par la force et s'emparent de tous les pouvoirs ne font pas preuve d'une grande efficacité pour mettre de l'ordre dans une nation, même en despotes que l'on dit éclairés. Malgré les apports de Hobbes et celles de Rousseau et leurs propositions intéressantes de remèdes apportant une certaine tranquillité, nous ne sommes pas encore tout à fait satisfaits. Il reste des zones d'ombre et les solutions proposées ne sont pas pleinement convaincantes. Nous allons donc regarder de plus près les propositions de René Girard concernant la violence en espérant qu'elles compléteront nos informations.

C. La violence mimétique

René Girard reste notre référent au long de cette recherche. La base de sa lecture de la violence, on l'aura compris, est le mimétisme, c'est-à-dire notre propension à imiter ceux qui nous entourent. Il en agace plus d'un en revenant sans cesse à cette notion, au point de sembler en faire l'explication unique de tous les phénomènes de société, comme s'il écrivait le même livre obstinément. Tout en évitant d'entrer dans la polémique et en restant prudent quant à l'extension exacte de cet outil d'analyse, nous reconnaissons la pertinence d'une telle approche. Elle se révèle utile pour faire la lumière sur un certain nombre de phénomènes, qu'ils soient culturels, qu'ils relèvent de l'actualité ou de la vie de tous les jours. D'autant que ce concept prend chez lui des formes multiples qui permettent d'éviter les réductions simplistes. Nous allons tenter de les élucider.

L'imitation est rarement connotée de manière négative. Chez Platon et Aristote elle est l'irremplaçable porte d'entrée dans la connaissance et dans la vertu : un apprenti, quelle que soit sa discipline, commence par refaire ce que d'autres ont inventé avant lui, son maître en particulier. L'homme qui veut faire preuve d'originalité est obligé de commencer par apprendre, par se hisser au niveau de la culture environnante, dans la société dont il fait partie et dans celles des alentours, avant de prétendre voler de ses propres ailes. Chaque enfant, après une phase de contrainte proche du dressage est pris du désir d'imiter des modèles s'il veut grandir. Nous y reviendrons.

La notion de mimétisme chez René Girard couvre un domaine d'une grande extension : il peut s'agir simplement d'imitation, mais aussi de désir, de jalousie, d'ambition, d'égoïsme, de compétition, de vouloir vivre, de pulsion de mort, de protection, de partage, d'échange, d'admiration, de soumission, d'amour, de haine, d'attirance, de rejet..., en fait de tout ce qui caractérise les rapports entre les hommes, qu'ils se rapprochent ou qu'ils se repoussent, qu'ils veuillent construire ensemble ou qu'ils détruisent. C'est pourquoi le mimétisme est fondamental à ses yeux : il est à la base de toute vie humaine. Puisque personne ne naît ni ne vit dans une solitude complète, la manière dont chacun se comporte à l'égard des autres est constitutive de son être, comme les communautés dans lesquelles il grandit. L'homme se construit par le mimétisme, dans ce qu'il a de meilleur aussi bien que dans ce qu'il a de pire.

René Girard dénonce cependant la manière habituelle de parler d'imitation, trop abstraite à son goût. Celui qui imite s'engage dans une relation beaucoup plus complexe que l'apprenti peintre qui s'efforce de copier un tableau de maître. Le modèle déjà peint reste sans réaction et l'activité vient uniquement de celui qui imite. Il en va différemment lorsque c'est un autre homme qui est en face. Nous l'avons vu avec le thème du maître et du disciple ou celui du père et de son fils, on ne choisit jamais un modèle vivant sans s'engager à son égard dans un système de relations complexes où l'admiration se mêle à l'envie et à la jalousie, et où le désir de protection et de partage de celui qui est élu finit par se teinter de défiance. Dans la démarche mimétique, les réactions vont dans les deux sens, elles trouvent leur origine aussi bien dans la passion de celui qui imite que dans la fierté teintée de méfiance de celui qui est imité.

Puisque l'imitation n'est pas un phénomène à sens unique, elle fait entrer dans une réciprocité rarement exempte de violence. Saint Paul lui-même en a fait l'expérience. Il dit à ses disciples : « soyez mes imitateurs », mais se rend compte rapidement que des clans se forment, chacun choisissant un maître, au point qu'il doit rappeler à ceux qui le suivent qu'ils n'ont qu'un maître, le Christ. (1 Cor 1,12).

Le renversement fondamental proposé par Girard est de dire que la violence naît de l'ensemble des rapports que j'entretiens avec celui qui est proche de moi ou avec celui qui

me ressemble. Il ne peut y avoir de rapports violents envers quelqu'un qui me serait complètement étranger. Pour cette raison, il qualifie cette violence de « mimétique ».

1 Le désir de l'autre

La violence est mimétique également parce que l'autre est toujours présent dans les choix que je fais. Cette constante, que des théories passent sous silence, Girard la met en lumière et prend à contre-pied nos simplismes. La perception du manque est à l'origine de la violence : telle est la manière habituelle de la comprendre, reprise par Hobbes et par Marx ultérieurement. Je recours à des comportements violents parce que je désire ce que je n'ai pas. Tout le monde, grosso modo, partage spontanément cette analyse. Il existe pourtant des personnes qui ont des manques importants et qui ne sombrent pas pour autant dans la violence ; inversement, des gens qui ne manquent de rien de fondamental ont des comportements violents.

Un paysan isolé dans sa brousse aura peu de désirs par rapport à un citadin, parce qu'il ne voit rien autour de lui qui lui donne des envies. Il aura bien des désirs qui dépassent ses simples besoins naturels, mais ils resteront dans le cadre de ceux que partagent les gens de son entourage. Tout va changer s'il part pour la ville. Le désir n'augmente pas en fonction de la pauvreté mais de l'environnement, de ce que les autres ont et que je n'ai pas. L'accès à l'information, par la radio, la télévision, les journaux, de celui qui est isolé du monde, fera naître chez lui des désirs qui pourront aller jusqu'à la violence s'il perçoit une manière de les réaliser. L'exode rural ainsi que l'émigration, avec le cortège de misère et de violence qu'ils entraînent, sont suscités par l'image d'autres modes de vie qui, venant d'ailleurs, font ressortir la pauvreté et les manques chez celui qui ne les avait pas perçus spontanément.

Nous avons déjà pris l'exemple de l'enfant qui, dans son bac à sable, a de beaux jouets autour de lui mais qui voudra prendre le seau avec lequel joue son voisin. Il est prêt à aller jusqu'aux coups pour arracher à l'autre son bien, quand bien même il aurait un seau équivalent à sa disposition. Ce qui donne de la valeur à un objet ce n'est pas d'abord le fait qu'il me manque mais surtout le fait que l'autre le possède. L'autre l'ayant choisi, il prend pour moi une importance à nulle autre pareille.

De même, un enfant qui reçoit chez lui un gamin de son âge aura beaucoup de mal à prêter l'un de ses jouets. Comme ils sont à sa disposition tous les jours, il lui arrive souvent de les négliger tant il y est habitué, mais il suffit que l'intrus choisisse l'un d'eux pour que, brusquement, il n'y ait plus que celui-ci qui compte. Sa mère aura bien du mal à trouver les mots appropriés pour détourner son attention vers un autre jouet — d'autant plus que, s'il se laisse convaincre, le bambin invité, qui est à l'origine du conflit, changera d'avis et se tournera à son tour vers le nouveau centre d'intérêt, relançant ainsi la dispute.

Nous sommes menés par le désir qui nous fait bouger et nous tourne vers l'extérieur, qui nous pousse à combler nos manques et à progresser mais, dans le même temps, ce désir augmente et, surtout, il se fixe sur tel ou tel objet en fonction du désir de l'autre. Le phénomène de la mode en est une autre illustration : je souhaite obtenir ce qui se fait, c'est à dire ce que les autres ont déjà ou qu'ils souhaitent avoir, et je suis d'autant plus heureux quand je réussis à avoir, avant l'autre, ce que tous deux nous désirons. Ce qui n'est pas « à la mode » n'intéresse pas grand monde et si je cherche ce dont personne ne veut, je ne risque pas de provoquer la jalousie. Tout change le jour des soldes où l'on assiste à des scènes d'hystérie quand deux personnes convoitent le même vêtement. Peut-être s'agissait-il de ce dont chacune rêvait depuis longtemps, mais il est plus probable que l'envie de l'une est née du choix de l'autre. Une fois rentré à la maison, l'excitation retombera devant l'achat moins séduisant que prévu.

D'après Girard, la littérature fourmille de descriptions de ce phénomène chez Dante, Proust, Stendhal ou Dostoïevski. Les relations de couple dans les romans, dans les films et ailleurs, en sont marquées. Tel mari, qui ne regarde plus sa femme tellement il est habitué à elle, va sentir la jalousie monter en lui quand elle est séduite par un rival ou simplement attirée par lui. Celle qu'il était prêt à quitter redevient du coup son grand amour, la femme de sa vie à laquelle il s'accroche dès lors qu'un autre pourrait la lui prendre. Son désir est réveillé par le désir de l'autre, sa femme prend une importance nouvelle parce qu'elle est désirée par un autre homme.

Le désir n'est ni libre, ni autonome, il est mêlé par un tiers présent ou absent. L'imitation prend bien entendu des formes diverses qui ne se limitent pas à la passion amoureuse ou au conflit de propriété. Dans le cas de Don Quichotte, il n'y a pas de rivalité avec un amant, sa dulcinée est une fille de ferme qui n'est incomparable que dans son imagination. Il veut être chevalier par désir d'imiter Amadis de Gaule qu'il a découvert dans des romans de chevalerie. Il tombe amoureux parce qu'il a lu que tout chevalier devait l'être et il pare Dulcinée de toutes les qualités parce que les dames choisies par les chevaliers dans les romans sont parfaites et incomparables, sans exception.

Dans le même ordre d'idée, il se précipite sur les moulins à vent parce qu'il pense qu'Amadis de Gaule, à sa place, aurait fait la même chose. Vis-à-vis de sa dulcinée comme dans les hauts-faits dans lesquels il se lance, il imite le désir d'un autre qui, dans ce cas-là, n'est pas un rival réel, puisqu'il n'existe pas, mais un modèle de désir qui provoque ses fantasmes.

De même, chez Emma Bovary, pas de rivalité avec une héroïne véritable qu'elle chercherait à imiter, mais un imaginaire développé à la lecture de romans d'amour qui la pousse à reproduire des modèles. Et, plus près de nous, le jeune Proust ne désire être écrivain que par imitation de Bergotte.

René Girard décrypte le mécanisme du désir humain à partir de ce genre d'exemples : il ne se fixe pas de façon autonome selon une trajectoire strictement linéaire : sujet/objet, mais par imitation du désir d'un autre selon un schéma triangulaire du type : sujet/modèle/objet.

Son hypothèse repose sur l'existence d'un troisième élément, médiateur du désir, qui est l'Autre. Parce que l'être que j'ai pris comme modèle désire un objet (conçu de façon étendue comme toute chose dont l'autre semble pourvu et qui me fait défaut...) je me mets à désirer celui-ci - et l'objet ne possède de valeur que parce qu'il est désiré par un autre. Nous ne désirons que ce que l'Autre désire, c'est lui qui nous désigne ce que l'on se doit de désirer.

Deux éléments sont inséparables dans la démarche que nous suivons : il faut que je me tourne vers un modèle que je me mets en tête d'imiter, qu'il soit choisi ou imposé par les événements. À partir de ce moment, je conformerai mes choix et agirai en fonction de ce que l'autre désire ou serait susceptible de désirer et de faire s'il était à ma place. Pire, il n'est même pas nécessaire que l'autre existe ou soit en rapport réel avec moi : même dans l'hypothèse où il serait imaginaire, je suis capable de régler mon comportement sur le sien.

Nous passons donc d'un rapport binaire : désir/satisfaction ou modèle/imitation du modèle à un rapport à trois termes dont le fonctionnement est circulaire. Le modèle réagit à mon désir et le modifie ; mon désir n'est plus fonction de mes besoins ou de mes envies particulières puisqu'il passe par la médiation de l'autre. C'est de ces confrontations aux sens multiples que naît la violence, qu'elles soient des manifestations de résistance, de volonté d'appropriation, de projection imaginaire, de satisfaction, de frustration, d'amour ou de haine, de complicité ou de refus...

Bien des approches théoriques ne voient qu'un aspect de ces rapports. On expliquera facilement la violence par des problèmes de pauvreté ou d'exploitation, par l'amour de

l'argent ou du pouvoir. Mais quel serait l'intérêt d'être riche, de perdre sa vie à la gagner, s'il n'y avait pas le plaisir pervers de se montrer, d'éblouir les autres par ses performances, de faire la preuve que l'on est le meilleur ? Quel plaisir d'opprimer les petits s'ils parviennent malgré tout à être heureux, s'ils ont plus de temps libre que leurs exploités ? Inversement, la pauvreté comme le manque ne sont criants que si l'on peut faire des comparaisons avec d'autres qui, eux, possèdent ce que nous n'avons pas. Comme les enfants dans leur bac à sable, nous cherchons à obtenir ce dont nous n'avons aucune utilité et nous sommes prêts à nous battre pour ce que nous possédons déjà d'équivalent.

Le mimétisme est là, dans le fait de se comparer sans cesse aux autres, de ne vivre que sous leur regard et de n'agir qu'en concurrence avec eux, dans une recherche constante de suprématie. L'idée de compétition est profondément ancrée dans notre société. Dès l'enfance et à tous les niveaux de l'intelligence, du sport, de la beauté, de l'avoir..., chacun est tenu de se montrer le meilleur, d'obtenir un bon classement. On ne cesse de comparer les enfants entre eux et de les inciter à se comparer. Les équipes, les groupes, les nations cherchent tous à se montrer les meilleurs, à prendre l'ascendant sur les autres. Il est bien rare qu'il n'y ait pas ce genre d'enjeu lors des rencontres, une part d'émulation, sinon de compétition, voire plus.

Pourtant, pour celui qui vit en fonction de ceux qui l'entourent, il n'y a plus de liberté quand les choix sont dictés par la volonté de ressembler aux autres ou de s'en distinguer afin de les dépasser. On finit par aboutir à un nivellement général, tout tend à s'uniformiser. Loin de mener à la paix, ce mouvement provoque une montée de l'agressivité. À l'image de ce qui s'est passé lors de la construction de la tour de Babel, il est de bon ton de croire qu'on construit la paix en ramenant les peuples au même dénominateur. On parle de civilisation mondiale quand tout le monde mange et boit la même chose, est habillé de la même manière, écoute les mêmes musiques, adopte les mêmes comportements et suit les mêmes manières de penser. Et pourtant, il est évident que parler la même langue, adopter les mêmes modèles et défendre la même raison économique ne rapproche pas et n'apaise pas les tensions, bien au contraire.

René Girard explique par la volonté mimétique des catastrophes récentes comme l'épisode du World Trade Center. Voilà ce qu'il déclarait le 5 novembre 2001 au journal *Le Monde* :

Ce qui se vit aujourd'hui est une forme de rivalité mimétique à l'échelle planétaire. Lorsque j'ai lu les premiers documents de Ben Laden, constaté ses allusions aux bombes américaines tombées sur le Japon, je me suis senti d'emblée à un niveau qui est au-delà de l'islam, celui de la planète entière. Sous l'étiquette de l'islam, on trouve une volonté de rallier et de mobiliser tout un tiers-monde de frustrés et de victimes dans leurs rapports de rivalité mimétique avec l'Occident. Mais les tours détruites occupaient autant d'étrangers que d'Américains. Et par leur efficacité, par la sophistication des moyens employés, par la connaissance qu'ils avaient des Etats-Unis, par leurs conditions d'entraînement, les auteurs des attentats n'étaient-ils pas un peu américains ? On est en plein mimétisme.

L'approche est éclairante : la violence de Ben Laden est portée par un désir de rejoindre la puissance américaine, de fédérer les pauvres contre elle, d'acquérir une place équivalente à ce pays qui, aujourd'hui encore, domine la terre. Bloch dit que « poursuivre c'est suivre ». Celui qui s'oppose prend les mêmes chemins que son adversaire. En tout cas, il se place sur son terrain en utilisant les mêmes moyens et en cherchant à copier sa position hégémonique. Nous ne sommes pas devant la révolte de pauvres en guenilles, aveuglés par une ferveur religieuse d'un autre âge, mais devant des gens calculateurs, très au fait des moyens modernes de destruction.

2 Danger de la ressemblance

Ainsi, René Girard nous étonne quand il prétend que ce n'est pas la différence qui provoque la violence mais la ressemblance, le désir d'être semblable, ce qu'il appelle le désir mimétique. La conception habituelle va en sens inverse : ce sont les différences qui font monter l'agressivité et provoquent les guerres. Je m'attaque à mon voisin parce que je suis incapable d'assimiler sa différence et de vivre avec. Le discours moralisateur m'invite à accepter l'autre avec ce qui me choque, à m'enrichir des différences. La haine viendrait de l'égoïsme, du repli sur son identité propre, de la peur de celui qui ne me ressemble pas. Ce point de vue n'est pas sans fondement, mais nous verrons qu'il n'est vrai que dans un deuxième temps.

S'il est vrai que la ressemblance est à l'origine de la violence et non la différence, nous allons commencer par évaluer l'importance de la ressemblance avant d'évoquer ce qu'il en est des différences.

Nous avons abordé cette question pour ce qui concerne Dieu, en montrant comment c'est en prenant de la distance par rapport à l'homme qu'il avait réussi à désamorcer l'agressivité à son égard. Bien sûr il s'agit d'une façon de parler ! Les autres textes bibliques nous ont montré que la violence augmentait en fonction de la proximité des protagonistes.

De fait, je n'éprouve aucune animosité envers quelqu'un qui m'est totalement étranger, dont la vie ne me concerne en rien. Il vaut mieux parler alors d'indifférence. Quand Jean-Paul Sartre fait dire à l'un de ses personnages : « l'enfer c'est les autres », il se place bien évidemment dans un contexte de huis clos dans lequel les gens sont tellement proches que cela en devient insupportable.

Sonate d'automne

Le film *Sonate d'automne* de Ingmar Bergmann décrit brillamment ce phénomène. Il montre la tension et la haine qui unissent et séparent une mère et ses deux filles. La mère a abandonné sa famille pour se consacrer à sa carrière de concertiste et, quand elle revient, elle reçoit de plein fouet les reproches de son aînée et même de la seconde, atteinte d'une maladie dégénérative.

La sympathie du spectateur se porte spontanément vers la fille, toute dévouée au service de sa sœur handicapée et qui reproche à sa mère de les avoir abandonnées, de les avoir privées d'amour. La mère au contraire est centrée sur elle, superficielle, artiste ! Son attitude est d'autant plus choquante qu'en tant que femme il serait de bon ton qu'elle réponde aux standards classiques : bonne épouse, bonne mère, toute entière donnée à ses enfants. On ne tolère pas qu'une femme fasse passer sa carrière avant sa famille, ce qui semble plus naturel pour un homme...

La fille aurait voulu une mère conforme à la vision traditionnelle. Étouffée par son besoin d'amour, elle ne comprend pas que sa mère ne fasse pas des choix conformes à ses attentes. Elle en vient à éprouver pour elle une haine féroce. C'est cet amour forcené qui est en cause, elle souhaiterait une mère qui lui ressemble, qui s'oublie, comme elle qui sacrifie sa vie pour sa sœur, se tourne vers la religion et joue également du piano, mais au temple. Par esprit de sacrifice, elle a été jusqu'à épouser un pasteur qu'elle n'aime pas. L'exigence est fusionnelle, y compris de la part de la deuxième fille qui se traîne sur le palier en disant : « viens maman ».

Pourtant la mère refuse de se plier à l'image courante. Bien que déchirée, elle retournera vers sa vie de concerts. Il est d'ailleurs troublant de voir comment, sur le plan artistique, la

mère écrase sa fille dans la même interprétation de Chopin. A-t-elle eu raison de privilégier son rôle de concertiste en délaissant celui d'épouse et de mère modèle ? Là est la question qui se pose d'une manière nouvelle au moment où son talent décline.

L'alternative telle qu'elle est présentée par le film est intéressante, même si elle est réductrice. D'un côté il y a la fille, enfermée dans sa conception de l'amour, étouffée par elle au point de ne plus vivre que par procuration. Elle se donne aux autres et à la religion sans avoir développé une existence personnelle. Oppressée par sa demande d'amour et par l'image qu'elle s'en fait, elle se trouve incapable de vivre une relation avec celle dont elle attend tout. Elle se sent privée de ce à quoi elle avait droit et son manque l'empêche de vivre. Vision de l'amour maternel, fraternel, conjugal, divin... tout contribue à l'éloigner de celle dont elle estime devoir tout recevoir.

La mère de son côté a choisi de prendre le large pour échapper à l'étouffement, pour exister par elle-même. Comme nous l'avons vu faire par Dieu, elle s'éloigne de l'emprise de la famille pour échapper à la violente passion qu'on lui porte. Son attitude ne supprime pas la violence, mais elle l'éloigne, pour la rendre plus supportable du fait de la distance.

L'intérêt de l'histoire est que l'amour, traditionnellement présenté comme le remède à la violence, en est ici à l'origine. Ce n'est pas un cas isolé : nous l'avons vu, les relations père/fils, maître/disciple sont du même ordre. La conclusion à tirer est effectivement qu'une trop grande proximité provoque la violence, mais elle laisse bien des interrogations en suspens.

3 Une distance féconde

Dans la famille, les relations sont naturellement marquées par la reconnaissance d'une hiérarchie qui éloigne les confusions. Les parents précèdent les enfants et ils se chargent de leur éducation, l'aîné a une certaine prééminence par rapport à son cadet. Voilà sans doute pourquoi les civilisations ont, dans l'immense majorité des cas, édicté des interdits sévères autour de l'inceste. En l'occurrence, il n'est pas uniquement question de morale mais d'ordre social. Il faut maintenir l'ordre et la différence car la confusion des rôles débouche sur la violence quand les places de chacun ne sont pas respectées.

Si les générations se mélangent, si les parents jouent les copains, le semblable l'emporte et avec lui la violence. Le gage de la stabilité est que le père reste le premier référent et que la mère soit à sa place, en lien avec son mari ou inversement, ou ensemble. L'important n'est pas que l'un passe avant l'autre, mais que l'on se retrouve clairement dans les relations. L'amour fusionnel entre l'homme et la femme, entre le père ou la mère et leur enfant pose problème quand les places deviennent interchangeable. Le mythe d'Œdipe montre combien les transgressions à ce niveau sont lourdes de conséquences, il exprime bien ce qu'une telle situation a d'abominable aux yeux des hommes.

Lorsque l'on s'éloigne de cet interdit premier, les conséquences apparaissent moins graves bien que l'inceste entre frère et sœur soit également condamné. Mais les relations entre frères restent parmi les plus problématiques, surtout quand le droit d'aînesse est remis en cause. C'est le cas de Caïn qui se voit préférer son cadet, celui d'Esau à qui son frère vole son droit d'aînesse, de Joseph qui passe avant ses aînés, de David également... Chaque fois, l'ordre naturel est bouleversé et la violence naît de ce désordre établi.

Les choses se compliquent lorsqu'il s'agit de jumeaux. Il est impossible que plusieurs frères accèdent au premier plan d'une manière égalitaire. Il faut qu'un choix soit fait, selon l'ordre des naissances ou non, ce qui provoque souvent des remous. Avec des jumeaux, il n'y a pas de raisons naturelles de choisir entre deux semblables ce qui est encore plus perturbant.

Dans certaines cultures il n'est pas rare que l'un d'eux, voire les deux soient tués. Que deux personnes soient parfaitement identiques risque de mettre en danger la communauté dans son ensemble en rendant inopérantes les distinctions habituelles et en faisant entrer de la confusion dans une société qui ne peut pas le supporter sous peine de perdre ses repères. L'histoire célèbre des jumeaux Romulus et Remus se termine également par le meurtre de Remus. La tendance première est de faire passer la morale avant tout et donc de condamner ces actes.

Or, il est troublant de constater qu'aucun de ces actes de violence n'est sans conséquence positive : au contraire, chacun se révèle fondateur. La suppression d'une situation qui était intolérable parce qu'elle apportait le mélange et l'indistinction, donc le désordre, aboutit à une remise en ordre, à la création d'un ordre nouveau. La mère de *Sonate d'automne* est effectivement devenue une grande concertiste ce qui aurait été impossible si elle était restée au foyer, sa fille en est la preuve. Si l'on met de côté les considérations morales, son acte a donc été profitable. Caïn et Romulus ont été chacun à l'origine d'une communauté, d'une cité, ce qui aurait été sans doute impossible pour cause de querelles intestines, s'ils étaient restés à égalité avec leur frère. Le rejet de Joseph par ses frères lui a permis de réussir auprès du pharaon grâce à sa prise de distance par rapport à sa famille et d'être le sauveur de ceux qui avaient cherché à le faire mourir. Dans un autre mode de fonctionnement, la punition de Dieu lors de l'épisode de la tour de Babel a été profitable elle aussi puisqu'elle a apporté de la diversité dans une humanité qui en était dépourvue. Il en a été de même pour la tunique de peau.

La limite de ces épisodes, malgré leur aspect positif qui vient de ce qu'ils instaurent une rupture ouvrant à une nouveauté, est qu'ils sont accompagnés de violences. Ils demeurent dans un rapport de compétition. L'ordre établi, considéré comme naturel, est remis en cause au prix d'une violence mimétique dont les conséquences sont difficiles à surmonter quand elles ne sont pas indélébiles. Tout progrès atteint par des moyens violents conduit tôt ou tard à la réactivation de la violence. L'apaisement est temporaire et les démons chassés pour un temps n'attendent qu'une occasion pour revenir en force.

René Girard voit dans cette ambiguïté la cause de la méfiance persistante des chrétiens face aux pouvoirs politiques qu'il rapproche de l'expression évangélique des « principautés et puissances ». Ces dernières sont respectables et vénérables dans la mesure où elles permettent à une société de se constituer et apaisent la violence — ou du moins participent à la maîtriser. Pourtant, naissant toujours d'une violence préalable, le mal demeure à l'origine de leur apparition et laisse des traces. La prise de pouvoir, même légitime, ne se fait jamais sans une lutte, avec un vainqueur et un vaincu, des déçus qui se soumettent non sans rancœur, et des maîtres prêts à montrer leur nouvelle puissance. Selon le mot de Max Weber, l'État est le seul possesseur de la violence légitime et il ne perd pas ce caractère qui lui donne naissance, il l'accompagne même tout au long de son exercice. L'équilibre qu'il réalise ne résout pas le problème à sa racine puisqu'il se contente de le gérer, sinon de le masquer, et que les moyens qu'il utilise s'apparentent plus à la contrainte qu'au conseil.

La nouveauté des rapports est toujours instaurée en opposition aux autres. Éviter de passer par cette étape serait idéal, mais le scandale de la violence omniprésente semble rejeter ce rêve dans la pure illusion.

4 Le scandale

Si la violence pouvait être vécue comme un phénomène extérieur, regrettable certes, mais que l'on pourrait tenir à distance ce serait réconfortant. Avec la notion de scandale, fréquente dans les évangiles, elle fait au contraire la preuve de sa présence à tous les

niveaux avec ce qu'elle a de choquant, de traumatisant. Il devient illusoire de considérer la violence comme un problème abstrait elle s'impose au contraire comme une blessure profonde qui nous déchire autant qu'elle marque les communautés dont nous faisons partie. Personne ne peut se prétendre à l'abri des ses atteintes, pas plus les groupes d'Église que les autres, ce qui est déconcertant pour des personnes qui cherchent à s'aimer les uns les autres en dépassant leurs querelles.

Le scandale ou la zizanie est l'autre nom donné à ce qui est semé par le Mauvais dans la parabole du bon grain et de l'ivraie (*Matthieu 13, 41*) pour faire obstacle et concurrencer ce qui est mis en terre par le Fils de l'Homme. Tout ce qui a poussé sera récolté, mais à la fin uniquement, parce que les scandales, tout comme les « fauteurs d'iniquité » n'ont rien à faire dans le Royaume accompli. Ce délai avant de faire la clarté entre le bien et le mal provoque l'incompréhension des disciples qui ne comprennent pas que la Bonne Nouvelle ait du mal à s'imposer. Le mal est toujours là, empêchant que la parole de Jésus prenne toute la place : cette situation est difficile à admettre pour des disciples qui ont engagé leur vie pour que le Royaume devienne une réalité visible. Là est le scandale persistant et qu'il soit aussi résistant ne peut que les bouleverser et mettre en danger leur foi.

On retrouve la même idée en *Jean 16,1*, où Jésus avertit par avance ceux qui se mettent à sa suite qu'ils vont au devant de graves problèmes : ils seront persécutés, exclus, et leur élimination sera considérée comme une œuvre pie. Il fallait que ce soit dit pour que leur foi ne soit pas trop ébranlée par les persécutions qui ne manqueront pas d'arriver et dont les *Actes des Apôtres* se font l'écho. Quand on a des convictions profondes qui engagent pour la vie, leur mise en question provoque un ébranlement profond, car le monde ne change pas comme par enchantement, et la Bonne Nouvelle semble sans effet réel immédiat. Dieu est patient et nous devons l'être à son image. Malgré cette conviction, une telle attitude est difficile à adopter pour un disciple fougueux, persuadé de porter un message susceptible de modifier radicalement les relations entre les hommes pour leur plus grand bien.

Les disciples débutants, encore fragiles, à la fois enthousiasmés par leurs découvertes et peu aguerris pour défendre un projet sur le long terme ont droit à une sollicitude toute particulière. Ce sont « ces petits qui croient en moi » que l'on retrouve chez *Matthieu 18,6*, *Marc 19,42* et *Luc 17,2*. Ceux qui les scandalisent ont droit à une condamnation des plus sévères parce qu'ils mettent en danger une foi qui commence juste à s'éveiller, un enthousiasme qui a encore besoin de se renforcer et donc, à terme, l'avenir des communautés. On ne joue pas avec ces personnes, à cause bien sûr de leur fragilité, mais aussi parce que cela met en danger l'Église naissante. Il ne faut pas trop vite se gargariser des premiers succès de l'annonce : si le Royaume est en train de naître, il a besoin, aujourd'hui encore, de s'affirmer en prenant de l'assurance.

Le scandale est perçu avec une particulière acuité quand la violence se développe au sein de la communauté des croyants. Les *Actes des Apôtres*, comme les lettres de saint Paul, ne manquent pas de passages où sont décrits des moments difficiles pour l'Église naissante. Les problèmes manquent d'originalité puisqu'il s'agit de détournements de fonds, de débats autour de la tradition ou bien de conflits d'autorité entre les personnes, mais ils choquent fortement les premiers chrétiens qui se pensent proches de la Parousie.

Nous retrouvons la violence mimétique. Dans tous les groupes humains on constate la propension des personnes à s'imposer par la richesse, par le pouvoir matériel ou spirituel, à se conformer à ce qui s'est toujours fait, en refusant ce qui pourrait apporter une nouveauté à condition de bousculer les habitudes. Rien que de très classique donc et pourtant le scandale est particulièrement grand dans les communautés où la prédication du Christ aurait dû supprimer ce genre de conflits trop humains. Après Jésus, les disciples auraient dû avoir

dépassé les conflits de personnes ou les petites questions d'intérêt. Le Royaume est perçu comme tout proche, l'histoire arrive à son terme et les croyants en sont encore à se déchirer pour des questions dérisoires, si on se met dans la perspective d'un monde qui s'achève. Il y a de quoi désespérer de l'avenir ouvert par Jésus, surtout pour ceux dont la foi est encore hésitante. Là est le scandale.

La persistance de la violence contre la Bonne Nouvelle, sa montée en puissance même, au fur et à mesure que l'annonce prend de l'ampleur, est perçue également comme un scandale aux yeux des disciples de Jésus ; il n'est pas suffisant de la considérer comme un phénomène venu de l'extérieur et dont les causes sont à chercher dans l'enfermement des adversaires dans leurs erreurs car elle touche les disciples et les remet en cause, jusqu'à mettre en danger la foi des plus fragiles d'entre eux. Comment faire confiance à la pertinence d'un message qui a tellement de mal à s'implanter dans les consciences et à changer les mentalités, à commencer par celles des disciples ? Se contenter d'attendre la moisson de la fin du monde ne suffit pas. Comment continuer à croire à une Bonne Nouvelle qui ne parvient pas à s'imposer dans la pratique de ceux qui y adhèrent ?

Déjà, les évangiles le rapportent, la parole de Jésus et ses comportements ne scandalisent pas uniquement ses adversaires, les disciples eux-mêmes sont choqués par ce qu'il dit. Ils sont troublés quand Jésus parle de donner son corps à manger et son sang à boire, quand il prétend être le pain vivant descendu du ciel (Jean 6,61). Ils paniquent quand il dort au cœur de la tempête. Ce ne sont plus les adversaires, mais les proches qui ont du mal à accepter des paroles et des attitudes tellement éloignées de ce que l'on peut comprendre facilement et qui ne sont pas immédiatement vérifiables. Ils se refusent à se laisser bousculer par la radicalité de ses propos. Les résistances ne sont pas qu'extérieures, elles passent à l'intérieur de chacun et cela désoriente ceux qui voudraient bien être fidèles mais qui sont dépassés.

Jésus augmente le désarroi de ses proches en présentant les scandales comme une fatalité et non comme une situation dont on peut sortir en passant simplement à autre chose. Car la violence est toujours là, prête à se déchaîner et à apporter le malheur dans le monde (Mat 18,7 ; Luc 17,1). Ce serait pourtant une erreur de croire que, parce qu'elle est inévitable, on peut simplement s'en accommoder. Sa persistance est d'une gravité extrême puisqu'il faudrait tout tenter pour s'en débarrasser, jusqu'à se mutiler en se coupant un pied ou une main, en s'arrachant un œil... La force de l'image est à la dimension du danger à conjurer, qui n'a rien d'une aimable plaisanterie ou d'un problème dont on pourrait se désintéresser simplement en s'en détournant. La situation est d'une gravité extrême : le monde et l'homme sont en péril et pas uniquement l'Église naissante.

Il ne faudrait donc en aucune façon participer à ce scandale, même dans des situations qui semblent sans importance. Le disciple de Jésus ne doit jamais entrer dans un rapport susceptible d'aboutir à une violence inutile. L'épisode de l'impôt du Temple en Mt 17, 27 est là pour nous dire qu'il vaut mieux s'acquitter d'un devoir auquel nous ne devrions pas être assujettis plutôt que de scandaliser inutilement notre prochain. Le chrétien est un gentil qui évite les polémiques superflues, non parce qu'il serait faible ou qu'il manquerait de personnalité, mais au contraire parce qu'il tente d'instaurer une hiérarchie entre les causes à défendre. Certaines sont d'une urgence particulière et méritent de nous scandaliser, tandis que d'autres ne touchent que des détails sur lesquels il vaut mieux passer sans mettre en danger l'essentiel, la venue du Royaume de Dieu où il n'y a plus que de l'amour et d'où tous les scandales sont exclus.

L'important est de sortir ou de ne pas entrer dans la violence mimétique, celle qui se manifeste spontanément chez celui qui est attaqué et qui est tenté de prendre les armes de l'adversaire pour s'opposer à lui. Le scandale de la résistance à la proclamation de l'Évangile

est grave : il peut conduire au désespoir devant l'immensité de la tâche, mais il risque aussi de pousser le disciple à sortir du chemin proposé par Jésus, pour emprunter celui, plus humain, de la polémique ou de la force. La tentation est d'autant plus grande que la violence contre la Bonne Nouvelle grandit en proportion de la distance prise par le disciple par rapport aux comportements ordinaires. Comme cela s'est passé avec Jésus qui fait l'expérience de la montée de l'agressivité à son égard, alors même qu'il cherche à exister autrement, les disciples ne réussissent pas avec facilité. Plus ils sont pacifiques et plus ils génèrent de la violence à leur rencontre. Ils ressentent douloureusement le scandale de la situation du monde alors qu'autour d'eux les autres la vivent comme normale et n'hésitent pas à s'y conformer. Il est difficile de vivre la différence quand elle touche à l'essentiel.

5 Satan

La gravité de l'enjeu de la bataille menée par Jésus contre le mal est symbolisée par le personnage de Satan. Le combat sort de l'ordinaire, mais s'agit-il vraiment d'un combat ? Il n'y a pas entre eux un vrai rapport de force entre deux personnages qui s'affronteraient en vue de la victoire finale. Nous sommes loin de l'image de saint Michel terrassant le dragon, parce que la bête en question ne peut pas être anéantie par la violence qui, au contraire, la fait renaître sans cesse. On n'élimine pas Satan, on le refuse, on se détourne de lui sous peine de lui redonner de la vigueur en fonction de l'intérêt qu'on lui prodigue. Dans l'Évangile, il n'y a pas d'allusion à un affrontement dont l'issue serait incertaine. La suprématie de Jésus se montre toujours absolue face aux forces du mal ; il s'en débarrasse sans effort, même quand la victoire suppose le passage par le jeûne et la prière. Sa domination ne souffre pas de comparaison.

Jésus, au désert (en Mt 4), est provoqué par le tentateur dans les domaines où il pourrait être le plus fragile : la faiblesse physique caractéristique de notre humanité, la tentation païenne d'obtenir de Dieu ce que l'on désire et la volonté d'acquérir une puissance qui ne passerait pas par Dieu. Mais il ne semble guère troublé par les manœuvres de son adversaire, il n'y a même pas à imaginer de véritable interlocuteur tant les tentations exprimées se situent dans la droite ligne de notre humanité dont elles naissent spontanément. Elles sont, en tout cas, balayées sans effort. Il n'en va pas de même pour ce qui nous concerne, nous qui sommes moins souverains devant le mal.

Précisons d'abord qu'il ne faut pas confondre ce qui, dans les évangiles, renvoie au pouvoir de Satan avec les passages où il ne s'agit que de démons. Satan prouve son efficacité dans l'attitude de Pierre qui refuse la Passion (Mt 16,28), ou lorsqu'il entre en Judas au moment où il décide de trahir (Jean 13,27), il s'en prend par là à l'essence même de la mission de Jésus. La mention des démons est moins essentielle, elle désigne les causes des maladies ou des troubles psychiques dont l'origine est obscure, en particulier pour les gens de cette époque. Ces démons peuvent être chassés, mêmes s'ils reviennent à l'occasion ; ils se distinguent du mal radical que représente Satan.

Une fois de plus nous nous trouvons, dans les passages évoqués, devant des épisodes qui évoquent la violence mimétique. Pierre ne comprend pas l'attitude de Jésus parce qu'elle ne correspond pas à ce qu'il imagine devoir être le comportement du Messie. De son point de vue, et il rejoint la conception de tout un peuple, le Messie est un libérateur qui doit prendre le pouvoir et expulser les occupants, il doit créer un rapport de force dont il sortira vainqueur parce qu'il est investi de la puissance divine. Or Jésus n'est pas un combattant, il n'entre pas dans un système d'opposition. Les évangiles témoignent du mal qu'il a eu à faire accepter sa manière d'être qui n'a rien à voir avec ce qui était attendu de lui en particulier quand il fait des miracles dont le sens est mal perçu. Jusqu'au bout, on a voulu le faire roi, on

a pensé qu'il allait restaurer la puissance d'Israël et faire en sorte que soit reconnue par tous et que s'impose partout la domination de Dieu. Ce n'est qu'après la résurrection, et encore, que les disciples ont commencé à abandonner cette manière de voir, tellement conforme à la manière habituelle de concevoir le pouvoir. Quant aux Églises par la suite, elles ne se sont pas privées d'entrer à leur tour dans des rapports de force.

Jésus, lui, refuse d'entrer dans ces jeux de pouvoir ; ce qu'il propose est aux antipodes de la lutte armée et cela passe mal. C'est sans doute la cause principale de l'échec de sa prédication dont le sens ne s'imposera que progressivement, après sa résurrection, et qui a toujours besoin de s'imposer de nos jours. Satan est le tenant de la prise de pouvoir par la force, parce que la violence qu'elle entraîne et qui le légitime ne trouve pas de fin. Elle se réactive sans cesse, dès qu'un pouvoir perd un peu de sa prééminence face à un pouvoir nouveau. Si Jésus refuse avec constance de s'engager dans cette voie, les disciples n'en connaissent pas d'autre et tentent, pour cette raison, de reproduire la seule méthode qu'ils ont vu appliquer et de l'exiger de leur maître.

La position de Pierre, en l'occurrence le porte parole de la majorité des disciples, prouve qu'il n'est en rien délivré de la violence mimétique. Pareillement, Jacques et Jean veulent une bonne place ; il en est de même de Judas manifestement. Que ce soit parce qu'il aimait l'argent, unique moyen à ses yeux de s'imposer dans une société où seuls les riches ont la possibilité de s'affirmer, ou parce que lui aussi attendait que Jésus lui donne une place importante dans son Royaume, Judas est pris dans la conception d'un monde où seule la force permet de s'imposer. Et dans la mesure où il réussit à lui imposer sa manière d'agir, Satan est en lui, ce qui n'est pas bien compliqué puisqu'elle correspond à la manière habituelle de comprendre les rapports entre les hommes.

On ne parle plus beaucoup de Satan — à juste titre d'un côté tant l'Église a longtemps cherché à faire peur par son intermédiaire au lieu d'amener les Chrétiens à réfléchir et à prendre une attitude responsable devant le mal et la violence. Par contre, il serait regrettable que cette mise entre parenthèses conduise à minimiser son importance pour notre humanité, ainsi que son caractère scandaleux. À force de vouloir « positiver », le danger est de fermer les yeux devant le négatif et, en faisant comme si le mal était une quantité négligeable, de ne pas prendre les moyens de le mettre en échec. L'aspect scandale que nous avons évoqué ne doit pas être occultée afin de nous garder vigilants.

Pour autant, il n'y a pas lieu de donner une place exagérée aux manifestations dites sataniques, aux messes noires ou aux groupes de musique en vogue, censés faire appel aux forces maléfiques. La question est beaucoup plus grave que ces pratiques folkloriques qui ne touchent que quelques individus. La sorcellerie et autre magie noire sont à prendre en compte uniquement sous forme de symptômes d'un mal qui mine certaines sociétés ou personnes et qui est diabolique surtout par les relations perverses dont il est le signe et le véhicule. Les manifestations sataniques, pour reprendre le vocabulaire biblique, sont plus graves et plus quotidiennes, elles sont le cancer qui ronge les groupes humains depuis les débuts de l'humanité.

La frilosité de nos contemporains devant les aspects négatifs qu'ils préfèrent ne pas voir ou bien leur réticence à rejeter Satan, surtout par paresse, ne sont pas les seules en cause. Il y a aussi chez les chrétiens la réticence à faire du Diable une entité personnelle dont la puissance pourrait faire barrage à la puissance d'amour de Dieu. Peut-être n'avons-nous pas pleinement intégré la dimension incomparable de notre Créateur, mais là n'est pas la question. Dans l'univers du premier siècle, comme dans toutes les sociétés traditionnelles, la présence des forces maléfiques était une évidence jamais remise en question ; ce n'est plus le cas de nos jours où le rationalisme scientifique a trouvé des adeptes en grand nombre.

Mais nous continuons à croiser la violence dans tous les domaines de la vie au point que même la raison semble dépassée et que les approches mythiques paraissent plus proches de la réalité. Il nous faudrait peut-être renouer avec la tradition ancienne qui faisait de Satan l'adversaire par excellence.

Pour cela, nul besoin de le considérer comme une personne, ce qui serait lui faire trop d'honneur. Il ne mérite pas ce titre puisqu'il n'est qu'une puissance de mort qui détruit tout ce qu'elle touche. Car nous sommes pris entre deux écueils : négliger son importance ou en faire quelqu'un avec qui compter. Une troisième voie consiste à le considérer comme une réalité intrinsèque aux relations interpersonnelles dont elle constitue la face négative. René Girard nous renvoie à la violence mimétique qu'il considère comme l'expression non mythique de Satan. Le désir mimétique ressemble en effet à cette tendance, présente en nous et dans les relations sociales, qui nous fait nous opposer les uns aux autres et fait naître l'orgueil, la jalousie, la haine, en bref toutes les formes de violence.

Clairement ce n'est pas quelqu'un, ce qui n'empêche pas sa présence d'être prégnante au point de paraître parfois une force qui nous dépasse, qui nous tente, qui nous domine, comme un maître séduisant et redouté. Mais il n'y a là que de l'humain, du trop humain ; de l'humain qui nous fait peur tellement il prend de place, et qu'il nous est pourtant possible de dénoncer et de mettre en lumière avant de trouver les moyens de nous en débarrasser efficacement.

La violence, il est vrai, prend aussi des aspects cohérents, presque organisés : ne dirait-on pas que quelqu'un est derrière, en train de tirer les ficelles ? Cela nous arrangerait de trouver un responsable extérieur à nous, un Malin capable de nous détourner du droit chemin, nous qui sommes si bons ! Nous accepter tels que nous sommes, en abandonnant nos fantasmes de perfection est la première étape pour lutter contre le vrai Satan et contre la violence mimétique qui nous habite.

Avant de poursuivre, il nous faut faire le point sur le désir mimétique, pour en souligner en particulier les aspects positifs. Nous en viendrons ainsi à préciser les concepts de péché originel et de Satan.

D. L'importance du désir mimétique

Le désir mimétique, en dépit de ce que nous en avons laissé pressentir jusqu'à présent, n'est pas obligatoirement une mauvaise chose. Nous le voyons avec Jésus qui est à l'image du Père et avec les disciples qui cherchent de même à imiter leur maître. Cet effort de se rapprocher d'un modèle est capital dans la construction d'une personnalité, il est la base de l'humanisation. Quand il s'agit de Jésus ou du Père, le disciple n'a rien à craindre de ces maîtres qui ne pensent qu'à donner et à faire grandir ceux qui s'attachent à eux. Le cas de figure est différent avec ceux qui se donnent à imiter sans avoir le même détachement, ils rendent problématique le désir mimétique. Il faut pourtant trouver des exemples à imiter, il y va de notre construction. La contradiction extrême du désir mimétique vient de son essence ambivalente dans la mesure où il est à la fois ce qui permet à l'homme de se construire et l'origine de toute violence. L'éradiquer prive l'homme de son devenir, s'y soumettre aveuglément conduit à une violence mortifère.

Chez les animaux

Dans le monde animal déjà, l'instinct n'est pas suffisant même si c'est par les gènes que passe l'essentiel de la transmission. C'est aussi par l'éducation et l'observation des comportements dans son groupe que le petit apprend à mettre en œuvre concrètement les

tendances inscrites en lui. Il y a toujours un temps d'observation, d'imitation, avec des échecs et des réussites avant qu'un jeune ne parvienne au niveau des adultes, quoiqu'il possède au départ toutes les capacités qui lui seront utiles au cours de son existence. La durée de cette phase d'apprentissage varie selon la prégnance de l'instinct sur l'individu. L'abeille, qui a peu de possibilités d'invention, apprendra beaucoup plus vite que le petit d'un fauve ou d'un mammifère supérieur.

Là est la raison d'être du jeu : par cette activité, le petit animal fait des essais, expérimente des techniques et met en œuvre ce dont il est capable hors des situations concrètes où elles se révéleront effectivement utiles. Un animal joue tant qu'il a à apprendre, ensuite il cesse de jouer pour se comporter comme un adulte. L'évolution animale s'arrête, en même temps que le jeu, quand l'individu a intégré l'ensemble de ce qu'il doit savoir pour survivre et se développer. Par son contact avec l'homme, il peut, par le dressage, apprendre du neuf ; dans une situation nouvelle il saura souvent s'adapter partiellement, mais ces comportements sont marginaux. L'essentiel est acquis et il ne peut devenir autre.

Une des conséquences de cet état de fait est le caractère limité des violences à l'intérieur d'un groupe homogène du règne animal. En dehors des périodes de reproduction et tant que l'ordre social est maintenu, ce qui revient souvent au même, une bête ne manifestera aucune agressivité particulière à l'égard de ses congénères. Les petits miment des combats dans leurs jeux et des luttes éclatent chez les adultes pour la suprématie dans le groupe, mais ensuite la violence se tourne exclusivement vers les proies éventuelles. Il n'y a pas de violence gratuite, les désirs étant aussi limités que les besoins du quotidien et les règles de l'espèce étant immuables.

Chez les hommes

Le phénomène est différent chez hommes. À sa naissance, un petit homme est une page blanche ou quasiment, il est pratiquement dépourvu d'instinct : seul il n'est capable de rien ; en revanche ses capacités d'apprendre sont illimitées. On ne rencontre donc pas, chez lui, cette première étape de mise en œuvre de l'instinct que nous trouvons chez les animaux. L'enfant est obligé de tout apprendre en imitant son entourage, ses parents en particulier. La diversité de ce qu'il peut devenir est la conséquence directe de son manque quasi total de programmation naturelle. Il est particulièrement étrange de prétendre suivre sa nature, comme veut le faire croire une rengaine actuelle, quand notre nature consiste précisément à ne pas être déterminée.

Ainsi le petit homme se construit progressivement et indéfiniment, en prenant ce qui est à sa portée, en imitant les exemples donnés et en prélevant ce qui lui convient dans le stock des connaissances et des techniques accumulées par l'humanité au long des âges. Contrairement aux animaux, il n'y a pas de seuil à partir duquel cette construction s'arrête. Il pourra apprendre jusqu'à un âge avancé, et ce jeu, qui nous laisse ouverts, en attente, en capacité d'apprendre du neuf et de recevoir de l'autre, n'a jamais de fin. Avec la vieillesse, cette capacité s'engourdit, l'ouverture et la flexibilité des comportements diminuent sans disparaître totalement.

On le voit, pour l'homme, et uniquement pour lui, la capacité d'imitation est sans limites et aussi, par le fait même, la possibilité de perfectionner ses connaissances et de développer ses capacités. Sans le caractère illimité de ce désir mimétique il n'y aurait ni être humain, ni cette prodigieuse diversité qui fait sa richesse, ni la somme insondable des connaissances et des techniques qu'il maîtrise. À chacun ensuite de transformer ses acquis en une personnalité construite et originale, mais un homme qui ignorerait ou perdrait en partie ce désir d'imitation, ce qui peut arriver avec l'âge, perdrait la dynamique qui est à l'origine de

son humanisation. Un homme dépourvu du désir d'imiter les autres hommes n'atteindrait même pas le niveau animal, il n'existerait tout simplement pas et disparaîtrait avant d'avoir été.

Cette médaille merveilleuse a son revers comme nous l'avons laissé entendre. L'homme qui, par l'assimilation de ce qu'apporte son entourage, parvient à un certain degré d'autonomie, peut perdre la conscience de ce qu'il doit aux autres. Alors qu'il est la résultante d'un certain nombre de rapports sociaux qu'il a mis en forme, il va prétendre être sa propre origine. Les autres, au lieu d'être reconnus comme des partenaires dont la fréquentation permet de se construire, sont alors perçus comme des adversaires et des obstacles à son développement.

Alors se durcissent des échanges qui auraient pu être harmonieux, chacun ayant peur de perdre ce qu'il a et souhaitant détenir ce que possède l'autre. Le désir mimétique à la base de toute construction de la personne se pervertit ainsi et devient source de violence ; au lieu de produire la diversité grâce à la profusion des exemples à imiter, il tend à l'uniformisation des comportements, les désirs se concentrant sur quelques modèles mis en avant par les modes ; au lieu d'ouvrir à plus de proximité entre des frères ayant tout intérêt à faire route ensemble, il fait monter l'agressivité entre des semblables jaloux les uns des autres.

Un des signes de cette régression est la mise en avant, pour l'être humain aussi, de la « lutte pour la vie » comme base de l'évolution. Après Darwin cette théorie tend à passer pour une évidence alors qu'elle se vérifie essentiellement dans le règne animal et encore puisque les espèces les plus faibles ou les moins bien adaptées disparaissent le plus souvent, anéanties par les races supérieures. Pourtant, Michel Serres rappelle que les prédateurs et les parasites ne sont pas toujours les plus forts¹ : en détruisant ceux dont ils tirent leur subsistance, ils risquent de se fragiliser et de mettre en danger leur survie ce qu'en général ils sont capables d'éviter. On trouve d'autres formes de relations dans le monde naturel en dehors du combat pour la vie : des associations, des symbioses, des saprophytes qui respectent leur environnement. Des êtres plus faibles jouent la solidarité pour survivre, voire prendre l'ascendant sur ceux qui pourraient les écraser. Sans être le seul, l'homme en est un exemple. La loi du plus fort n'est donc pas aussi universelle qu'on voudrait nous le faire croire quand on cherche à se défaire des « canards boiteux ». Malgré tout l'esprit de compétition a tendance à passer pour une évidence.

Le phénomène est particulièrement sensible entre proches. Personne ne cherche à imiter ceux qui sont loin ou trop différents, tant qu'ils nous restent étrangers, ils ne nous font pas envie. C'est la proximité sous toutes ses formes ou la fixation sur les mêmes objets qui engendre la violence et ce, à tous les niveaux. Le désir mimétique, avec son cortège de perturbations, garde une dimension restreinte s'il concerne des frères ou les membres d'une même communauté ; mais quand il met en compétition des puissances à ambition mondiale, il provoque des conflits internationaux. Dans un cas comme dans l'autre la logique est la même.

L'individualisme et la volonté d'exister par soi-même guident ceux qui s'opposent aux autres. Mais le calcul est mauvais, il appauvrit celui qui veut garder égoïstement sa richesse ; sa manœuvre le coupe de sa véritable source : le désir mimétique de l'autre, si du moins il est bien compris. Vouloir revenir à son être profond, se replier sur son individualité en se méfiant de ceux qui nous entourent parce qu'ils sont jugés dangereux pour notre intégrité est illusoire et suicidaire. Ceux-là constituent au contraire la source de ce que nous avons

¹ *Le Contrat Naturel*, Flammarion, Paris, 1992, p 64.

réussi à construire, à condition de ne pas nous crisper sur quelques acquis en cherchant à les protéger jalousement. À l'origine, nous ne sommes rien.

Il n'empêche, entretenir avec les autres, nos proches, des relations apaisées s'avère extraordinairement difficile. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » est une règle d'or dans la mesure où le véritable amour de soi passe par les autres et réciproquement. Nous le savons cependant, ce que nous considérons abstraitement comme une évidence, n'est pas aussi facile à mettre en œuvre dans les rapports quotidiens. Nous sommes sans cesse repris par des réflexes de repliement sur soi, nous cherchons à nous imposer en nous séparant des gêneurs dès que nous en avons l'occasion, nous éprouvons une jalousie stérile devant ce que sont les autres ou ce qu'ils possèdent, nous nous percevons en permanence comme une citadelle assiégée..., tout en sachant que nous serions bien plus heureux si nous vivions une fraternité apaisée.

Et encore nous ne sommes pas au bout de la route proposée par Jésus ! Aimer son prochain comme soi-même est un commandement efficace pour faire diminuer la violence, mais reste un précepte tout à fait humain, justifiable par une saine approche psychologique. Jésus ne s'en tient pas à un commandement de cet ordre qui ne figure même pas dans le Décalogue, il nous invite à pousser au-delà en nous demandant de nous aimer comme il nous a aimés. C'est en Jean (13, 34) que nous trouvons ce commandement vraiment nouveau qui va plus loin que les anciennes prescriptions et les raisonnements humains. Nous retrouvons là la logique de la croix qui ne cesse de nous poser problèmes et de nous décaler par rapport à nos logiques humaines. Faut-il vraiment aimer comme Jésus nous a aimés pour mettre un terme à la violence ? Faut-il donner sa vie ? Mais revenons une dernière fois sur le désir mimétique.

Nous sommes parvenus à la conclusion que le désir mimétique est la meilleure et la pire des choses. Le supprimer en nous serait couper l'élan de la vie. C'est lui qui conduit l'enfant à appeler sa mère par le cri quand elle lui manque, c'est lui qui le pousse à sourire pour attirer l'attention ; et puis il se lèvera grâce à lui pour imiter les grands, et il se mettra à parler, en répétant d'abord sans comprendre ce qu'il entend autour de lui. Par la suite, il prendra progressivement sa place dans le monde en participant aux conversations des grands et il intégrera petit à petit quelque chose de la somme de savoirs et de techniques mis à la disposition de son immense potentiel d'assimilation.

Il est fascinant de voir comment un petit enfant est capable de progrès chaque jour, et de constater la vitesse à laquelle il multiplie les connexions en prenant ce qui passe à sa portée pour l'intégrer dans ce qu'il maîtrise. Aucun autre animal n'est capable d'une telle prouesse dans la durée. Mais tout cela ne pourrait exister sans le désir mimétique qui l'habite et l'empêche de se contenter de ses acquis précédents. Cette capacité perdure tout au long de la vie d'un individu, même si nous avons dit que ses performances ont tendance à s'émousser quand les structures mises en place se durcissent et quand l'enthousiasme devant la nouveauté s'amointrit. Mais elle ne disparaît jamais totalement ouvrant chaque homme à la possibilité de faire des progrès jusqu'à la fin de sa vie.

Le thème du désir est d'ailleurs largement développé et son importance reconnue, notamment dans les domaines de la psychologie. Qu'il diminue ou s'exaspère est, au dire de tous, un signe de dysfonctionnement qu'il convient de prendre en compte. Le risque est pourtant de ne voir en lui qu'une vague pulsion interne qui se porte dans toutes les directions, au hasard des rencontres et des développements. C'est le danger aussi de certaines approches philosophiques où il est largement abordé, mais selon des approches partielles.

Même un philosophe très attaché à la rationalité comme Descartes aborde la notion de passions qui intègre partiellement ce que l'on entend aujourd'hui par désir. Dans son *Traité des passions* il est question de l'imagination, des joies et des peines, des peurs, de la colère, de tous ces mouvements internes qui stimulent les hommes et les empêchent de se scléroser. La liste proposée par Descartes est longue, mais il distingue six passions primitives autour desquelles se regroupent les autres : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse.

L'intérêt de ces passions est qu' « *elles fortifient et font durer en l'âme des pensées, lesquelles il est bon qu'elle conserve et qui pourraient sans cela en être effacées* ». Elles constituent un appoint important à la seule approche intellectuelle des phénomènes en y rajoutant une âme, une implication qui met de la chaleur dans la froideur des analyses et donne envie de passer à l'action. Cependant, elles en apportent parfois plus que de besoin, elles en fortifient aussi et en conservent certaines auxquelles il n'est pas bon de s'arrêter, prévient notre philosophe. Elles perturbent alors le jugement. Descartes insiste sur l'aspect double de ces passions qui ont toutes leurs bons et leurs mauvais côtés : « *Leur usage naturel est d'inciter l'âme à consentir et contribuer aux actions qui peuvent servir à conserver le corps ou à le rendre en quelque sorte plus parfait* » (Art137). Elles portent à l'action mais elles peuvent aussi pousser dans de mauvaises directions ce qui nous fait retrouver nos préoccupations précédentes : « *Nous voyons qu'elles sont toutes bonnes de leur nature et que nous n'avons rien à éviter que leurs mauvais usages ou leurs excès* » (Art 211).

Le désir qui nous intéresse particulièrement ici est, selon lui, une agitation de l'âme qui la dispose à vouloir pour l'avenir, les choses qu'elle se représente être convenables. Il n'y a pas de passion contraire : on ne désire que le bien, même si l'on se trompe. Il dit encore : « *Enfin je remarque cela de particulier dans le désir qu'il agite le cœur plus violemment qu'aucune des autres passions* » (Art. 101).

Pourtant, il n'y a chez Descartes aucune notion de rapport entre les hommes quand il est question du désir ; tout part du sujet, perçu en dehors de tout lien social et qui n'est en relation qu'avec son corps. Même l'amour et la haine ne sont que des attirances et des répulsions éprouvées intimement, sans qu'il soit fait mention d'un retour : j'aime ce qui m'attire et je repousse ce qui ne me convient pas et j'en suis le seul juge. Le désir mimétique n'a donc pas de place puisqu'il trouve son origine dans l'échange et le conflit entre les désirs.

L'envie, elle, « *est une perversité de nature qui fait que certaines gens se fâchent du bien qu'ils voient arriver aux autres hommes* » Art 182. Il ne s'agit alors que d'une jalousie parfaitement stérile. La seule manière qui la rendra positive est quand elle arrive comme « *une espèce de tristesse mêlée de haine qui vient de ce qu'on voit arriver du bien à ceux qu'on pense en être indignes.* » Elle incite alors à se demander si l'analyse est la bonne et à chercher comment faire pour réparer une éventuelle injustice. Le contraire est la pitié. Il s'agit, ici encore, de partir de sa conscience et de son jugement interne qui nous font estimer que l'autre mérite ou non ce qui lui arrive, rendant positive ou négative l'envie ou la pitié. Un constat insuffisant pour ce que nous recherchons, même si Descartes finit par conclure : « *que c'est d'elles seules que dépend tout le bien et le mal de cette vie* » (Art 212).

On retrouve la même limite chez Spinoza, pourtant le philosophe de la joie et de l'amour. Il appelle *conatus* la force de vie qui nous habite, qui est notre manière de participer à la vie divine ou à celle de la nature : cela nous donne le dynamisme nécessaire pour persévérer dans l'être et pour agir, l'enthousiasme de participer à un élan qui nous dépasse mais dont nous faisons partie. Si nous allons dans son sens, la joie vient de la sensation que nous éprouvons quand nous grandissons, quand nous développons en nous nos capacités : signe que nous participons à la vie divine ou à celle de la nature. Si nous allons à contre courant

nous sommes habités par la tristesse de celui qui se sent végéter ou qui a l'impression de perdre ce qu'il a. Spinoza reprend ainsi une partie des thèses de Descartes sur les passions, sur la joie et sur la peine.

Chez Spinoza, il n'est pas question non plus d'un véritable échange interpersonnel avec ses richesses et ses limites. Nous sommes en communion avec la nature qui englobe tous les êtres, mais il revient à chacun de développer sa propre dynamique, en relation avec le mouvement global du monde ; les autres sont des aides ou des obstacles, jamais apparemment des partenaires avec lesquels entrer en confrontation pour le meilleur et pour le pire. Nous y reconnaissons bien des phantasmes de nos contemporains avec leur soif de naturel.

Parler de désir mimétique comble ces manques en faisant du rapport aux autres, et non du lien avec des principes abstraits, le lieu essentiel de la mise en œuvre de l'envie de grandir. Il dépasse les besoins matériels immédiats et préside à la construction de la personnalité par la constitution d'un ensemble d'acquis, en constante augmentation et est organisé pour faire de l'existence de chacun une œuvre unique.

Une partie de ce qui est reçu s'incarne dans chaque individu, sans qu'il le veuille vraiment, quand il intègre comme une éponge des éléments de son environnement. Une autre vient des exigences de développement qui sont la caractéristique essentielle du désir mimétique. Ce dernier l'amène à faire des choix, à privilégier des comportements, à se structurer en fonction de ce qu'il veut obtenir et de ce vers quoi il décide de tendre.

Il n'y a donc rien de peccamineux dans ce désir. Au contraire, il constitue le dynamisme essentiel, originel, à partir duquel un homme se construit et grandit, en fonction duquel il fera des choix pour orienter sa progression. Cependant, il est toujours à double tranchant, comme le soulignait Descartes à sa manière en disant qu'il était parfois trop fort ou trop faible, mais souvent mal orienté.

Le péché originel et Satan à nouveau

En poursuivant sur ce point, je voudrais faire le lien entre le péché originel et le désir mimétique puisque la violence entre dans la vie de l'homme à l'endroit même où il se construit, dans ce dynamisme qui en constitue l'origine. Si le désir est pulsion de vie, il peut facilement se changer en pulsion de mort ; si le rapport aux autres me constitue, il arrive que ma vision de ceux qui m'entourent se pervertisse et que les alliés apparaissent comme des ennemis, des obstacles à mon épanouissement. Le drame de notre existence humaine est dans la superposition, dans le même désir, de ce qui fait l'homme et de la violence qui menace de le détruire. Le désir qui le pousse vers les autres est le même que celui qui le met en opposition avec son semblable, parce que justement il est semblable à lui dans sa différence. Ce qui engendre la vie donne aussi la mort sans que l'on puisse séparer simplement l'une et l'autre fonction.

Il faut se méfier en ce sens du terme de péché originel que nous avons employé à plusieurs reprises. L'expression par son origine traditionnelle permet de faire le lien avec une recherche sur le mal présente depuis longtemps dans la théologie et dans la réflexion chrétienne en général. Il faut se garder pourtant de la faire servir à des jugements moralisateurs, comme si le mal était tapis en chacun. Le comportement de l'enfant que nous avons évoqué qui, dans sa crèche, est capable de passer sur le corps d'un de ses compagnons de jeux pour atteindre ce qu'il désire ou de faire preuve d'une grande violence pour lui arracher le jouet qu'il veut s'approprier ne peut être pris sous l'angle de la morale. Pour que ce soit le cas, il faudrait que l'enfant soit conscient d'être une personne qui

s'oppose à une autre. Or il est loin d'être parvenu à ce degré de perception de son caractère unique et particulier de même qu'il ne considère pas encore l'autre comme un individu différent de lui qui se met en travers de sa route. Il suit le désir qui le pousse et la violence qui en découle n'a rien à voir avec un comportement relevant de la morale.

L'intérêt de l'observation de ces manières de faire, repérables dans l'enfance, tient au fait qu'elles manifestent, à l'état brut, le désir de progresser et d'obtenir ce qui lui manque qui conditionne l'évolution de chaque individu dès le début de son existence. La violence qui jaillit alors n'est dirigée contre personne de particulier, elle est l'expression d'un désir qui n'a pas encore appris à se contrôler. Elle s'exacerbe lorsque quelqu'un se met en travers du chemin qui mène vers le but convoité simplement parce qu'il s'agit d'un obstacle comme un autre à dépasser. Qu'il s'agisse d'une personne ou d'une résistance inanimée ne change rien en l'occurrence. Par la suite, la violence qui monte quand l'autre prend de la consistance face à moi marque le passage du simple désir au désir mimétique qui manifeste l'accès à la dimension humaine de l'individu. Au fur et à mesure que l'enfant prendra conscience qu'il est quelqu'un d'unique, appelé à se situer face à d'autres individus et à prendre sa place par rapport à eux, le désir qui l'habite l'amènera au conflit ouvert. Il pourra entrer alors, avec l'aide de son entourage et de la société, dans la dimension morale qui lui permettra de faire la distinction entre le bien et le mal, alors qu'il en est incapable à l'origine. Sa violence naturelle pourra alors éventuellement être jugée comme une faute.

Saint Augustin ne dit rien d'autre dans son *sermon* 185 quand il emploie le terme fort de « chair du péché », chair dont la venue du Christ nous libère. Nous sommes en effet, en quelque sorte, enfermés depuis notre naissance dans une condition qui nous porte à la violence. Cette enveloppe n'a rien de commun avec notre corps physique, mais à l'image de celui-ci qui semble faire obstacle à la liberté de notre esprit alors qu'il lui donne la possibilité réelle de s'exercer, le désir mimétique qui nous habite apporte un démenti cinglant à nos rêves de perfection tout en étant le moteur de notre développement. Il est clair qu'il n'y a pas de péché en dehors de l'exercice d'une volonté éclairée, mais cette sensation de lourdeur constitutive de notre être donne de l'épaisseur à l'idée de péché originel. Elle est sans doute à l'origine du désir d'être sauvé largement répandu dans l'humanité, comme de la préoccupation d'endiguer et de contrôler les manifestations universelles de la violence.

Le désir mimétique est présent en chacun et dans chaque société avec son cortège de lourdeurs et de dynamisme. Le rapport que nous entretenons avec lui rappelle l'image prise par Emmanuel Kant au début de la *Critique de la Raison Pure* : l'oiseau pour voler a besoin de s'appuyer sur l'air qui l'environne. Mais ce qui lui sert d'appui et aussi ce qui freine sa progression ce qui l'amène à rêver d'un vol libéré de la résistance de l'air. Mais sans air il tomberait... Il en est de même du désir mimétique. Qu'il se transforme en violence mimétique, ne doit pas faire oublier son rôle incontournable puisqu'il nous fait sortir de l'animalité, de notre état de nature. La violence n'est pas la conséquence d'une volonté perverse clairement affirmée ; elle vient insidieusement, sans que l'on sache vraiment ni pourquoi ni comment. Le besoin de reconnaissance, d'amour, de sécurité, d'apprendre, d'acquiescer une personnalité propre, etc., envies toutes respectables par ailleurs, conduisent souvent à des guerres ouvertes, des haines, des luttes à mort. On retrouve partout et chez tout le monde des conflits de pouvoir, des jalousies ou des haines, y compris chez des gens qui cherchent à vivre de l'amour, ce qui est souvent désespérant. Il est pour l'instant impossible de faire le tri entre les bons et les mauvais comme le disent les évangiles. Même les saints sont touchés si l'on en croit sainte Thérèse d'Avila qui dit avoir été animée jusque vers cinquante ans par le point d'honneur : le désir de montrer aux autres son degré de sainteté et les progrès qu'elle faisait dans la perfection.

Car tous nos actes, même les plus moralement corrects (et pas seulement les personnes), sont susceptibles d'être faussés par la violence mimétique. Il est impossible d'évaluer de l'extérieur la qualité exacte d'un comportement. François duc de la Rochefoucauld écrivait : « Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer ». Quand il est question d'intérêt, la violence n'est plus très loin. Ce n'est pas une raison pour perdre confiance en la nature humaine ; il s'agit plutôt de remonter à la source, c'est à dire à cet endroit où se combinent la pulsion de vie et la pulsion de mort qui cohabitent dans chaque naissance, dans toute entreprise, à ce qui constitue notre péché originel, ce que l'on nomme parfois le Diable ou la chair du péché avec saint Augustin, celle jusqu'où Jésus est remonté dans sa passion afin de nous sauver. Impossible d'éradiquer la violence si elle est présente jusque dans l'amour. Pourtant, maintenant que nous en avons découvert la source, il nous reste à explorer les manières de sortir de cette situation et c'est une longue aventure pour laquelle Jésus nous servira de guide.

Les sept péchés capitaux

Faisons encore un détour par les péchés capitaux pour illustrer, par ce dernier exemple, la confusion qui règne dans nos désirs et leurs caractéristiques ambiguës. Le sujet est plus futile que le péché originel ou Satan, mais il aide à penser la source de la violence. Quand nos contemporains, avec un certain sens de la provocation, parlent du plaisir qu'il y a à pécher, ils pensent essentiellement aux fautes qui gravitent autour des péchés capitaux et qui donc ne manquent pas d'attraits ; car, le péché en tant que manque d'amour n'est pas particulièrement attirant. En l'occurrence, ce n'est pas le plaisir qui pose problème à la morale, mais les dérives auxquelles conduit la recherche exclusive de la satisfaction. Énoncés par Thomas d'Aquin au XIII^e siècle, ces péchés ne sont pas les plus graves ; ils sont capitaux en ce qu'ils sont censés être à l'origine de tous les autres, or c'est bien l'origine qui nous préoccupe depuis le début de notre recherche. Comme les passions décrites par Descartes, ils sont plutôt positifs tant que l'on se cantonne à l'intérieur de certaines limites.

Jésus en a même commis plusieurs pourrait-on dire : la luxure, si elle consiste à aimer son prochain affectivement, l'orgueil quand il affirme qu'il est fils de Dieu et même si ce n'est pas de la vanité puisque c'est vrai, la colère au moins une fois si l'on en croit Marc (3,5) « *Promenant alors sur eux un regard de colère, navré de l'endurcissement de leur cœur...* » Sans compter l'épisode des marchands du Temple. On l'a accusé de gourmandise : (Luc 7,34) « *Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites: Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs !* » Tous ces aspects le rendent plutôt sympathique, loin des sages ou des saints dont l'ascétisme en rebute plus d'un. Ils décrivent un homme qui prend plaisir à la vie, avec un comportement positif vis-à-vis des autres et dont la joie est manifeste.

Difficile par contre de trouver de l'envie en celui qui vit dans la plénitude de l'amour de son Père. L'avarice aussi lui est étrangère à moins que le fait d'envoyer Pierre pêcher un poisson pour payer ses impôts en fasse partie ! Il serait plutôt du genre à donner sans compter.

Les six premiers péchés capitaux sont proches de ce que Descartes appelait « passions » ou de ce que l'on entend habituellement par désir. Vécus avec tempérance, ils sont la dynamique essentielle qui nous permet de vivre et de grandir, d'entretenir avec notre entourage des relations chaleureuses et constructives. Le christianisme, né de la poursuite du mode de vie du Christ, ne devrait jamais oublier qu'il est une Bonne Nouvelle, une invitation à la vie en plénitude et à la joie. Il est tellement souvent associé à la tristesse, au renoncement aux plaisirs et à une vie étriquée, qu'il est bon de rappeler que les péchés

capitiaux ne sont péchés que dans leurs excès ! C'est seulement lorsque l'un d'eux tend à prendre une trop grande place qu'ils commencent à poser problème en nous faisant entrer dans la violence.

Ainsi, quand la recherche de la luxure devient la préoccupation essentielle d'un individu, elle l'enferme et lui fait oublier que l'amour est un dialogue où chacun cherche à combler l'autre. Ceux qui font du plaisir sexuel le but ultime de leur vie enchaînent les partenaires sans se poser dans des relations stables, ils se révèlent incapables de s'accomplir et courent sans cesse vers de nouvelles aventures dont ils se lassent aussi rapidement qu'elles les avaient exaltés au début. La remarque d'ailleurs est valable pour n'importe quel plaisir, et c'est pourquoi la gourmandise est mise en cause quand elle empêche les autres joies, devenant plaisir égoïste là où elle devrait être l'occasion de partages. Quand la recherche du plaisir se fixe sur un comportement unique, il tourne à l'obsession, sans profit réel pour les personnes. Il aboutit à une existence étriquée, privée de diversité. Comme de plus les désirs montrent rapidement leurs limites une fois qu'ils ont été assouvis, celui qui est pris dans cette quête entre dans une spirale sans fin, à la recherche de sensations toujours plus fortes ou plus délicates. Nous sommes proches alors d'un comportement de drogué, assez éloigné de la démarche de l'esthète qui cherche à profiter pleinement des plaisirs offerts par la vie.

Poursuivons avec l'orgueil. S'il est un péché capital, n'oublions pas que celui qui n'a pas de fierté est incapable d'exister par lui-même. Quand on est dépourvu de consistance propre, on devient insignifiant ce qui n'est en rien souhaitable. Être fier de ce que l'on est, de là d'où l'on vient, de ce que l'on a acquis et de ce que l'on est devenu est la condition d'échanges équilibrés. Il est important de prendre sa place, où que l'on soit et de s'affirmer face aux autres. Aimer son prochain comme soi-même commence par le devoir de s'aimer en prenant conscience de ses capacités. Celui qui se dévalorise n'est pas capable d'aimer. Que l'on appelle cela fierté ou qu'on y voit une pointe d'orgueil n'empêche pas de dire que nous sommes devant une des dimensions essentielle de l'individu qui, en vivant pleinement, permet à d'autres d'exister à leur tour. Beaucoup de saints ne manquaient pas de caractère et certains étaient difficiles à supporter. Mais peut-on devenir un saint si l'on manque de personnalité ?

Il est clair que quand l'orgueil consiste à faire de sa petite personne le centre de l'univers, quand il ne laisse pas de place aux autres, quand il consiste à croire que l'on s'est construit seuls et que personne n'a d'importance en dehors de soi, il devient une tare préoccupante. Mais il est surtout la preuve d'un manque de réalisme et une stupidité dont on a bien raison de se moquer et de se détourner. Il n'est pas un chemin de joie, encore moins d'amour, juste la preuve d'un aveuglement.

Il en est de même de l'envie. Nous rejoignons avec elle nos découvertes autour du désir mimétique. Celui qui n'a pas d'envie est mort, rigidifié dans une position dont il ne cherche pas à sortir, comme quelqu'un qui n'aurait plus d'espérance. La plupart des hommes, même aux portes de la mort, ne cessent pas d'élaborer des projets synonymes de vie. La jeunesse pour qui les ouvertures sont multiples est pleine d'attentes, parfois bafouées, mais elle n'est pas la seule à poursuivre ce qui pourrait la combler. L'envie ne devient un problème qu'à partir du moment où elle prend un tour maladif, se change en jalousie ou en rancune contre celui qui possède ce que je n'ai pas encore. Le ressentiment, que Nietzsche attribuait aux chrétiens, ronge de l'intérieur celui qui s'y abandonne, le rend incapable de supporter le bonheur chez les autres. Il souffre de ce qui lui fait défaut, alors qu'il pourrait prendre dans ses envies inassouvis le dynamisme nécessaire à son développement. L'envie conduit alors à la violence contre les gens heureux ou elle détruit celui qu'elle habite. Nietzsche n'a pas

tout à fait tort, bien des chrétiens, fiers des efforts qu'ils déploient pour parvenir à la rigueur morale en viennent à jalouser ceux qui n'ont pas leur vision étriquée de l'existence. Ils en oublient la grande liberté dont Jésus a fait preuve, une envie peut rester dans le raisonnable et même donner sens à une existence.

La colère est également pleine de contradictions. On ne la trouvera jamais chez quelqu'un d'inconsistant, qui n'a pas de convictions ; il y a peu de chance que la colère monte chez quiconque se contente de suivre la majorité et se conforme à la pensée dominante. À l'inverse, quiconque a une personnalité construite et a structuré sa manière de penser et de vivre supportera difficilement que l'on ne tienne pas compte de ses choix ou que l'on se comporte devant lui d'une manière incohérente. Un homme, pour qui l'idéal de fraternité a un sens, aura tendance à réagir vertement devant des propos ou des comportements racistes pour ne prendre que cet exemple. Aujourd'hui où il est de bon ton de tout tourner en dérision, il est vrai qu'une telle réaction sera critiquée, surtout si elle est un peu véhémence. Quiconque tente de défendre une opinion sera facilement traité de sectaire, encore plus s'il élève la voix. À force de rire de tout on en vient à ne plus penser.

Certes, les personnes « soupe au lait » montent rapidement et pour n'importe quelle contrariété. La colère se réduit alors à un trait de caractère sans grand intérêt. Elle aboutit surtout à éloigner du colérique ceux qui craignent de se heurter à ses sautes d'humeur, et ceux qui risqueront l'approche se contenteront de rapports qui n'engagent à rien de peur de provoquer des réactions violentes. Au lieu de rencontrer quelqu'un de vivant et d'intéressant par ses prises de positions, même vives, les gens se méfieront de celui avec qui on ne peut pas aligner deux mots sans se fâcher, et ils ne parleront que de la pluie et du beau temps. Dans ces conditions, la colère est une attitude mauvaise qui sépare au lieu de rassembler et fait taire au lieu d'inviter au dialogue ; mais il y a d'autres colères, plus constructives quand elles suscitent des réactions et ouvrent à l'échange.

L'avarice, enfin, est condamnable quand elle met au centre de la vie la possession de biens matériels et non l'échange. Celui qui a toujours peur de manquer et qui est pris par l'obsession d'avoir toujours plus et de thésauriser détourne l'argent de son usage principal. Les richesses sont faites d'abord pour vivre, pour agrémenter son existence, elles ouvrent à des plaisirs et à des relations facilitées. Quand l'envie d'accumuler passe avant le reste, le plaisir lui-même s'estompe au profit de la jouissance perverse d'avoir toujours plus. Il est des gens chez qui les préoccupations matérielles sont omniprésentes parce qu'ils sont obligés de vivre au jour le jour, mais celui qui perd sa vie à la gagner alors qu'il pourrait faire autrement ne profite de rien, obsédé qu'il est par la recherche du pouvoir ou de l'avoir. Le désir mimétique n'est pas loin puisqu'il lui importe surtout d'avoir plus que les autres, de marquer sa supériorité dans les domaines qu'il a privilégiés aux dépens de tous les autres. Il peut même s'agir uniquement d'une folie dépourvue de toute signification rationnelle.

On peut dire alors que l'avarice est un péché ; elle est surtout une perversion de l'existence qui détourne celui qui en est atteint de toute relation saine avec ce qu'il possède et qui l'empêche de faire servir les biens matériels à sa satisfaction propre et à celle de son entourage. De ce point de vue, l'argent ne fait pas le bonheur bien au contraire ; de plus, elle se complique la plupart du temps d'un repliement général sur soi, d'un refus de partager quoi que ce soit de sa vie avec ses proches. L'avare est seul, tout le monde l'évite ; il se méfie de tous, personne ne vient vers lui parce qu'il ne sait rien donner, pas même un sourire.

Le contraire n'est pas plus profitable. Celui qui ne connaît pas l'importance des choses se révèle incapable d'envisager l'avenir tant il dépense au jour le jour. Sa vie est une

perpétuelle fuite en avant, sans position d'équilibre possible. Il est à la merci du moindre bouleversement de son statut et risque de ne voir chez les autres que des béquilles quand il s'agit pour lui de pallier ses manques. L'avarice, quand elle est gestion rigoureuse de ce que l'on possède, est un moyen de maîtriser son existence, de dominer les aspects matériels pour accéder à une quiétude essentielle au bonheur. L'avarice, elle aussi, comporte des aspects contradictoires et l'on ne peut pas s'en dégager simplement, comme si elle n'était que destructrice.

Finissons par le seul des sept péchés capitaux qui soit vraiment grave : la paresse, si l'on ne la réduit pas à l'envie de se reposer quand on est fatigué. L'ancienne dénomination était « acédie » ou dégoût des choses spirituelles, refus d'accomplir des tâches nécessaires. Contrairement aux autres péchés capitaux qui comportent en eux une dimension dynamique et constructive, l'acédie est plutôt proche de la dépression, du refus de toute démarche constructive. Elle est l'inverse d'une passion.

Les Pères du désert ont fait l'expérience de cette perversion. Tout occupés qu'ils étaient à mettre un frein à leurs passions, à éteindre en eux tout désir, en particulier le désir sexuel, mais aussi ces envies que nous venons de décrire comme péchés capitaux, ils se sont aperçus qu'ils risquaient de détruire en même temps leur appétit de vivre. Or le christianisme est aussi une affaire de passion. Il suppose l'enthousiasme de celui qui veut prendre la suite du Christ et vivre à sa manière. Sans désir, on s'éloigne peut-être du péché, mais plus sûrement encore de l'amour de Dieu et des autres, ce qui est aussi une passion. En cassant le ressort du désir, ces saints gens perdaient le goût de la vie, de la foi, de l'engagement humain, ils entraient dans une profonde dépression qui n'avait rien de commun avec la sainteté qu'ils recherchaient. La joie dans l'amour est le signe de la vie en Dieu et c'est pour cette raison que le dégoût de toutes choses, y compris spirituelles, leur a semblé un danger mortel qu'ils ont appelé acédie.

Les six premiers péchés capitaux ne sont donc pas si graves, tant qu'ils restent dans les limites du raisonnable. Ils sont la marque de la vie qui cherche à s'épanouir par tous les moyens. C'est au contraire leur disparition totale qui représente le danger le plus flagrant parce qu'il conduit au septième, l'acédie. Nous retrouvons ainsi ce péché originel dont nous avons parlé avec le désir mimétique, la contradiction de fond dans laquelle nous sommes pris. La source de la vie est aussi ce qui nous conduit au péché et à la violence. Mais il ne sert à rien de vouloir nous en passer, le remède serait pire que le mal et les Pères du désert en ont fait l'expérience. L'idéal du chrétien n'est pas celui du bouddhiste, il ne cherche pas à se débarrasser de tout désir, bien au contraire, parce qu'il pense que ce qui engendre la douleur apporte également la plénitude. L'acédie n'est pas la sainteté, elle en est la caricature. Le saint est vivant et il ne dédaigne pas le passage par les six premiers péchés capitaux, voire par le septième s'il se limite à un peu de repos pris selon les besoins.

Érasme dans *L'éloge de la Folie* développe le même discours. Il met en cause l'excès de sagesse de ceux qui s'enferment dans un trop plein de morale et de sciences, ce qui les empêche de vivre pleinement. Dans le chapitre XXX, particulièrement réjouissant, il montre comment de telles personnes ne sont même plus fréquentables parce qu'elles réduisent tout à des principes, à des approches raisonnables et oublient de suivre leur nature et de s'abandonner à leurs envies. Il se fait l'apôtre de ce grain de folie qui, mélangé à la vie, donne du goût à l'existence et ouvre à la nouveauté en bousculant les convenances. Il comprend ainsi l'opposition de Jésus à l'encontre des scribes et des pharisiens eux-mêmes enfermés dans leurs principes et leurs façons de s'en tenir à la lettre de la loi ce qui les rend incapables du minimum de fantaisie qui rend humain. Il place au contraire Jésus dans la

catégorie de ceux qui ont su prendre leurs distances par rapport aux contraintes de la tradition.

Érasme, lui-même érudit, ne prend pas position contre toute démarche rationnelle. Il critique la raison quand elle perd le contact avec la source qui la fait vivre. Les analyses des scientifiques permettent de prendre une distance bénéfique par rapport aux premières évidences, en général trompeuses. Leur approche prend des formes dangereuses quand elle perd le contact avec la réalité. Quand elles se détachent de l'expérience, les sciences tournent en rond, elles ne font que répéter les découvertes précédentes en complexifiant inutilement les énoncés et en se perdant dans des détails sans importance ou dans des affirmations non fondées. Ce n'est que par le retour régulier au réel que les sciences vérifient leurs dires et par les résistances qu'elles rencontrent qu'elles progressent vers des découvertes imprévues. Pour en arriver là un brin d'audace est nécessaire afin de sortir des sentiers battus et des poncifs communs, la folie à laquelle appelle Érasme.

Sa critique se fait encore plus acerbe vis-à-vis des théologiens quand ils se perdent dans des démonstrations de plus en plus fouillées au sujet de la Trinité, des anges, de la transsubstantiation, des mystères de la liturgie... Non seulement ils parlent de ce dont nous n'avons pas d'expérience directe, mais, de plus, ils se coupent de la source du Nouveau Testament pour se perdre dans la logique de leurs discours qui ont perdu le seul ancrage qui vaille : la Révélation. Les moralistes eux-mêmes risquent de tomber dans l'abstraction stérile s'ils abandonnent le rapport au monde de leur temps et la Bonne Nouvelle de Jésus. Un théologien qui se s'appuie plus sur la Bible et ne fait confiance qu'à ses raisonnements humains se coupe de la singularité de l'annonce du Royaume faite par le Christ, il perd la nouveauté de l'Évangile.

De même, quand nous aborderons les chemins pour sortir de la violence, nous aurons à nous confronter à une double approche : celle toute humaine des traditions qui, fortes de leurs expériences et de leur peur de s'autodétruire, élaborent des stratégies de prévention et d'encadrement de la violence et celle de Jésus, tellement novatrice qu'elle paraît irréalisable. Paul nous avait averti :

« Le langage de la croix, en effet, est folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent, pour nous, il est puissance de Dieu. Car il est écrit: Je détruirai la sagesse des sages, et l'intelligence des intelligents je la rejetterai. Où est-il, le sage ? Où est-il, l'homme cultivé ? Où est-il, le raisonneur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse du monde ? Puisqu'en effet le monde, par le moyen de la sagesse, n'a pas reconnu Dieu dans la sagesse de Dieu, c'est par la folie du message qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants. »¹

L'Éloge de la folie rejoint clairement la folie de l'Évangile, il ne faudra pas l'oublier quand les propositions de Jésus nous sembleront inapplicables et quand nous serons tentés de déclarer utopiques les chemins qu'il nous a ouverts.

Se situer face au désir mimétique

S'il n'est pas souhaitable de tuer le désir on l'aura compris, en particulier le désir mimétique, et s'il est avéré qu'il est à l'origine de la violence, nous sommes renvoyés à la nécessité d'inventer des comportements qui nous permettraient de vivre du premier sans tomber

¹ 1 Cor. 1, 18-21

dans la puissance destructrice de la seconde. L'entreprise est délicate et nous tenterons d'en dessiner les contours dans notre deuxième partie. La violence prend des formes tellement diverses, des plus sauvages aux plus subtiles, des plus sophistiquées aux plus brutales qu'il y a de quoi hésiter devant une trop grande simplification. Le problème reste de taille. Il n'est pas de ceux que l'on élimine par la seule bonne volonté. Le désir mimétique habite ceux qui cherchent à grandir, à s'imposer d'une manière propre, mais le résultat va le plus souvent à l'encontre du but recherché, vers l'indifférenciation et le besoin de similitude qui referment les sociétés et les personnes sur elles-mêmes. L'aplatissement de l'originalité des cultures et la standardisation universelle, loin d'amener la paix, font au contraire grandir les tensions.

La tendance à l'uniformisation serait même élevée au titre de vertu, puisque l'égalité fait partie de notre trilogie républicaine, comme condition, semble-t-il, d'une véritable fraternité. Peut-on imaginer une égalité qui ne garderait pas une certaine distance, qui prendrait en compte la différence, quitte à passer par la contradiction. Nietzsche fulminait déjà contre l'égalitarisme qui, en cherchant à mettre tout le monde sur le même niveau, interdit le progrès et l'épanouissement des capacités de chacun ; mais il était plutôt isolé parmi les bien-pensants qui prêchaient l'égalité de tous, au moins dans la théorie et le droit. Pourtant, la fraternité ne passe pas obligatoirement par la disparition des différences et par la renonciation à la construction d'une véritable individualité. L'exemple de Jésus nous servira de première approche dans ce sens, en manifestant que des possibles sont ouverts, avant que nous nous lancions dans les démonstrations plus directement rationnelles de notre deuxième partie.

Les pauvres

Le tout est de savoir ce que l'on entend par différence à préserver ou à gagner. La distance entre les riches et les pauvres est certes réelle, mais elle n'est que quantitative et en ce sens n'apporte rien. Les uns et les autres ne vivent que pour l'argent, les premiers pour en avoir davantage et les seconds pour gagner de quoi vivre. Ils ont souvent les mêmes obsessions de réussite, d'écrasement des autres, de mépris pour ceux qui ne sont pas comme eux. Quand ils sont repliés sur leur périmètre d'intérêt et qu'ils ne pensent qu'à profiter de chaque opportunité pour s'en sortir ou pour agrandir ce qu'ils possèdent, on ne peut pas parler de progrès en humanité. Les uns font volontairement le choix de la richesse et elle devient un idéal de vie, les autres sont victimes des événements et de leur situation concrète, soumis à un manque constant au sein duquel ils se débattent.

Si l'on excepte le fait qu'ils n'ont pas la même responsabilité dans leur situation, ni la même liberté d'agir, ils sont enfermés dans un état dont il vaut mieux se dégager si l'on veut grandir en humanité. Chacun vit sous le regard de l'autre et n'agit qu'en référence à la place qu'il peut gagner ; la violence est partout, souterraine ou manifeste, mais toujours tournée vers le profit, vers la prééminence à conquérir sur le monde ou sur son voisin. Seule la pauvreté choisie ou acceptée permet de se dégager du désir d'être comme l'autre ou de le dépasser, mais elle n'est pas naturelle et s'acquiert difficilement.

La pauvreté, pas plus que la richesse ne sont des gages d'humanité et ce n'est donc pas en prenant cette direction que l'on se détachera de la violence. Les Évangiles préfèrent mettre l'accent sur la différence entre les pauvres et les riches. Certes ils disent qu'il est plus difficile à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux, Mt 19,23, tellement il est encombré par ses préoccupations et la gestion de ce qu'il possède, mais au pauvre aussi il est demandé une démarche positive d'adhésion, à tout le moins en portant la tenue de noces (Mt 22,11). Les richesses étouffent la parole, nous dit la parabole du semeur, (Mt 13,22). Marie s'écrie de son côté : « il a comblé de biens les affamés, renvoyé les riches les mains vides », (Luc 1,53).

Être affamé et être pauvre sont deux situations qui ne vont pas obligatoirement de pair, si du moins on ne limite pas le désir aux seuls manques matériels.

Luc est l'évangéliste le plus virulent vis-à-vis des riches et de la richesse. Seul à proclamer les pauvres heureux, il n'hésite pas, juste après, à dire : « Malheur à vous les riches ! car vous avez votre consolation » (6,24). Le riche ne voit pas Lazare à sa porte (Luc 16,19). Et le jeune homme riche a du mal à tout quitter pour suivre le Christ (Luc 18,23). On ne trouve pas ce genre de condamnation chez saint Jean.

La différence de traitement entre les riches et les pauvres manque donc de clarté, en tout cas il n'est pas évident que la pauvreté soit une chance. Les pauvres sont prioritaires et le souci à leur porter assistance fait partie des urgences, tant pour les aider matériellement que pour leur annoncer en premier lieu la Bonne Nouvelle. En reprenant la citation d'Isaïe, Jésus fait de cette annonce un signe du Royaume qui est tout proche (Luc 4,18). Pour autant, les hommes dont la pauvreté est subie ne sont guère plus libres face à la vie, et ils ont du mal également à dépasser leurs violences. La prise de parti pour les pauvres, contre les riches est donc une démarche fondamentale parce qu'il est anormal que des hommes continuent de vivre de cette manière, mais personne ne cherche à leur ressembler ou à les présenter comme des modèles, pas plus qu'à faire de leur libération un préalable à l'évangélisation. Ce n'est pas de cette manière que les Évangiles proposent de faire leur révolution. Ils insistent certes sur l'aspect insupportable de la pauvreté et des exclusions, sans que le but soit pour autant d'accéder à la richesse, au pouvoir ou à l'aisance matérielle. Le projet n'est ni le nivellement par le haut, ni le nivellement par le bas que craignait tant Nietzsche, il est d'un autre ordre. Si l'on cherche une différence à maintenir et à faire vivre parce qu'elle serait une étape vers la paix, elle n'est pas à rechercher dans cette direction. Avec elle, nous sommes encore dans le domaine de la concurrence, de la comparaison, elle garde des relents de jalousie, de revanche, elle ne nous amène pas vers l'ailleurs que nous recherchons.

Les tout-petits

Une autre différence a davantage de chance de nous convenir si nous poursuivons notre recherche dans le sens de l'Évangile. Elle propose de placer la solution que nous cherchons sur des bases que nous ne cesserons plus d'explorer désormais en suivant en cela les injonctions de René Girard. Nous la trouvons en Luc :

Les 72 revinrent tout joyeux, disant : « Seigneur, même les démons nous sont soumis en ton nom ! » Il leur dit : « Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair ! Voici que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds serpents, scorpions, et toute la puissance de l'Ennemi, et rien ne pourra vous nuire. Cependant ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis; mais réjouissez-vous de ce que vos noms se trouvent inscrits dans les cieux » (10,17-20).

Les 72 disciples reviennent enthousiastes de leur première expérience de mission. Tout a parfaitement fonctionné et ils sont eux-mêmes étonnés de ce qu'ils ont pu faire. Jésus tempère un peu leur excitation, mais Luc poursuit en le montrant bouleversé lui aussi et réagissant d'une manière forte :

« À cette heure même, il tressaillit de joie sous l'action de l'Esprit Saint et il dit: "Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir » (10, 21).

La distinction n'est plus entre les riches et les pauvres, comme précédemment, mais entre les sages et les intelligents d'un côté, « les tout petits » de l'autre. Cette proclamation est faite avec une solennité dans le propos qui impressionne et peut surprendre. Elle dément l'apparente banalité de la réflexion par la mention de la Trinité, relativement rare dans une formule aussi ramassée. Que le Père soit présenté dans toute sa majesté, comme Seigneur du ciel et de la terre, que Jésus tressaille de joie sous l'action de l'Esprit, tout concourt à donner un relief particulier à ces quelques lignes de l'Évangile de Luc. Le parallèle existe bien chez Matthieu 11, 25, mais il n'y est pas précisé que Jésus tressaille de joie et il n'est pas fait mention de l'Esprit Saint, ce qui limite singulièrement la force du message et le rend moins solennel. Ce passage prend un relief particulier qui dépasse le simple compte-rendu de mission auquel on aurait pu s'attendre.

Le fait que Jésus se tourne juste après vers ses disciples pour les déclarer heureux semble démontrer que ce sont eux qui sont désignés comme étant les « tout-petits » alors qu'ils seraient en droit de se prendre au sérieux après ce qu'ils ont accompli. La distance féconde, mise en lumière avec une force que l'on trouve peu souvent chez Jésus, se situe donc entre les sages et les habiles, et les disciples. Les riches sont certainement à classer dans la première catégorie tant ils font preuve d'habileté pour accroître leur avoir, mais ils ne sont pas les seuls et ne sont pas visés prioritairement. Il est plus que probable que le texte évangélique désigne d'abord ceux qui se sont opposés à Jésus parce qu'ils possédaient le savoir, étant des spécialistes de la Loi et des Prophètes, et ils utilisaient leur position dominante pour prendre également le pouvoir dans la société. Ils ont rapidement pris position contre Jésus dont la liberté les choquait et dont le manque d'ambition humaine les déconcertait ; il leur semblait impossible de faire d'un tel homme un allié utile dans les rapports de force. Ils sont donc les premiers visés, en même temps que ceux qui ne se sont pas ouverts à la parole, à la manière des « tout-petits ».

Le Père est désigné comme le premier acteur : « Tel a été ton bon plaisir ». La formule est surprenante pour dire l'a priori positif du Père pour les petits, contre ceux qui prétendent le connaître et parler en son nom. Ce choix de comportement ne trouve pas de justification puisqu'il est présenté comme le fait du bon vouloir divin, une priorité donnée sans qu'il soit demandé à Dieu d'en justifier le pourquoi, comme s'il s'agissait d'une évidence.

Les préférences de Dieu sont tellement marquées qu'il empêche les sages et les savants de découvrir ce qui se passe. La tournure de la phrase rappelle les formulations de l'Ancien Testament. La cause première de l'aveuglement des sages et des savants, encombrés par des connaissances qui les rendent incapables de s'ouvrir à la nouveauté de la Parole, n'est pas attribuée à eux mais à Dieu même qui répugne à se révéler à ces personnages. Ils sont rejetés et désignés comme l'origine de la montée de la haine contre Jésus et de la résistance à l'accueil de la Bonne Nouvelle.

La formule : « avoir caché cela » sort donc de l'ordinaire et prend un relief particulier à cause de son aspect choquant. On pourrait croire le démonstratif « cela » vague, sauf qu'il désigne en l'occurrence la découverte des prémices du Royaume que viennent de faire les disciples au cours de leur première mission évangélisatrice. Ce n'est pas une connaissance intellectuelle qui leur a été accordée, du même ordre que celle que se sont forgés les sages et les intelligents, mais l'expérience concrète de l'efficacité de leurs débuts dans le ministère d'annonce de la Bonne Nouvelle. Ces succès les ont enthousiasmés tout comme leur récit remplit de joie leur maître.

Leur expérience tranche par rapport à la connaissance des riches, des sages et des habiles qui, elle, est toute entière menée par le désir mimétique. Ces derniers comptent sur leurs propres capacités, sur leurs connaissances et le pouvoir qui leur permettent de s'imposer à la majorité. Ils sont obligatoirement dans un rapport de violence parce qu'ils veulent prendre le dessus, convaincre, dominer. Ils comptent sur eux-mêmes, contrairement aux tout-petits qui ne peuvent prétendre à aucune domination du fait de leurs capacités propres. Les premiers sont sûrs d'être dans la vérité, et c'est cette conviction qui leur donne la force nécessaire pour affronter leurs contradicteurs et ceux qui dévient de la voie droite. Les tout-petits sont obligés de faire confiance à la puissance de Dieu, et leur succès est davantage le fruit de la force propre à la Parole que celui de leur capacité de persuasion. Ils sont conscients qu'aucun des miracles qu'ils ont accomplis ne peut être attribué à leurs qualités.

Les disciples ne défendent pas leurs convictions. Ils se contentent de porter un message qu'ils transmettent sans se mettre en avant personnellement. Le sens de leur comportement va en sens contraire d'une démarche mimétique. Leur efficacité vient de ce que leur action est dans la ligne du bon vouloir de Dieu et c'est lui qui en est l'origine. Ils sont partis gratuitement, sans esprit de conquête et semblent surpris eux-mêmes du succès de leur mission. Jésus cependant prend soin de calmer leurs ardeurs pour qu'ils ne confisquent pas à leur compte les merveilles qu'ils ont accomplies. Pourtant, elles sont bien là et Jésus le déclare : « Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair ! » (Luc 10,18), phrase que René Girard a reprise en titre pour l'un de ses ouvrages, ce qui confirme son importance à ses yeux.

Un tel foisonnement d'indices conduit à penser que nous sommes devant un passage capital où deux modes d'existence sont mis en présence et opposés. Ils ont clairement un lien avec la question que nous traitons, puisque les sages et les intelligents sont à l'origine de la cabale montée contre Jésus. Ce sont eux qui ont fait monter la tension tout au long de sa vie publique. Ils se sont rapidement aperçus que la Bonne Nouvelle dont il était porteur n'était pas bonne pour eux, pas plus que le style de vie qu'elle impliquait. Comme ils étaient dans un esprit de conquête politique et religieuse, la prédication de Jésus sur un Royaume qui n'était pas de ce monde ne leur convenait pas. Le système qu'ils avaient mis en place et dont ils étaient les garants ne tenait pas face à la liberté totale de Jésus : celui-ci ne voulait pas s'embarrasser du carcan d'une loi ou d'une prise de pouvoir politique qui réduisait trop ses ambitions, puisqu'il prétendait sauver le monde. Quand on a de telles prétentions, on ne se satisfait pas de pratiques se limitant à encadrer les violences extrêmes qui empêchent les débordements excessifs et ne cherchent à sauver qu'un petit nombre d'adeptes scrupuleux.

Le but de Jésus est de faire tomber Satan du ciel, de mettre fin à sa domination et, en particulier, à l'honneur qu'on lui fait en le personnifiant et en faisant de lui un adversaire de Dieu, dans le ciel. Il faut qu'il disparaisse et, pour cela, il est nécessaire de réduire à néant les comportements qui lui donnent un semblant d'existence. Les sages et les intelligents font à leur manière la promotion d'une violence mimétique. Ils sont pleins d'eux-mêmes, sûrs de la vérité qu'ils défendent et de la légitimité du pouvoir qu'ils exercent ; ils entrent systématiquement en conflit avec quiconque n'est pas de leur avis. Ceux qui sont en relation avec eux sont tentés de s'opposer à leur manière d'être parce qu'ils se sentent condamnés. Il est impossible de les aborder sans violence, soit que l'on se soumette à leur pouvoir et à leurs arguments, soit que l'on fasse des propositions contraires. On les accepte ou on les refuse, on est convaincu ou on polémique : quoi que l'on fasse, on entre en

conflit, comme avec les intégristes de tous les temps devant qui il est difficile de rester serein. Satan est encore en première ligne dans son rôle de semeur de discorde, et ceux qui veulent le vaincre en s'affrontant à lui ne font que renforcer sa position.

La manière d'être des disciples est tout autre puisqu'ils n'ont rien de personnel à défendre. Ils sont sans pouvoir, sans loi, sans argent à gagner ou à perdre, sans communauté à maintenir en vie. Ils sont porteurs d'un message qui les dépasse et qu'ils ne maîtrisent pas totalement et même leur efficacité leur échappe ! Ils sont habités par une force qui leur permet de faire des miracles, quasiment malgré eux et à leur grand étonnement. Ils reviennent vers Jésus comme des enfants, émerveillés de ce dont ils ont été capables et avertis par lui de ne pas se prendre trop au sérieux, de ne pas s'attribuer le mérite de leurs exploits. Ils sont dans une autre dynamique que ceux qui font du prosélytisme en comptant sur leur force de conviction. Il est possible qu'ils provoquent des réactions négatives, mais ils sont ailleurs et ce qu'ils proclament ne peut être l'objet d'une polémique les concernant puisque cela ne vient pas d'eux.

En agissant ainsi, ils sont de vrais disciples de leur maître qui vit lui-même par un autre, sortant ainsi du désir mimétique. Jésus prend à son compte le mode de vie qui se manifeste dans le comportement de ses disciples parce qu'il est aussi le sien. Il le reconnaît : « tout m'a été remis par mon Père, et nul ne sait qui est le Fils si ce n'est le Père, ni qui est le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler » (Luc 10, 22). Il n'a rien à défendre qu'il aurait en propre puisque tout lui vient du Père et qu'il ne vit que par lui. Entre son Père et lui, comme entre lui et ses disciples, il n'y a pas le phénomène décrit plus haut du disciple qui finit par rejoindre son maître en envisageant de le dépasser ou de prendre sa place. Le Père ne retient rien, il donne tout et en permanence parce qu'il n'a rien à craindre de ceux à qui il donne la vie. Le Fils, comme ses disciples, est incapable de jalousie dans la mesure où il a conscience qu'il n'est rien sans la vie qui lui vient du Père. Il est impossible de rejoindre la source de laquelle nous recevons ce que nous sommes, encore moins de la dépasser, et ce serait se renier soi-même que de se couper d'elle en se privant de son élan. Le désir mimétique est débarrassé de sa composante violente par une telle attitude qui fait passer de la compétition à l'acceptation du don.

On peut citer ici la magnifique hymne de Saint Paul :

« Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes. S'étant comporté comme un homme, il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom, pour que tout, au nom de Jésus, s'agenouille, au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue proclame, de Jésus Christ, qu'il est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Philippiens 2, 6-11).

Pas de misérabilisme dans cette attitude ni de refus de la vie, ce serait plutôt le contraire. Au delà du style de vie effectivement choisi par Jésus, le texte est une invitation faite aux disciples de se comporter ainsi afin de sortir des impasses où mène le désir de vaincre, de dominer, de prendre le dessus sur les autres. Le but n'est pas de disparaître en devenant insignifiant mais au contraire, à la manière de Jésus, d'être exalté, de dépasser infiniment nos limites. Nous rejoignons le désir de l'humanité, depuis Adam, de devenir comme Dieu, et que toute créature au ciel, sur terre et dans les enfers reconnaisse ce Royaume qui vient et dont nous faisons partie, dont nous avons fait notre attente centrale. Mais au lieu de l'obtenir par la force, en essayant de l'arracher à une divinité réticente, ou par la supériorité

de nos vertus nous l'attendons comme un cadeau offert à celui qui reconnaît qu'il ne se donne pas la vie et qui se comporte en fils.

Paul en a fait le centre de sa prédication parce qu'aussi il l'a vécu dans sa chair d'une manière particulière. Il était formaté, lui qui était juif et même Pharisien, sujet de la loi ; il était également marqué par la philosophie grecque qui lui avait appris à penser ; il était enfin citoyen romain, membre d'une nation qui dominait le monde connu et qui lui avait donné une organisation inédite. Il se reconnaissait trois pères : le Père éternel, la Raison universelle et le Droit qui ouvre à tous la possibilité de devenir un homme libre. Il avait tout ce que l'on peut attendre d'un intégriste, sûr de son bon droit et de son héritage, persuadé d'être dans la vérité et de se conforter à elle, dans une parfaite bonne conscience. Héritier de ces traditions et fier de l'être, il était prêt à vivre selon elles, quitte à ce que ce soit dans la violence. Il avait commencé à vivre selon la forme traditionnelle du père qui impose les bons choix de vie à ses enfants tout comme il les avait lui-même reçus de son propre père.¹

La rencontre du Ressuscité sur le chemin de Damas l'a complètement retourné comme seuls les hommes entiers peuvent l'être. L'énorme différence est que ce virage à 180° n'a pas fait de lui un nouveau père et ne l'a pas placé dans des certitudes nouvelles qu'il est possible de transmettre avec assurance. Ce n'est plus une loi, un droit, une sagesse qui structurent sa vie, même s'il ne les a pas reniés, mais la référence à une personne. La certitude d'être dans la vérité conduit à agir en père investi de la mission de contrôler ceux qui sont sous sa responsabilité. Le « meurtre du père » fait en général de celui qui était fils un nouveau père qui prend la place de celui qu'il a effacé pour, finalement, se comporter de la même façon que lui. Il est difficile de rompre avec la manière de faire que l'on a toujours connue, de sortir des traditions dans lesquelles nous avons été formés.

Paul l'a fait. Lui qui avait trois pères a su rester fils quand il a été retourné par Jésus. Il a découvert l'humilité, la manière de ne plus imposer par la force ce à quoi l'on croit, mais de laisser parler celui dont il transmet le message en s'effaçant derrière lui. Paul n'est plus le conquérant qu'était Saul, il annonce la Bonne Nouvelle en vrai disciple en acceptant d'être roué de coups, méprisé, raillé. Il part quand la situation devient impossible, persuadé que ce qu'il a semé continuera à pousser parce qu'il ne s'agit pas de sa parole mais du dynamisme de l'esprit de Dieu. Il accepte d'être dans les fers si c'est son lot pour avoir été disciple.

Jésus, Paul, les disciples, les apôtres, aucun ne veut prendre la place du père, aucun n'entre dans le cercle de la violence mimétique. Ils se veulent des fils et le restent, sans pouvoir parce que tout pouvoir vient du Père. N'ayant rien à défendre, ils n'entrent en conflit avec personne, se contentant de vivre de leur mieux à l'image de celui qui leur donne la vie. Tout ne se passe pas sans violence autour d'eux, bien au contraire, leur manière de refuser obstinément les affrontements stériles met hors d'eux ceux qui cherchent à s'imposer par la force. Mais ils restent fidèles à la ligne tracée, confiants que la voie qu'ils ont prise est la seule à mener à une humanisation complète parce qu'elle porte le refus de se mettre à la place de Dieu.

Satan dans ces conditions n'a plus aucune chance, il ne peut se maintenir dans un ciel, il tombe comme l'éclair pour disparaître totalement, il s'évapore comme une fumée. Quand

¹ Je m'inspire ici d'une excellente présentation de Saint Paul faite par Michel Serres dans *Rameaux*, Le Pommier, Paris, 2004. P 77 et suivantes.

les hommes ne sont plus centrés sur eux-mêmes et qu'ils abandonnent leur désir de dominer, d'exister dans l'indépendance et de s'imposer par leur propre intelligence ; quand ils ne ressentent plus les autres comme une menace puisqu'ils tiennent la vie d'ailleurs, ils atteignent alors la totalité de la liberté et sortent de la violence. Cette sortie ne dure en général qu'un temps pour les disciples, tant le bain de violence dans lequel ils sont plongés est prégnant, mais ils font au moins l'expérience, en général fugace, que cette manière d'être est possible. Jésus est le seul à l'avoir pleinement assumée. C'est en cela qu'il nous montre la voie en nous invitant à nous y engager de notre mieux.

On pourrait croire alors que tous les problèmes sont résolus, que Jésus nous ayant montré la voie il suffit de le suivre et de transformer la société progressivement en sortant de la violence mimétique. Malgré le caractère temporaire de nos succès et l'étroitesse de nos initiatives, il est envisageable que la raison l'emporte un jour et que Satan, une fois défait, finira par disparaître une fois pour toutes. Une question demeure pourtant qui tempère ce relatif optimisme : comment se fait-il que Jésus soit mort sur une croix ? Si donner l'exemple, montrer les bonnes manières de faire, nous parler d'un Père qui nous aime et qui est la source de notre vie suffisait, Jésus aurait pu se contenter d'un simple passage sur notre terre. Or, non seulement sa prédication n'a pas entraîné une adhésion unanime, mais de plus elle s'est montrée incapable de contenir la violence, elle l'aurait même poussée à l'extrême. Signe que les bonnes paroles et quelques exemples ne suffisent pas à inverser le mouvement, surtout dans un contexte de silence de Dieu. Le bain de violence dans lequel nous sommes plongés résiste aux bons sentiments et aux actes qui n'engagent pas totalement leur auteur.

Cela signifie que voir le bout de la route, mis en lumière par l'exemple de Jésus et des disciples que nous venons d'esquisser n'est pas atteint. Certes, garder l'espérance dans l'éventualité d'une sortie de la violence suppose que nous soient racontées quelques expériences de ce qui a été réalisé par d'autres. Que certains y soient parvenus, même si cela a coûté cher à la plupart, est la preuve que la voie est ouverte et que la permanence de la violence n'est pas une fatalité. Il y a tellement de discours défaitistes appelant uniquement à tolérer la violence et à la contourner que nous avons besoin des récits qui, à l'inverse, rapportent la vie d'hommes qui ont réussi à la combattre efficacement. Les Écritures ainsi que la tradition de l'Église nous en fournissent un certain nombre. Pour autant, il ne s'agit pas de les imiter ni d'entrer en compétition avec eux, ce qui serait retomber dans la violence mimétique, mais d'explorer à notre manière les chemins qu'ils ont ouverts.

Nous verrons les moyens mis en œuvre par l'humanité pour se débarrasser de la violence ; devant leurs échecs relatifs, il nous faudra revenir sur les chemins de Jésus. Si sa vie n'a pas été un modèle de réussite selon nos critères humains, elle nous permet du moins de penser qu'un autre avenir est possible, surtout si l'on croit en sa résurrection comme un sceau divin authentifiant le bien fondé des choix qu'il a faits et qu'il nous propose de faire à notre tour.

Deuxième partie

À la recherche de remèdes à la violence

Éclairés par la fréquentation des mythes et par diverses observations, nous avons acquis la conviction que la violence était le problème principal de l'humanité, depuis ses débuts. Elle n'est pas seulement un phénomène désagréable, elle menace la survie de l'espèce et les nouvelles armes ont donné à cette éventualité une dimension très concrète. De plus, depuis une période récente, l'écologie est la prise de conscience du danger que représentent pour notre planète dans sa totalité les comportements irresponsables de l'homme. Si la violence n'est pas l'apanage des hommes puisqu'on la trouve chez les animaux, elle atteint rapidement des limites préoccupantes chez les premiers, nous l'avons vu, puisqu'elle n'est pas dirigée essentiellement vers les autres espèces mais qu'elle menace le réel dans son entier. Dans le monde animal, il est rare que l'on assiste à des luttes à mort au sein d'un groupe d'une même race. Les menaces en restent, la plupart du temps, à des manœuvres d'intimidation qui durent jusqu'à l'abandon d'un des protagonistes. Il n'en est pas de même avec l'homme, capable de pousser son agressivité jusqu'à la mort de son ennemi et dont le ressentiment ne s'efface pas après qu'il ait connu la défaite. Le désir de vengeance est aussi le propre de l'homme. Pour protéger de l'extinction le genre humain les hommes se sont dotés de lois et de coutumes, manières efficaces de maintenir de l'ordre dans un groupe et d'éviter le pire.

1 Le tournant de la loi

Pour prendre un exemple, Hobbes et Rousseau, que nous avons déjà rencontrés, ont essayé de comprendre sur le plan philosophique la manière dont les sociétés mettent en place des pratiques qui contrôlent la violence et permettent aux hommes de vivre dans une tranquillité suffisante, délivrés de l'angoisse de devoir tuer ou d'être tués. Ils ont évoqué un « Contrat social ». Sans doute est-il peu probable que les hommes aient été suffisamment lucides, à un moment donné de l'histoire, pour se réunir et décider de prendre des dispositions communes raisonnables afin de mettre fin à la guerre de tous contre tous. Les chemins pour parvenir à une telle entente ont dû être particulièrement tortueux et passer par de multiples échecs et des réussites partielles. Le « Contrat social » est une fiction, mais il est vrai que de tels modes de régulation existent et que pratiquement toutes les sociétés ont délégué le pouvoir de gouverner à un petit nombre de personnes, tout en souhaitant les contrôler, plutôt que de poursuivre dans des affrontements sans fin.

Rites et interdits dans les sociétés traditionnelles

L'organisation d'une société, de la plus grande à la plus petite, suppose la mise en place de règlements, écrits ou oraux, acceptés par la majorité et transmis de génération en génération. Il n'existe pas de groupes humains dépourvus de rites, d'interdits, de lois. Ils sont indispensables pour prévenir les dérives du quotidien et encadrer les velléités de débordement. Le but dernier est de mettre en place une structure permettant à chacun de se situer, de trouver sa place et de s'y maintenir. Le danger que ces pratiques combattent est que tout le monde soit semblable au point que les rôles deviennent indéfiniment interchangeables, avec le risque d'aboutir ainsi à l'anarchie et au chaos. La hiérarchie sociale donne à chacun une position par rapport aux autres individus de la communauté. J'ai des supérieurs et des inférieurs, je connais les devoirs que j'ai à respecter et les droits que je peux revendiquer. Une certaine assurance en découle, gage d'ordre et de stabilité.

Tant que la majorité des personnes reste à la place qui lui est attribuée la violence est encadrée par ces pratiques. Les rites, dans les sociétés traditionnelles, organisent la cohésion du groupe et la célèbrent ; ils rappellent à chacun son appartenance et ses

responsabilités. De même, les interdits, les tabous personnels ou familiaux installent les individus à une place particulière et empêchent la confusion. Chacun y gagne une dimension propre et trouve une identité personnelle dans un ensemble dont il reconnaît faire partie, comme une pièce dans un puzzle. Les membres du groupe s'imaginent comme des éléments inclus dans un ensemble dont ils sont essentiellement solidaires comme les fils d'une pièce d'étoffe, tout en se pensant dans une relative autonomie. Le quotidien est défini, l'avenir est très peu ouvert et dépend presque exclusivement des espaces laissés par la mort des gens en place, il n'y a guère d'alternatives de proposées. Quant au passé, il est la référence ultime, ce qu'il faut reproduire en évitant les infidélités aux règles instaurées par les ancêtres. Bergson en parlait dans *Les deux sources de la morale et de la religion* comme de sociétés fermées, ce qui peut être considéré comme un jugement négatif. L'avantage de cette fermeture, de la référence constante au passé et de la forte structuration par la coutume est pourtant que ces pratiques conduisent à une remarquable stabilité. Ces sociétés se révèlent incapables d'évoluer, et quand elles sont contraintes au changement du fait des mutations de leur environnement, elles le font lentement, en masquant ces modifications par la référence maintenue à la tradition. Mais l'effet recherché est atteint : garantir la paix dans la tranquillité des échanges, quoi qu'il arrive.

La société acquiert par là une cohérence immobile, tant dans les relations sociales que dans la succession des générations. Tout le monde connaît sa place et les charges qui lui sont afférentes. Seul un fou oserait aller contre l'ordre établi ou se désolidariser du groupe et encore, la place du simplet est prévue elle aussi dans le village. Chez nous, la société féodale était de ce type et seule la Révolution a bousculé l'ordre établi en remplaçant la référence à la naissance, immuable, par la considération de chacun selon sa richesse, plus sujette aux changements. Dans les sociétés qui sont restées dans un système archaïque l'immobilisme est toujours aussi fort.

Dans ce dernier contexte, un jeune qui a fait des études d'agriculture ne pourra pas appliquer ce qu'il a appris en revenant dans son village soumis à la tradition. Ce n'est pas que le progrès proposé ne soit pas reconnu comme pouvant apporter un plus. Le problème n'est pas dans l'ignorance mais dans la peur devant le danger que représentent pour la société les changements envisagés. Un jeune ne peut pas s'octroyer une responsabilité importante, ni prétendre à une compétence qui ne soit pas héritée des anciens, il ne peut être à l'origine de rien. Seul un vieux peut prendre des décisions et il le fera en général en référence à ce qui s'est toujours fait puisqu'il est le gardien de la tradition. Un jeune qui propose des changements introduit la confusion, il mélange les rôles, il change les références. Si tout le monde peut prendre la place du chef, pire encore celle des ancêtres, la porte est ouverte à la violence, de tels comportements modifieraient les structures traditionnelles et mettraient en danger la stabilité.

C'est bien ce qui s'est passé dans nos sociétés occidentales où le désordre a régné à partir du moment où les privilèges basés sur la naissance ont été remplacés par d'autres basés sur la propriété et sur l'argent. Tant que le pouvoir est héréditaire, chacun est censé rester à sa place depuis le noble jusqu'au serf en passant par l'artisan. Tout change à partir du moment où quelqu'un d'un peu débrouillard peut acquérir un pouvoir grâce à ses initiatives. Vient un moment où il est nécessaire de choisir entre la nouveauté qui apporte un progrès tout en bousculant les habitudes et la tradition qui apporte la stabilité en faisant obstacle aux perturbateurs comme aux innovations. Ceci dit, même une société ouverte n'est pas aussi égalitaire qu'elle veut bien le dire, elle va rapidement absorber les électrons libres et créer une hiérarchie nouvelle qui instaurera une nouvelle stabilité. Malgré tout, pendant un temps, les frontières s'estompent, les rôles perdent de leur évidence et les conflits éclatent.

La lutte des classes est caractéristique d'un monde dont les structures ne sont pas figées ; la concurrence acharnée que se livrent les personnes, les institutions ou les groupes manifeste l'instabilité d'un monde ouvert, aux frontières changeantes. Parler ainsi n'est pas prendre parti pour ou contre notre société, mais constater qu'elle ouvre la porte à une violence sans cesse prête à surgir à tous les niveaux. Elle va à l'encontre de la sagesse des générations qui se sont efforcées de mettre en place des barrières capables de contenir la violence. Plus nous allons et moins les situations sont définitives. Même la dissuasion atomique ou l'équilibre des blocs sont inopérants devant la dissémination nucléaire et l'émiettement des puissances. Puis vient un temps où tout se fige à nouveau, où l'on se remet à parler de fatalité. Les situations sont vues comme intangibles, les puissants parviennent à imposer leur suprématie, tout s'arrête jusqu'au prochain ébranlement.

Dès que les positions réciproques perdent leur évidence, la violence pointe de partout, chacun rêve de puissance, de pouvoir, de richesse et la violence mimétique se donne libre cours, celle d'Al-Qaïda comme celle du petit chef qui voit son supérieur affaibli. Il n'est plus impensable que l'Islam prenne la première place, que la charia devienne une référence pour tous. La suprématie des États Unis d'Amérique, un moment incontestée, est bafouée par des États a priori beaucoup plus faibles ; la Russie, un moment laminée, prétend à nouveau à une place privilégiée dans le concert des nations... Nous sommes loin de la situation des sociétés traditionnelles où, malgré la succession des générations, chacun reste à sa place. Quand rien ne bouge, que les structures sociales se reproduisent d'une génération sur l'autre, les nouveaux venus prennent leur tour à la place des anciens, sans bousculer ce qui est établi, le groupe est sans histoire dans tous les sens du mot.

Rien n'est absolument immuable pourtant et la violence reste tapie, prête à resurgir si l'occasion se présente. Après des siècles de structurations de la société, de règles, de rites, de hiérarchie, il semble que l'on en revienne parfois à l'homme naturel tel que Hobbes le pensait : un homme qui est un loup pour l'homme ou un dieu quand le faible accepte de se soumettre à un plus fort que lui qu'il considère comme un supérieur incontestable. Les civilisations qui permettaient à chacun d'entretenir des relations pacifiées avec son entourage perdent de leur pouvoir organisateur et pacificateur. Personne ne souhaite revenir en arrière, mais il semble bien que la violence s'étende. La tentation est alors de se fermer à nouveau à l'intérieur des limites que l'on parvient à maîtriser.

Des règles à destination restreinte

Le propre des rites, des coutumes et des interdits des sociétés traditionnelles est de ne s'appliquer qu'à un groupe limité. Ils fonctionnent plus difficilement quand la mondialisation fait craquer les frontières. Dans une société fermée, si les habitants du pays sont soumis à des règles strictes encadrant la quasi-totalité des aspects de leur vie, les étrangers jouissent d'une plus grande liberté. Ils ne sont jamais considérés comme faisant vraiment partie du pays, de la communauté nationale ou ethnique. Ils ne sont donc pas soumis aux mêmes impératifs ; en même temps ils sont porteurs d'un ferment qui risque de faire éclater les structures qu'ils côtoient et engendrent la méfiance.

Les lois ont pour but de maintenir la cohésion de la société. En empêchant la confusion des rôles, elles maintiennent des différences et réfrènt les velléités d'indépendance de ceux qui ont envie de quitter la place qui leur est assignée. L'étranger est un danger moindre pour un groupe dont il ne fait pas partie, dont il est toujours soigneusement écarté, même s'il est accueilli, respecté, envié. Les transgressions auxquelles il se laissera aller seront vues avec une certaine réprobation, mais elles sont sans conséquence réelle sur le groupe et sa cohésion, aussi longtemps que l'équilibre global est maintenu. Les lois sont pour les gens du

pays ou les membres de l'ethnie. L'étroitesse de leur vision de la solidarité nationale et humaine conduit les membres du groupe à une grande tolérance vis-à-vis de celui qui est différent. S'il se montre dangereux, il sera toujours temps de l'expulser, ce qui se fera sans grande conséquence sur la société.

Les règles d'une société particulière sont faites pour les « hommes », c'est-à-dire ceux qui font partie du groupe depuis leur naissance. Ceux qui n'en sont pas issus ne peuvent pas prétendre au statut de membre à part entière, et les obligations communes ne s'appliquent pas à eux. Ils pourront donc créer des rapports d'autorité non traditionnels, changer les habitudes, proposer d'autres modes de travail, se lancer dans des initiatives originales. Ils ont le loisir de créer des entreprises fonctionnant sur la base de méthodes nouvelles ; ils peuvent y imposer une hiérarchie qui tranche avec les habitudes et induire par là des modes de vie différents... Quoi qu'ils fassent cependant, rien n'ébranlera notablement l'ordre traditionnel. Par contre, personne dans le groupe ne sera assez libre pour prendre un jour leur place et leur succéder.

Ils sont suivis par les gens du pays tant qu'ils sont sur place, mais dès leur départ, les structures traditionnelles reprennent le dessus. Les chefs qui avaient mis en sommeil leur pouvoir ancestral reprennent leur domination. Le danger serait trop grand d'assimiler dans les structures de la société les rapports humains mis en place par des étrangers de passage. Le risque est de replonger le groupe dans l'anarchie et la violence si l'on quitte la sécurité des formes anciennes d'organisation et il n'est pas toujours écarté.

Les changements viendront peut-être un jour, par les jeunes qui se détournent des structures de leurs pères et aspirent à une promotion personnelle. Chez eux, la notion de progrès finira par remplacer celle de tradition. Mais ce sera long. Le christianisme quant à lui, en ouvrant la notion de fraternité à l'ensemble de l'humanité tend, à sa manière, à faire penser que tous les hommes sont semblables en dignité et en devoirs. Il donne un poids de plus aux droits de l'homme. Mais la peur de la violence est tellement grande que les personnes, prises dans ces structures héritées des anciens, craignent de s'en écarter.

De notre côté, nous avons tellement l'expérience des problèmes qui découlent de la perte des repères que nous hésitons parfois à leur donner tort. Il se trouve bien des gens pour saluer les mérites des structures traditionnelles avec un semblant de nostalgie. On loue leur stabilité, la beauté des rapports à la nature qu'elles induisent, on salue la simplicité supposée des relations et l'innocente simplicité des religions qu'elles supportent. Personne ne souhaite rejoindre leurs façons de vivre, mais beaucoup font l'éloge des hommes des sociétés traditionnelles, non sans relents de racisme, comme appartenant à un paradis perdu qu'il faudrait préserver des contaminations externes. Si l'on ne veut pas participer aux délires qui proposent de faire entrer des peuples entiers dans des musées, comment les conduire vers l'universalité des droits de l'homme ou vers la fraternité universelle en Jésus-Christ sans déchaîner des violences mimétiques ?

Le Décalogue Ex : 20

Les dix commandements de la Bible sont censés représenter un modèle de législation capable de concentrer l'essentiel des règles communes à tous ; ils sont un peu à l'image de ce que seront plus tard les « droits de l'homme » issus de la Révolution. Ils prétendent à l'universalité et, en ce sens, vont plus loin que les coutumes dont nous venons de parler. Ils cherchent pourtant eux aussi à encadrer la violence et à en empêcher le développement anarchique. Ils constituent une sorte de charnière entre les premiers essais de régulation et les lois que nous connaissons. René Girard s'intéresse en particulier aux cinq derniers pour montrer l'évolution importante qu'ils apportent, les quatre premiers étant en référence à

Yahvé alors que les autres concernent les relations entre les hommes. Autre originalité, il invite à les lire en partant du dixième. Les commandements six, sept, huit et neuf, qui concernent le meurtre, l'adultère, le vol et le faux témoignage (on pourrait ajouter le cinq qui parle du respect dû aux parents mais il ne le mentionne pas) sont brefs et donnés sans commentaire, comme des urgences à respecter pour éviter les dérives dans une société.

Il est évident pour tout le monde que si l'on commence à tuer, à commettre l'adultère, à voler ou à mentir, plus aucune vie sociale n'est possible, le Décalogue en cela ne dit rien de nouveau. Le texte de Ex 20 se contente de les citer dans l'ordre de gravité, sans faire montre d'originalité : les règles, les coutumes et les tabous vont dans la même direction. La nouveauté soulignée par Girard vient avec le dixième commandement qui va plus loin puisqu'il met en lumière la cause de la gravité de ces excès : le rapport au prochain. Jésus souligne encore l'accent mis sur le prochain quand il cite les commandements et met une équivalence entre le premier « tu aimeras ton Dieu » et le second « tu aimeras ton prochain comme toi-même ». L'insistance de Jésus sur la correspondance entre ces deux facettes de l'amour est d'autant plus remarquable que le deuxième commandement dont il s'agit ne fait pas partie des dix commandements tels qu'ils sont cités dans le livre de l'*Exode*, il est tiré du livre du *Lévitique* 19,18 où il ne vient même pas en second. Jésus fait le lien sans doute avec une tradition rabbinique de son temps qu'il prend à son compte, en tout cas il fait du neuf.

Girard, avec sa lecture du dixième commandement qui met l'accent sur le prochain, rejoint donc le rapprochement fait par Jésus entre les deux passages de la Bible, celui de l'*Exode* et celui du *Lévitique*, quand il les dit semblables ; la préoccupation est la même. L'intérêt du dernier commandement, plus long que les précédents, est qu'il commence par une énumération de ce qu'il ne faut pas prendre, mais que très vite, se rendant compte de l'impossibilité de la tâche, il renonce à l'exhaustivité :

« Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain. Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son boeuf, ni son âne, rien de ce qui est à ton prochain » 20,17.

Le texte, donc, conclut par un : « rien de ce qui est à ton prochain » parce que c'est réellement ce dernier le problème et non ce qui peut être pris. La matérialité de la faute est secondaire, c'est parce que la maison, la femme, le serviteur et le reste sont à mon prochain que j'ai envie de les avoir. Ce qui est condamnable est bien le désir mimétique qui me pousse à posséder ce que je vois à côté de moi, je veux l'enlever à mon prochain pour me le réserver en propre, même si par ailleurs j'ai tout ce qu'il me faut. Un désir équivalent ne serait pas obligatoirement condamnable, j'ai effectivement le droit de m'approprier ce qui n'est à personne, de prendre femme, de grandir en profitant de ce qui est à ma disposition. J'entre dans un cycle de violence quand je me mets en opposition avec mon voisin, que je cherche à le dépouiller, à le dominer ou à prendre sa place.

Je sors alors d'un système de relations apaisé ; je commence à avoir envie de le tuer, de prendre sa femme, de le voler ou de médire. Dans le cas contraire, les commandements précédents n'ont plus de raison d'être parce qu'ils deviennent évidents : si j'entretiens de bonnes relations avec mon prochain je n'ai aucune envie de faire du mal à quelqu'un que je respecte et dont je n'envie rien. Le dixième commandement est donc effectivement la clef de la deuxième moitié des prescriptions du Décalogue et Jésus a tout à fait raison de dire que l'amour du prochain résume, en lien avec l'amour de Dieu, la Loi et les Prophètes. C'est ce que lui déclare le scribe de l'évangile de Marc (12,32-33) : *« Fort bien, Maître, tu as eu raison de dire qu'il est unique et qu'il n'y en a pas d'autre que Lui ; l'aimer de tout son cœur, de toute son intelligence et de toute sa force, et aimer le prochain comme soi-même, vaut*

mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices. » Il s'attirera d'ailleurs des félicitations pour sa remarque judicieuse qui dépassait le texte du Décalogue au sens strict.

Une telle pertinence de l'Écriture comble d'aise René Girard. Il ne manque pas de la souligner et de montrer par là l'universalité du message biblique qui, outre son aspect religieux, met en lumière des points que les anthropologues feraient bien de méditer, et tout le monde avec eux. La Bible touche ici à la racine de la violence et en montre le fonctionnement, conduisant à une conception ouverte qui ne dépend plus d'un univers social particulier ce qui n'était pas le cas avec les rites et les coutumes des sociétés traditionnelles. Le progrès est remarquable en effet.

Une loi qui ouvre à l'universel

Certains admirent les manières de vivre de ceux qui sont enfermés dans un univers traditionnel, ils s'extasient devant la qualité de leurs rapports avec la nature et la paix qui semble régner entre eux. En même temps, les mêmes ne sont pas prêts à abandonner leur désir d'universalité, et ceux qu'ils admirent auraient plutôt tendance à nous envier quand ils ressentent leur propre étouffement. Nous sommes à la recherche de lois qui s'appliqueraient à l'ensemble de l'humanité, pourquoi faudrait-il laisser à leurs traditions des hommes enfermés dans un immobilisme ancestral, sous le prétexte que nous décelons des aspects positifs dans leur mode de vie ? La réponse est complexe. Nous sommes pris entre la nostalgie d'une stabilité rassurante et l'envie de liberté qui suppose au contraire la mobilité. Quand le poids des règles diminue, il est exact que le danger de la violence augmente d'une manière vérifiable. Installer la paix dans un groupe restreint en multipliant les contraintes est relativement simple en comparaison de ce que suppose la mise en place d'un idéal de fraternité universelle et de concorde effective au delà des frontières. Comment éviter que le fait de dire que tous les hommes sont égaux conduise, comme chez Hobbes, à la guerre de tous contre tous ? Il faudrait être sûr qu'il y a d'autres moyens de gérer la violence que d'enfermer des personnes dans un carcan qui les empêche d'avoir une existence propre et d'organiser leur vie d'une manière autonome.

Nous sommes un mauvais exemple il est vrai. La Révolution française prétendait libérer tous les peuples avec ses principes républicains et il y a eu la Terreur. Il est impossible, de toute façon, de transposer les lois, telles quelles, d'une culture à l'autre, même dans le cas où il est avéré qu'elles s'appliquent au grand nombre. L'orgueil des sociétés occidentales tient à ce qu'elles pensent que les droits et les devoirs de l'homme qu'elles ont proclamés, les lois qu'elles ont mises en place sont valables pour le monde entier et capables d'apporter la paix à tous. Même la loi du libéralisme, qui dit qu'il ne faut pas de lois, est promue norme universelle. Les prétentions occidentales à l'universalité sont régulièrement mises en question par d'autres nations, ce qui étonne et scandalise souvent ceux qui pensent parler au nom de tous.

Pourtant, quand la liberté débouche sur le libéralisme sauvage et le chacun pour soi, quand la délinquance augmente avec son cortège de violences parce que les gens ont perdu leurs repères, quand la vision des citoyens changés en individus se limite à leurs petits domaines d'activité et à leur cercle familial, nous sommes bien mal placés pour proposer au monde notre mode de fonctionnement. Nos prisons sont pleines et notre intolérance est grande, comment oser dire que notre société est un modèle d'organisation ?

L'équilibre est difficile à trouver entre, d'un côté, des éléments de tradition limités et étouffants et, d'un autre, des lois porteuses de repères et de sécurité tout en laissant des espaces à l'envie de bouger, de faire des choix libres et de se développer. La tradition

rassure et enferme, l'ouverture inquiète par sa tendance à déstabiliser. Autant les sociétés fermées sont peu séduisantes à cause de la sensation d'enfermement qu'on y éprouve, autant les sociétés ouvertes rebutent car elles font craindre le retour à l'anarchie et à la loi du plus fort.

Tout n'est pas clair pour autant, même les sociétés traditionnelles se révèlent incapables de maîtriser parfaitement la violence entre leurs membres. L'homme est trop insaisissable pour se laisser enfermer complètement. Ses désirs l'emportent souvent sur les obligations les plus sacrées. Il n'est donc pas suffisant d'édicter des règles, il faut prévoir aussi de sanctionner les écarts pour que les lois gardent leur efficacité. C'est ce que cherchent à réaliser les législations à la suite des anciennes coutumes et du Décalogue.

2 Ambiguïtés de la loi

La loi prétend encadrer toute violence en donnant des perspectives aux citoyens et en indiquant à chaque instant les droits et les devoirs de chacun. Quand elle est soutenue par la violence légitime attachée à un exécutif reconnu, elle semble la réponse aux revendications de paix et de sécurité qui sont la préoccupation du plus grand nombre. Mais le phantasme du législateur serait de se passer de toute coercition, de légiférer avec une perfection telle que les règles s'imposeraient d'elles-mêmes, parce qu'elles seraient intériorisées par tous. Qu'en est-il donc des lois morales et de l'éthique ?

Des règles pour tous

À la différence des rites, des tabous ou des coutumes, les lois visent une validité sans frontières ; leur pertinence ne se limite pas aux groupes dont ils sont issus. Même les partisans de la charia voudraient l'imposer à des non musulmans, persuadés qu'ils sont que leurs règles sont les meilleures.

La loi stricto sensu sert à régler le quotidien des sociétés. Elle est là pour prévoir les débordements toujours possibles quand la violence mimétique ne connaît pas de limites. Il s'agit de règles raisonnables, spontanément admises par la plupart des citoyens parce qu'elles apportent la tranquillité dont la majorité a besoin. Un minimum de violence lui suffit le plus souvent pour s'imposer, tant elle emporte l'adhésion globale dans le cadre d'un fonctionnement démocratique normal. Tout un chacun se laisse aller à de petits délits et, sans surveillance, le risque de dérive est bien présent, mais hors quelques délinquants difficiles, la simple menace de répression suffit puisque les lois font l'objet d'un vaste consensus. Mises en place pour contenir la violence, leur efficacité suffit dans la plupart des cas et les modes de répression mis en place pour les garantir sont eux-mêmes généralement bien acceptés.

Il n'en est pas de même avec la morale. Cette dernière a la même revendication d'universalité, sans pour autant s'imposer à tous avec évidence. Constituée par un certain nombre de règles, prétendant elles aussi à la rationalité, elle appelle à davantage d'implication personnelle et, malgré ses prétentions, sa validité s'applique dans des domaines plus restreints. Il est courant que les lois morales soient écrites, mais elles ambitionnent de se changer en injonctions intérieures qui n'auraient besoin ni de référent extérieur ni de système de récompense ou de punition pour s'imposer. Le domaine de la morale prend le relais de celui de la loi chez les personnes qui cherchent à donner plus de profondeur à leurs manières de vivre. Il concerne ce qui n'est ni permis ni défendu dans le cadre législatif, bien qu'ayant des répercussions potentiellement graves sur les rapports humains et, en conséquence, sur la marche de la société. La morale, s'appuyant sur des

valeurs, tient donc l'équilibre entre les règles du bien commun qui dépassent la loi et le choix de chacun.

La régulation se fait essentiellement au niveau interpersonnel. Outre la force de l'engagement de chaque individu, c'est le jugement de l'entourage immédiat qui encourage à ne pas transgresser les règles. Il est essentiel que les deux motivations existent et s'équilibrent. La violence menace dans le cas où l'implication de chacun diminue au profit de la soumission au jugement externe. Le risque est alors de vivre constamment sous le regard des autres, de ne plus agir qu'en fonction du « qu'en dira t'on » en abandonnant la dimension éthique. Le comportement n'est plus véritablement moral s'il n'est plus dicté par des choix personnels en fonction du respect des autres et de soi-même mais par la volonté d'être bien vu. Peut-être que le mot d'hypocrisie est trop fort pour désigner ce genre d'attitude dans la mesure où les actes, tout en étant posés à partir d'un jugement externe, sont malgré tout assumés par la personne. Pour autant, le principal inconvénient de ce genre de pratique est qu'il laisse le champ libre à la violence mimétique.

En effet, le respect de la morale, quand il ne s'appuie pas prioritairement sur des motivations personnelles, conduit nécessairement à se comparer aux autres en toute circonstance, soit pour se montrer le meilleur, soit pour critiquer le laxisme ambiant, soit même pour s'en prendre au trop grand rigorisme de certains. Les attaques contre la loi de la part de Jésus ou de saint Paul trouvent en partie là leur justification. La loi est dénoncée dans la mesure où elle devient un carcan qui, au lieu d'ouvrir à une vie meilleure, conduit à critiquer sans cesse, à dénoncer, à faire des reproches à ceux qui se comportent mal. Sur le plan personnel, le fait d'être obsédé par le détail de ce que la loi impose afin de ne pas être critiqué par son entourage mène à des comportements pervers où l'extérieur devient plus important que les choix intérieurs. Il s'agit de paraître irréprochable ou bien de « donner le bon exemple » et non de se confronter à un idéal pour en vivre.

Une des causes de la violence des Pharisiens contre Jésus venait de ce qu'il avait mis à jour la racine des agissements de beaucoup d'entre eux et l'avait dénoncée. Jamais Jésus n'a été sensible aux jugements des autres sur les libertés qu'il prenait avec des règles légales, le sabbat par exemple, ou les prescriptions de pureté rituelles comme celles qui interdisaient de toucher certains malades ou de fréquenter les pêcheurs. Le regard des autres lui importait peu puisqu'il se sentait en pleine conformité avec la volonté de son Père. Le comportement des Pharisiens, des scribes et des docteurs de la loi était au contraire, en toutes circonstances, conditionné par le souci d'être considéré et de passer pour des purs. Persuadés d'être responsables de la défense de la loi morale, ils méprisaient ceux qui capitulaient devant la multitude des prescriptions à respecter. Quiconque se comporte en censeur permanent risque de succomber à la violence s'il voit que ses injonctions ne suffisent plus alors qu'il est persuadé d'être dans la vérité. Celui qui prétend à la pureté se compare constamment à ceux qui l'entourent pour mieux se persuader de sa supériorité et en persuader les autres. Il a besoin de ces contre-exemples en même temps que de références à un modèle idéal qu'il cherche à atteindre et qui est censé le rassurer quant à sa perfection. Difficile de vivre dans l'amour, dans ces conditions, lorsqu'on est prompt à dénoncer les dérives alentour.

Là est le danger qui menace constamment celui qui se veut champion de la morale. Quand son idéal le prend tout entier, son souci de respecter le détail de la règle ne peut que le conduire à l'intolérance. Celui qui se croit pur cherche à imposer sa conception de la pureté, il ne peut comprendre ceux qui ne se comportent pas comme lui, il ne peut même pas imaginer que d'autres options morales soient possibles qui respectent autant la moralité,

quoique sous un angle différent. Il se révèle incapable d'entrer dans la démarche de celui qui met en avant des priorités différentes, il est obsédé par le désir de le faire entrer dans ses raisonnements, il fait son possible pour le rendre semblable à lui. Comme ses raisons de vivre sont en jeu il est incapable de sérénité et il combat les choix de ceux qui risquent de mettre en danger sa suprématie en plaçant le centre de l'existence sur un terrain différent où il n'aurait plus la suprématie. La violence n'est pas loin puisqu'elle s'ancre dans le mimétisme. Les exemples ne manquent pas de personnes qui ne supportent pas que l'on ne pense pas comme elles et que l'on fasse d'autres choix que ceux qu'ils considèrent comme essentiels.

Nous entrons dans une dérive de la morale, subtile mais mortifère, qui consiste à se créer un « moi idéal » et à chercher à le réaliser à toute force sans tenir compte des situations réelles. Les individus pris dans ces approches se centrent sur leurs préoccupations de perfection et non sur le commandement de l'amour auquel ils sont censés obéir. Thérèse d'Avila appelle cette tentation qu'elle a bien connue le « point d'honneur » parce que celui qui y tombe met son point d'honneur à rester impeccable à ses propres yeux comme aux yeux des autres. L'instance de jugement n'est plus extérieure, elle se situe à l'intérieur de la personne, obsédée par le souci de ne jamais se décevoir. En fait, le résultat est souvent le même que dans le cas précédent tellement ce genre d'individu, avide de perfection, se révèle également sensible au jugement d'autrui.

Ces dérives de la morale ne doivent pas nous faire oublier ses aspects positifs. Il est indéniable qu'elle donne des points de repères, à cheval entre l'objectif et le subjectif, bien utiles au moment des choix. Le danger ne commence qu'à partir du moment où sa priorité consiste à se comparer avec les autres ou avec son propre idéal, construit artificiellement sans prise en compte des impératifs qui ne dépendent pas de lui. Elle devient alors un des ressorts essentiels du désir mimétique de dominer, d'imposer ses manières de voir, de ramener les différences à l'unité, une des causes de la violence.

Cette perversion ne tient pas uniquement à l'extériorité de la morale. Même intériorisée au point de prendre la forme d'une deuxième nature pour aller jusqu'à une éthique de vie, elle demeure un danger à partir du moment où elle sert à chercher ses semblables ou à rendre semblable ce qui ne l'est pas.

De la morale à l'éthique et au-delà

Ricœur nous invite à passer « de la morale à l'éthique »¹, c'est-à-dire de la morale en tant que somme de règles à observer, à l'éthique comme ensemble des directions qui organisent une vie et lui procurent une dynamique interne. L'important n'est plus le détail des prescriptions mais les buts recherchés à long terme qui donnent sens aux choix du quotidien. Jésus fait le même genre de propositions dans l'évangile de Matthieu où il oppose ce qui a été dit jusqu'à présent à ce qu'il dit lui-même dans un long balancement : il a été dit, moi je vous dis. Il affirme tenir à ce que la plus petite lettre de la loi soit respectée, contredisant ainsi ceux qui l'accusent de laxisme mais, dans le même temps, il appelle à un dépassement des règles inscrites dans la loi. Il ne s'agit pas de rester en deçà des obligations légales, mais d'aller au-delà tout en s'inspirant des premières :

¹ Titre d'un de ses articles dans l'Encyclopædia universalis

« N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir. Car je vous le dis, en vérité : avant que ne passent le ciel et la terre, pas un i, pas un point sur l'i, ne passera de la Loi, que tout ne soit réalisé. » 5, 17-18

Nous reprendrons par la suite certains passages du texte de Matthieu à la suite de ces versets, mais il me semble important de commencer par le parcourir dans son ensemble. Jésus y oppose une lecture moralisatrice, celle des scribes et des Pharisiens qui s'attachent à la lettre, à une autre qui non seulement entre dans l'esprit de la loi mais qui la dépasse.

« Car je vous le dis : si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. »

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux ancêtres : Tu ne tueras point ; et si quelqu'un tue, il en répondra au tribunal. Eh bien ! moi je vous dis : Quiconque se fâche contre son frère en répondra au tribunal ; mais s'il dit à son frère : Crétin ! il en répondra au Sanhédrin ; et s'il lui dit : Renégat !, il en répondra dans la géhenne de feu ». .../...

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu ne commettras pas l'adultère. Eh bien ! moi je vous dis : Quiconque regarde une femme pour la désirer a déjà commis, dans son cœur, l'adultère avec elle ». .../...

« Il a été dit d'autre part : Quiconque répudiera sa femme, qu'il lui remette un acte de divorce. Eh bien ! moi je vous dis : Tout homme qui répudie sa femme, hormis le cas de "prostitution", l'expose à l'adultère ; et quiconque épouse une répudiée, commet un adultère. »

« Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux ancêtres : Tu ne te parjureras pas, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de tes serments. Eh bien ! moi je vous dis de ne pas jurer du tout : ni par le Ciel, car c'est le trône de Dieu ; ni par la Terre, car c'est l'escabeau de ses pieds ; ni par Jérusalem, car c'est la Ville du grand Roi. Ne jure pas non plus par ta tête, car tu ne peux en rendre un seul cheveu blanc ou noir. Que votre langage soit : Oui ? Oui, Non ? Non : ce qu'on dit de plus vient du Mauvais.

« Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil et dent pour dent. Eh bien ! moi je vous dis de ne pas tenir tête au méchant : au contraire, quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre ; veut-il te faire un procès et prendre ta tunique, laisse-lui même ton manteau ; te requiert-il pour une course d'un mille, fais-en deux avec lui. À qui te demande, donne ; à qui veut t'emprunter, ne tourne pas le dos. »

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Eh bien ! moi je vous dis : Aimez vos ennemis, et priez pour vos persécuteurs, afin de devenir fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes. Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? Et si vous réservez vos saluts à vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » 5, 20-48

Jésus impressionne par l'autorité dont il fait preuve, et le texte se poursuit dans la même veine. Il prétend dépasser ce qu'il y a de plus sacré dans la religion juive : la Loi et les Prophètes. Il se fait fort de compléter la révélation divine et se prétend l'égal de Dieu, blasphème pour les Juifs. En contradiction avec les textes du début de la Genèse où la

volonté de rejoindre Dieu est condamnée il invite chacun à se hisser au niveau de perfection du Père céleste. C'est en cela qu'il est le plus surprenant tellement ce programme est peu réaliste et même contraire à l'idéal de la sagesse grecque.

Jésus interroge le respect dû à la loi. Même si elle demande beaucoup d'efforts pour servir de règle de vie, elle reste dans le domaine du réalisable puisque les Pharisiens parviennent à s'y soumettre. Ce qui est remis en cause avant tout semble être la satisfaction du devoir accompli qu'éprouvent les fidèles de la Loi une fois que tous les préceptes légaux ont été suivis à la lettre. Nous avons vu combien était dommageable le sentiment de fierté qui naît chez ceux qui sont persuadés de leur pureté. Il fait de celui qui parvient à respecter la règle, ou qui prétend y être arrivé, un séparé, incapable de rejoindre les autres qu'il juge pécheurs et qui le rend prompt à les condamner pour leurs insuffisances. L'effort pour parvenir à une perfection qu'il serait possible d'atteindre conduit à la violence mimétique.

Voilà pourquoi Jésus déplace le seuil de la perfection. Il ne s'agit plus de respecter quelques règlements, même nombreux, même complexes, pour parvenir à une sainteté acquise de haute lutte. Le programme de Jésus étant irréalisable, il nous empêche de prétendre l'avoir suivi jusqu'au bout. C'est à peine si nous pouvons dire que nous nous y sommes engagés. Dans le passage cité, il pousse chaque fois ses propositions au-delà de la limite du raisonnable et du réalisable. Personne ne peut se targuer d'une conformité avec les impératifs de cette loi parce que c'est impossible, personne ne peut prétendre accéder à la perfection de Dieu tant elle est infiniment éloignée de la nôtre, inimaginable même pour nos esprits étroits. Nous ne sommes plus au temps de Babel ou du premier jardin, nous avons fini par comprendre que la distance qui nous sépare de lui est impossible à combler s'il ne prend pas l'initiative de venir jusqu'à nous.

Jésus cherche-t-il à nous culpabiliser pour autant en nous donnant des tâches à réaliser au dessus de nos forces ? La question est légitime et l'insistance constante de l'Église sur le péché pourrait nous le faire croire : nous n'arrêtons pas de demander pardon et de nous reconnaître pécheurs au cours de la messe ! Je pense au contraire que Jésus cherche à nous libérer du fardeau de la loi. Des règles réalistes et complexes enferment dans la préoccupation de les réaliser dans leurs moindres détails. Il n'en est pas de même une fois que nous avons intégré que la tâche proposée par Jésus nous dépasse infiniment. Puisqu'elle est hors de notre portée, n'ayons pas de remords si nous n'allons pas jusqu'à bout ! Il est vrai que si la multiplication des règles à respecter enferme et culpabilise, quelques interdits limités, en laissant le champ libre à l'inventivité de l'amour, sont utiles pour rassurer. Les perspectives utopiques, quant à elles, ont une fonction autre : si elles ne sont pas confondues avec des modèles, elles sont libérantes parce qu'elles ouvrent un horizon à nos projets de vie, en dehors du rigorisme d'un carcan traumatisant.

La perfection est donc toujours devant nous, elle s'éloigne même au fur et à mesure que nous pensons nous en approcher, ce qui est le propre de l'horizon. Les saints sont souvent agaçants par leurs manières de se prétendre pécheurs alors qu'ils ont été choisis afin de nous servir d'exemples. Leur attitude n'est pourtant pas une coquetterie, elle vient au contraire de ce qu'ils sont plus conscients que la moyenne de la distance qui les sépare du but visé vers lequel ils tendent avec passion. La plupart n'en sont pas traumatisés pour autant puisqu'ils ne comptent pas sur leurs propres forces pour avancer. Contrairement aux Pharisiens et à quelques saints peu recommandables parce qu'ils cherchent à progresser à l'énergie, les vrais disciples de Jésus, conscients de leurs limites, s'efforcent au contraire de s'abandonner à l'amour du Père.

Ils pensent de ce fait n'avoir guère de mérite, à la manière de saint Paul ou des premiers disciples envoyés en mission. Quand bien même ils sont conscients des progrès réalisés, ils en attribuent la réalisation à la grâce de Dieu. La reconnaissance de leurs faiblesses n'est pas le signe d'une fausse modestie, mais une prière pour demander à Dieu qu'il prenne davantage de place dans leur vie et fasse craquer leurs limites.

Il n'y a plus, dans ces conditions, de violence mimétique possible puisque le disciple de Jésus ne se compare à personne et n'a personne à dominer. Le but de Jésus en l'invitant sur des chemins dont le terme est inaccessible est utopique au sens où il est infiniment éloigné des capacités du disciple. Si ce dernier peut être tendu vers cet avant, il n' imagine pas pouvoir l'atteindre un jour, même en rêve, sauf peut-être dans un autre monde. Son seul modèle, Jésus, est hors de portée sans pour autant se refuser à lui. En effet, contrairement au Père, il s'est fait homme ce qui signifie que l'on peut s'engager sur le chemin qu'il nous a montré et qu'il a pris avant nous, d'autant qu'il est avec nous. Il est le pont qui nous relie à Dieu, manière pour Dieu de nous rejoindre, non un Dieu que l'on pourrait atteindre par la construction d'une tour ou en mangeant un fruit défendu, mais un Dieu qui a ouvert la route par son Fils et qui se laisse toucher ainsi tout en restant à une distance infinie de par sa perfection.

Le circuit de la violence mimétique est coupé dans les deux directions : vers Dieu qui reste hors d'atteinte tout en ouvrant le chemin au bout duquel il se trouve, et vers les autres puisque ce n'est pas en les dépassant que nous progressons sur nos route. Nous n'avons plus de concurrents, seulement des partenaires attirés comme nous par la même puissance d'amour. La violence n'a plus aucun sens, au moins dans ce domaine et si l'on en reste aux principes.

Le progrès instauré par Jésus par rapport à la loi ancienne est donc décisif et nous ouvre à l'espérance. En nous donnant des commandements impossibles à réaliser, il nous fait entrer dans une dynamique qu'aucune bonne conscience ne peut arrêter. Il nous libère de l'esprit de compétition et nous évite de juger nos frères les hommes tellement nous avons conscience de notre commune faiblesse. Nous ne cherchons même pas à aller au-delà de nos limites comme des sportifs qui s'entraînent pour réaliser des performances. Avec Jésus, nous sommes libérés, même de la honte qui nous paralyse. Animés par un amour plus grand que nos espérances, nous pouvons prendre avec confiance la route qui n'a pas de fin vers un bonheur absolu.

Nous ne mettons pas notre espérance dans nos forces, dans notre esprit de compétition, dans les dessus à prendre sur les autres et sur nous-mêmes. Nous abandonnons ces fausses pistes pour nous laisser porter par un courant qui n'est pas de nous. Un autre passage d'Évangile en saint Luc (14,26) le suggère :

« Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses soeurs, et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple. »

La traduction de la liturgie remplace le verbe « haïr » par « préférer », un peu paniquée sans doute par la violence du premier terme. Quoi qu'il en soit le sens est équivalent, il met un ordre dans les manières d'aimer. Ce n'est qu'en Dieu, et pris dans l'amour du Christ, que l'on peut s'attacher aux autres ; c'est une question de priorité, de reconnaissance de la source de tout amour. Ne craignons rien, Dieu ne nous demandera pas de sacrifier qui que ce soit pour lui, nous le savons depuis le récit du sacrifice d'Abraham : il a refusé le sacrifice du fils. Il ne saurait y avoir une compétition entre l'attachement à une personne, à sa propre vie ou à

Dieu. Cependant, en reprenant le texte à l'envers, il nous est dit que notre vie nous vient des autres hommes et par eux de Dieu lui-même. Sans ces intermédiaires ou plutôt ces origines, nous n'existerions pas. Inutile donc d'entrer en conflit avec les uns ou les autres, ce serait de l'ordre de l'automutilation, mais conscients de la source divine d'où nous vient tout amour, nous aimerons nos proches sans entraves.

Des réflexions souvent entendues aujourd'hui « être soi-même », « n'obéir qu'à son propre désir » n'ont pas de sens dans la mesure où mon désir est dépendant du désir de l'autre et de ce qu'il possède, des caprices de la mode et des variations de mon cadre de vie. Quant à prétendre « être soi-même », cela sous-entend que nous aurions une nature personnelle propre, une essence donnée qu'il nous suffirait de développer, alors que nous puisons autour de nous de quoi nous constituer comme personne de même que nous nous recevons de Dieu.

Celui qui croit se donner la vie est dans l'illusion. Ceci dit, nous manquons d'assurance, même dans notre dénuement. Nous avons encore peur de quitter les chemins communs de la violence ordinaire. Nous sommes loin de fonctionner en permanence dans la fidélité à notre éthique fondamentale. Quels que soient nos idéaux, nous avons encore besoin d'être cadrés, nous ne sommes pas aguerris au point de nous passer de repères. La parole de Jésus n'a encore transformé ni l'homme, ni le monde.

Punir malgré tout ?

Voilà pourquoi nous ne pouvons pas nous contenter de rejeter les sanctions dans le passé. Elles restent d'actualité dans la mesure où nous ne sommes pas totalement dégagés de la violence mimétique, nous nous faisons des illusions sur notre liberté intérieure, notre idéal manque parfois d'efficacité et l'encadrement de la morale ne suffit pas dans bien des cas. Même les sociétés les plus fermées, pourtant très cadrées, ne sont pas à l'abri des transgressions. Malgré la force des structures contraignantes qui soumettent les membres d'une communauté à la pression de la tradition, même si les personnes sont empêchées de voir au-delà de leur groupe, la révolte reste possible. Les écarts à la loi sont parfois bénins, parfois graves, ils vont du non-respect d'un tabou jusqu'au meurtre. Dans tous les cas les manquements doivent être punis sous peine de voir l'organisation s'effondrer. Les hommes les plus aguerris peuvent eux-mêmes se laisser aller à la facilité, d'où l'importance de sanctions réelles ou au moins de leur menace comme pression sociale. Nous redescendons des hauteurs que nous avons atteintes dans la théorie.

C'est là que surgit un nouveau problème. S'en prendre à un membre de la société qui a commis une faute est possible mais délicat. L'action est sans conséquences en cas de léger écart ou si la punition est facilement acceptée. Il en est tout autrement dans les cas plus graves, surtout si la personne est bien considérée et soutenue par des proches. Excepté si celui qui est puni est faible et si la réprobation est unanime, il est à craindre que le fautif trouve autour de lui des défenseurs : membres de sa famille, proches, complices... Le risque est alors que l'application de la punition soit considérée comme une vengeance ou une manière de s'en prendre à la réputation de quelqu'un.

Les conséquences peuvent être graves et l'entreprise se révéler inefficace. Rappelons que la sanction n'a pas pour but d'obtenir une réparation de la part du fautif. Ce n'est pas une équivalence qui lui est demandée, comme si un don de sa part pouvait effacer le mal qu'il a commis. Ce qui est fait est fait et il n'est possible de jouer que sur les conséquences. Le fond de l'affaire est que le fautif a violé une règle qui, comme toutes les règles, protège la communauté des dérives qui la menacent. Celui qui transgresse se place plus ou moins

consciemment au-dessus de la loi, il renie ce qui a été apporté par les ancêtres, il méprise l'autorité des anciens, garants actuels de l'ordre établi. Tolérer les écarts, même minimes, conduirait à fragiliser la société dans son ensemble et à empêcher la reconnaissance des principes établis qui font obstacle à la violence. La gravité de la transgression ne se mesure pas à l'aune de critères moraux mais selon les risques de déstabilisation. C'est pour cela que nous disions que les transgressions d'un étranger n'ont pas grande importance.

Il est donc indispensable que la punition ne soit pas vue comme une vengeance venant de la société mais comme la remise en ordre d'un système un moment mis à mal. Même la loi du talion ne suffit pas toujours parce que si elle apporte un semblant de réparation, elle ne résout pas le problème essentiel qui est la protection de l'équilibre. Il est difficile d'éviter les ressentiments et de parvenir à une équivalence réelle entre la faute et la punition. Une sanction mal appliquée produit souvent l'effet inverse de celui recherché, en ravivant le trouble qu'elle était censée calmer. Au lieu de revenir à l'équilibre antérieur, on accentue les oppositions entre les personnes, on entre dans un cercle de violence et de contre violence, à l'image de la vendetta qui devient mortifère.

De plus, certaines transgressions ne sont pas volontaires. Certaines sont le fruit de l'ignorance ou de l'étourderie. Dans ces cas, la responsabilité morale du fautif n'est pas engagée et pourtant la gravité de son acte demeure : il a mis en péril l'équilibre de la communauté en transgressant un interdit. Il est donc nécessaire de remettre en ordre les structures ébranlées et de leur redonner leur prestige. Pour y parvenir sans dommages collatéraux, il est préférable que la réparation ne ressemble pas trop à une sanction, d'autant plus difficile à accepter dans l'hypothèse où l'acte ne serait pas volontaire.

La faute peut aussi être inconnue, aussi bien que son auteur. Quand un malheur s'abat sur la communauté, ses membres pensent spontanément qu'un tabou a été transgressé, que l'ordre est mis à mal du fait d'une action non conforme à la règle. Quand on ignore qui est le fautif aussi bien que la nature de la faute il devient nécessaire de prendre un autre chemin pour réparer et permettre le retour de la paix ou la disparition du malheur.

3 Le sacrifice

Pour éviter de se perdre dans des problèmes sans fin, les sociétés traditionnelles ont mis en place la pratique du sacrifice. Au lieu de tuer le responsable ou de le punir directement, on sacrifie à sa place un étranger, un prisonnier, un esclave, un enfant, bref quelqu'un dont la mort n'aura pas de répercussions importantes sur la cohésion de la société. Le but est de remplacer le sang par le sang, la vie par la vie et d'apaiser ainsi les tensions. Quand le coût de la personne de substitution est trop élevé, en particulier dans le cas de fautes bénignes, on remplacera la victime humaine par un animal. L'histoire biblique du sacrifice d'Abraham est une des marques du changement de victime qui s'impose quand l'importance de la vie humaine devient primordiale. Abraham est conduit à sacrifier un bélier à la place de son fils Isaac, ce qui est une manière d'affirmer par un récit que les sacrifices humains sont intolérables et que Dieu n'en veut pas (Genèse 22, 1ss).

Fonction du sacrifice

Le sacrifice animal possède de nombreux avantages sur d'autres moyens de retour à la normale. Les pratiques anthropophages, si elles ont des fonctions semblables : le fait de manger ensemble la victime fait l'unité entre les membres du groupe, ont d'autres inconvénients...

Les rites rendus possibles par l'acte sacrificiel sont divers. Le sang du sacrifice est souvent utilisé pour asperger la foule. Ce geste collectif unit la communauté dans un même dessein. Sa chair est consommée par tous, dans certaines cultures. La manducation collective consécutive à la mort de l'animal sacrifié réunit les participants dans un repas sacré qui scelle leur union mise à mal. Ainsi, des groupes antagonistes qui mangent ensemble la victime du sacrifice, malgré ce qui les oppose, font une expérience nouvelle de ce qui les lie. De ce fait, la personne fautive de l'un des clans n'est pas directement attaquée ou punie, puisque l'animal est mis à mort à la place du coupable. Cela évite d'exacerber les oppositions tout en provoquant une décharge salutaire de l'énergie, par l'intermédiaire de cet acte sanglant. Enfin, un repas communautaire est une étape sur le chemin de la réconciliation. Les participants se sentent obligés de faire bonne figure devant les autres et ils expérimentent une vie qui reprend ensemble.

Le sacrifice a d'autres fonctions symboliques dans certaines cultures quand il a lieu à l'intérieur de la communauté. Il arrive que l'on fasse entrer la personne fautive dans la carcasse de l'animal sacrifié, s'il est assez grand ! L'entrée dans l'animal ensanglanté et la sortie de la personne purifiée constituent un symbole fort de la renaissance après la faute. Le sang est consommé dans d'autres occasions, éventuellement mêlé à de l'eau, ou bien il sert à une aspersion. L'ensemble de ces gestes cherche à resserrer les liens distendus et il conduit à la réintégration dans le cercle communautaire de celui qui s'en était exclu par son acte délictueux. Le sacrifice est aussi la réaffirmation du respect dû à la coutume, la démonstration qu'elle est la plus forte puisqu'elle peut être régénérée par un acte posé en commun pour le plus grand bien de tous. La mort du fautif ne pourrait pas apporter autant de bienfaits.

Le sacrifice permet surtout de ne pas entrer dans le cercle de la violence mimétique, en détournant les manifestations violentes vers des objets étrangers aux rapports sociaux habituels. La violence peut s'appliquer sans retenue sur la victime dans la mesure où il n'y a pas de représailles à craindre. Le cycle se clôt une fois l'acte accompli, il fait entrer pour le moins dans une période d'apaisement.

La détente, en effet, ne dure qu'un temps. Le défoulement sacrificiel détourne momentanément de la crispation due au conflit sans pourtant le supprimer parce qu'il ne va pas jusqu'aux causes. Quand il s'agit simplement de la violation d'un tabou ou de réparer une faute dont on ignore tant l'auteur que le caractère exact, un sacrifice suffit. Il en est autrement quand l'enjeu est un antagonisme réel et récurrent entre des personnes ou des groupes. L'apaisement est alors temporaire et le conflit renaîtra dès que la vertu du sacrifice perdra de son efficacité, plus ou moins rapidement selon la profondeur de l'antagonisme.

Le danger demeure de replonger dans la violence mimétique, d'entrer en guerre contre celui dont je veux imiter la force, dont le territoire me fait envie, dont la puissance me fait ombrage. Je chercherai à nouveau à démontrer ma supériorité en faisant étalage de ma force, en réagissant au premier semblant d'insulte. Les guerres, comme les sacrifices n'apportent pas de solutions définitives quand elles se déroulent entre des personnes ou des groupes se considérant comme des ennemis héréditaires. La tension retombe à l'issue de la bataille, qu'elle se conclue par une défaite ou une victoire, mais les vies de jeunes sacrifiées le sont pour un bénéfice de courte durée et le conflit redémarrera à la première occasion, aussi longtemps que les rapports n'auront pas été modifiés en profondeur. La guerre, comme les sacrifices ne sont jamais une solution pérenne, sauf que le sacrifice, parce qu'il est moins sanglant, peut se répéter plus aisément et apporter un apaisement utile pour éviter temporairement d'envenimer des conflits.

La question est de savoir si ces remèdes à la violence sont réservés aux sociétés traditionnelles ou s'ils ont une place de nos jours. Malgré leurs côtés insatisfaisants, on s'en passe difficilement quand il s'agit de faire baisser des tensions d'une manière significative. Avons-nous fait des progrès significatifs ? Nous sommes-nous réellement éloignés de ces pratiques d'un autre temps ? Les exemples qui suivent montrent le contraire.

Les sacrifices d'aujourd'hui

Que les guerres soient toujours d'actualité est malheureusement de l'ordre de la simple constatation. Mais y a-t-il encore des sacrifices dans nos sociétés alors qu'elles prétendent s'être éloigné des pratiques des sociétés traditionnelles et de leurs coutumes ? Il semble bien que oui et que l'on adopte des comportements du même type que les sacrifices pour faire baisser la tension temporairement. Ils participent à l'éloignement des conflits quand la violence menace de mettre en danger la cohésion des groupes. Certes les guerres, les meurtres, les émeutes sont loin d'être de l'histoire ancienne, mais certaines pratiques permettent encore de les neutraliser, de les éloigner ou d'en minimiser les conséquences.

Les jeux olympiques, de même que les tournois de football ou d'autres sports en sont la manifestation la plus courante. La violence mimétique y est palpable. L'importance n'est pas tant dans la beauté du geste ou dans le fait de participer quoi qu'en dise le baron de Coubertin. Le but unique est d'être meilleur que les autres ce qui explique que le stade se vide quand les athlètes du pays organisateur ne sont pas engagés ou qu'il n'y a plus d'enjeu. Malgré les proclamations idéales, le but est moins de dépasser ses propres limites que de passer devant les autres. On compte les médailles, de diverses façons en plus pour se persuader qu'on est les premiers. Le sport devient un défi national où chaque pays tente de faire montre de sa supériorité. La dimension athlétique se trouve réduite à un enjeu secondaire, la victoire est plutôt le signe d'une supériorité politique, économique, ethnique, voire raciale. Certaines défaites ou abandons prennent l'allure d'échecs nationaux.

Depuis leurs origines grecques, les rencontres sportives sont bien des substituts à la guerre, des conflits sous une forme non armée et pas seulement l'équivalent d'une trêve olympique. Du coup, les effets sont les mêmes que ceux du sacrifice : l'exacerbation des tensions est suivie de leur apaisement parce que la violence s'est exprimée sous une forme ritualisée. Il s'ensuit l'affirmation de la prééminence d'une nation par rapport aux autres (en cherchant bien, on est toujours les premiers dans un domaine, ce qui donne à tout le monde des motifs de satisfaction) ainsi que le renforcement de l'esprit du groupe qui a vérifié sa cohésion au cours de l'exercice.

Répetons que les effets sont temporaires, comme pour le sacrifice : la violence un temps contenue ou sublimée renaitra sous d'autres formes, il y aura encore des matches OM/Paris Saint Germain. Les tensions internes, un moment rassemblées autour du besoin de se confronter à l'ennemi commun, comme au temps de Babel, reprendront bientôt en direction des adversaires habituels, quand on se rappellera de griefs latents. La violence reprendra aussi et surtout, contre des proches, l'ethnie voisine ou le pouvoir central. Notons au passage que les antagonismes mis en avant au cours du substitut trouvé au sacrifice ou à la guerre n'ont souvent rien à voir avec les problèmes réels. Comme dans les sacrifices anciens, on fait porter à une manifestation particulière, sportive par exemple, les enjeux d'un autre ordre : économiques, politiques, sociaux..., dont la réalité est passée sous silence alors qu'elle est le fondement réel. Nous sommes devant une constante : la violence qui naît sur des fondements objectifs se détache souvent de ces derniers pour devenir un antagonisme entre des personnes qui en viennent à oublier jusqu'à la cause de leurs affrontements. Elle devient une violence pure qui n'a plus besoin de reposer sur des enjeux définis.

D'autres manifestations, les jeux télévisés entre autres, sont du même ordre : on sacrifie une équipe ou une personne, mise à mort symboliquement par la défaite. Ces jeux ne sont pas aussi innocents qu'ils le paraissent si l'on en juge par le fort investissement affectif constaté tant chez les participants que chez les spectateurs quand ils se changent en supporters. Ici aussi la qualité du jeu devient moins importante que la victoire, les réponses aux énigmes posées sont secondaires par rapport à l'enjeu de la confrontation et à sa conclusion. Difficile de se passionner pour un match quand on n'est pas directement impliqué, et pourtant certains y parviennent devant leur téléviseur. Les insultes, échangées sur le terrain ou dans les tribunes, rejoignent l'excitation du spectateur dans son fauteuil devant l'écran, elles sont le signe de l'importance de ce qui se réalise à travers l'événement.

Le coup de sifflet final clôt l'affrontement, sauf si les hostilités se poursuivent sous d'autres formes dans les rues ce qui se produit de plus en plus souvent entre des groupes pour lesquels ne compte que le déchainement de la violence. Quand les contentieux sont réellement importants, la violence exprimée au cours de la manifestation n'a pas suffi à apaiser les conflits, d'autant que certains éprouvent une véritable jouissance à entrer dans la bagarre. Il leur faut encore s'affronter en dehors des stades pour faire la preuve de la supériorité de leur groupe ou de leur association ou pour le plaisir d'en venir aux mains. Les supporters auraient bien du mal, parfois, à exprimer clairement les motifs de leur colère ou de leur fureur aveugle. C'est comme avec les ennemis héréditaires, ils sont pris dans une violence qui s'appuie sur une histoire plus ou moins fantasmée, sur des traditions dont les fondements leur échappent, sur des causes qui dépassent largement les contours de l'affrontement du moment, sur une somme de frustrations, familiales, sociales, dont l'origine est à chercher dans le travail ou les vicissitudes de la vie et qui profitent de cet exutoire pour s'exprimer, loin de tout raisonnement. L'événement cristallise la violence qui ne trouve pas d'autres occasions de se libérer.

Les séries télévisées, les sites Internet, comme les jeux électroniques permettent à leur manière de s'identifier à un personnage dans lequel on projette à loisir ses manques et ses envies et dont les aventures virtuelles servent de dérivatifs à la violence de chacun. Il est même possible de se créer un personnage virtuel, capable de faire tout ce qui nous est interdit dans la vie réelle et qui participe au défoulement libérateur. Nous sommes devant des formes de sacrifices modernes bien utiles, comme les chiens à leur maître, pour diminuer la violence qui nous mine intérieurement et perturbe nos relations au quotidien. Quand on ne peut pas tuer son voisin ou son président, on est bien obligé de trouver des méthodes, plus pacifiques mais tout aussi chargées émotionnellement. Il y a aussi la solution de la poupée vaudou à l'effigie des hommes politiques, si elle reste commercialisée !

L'autre exemple significatif est celui de la consommation. Ne parle-t-on pas de son autel sur lequel nous ferions des sacrifices ? Les soldes prennent des allures de délire collectif, comme des exutoires à la violence qui nous habite. Les hommes, enfermés dans leurs soucis au quotidien, sont invités à aller vers telle ou telle marchandise : un produit nouveau qui brusquement leur fera envie, censé changer leur vie ; un spectacle qui promet d'être inoubliable ; une occupation comme des vacances susceptibles de reconstituer les forces de ceux qui sont épuisés par une année de travail avant de repartir pour une nouvelle année. On parle aussi des jeux d'argent qui produisent une assuétude forte : il y en a qui passent leurs nuits à jouer au poker sur internet. Des personnes, traumatisées par leurs conditions de vie, se détournent de leurs préoccupations pour se laisser bercer par un rêve de puissance ou de richesse, curieusement semblable pour tous, la violence mimétique n'est jamais bien loin.

Comme avec les sacrifices anciens, le calme est de courte durée, à la manière des effets des drogues, et l'activité a besoin d'être régulièrement réactivée pour garder son efficacité. Le produit miracle tellement attendu se révélera décevant comme toujours, et la nouveauté perdra vite de son attrait. Pourtant, elle aura cristallisé un moment les violences internes et les désirs de s'en prendre à l'entourage, maintenant un semblant de calme.

Remarquons que pour tout ce qui concerne les sacrifices, tant anciens que modernes, Dieu n'est jamais mentionné. Selon Girard, cette figure apparaît de temps en temps dans ce contexte, uniquement à cause de la croyance qu'il serait à l'origine de tout ou que, comme dans les guerres, il est à nos côtés. En fait, le sacrifice n'a rien à voir avec la foi. Il sert à remettre de l'ordre, à reprendre le tissu social détérioré par les écarts de certains membres de la communauté, à confirmer la pertinence des lois, des coutumes des rites et leur efficacité pour l'équilibre de la société ; son efficacité est sociale et la religion est un habillage dont on peut se passer pour comprendre son fonctionnement réel.

Il n'est pas davantage question de punir un coupable, de lui faire subir l'équivalent de ce qu'il a fait endurer à d'autres, comme on veut nous le faire croire en enfermant des gens dans des conditions difficiles. L'important est de reformer le lien social un moment mis en péril du fait de la violence, ainsi que de faire peur au plus grand nombre en médiatisant des punitions exemplaires, toujours dans le même but. S'en prendre à quelqu'un, même responsable, qui vit en solidarité avec d'autres, loin de calmer les relations, mettrait en danger l'équilibre social en risquant de provoquer des réactions en chaîne. Ce n'est qu'en faisant de lui une victime émissaire que son sacrifice pourra soulager un moment les tensions internes. Nous allons le voir.

La prédication des prophètes de la Bible, tout en invitant également à reconstituer le lien social, à revenir à la règle et à l'observance de la loi propose de changer les manières de faire en ne se contentant plus de pratiques extérieures mais en assumant personnellement ses responsabilités. Ils encouragent les croyants à abandonner leurs sacrifices sanglants et les exercices formels qui sont des palliatifs temporaires. Mieux vaut, disent-ils, pratiquer des sacrifices spirituels et suivre le bon droit, seules manières d'instaurer une paix durable.

« Est-ce là le jeûne qui me plaît, le jour où l'homme se mortifie ? Courber la tête comme un jonc, se faire une couche de sac et de cendre, est-ce là ce que tu appelles un jeûne, un jour agréable à Yahvé ? N'est-ce pas plutôt ceci, le jeûne que je préfère : défaire les chaînes injustes, délier les liens du joug ; renvoyer libres les opprimés, et briser tous les jougs ? N'est-ce pas partager ton pain avec l'affamé, héberger chez toi les pauvres sans abri, si tu vois un homme nu, le vêtir, ne pas te dérober devant celui qui est ta propre chair ? » (Isaïe 58, 5-7).

Dieu, chez les prophètes, a pris de la distance par rapport aux hommes, il n'est plus le jaloux qui demandait des sacrifices sanglants pour oublier les fautes humaines, sa loi est inscrite dans les cœurs, elle n'a pas besoin de cérémonies particulières pour être renforcée, elle s'impose directement à chacun. Le rêve serait, comme le conseille le prophète, de s'en prendre directement aux causes matérielles, aux défauts des structures sociales ce qui rendrait les sacrifices inutiles.

Une telle prise de conscience personnelle, suivie d'une véritable modification du comportement est effectivement un idéal qu'il est souhaitable d'atteindre. Malgré tout, et en dehors de la référence à la divinité, le fonctionnement de la société a encore besoin de passer régulièrement par des rites susceptibles d'apaiser les conflits, même de façon temporaire. On ne saurait se contenter d'un appel à l'engagement moral de chacun dont le succès reste aléatoire. Le bouc émissaire est une forme particulière de sacrifice qui, malgré

ses aspects scandaleux est couramment utilisée jusqu'à aujourd'hui et fait la preuve d'une efficacité supérieure à d'autres sacrifices moins ciblés.

4 Le bouc émissaire

L'origine de l'expression est biblique :

« Aaron lui posera (au bouc) les deux mains sur la tête et confessera à sa charge toutes les fautes des Israélites, toutes leurs transgressions et tous leurs péchés. Après en avoir ainsi chargé la tête du bouc, il l'enverra au désert sous la conduite d'un homme qui se tiendra prêt, et le bouc emportera sur lui toutes leurs fautes en un lieu aride. » (Lévitique 16,21-22).

Du « tous contre tous » au « tous contre un »

Nous l'avons vu avec Hobbes, la hantise des hommes qui se sentent pris dans la spirale de la violence est l'insécurité permanente qui résulte de la volonté, légitime en soi, de faire valoir ses droits naturels. Malgré les lois et toutes les institutions possibles, malgré la morale et les pouvoirs institués censés maintenir l'ordre, le spectre de la violence généralisée, de l'explosion du tous contre tous demeure présent aux esprits. Dès que monte la haine, les groupes cherchent les moyens de l'endiguer ou proposent des formes de dévouement pour faire baisser la tension. Les guerres civiles et celles qui opposent les États sont un des moyens de contrôler les débordements en organisant des tueries programmées. Elles sont, somme toute, moins dangereuses que les meurtres permanents qui se multiplient quand tout le monde s'oppose à tout le monde et quand seule domine la loi du plus fort. Mais le prix à payer demeure élevé. En pratique, la guerre consiste à faire monter la haine contre un groupe particulier ce qui a le double avantage de resserrer les liens à l'intérieur d'une communauté et de drainer l'agressivité de ses membres en direction d'un ennemi préalablement désigné à la vindicte. Quand la tension est à son comble, le fait de tuer un adversaire procure une détente, une sorte de jouissance de courte durée, mais qui contribue à refonder la paix pour un temps entre les membres du groupe. C'est ce que disent certains anciens au sujet des jeunes à l'origine de tensions sociales : « il leur faudrait une bonne guerre ».

La guerre est efficace en ce sens, que l'on soit vainqueur ou vaincu. De plus, elle assoit le pouvoir des pères qui, ayant envoyé leurs enfants à la mort, trouvent moins d'opposants à leur volonté de garder tant le pouvoir que l'initiative des règles à imposer pour la gestion de la société. Mais son efficacité est temporaire, les vieilles querelles ne demandent qu'à resurgir, et surtout elles sont coûteuses en argent et en vies humaines, ce qui nécessairement finit par poser problème.

Une manière plus économique de faire baisser les tensions a fait ses preuves et s'est imposée jusqu'à aujourd'hui : le sacrifice d'un bouc émissaire à la manière de ce que propose la Bible. Le fonctionnement est le même que pour la guerre : on fait monter la haine contre un ennemi et quand elle atteint son paroxysme, on le met à mort collectivement. Le meurtre, quand la haine est à son comble, procure le même sentiment de jouissance et de détente. Chacun se sent soulagé et les rapports sociaux reprennent leur cours normal, jusqu'à la prochaine fois. Quand c'est possible, nous assistons au passage du « tous contre tous », au « clan contre clan » avant d'arriver au « tous contre un ». L'évolution, si l'on peut la nommer ainsi, est réelle bien que réversible parce que la dernière étape n'apporte pas de changement décisif.

Dans le texte du *Lévitique*, le rite du bouc émissaire est une variante du sacrifice sanglant, puisqu'en l'occurrence, il n'y a pas de sang versé, l'animal est simplement chassé au désert

sous la conduite d'une personne. Cette méthode peut pourtant se révéler insuffisante. Parce que trop abstraite, elle ne permet pas le même déchaînement de passion : quelques pierres lancées sur un animal qui s'enfuit ne remplacent pas le sang que l'on répand. Il arrive donc que ce sacrifice, sous cette forme ou sous d'autres, devienne sanglant à son tour. La question se pose alors de la différence existant entre le sacrifice du bouc émissaire et d'autres formes de sacrifice.

L'acte, dans cette version, dédouane davantage le sacrificateur de la responsabilité de la punition : il se contente d'accompagner la victime sans verser son sang. Nous l'avons vu, punir directement un coupable est dangereux dans la mesure où cela risque d'entraîner des représailles de la part de ses proches. En sacrifiant lui-même la victime, le bourreau s'implique personnellement et se met en danger, quand bien même il ne se sentirait pas responsable puisqu'il est délégué pour poser son acte : il est celui par qui le sang coule. Avec la pratique du bouc émissaire, la distance grandit. La bête chargée du péché du peuple est chassée au désert. Tout le monde sait qu'elle va mourir, la décision est collective, mais personne n'en assume personnellement la responsabilité. Les participants prennent part à l'action sans que personne ne se détache du groupe pour une action particulière.

En effet, la crainte superstitieuse est grande de prendre sur soi la responsabilité d'une mort, surtout celle d'un animal qui a été chargé de l'ensemble des fautes. Il y a la peur magique d'un retour sur soi de la malédiction transmise à la victime. C'est pour cela que la réflexion de la foule est terrible quand elle répond aux hésitations de Pilate qui se refuse à décider la mort de Jésus par un : « *Que son sang soit sur nous et sur nos enfants !* » Mt 22,25.

Jésus avait été clairement désigné comme une victime émissaire : *Caïphe, étant grand prêtre cette année-là, leur dit : « Vous n'y entendez rien. Vous ne songez même pas qu'il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périsse pas tout entière »* Jean 11, 49-50. Nous avons là une bonne définition de la pratique consistant à reporter sur une victime le poids du péché pour s'en libérer. Jean insiste d'ailleurs : « *c'est en sa qualité de Grand Prêtre qu'il disait cela* ». Il est particulièrement grave de demander que le sang de ce genre de victime innocente, sur qui on reporte l'ensemble des péchés, retombe sur la tête de ceux qui l'envoient à la mort. Le but recherché est au contraire de se débarrasser du poids de culpabilité qui pèse sur la communauté. Le risque est d'annuler le bénéfice de l'acte et même d'en inverser les conséquences. Nous sommes devant une étrange incohérence, destinée sans doute à mettre en lumière la manière particulière qu'a Jésus de remplir le rôle de victime émissaire, mais nous y reviendrons.

La cérémonie du bouc émissaire, dont la condamnation de Jésus est un exemple atypique, revêt donc une importance particulière. Elle porte l'espoir d'une purification, d'une libération de la violence qui perturbe le fonctionnement d'une société. Elle va parfois jusqu'à l'effusion de sang, contrairement à ce qui se passait à l'origine, car la foule ne se contente pas toujours d'expulser le perturbateur ou celui qui est considéré comme tel, elle veut sa mort immédiate.

La pratique est ancienne, elle vient en complément quand le sacrifice d'un animal ne parvient pas à lui seul à détourner la violence. L'immolation d'une bête est suffisante quand on cherche uniquement à rapprocher entre elles des personnes qui ne ressentent plus la réalité de leur cohésion ou quand il s'agit de reconstruire une unité mise à mal par quelques transgressions légères. Le simple partage autour d'un animal sacrifié est inefficace dans les cas les plus graves. C'est alors qu'une victime est chargée symboliquement des fautes du groupe concerné, ce qui est un pas de plus dans la volonté de se décharger de la violence.

La mise en œuvre de la cérémonie suppose un certain nombre de préparatifs et d'abord l'entrée de la future victime dans le cercle de la communauté. La proximité avec le groupe est indispensable pour que le transfert de la charge du péché ait une chance de se réaliser, ce qui est impossible quand elle est complètement étrangère ou simplement neutre. Ainsi, selon certaines coutumes traditionnelles, le prisonnier qui va être sacrifié est d'abord honoré à la manière d'un roi ou à l'égal d'un dieu. Bien nourri, il reçoit des hommages, on le traite comme un hôte de marque, un proche. Il n'est plus un étranger, il est intégré dans le groupe dont il devient une sorte de représentant officiel, le roman de Defoe que nous avons déjà évoqué y fait écho.

Ce n'est qu'ensuite qu'il est possible de le tuer d'une manière bénéfique. Bien que venant d'ailleurs, il est devenu une victime émissaire convenable une fois qu'il a été intégré. Sa mort ne provoquera pas un cycle de vengeance du fait de son origine étrangère, tout en profitant à la communauté qui, l'ayant prise en son sein, pourra efficacement rejeter sur lui l'ensemble de ses fautes.

La même opération aura lieu quand la victime ne sera plus humaine mais animale. On fera entrer la bête choisie dans l'intimité du village, elle sera honorée jusqu'à être considérée comme faisant partie du groupe d'une manière éminente, en habitant dans une maison, en partageant la vie familiale. Comme quand il s'agit d'une personne, une bête parfaitement étrangère ne saurait aider efficacement à la disparition des germes de division. Certains voient dans cette pratique l'origine de la domestication animale : c'est parce que l'on a eu besoin de victimes intégrées qu'on les a fait entrer dans le village et que l'on leur a construit des abris. Le fait de mettre des animaux dans des bâtiments spécifiques en vue de sacrifices a pu ensuite sembler bien pratique pour la consommation habituelle. Mais ce n'est qu'une hypothèse !

La deuxième étape du processus, après l'entrée de la future victime dans l'intimité du groupe et même le quasi-culte qui lui est rendu, est la charge qu'elle reçoit des fautes de la communauté. Une fois qu'elle en est devenue partie prenante, semblable aux autres membres, la violence peut être reportée sur elle. Comme précédemment, on ne s'attaque pas à un étranger à cause de sa différence mais parce que l'on a accentué sa similitude, nous rejoignons par là l'hypothèse centrale de René Girard ; quelqu'un qui ne nous concerne pas ne peut pas attirer sur lui l'agressivité, il faut auparavant qu'il soit assimilé, qu'il acquière une ressemblance.

Cette étape, suite à l'assimilation, se caractérise par la haine qui doit monter et se reporter sur la victime choisie au point que l'accusation devienne une évidence pour tous : c'est bien elle qui est responsable des malheurs de la cité ou du groupe. L'efficacité de l'acte sacrificiel en dépend. René Girard prend un certain nombre d'exemples dans les pratiques des sociétés traditionnelles et dans les mythes pour étayer sa théorie. On appelle le bouc émissaire *pharmacos* dans le monde grec où il fait office à la fois de vecteur de maladie et de guérisseur. Aussi, avant la fête de Dionysos, on ramassait certains vagabonds pour les sacrifier et libérer la ville. La coutume se perpétue jusqu'au Moyen Âge quand on brûlait les sorcières, ensuite ce sera les hérétiques et cela ira bien au-delà. Dans tous les cas, il est capital que la victime soit considérée comme réellement coupable afin de prévenir la mauvaise conscience des acteurs et que le dévouement soit total.

Si sa responsabilité n'est pas immédiatement perçue, on fait en sorte que l'agressivité monte contre elle jusqu'à transformer une victime innocente en cause véritable de tous les maux. Le but recherché est qu'il n'y ait plus aucune hésitation du côté des sacrificateurs qui en arrivent à la certitude que celui qu'ils tuent est effectivement à l'origine de ce qui leur arrive et que sa mort est la solution. Le sacrifice n'a sa valeur cathartique qu'à cette condition. Le

meurtre peut être d'une grande violence ; il est même préférable qu'il le soit, avec de nombreux participants, mais il est perpétré en toute bonne conscience : par là, il s'agit véritablement de se débarrasser de l'origine des dysfonctionnements de la société.

La victime est honorée à la suite de la cérémonie, voire divinisée, dans la mesure où sa mort a libéré la communauté de ses démons. Il ne peut en être autrement, par définition, puisque la décharge d'agressivité était le moyen recherché pour reconstruire la cohésion et qu'elle est la conséquence directe de la mise à mort. Des soldats parlent, de même, de l'étrange soulagement que l'on éprouve après avoir tué celui qui a été désigné comme l'ennemi à abattre. La victime émissaire une fois sacrifiée, la détente qui suit sa mort est immédiatement perceptible, quasi physiquement. Celle sur qui a été déversé un flot de haine fait alors logiquement l'objet de reconnaissance, comme on remercie Dieu d'une grâce accordée, à moins que l'on considère son passage si efficace comme la visite d'un dieu ce qui est une autre façon de l'honorer.

Pour en arriver là, l'ensemble des éléments du processus doit être réalisé, depuis l'intégration de la victime jusqu'à sa divinisation. En particulier, il est indispensable qu'elle ait été reconnue coupable. Œdipe roi, du fait de ses transgressions, est vu comme l'origine de la peste qui frappe sa ville, il est donc logique de l'éliminer pour obtenir la guérison. On l'honorera par la suite. Remus, de son côté, a véritablement violé la loi sur laquelle va reposer la cité naissante, il est donc normal qu'il soit tué pour que la fondation puisse se poursuivre. Ce meurtre scellera par le sang l'entreprise et en soulignera le caractère exceptionnel. Que l'accusation soit fondée ou non, que la faute soit grave importe peu, l'essentiel est qu'elle soit universellement admise.

Il serait trop facile, pour ce qui nous concerne, de rejeter cette pratique dans un passé sombre et révolu. Le phénomène reste d'actualité, toujours vivant. La manière dont les banlieues sont considérées en est une illustration flagrante. On a fait venir des étrangers dont on avait besoin et ils ont été intégrés sur notre territoire. Jusqu'à un certain point cependant, puisqu'on les regroupe de préférence dans des quartiers séparés, souvent défavorisés ou qui le deviennent. Quand ils cherchent à prendre leur place dans la société, comme des citoyens à part égale, ils deviennent une menace. Des étrangers de passage ne sont pas dangereux, il n'en est plus de même quand ils veulent être des membres de la société comme les autres. L'agressivité monte alors à leur endroit, on les rend responsables des problèmes rencontrés par le pays et l'on cherche à les éliminer.

Le rejet se passe en toute bonne conscience dans la mesure où il devient évident pour ceux qui veulent leur disparition qu'ils sont effectivement responsables de la montée de la criminalité, du chômage, de la perte des valeurs, des malheurs de la laïcité ou de la religion dominante. Soulignons une fois de plus que c'est à cause de leur ressemblance qu'ils sont vus comme dangereux, parce qu'ils deviennent des concurrents. Il est facile alors de détourner les sentiments de frustration et de violence de la majorité contre cette catégorie de la population déjà suspectée du fait de ses différences gênantes. D'autant plus que cela est bien utile aux véritables responsables qui voient les regards suspicieux se détourner d'eux. La moindre expulsion pourra alors être vécue comme la libération d'un poids pesant sur la société, une étape vers la paix.

Chaque groupe cherche ainsi à se démarquer par rapport à ceux qui se rapprochent trop de lui quand il considère qu'ils mettent sa survie en danger. Plus la proximité est grande et plus celui qui se sent agressé insiste sur les différences jusqu'à accuser l'autre des problèmes qui le touchent et le transformer en adversaire. Tout le monde a besoin de boucs émissaires pour accéder à la bonne conscience et s'y maintenir. Le fait que l'autre soit l'accusé évite de se remettre en cause personnellement et de se lancer dans la recherche d'autres coupables

qui peut être sans fin. Les partis politiques en sont un exemple, plus ils se rapprochent dans leurs discours et plus ils s'attaquent réciproquement et quand l'extérieur ne suffit plus on se déchire à l'intérieur. Le tout est de se dédouaner et de chercher ailleurs les causes de son déclin.

Il est impressionnant de voir combien la réaction enfantine du « c'est pas moi c'est l'autre » est répandue, au niveau interpersonnel ou collectif. Déjà manifeste chez nos premiers parents selon la Bible, sa présence ne s'est jamais démentie. On a encore du mal à reconnaître en soi ce que l'on dénonce chez les autres. C'est l'autre qui est intolérant, qui ne me comprend pas ; rarement la dénonciation se retourne contre celui qui la profère malgré l'invitation de Jésus à commencer par retirer la poutre qui est dans notre œil avant de se préoccuper de la paille qui est dans celui du voisin, Matthieu 7,3

Répetons-le, la culpabilisation de l'autre joue son rôle libérateur dans la mesure où l'obsession est de se débarrasser de sa propre culpabilité. L'accusation portée à l'extérieur du groupe ou de la personne rassure, consolide les liens à l'intérieur, marque la différence avec ceux du dehors et construit une identité propre. Le problème est que cette construction se fait au moyen de la violence et la différenciation par l'intermédiaire de l'exclusion. L'intégrisme consiste à construire son identité en appuyant sa différence sur un détail qui prend toute la place en faisant, de ce fait, l'impasse sur l'essentiel. La violence se nourrit de l'exacerbation des différences, opérée par celui qui veut échapper à la similitude. Elle grandit quand un groupe revendique des distinctions illusoire ou essaie de dépasser la norme, quand il considère que le niveau atteint par les autres lui fait ombrage. Mais rappelons-le, elle est recherchée par ceux qui se ressemblent trop ; la similitude est à la base de la violence qui s'appuie, pour la masquer, sur la mise en avant des différences réelles ou supposées.

Un des exemples récents, particulièrement significatif, est celui de la diabolisation de Saddam Hussein. Les puissances occidentales ont fait monter la haine contre lui, l'accusant de tous les maux et d'un pouvoir de nuisance qu'il était bien loin de posséder. Il semblait qu'en le faisant tomber on allait sauver la civilisation, et l'unanimité s'est faite à son encontre. Lui, de son côté, faisait illusion en jouant le matamore. Quand il est tombé, on s'est vite aperçu qu'il n'était qu'un tyran sans envergure et que son élimination n'avait en rien solutionné les problèmes. La haine qu'il a attirée sur lui n'a duré qu'un temps, il faisait plutôt pitié ensuite au point qu'il ne s'est pas trouvé grand monde pour le regretter, encore moins pour le diviniser. La construction de Saddam Hussein en tant que victime émissaire a eu un succès très relatif de fait de son insignifiance.

Le phénomène dure davantage avec Al Quaida et Ben Laden. Ce dernier, vivant ou mort, parce qu'il n'a pas été pris, continue à faire planer une menace sur le monde, comme une force démoniaque prête à frapper à tout moment. Il a contribué à faire passer le terrorisme pour le danger numéro un qui menace l'ensemble de l'humanité et a détourné les regards d'autres préoccupations pourtant plus essentielles.

Nous nous retrouvons aujourd'hui en manque de grands affrontements, surtout après la disparition du bloc de l'Est. Les violences demeurent, mais elles sont épisodiques et morcelées, les origines en sont plus floues. Avec le phénomène Ben Laden, nous assistons à la renaissance d'une grande force, qui, de plus, est obscure et possède des contours mal définis, diabolique en un mot. Son existence permet d'inviter le monde occidental en crise à resserrer les rangs, à faire front contre l'ennemi commun qui menace la civilisation. La dimension religieuse de l'opposant permet même de donner aux guerres des allures de croisade, de lutte du bien contre le mal, sans compter la mise en scène d'un soi-disant

antagonisme entre blocs idéologiques concurrents, ce que certains appellent le choc des civilisations.

La manœuvre a du succès parce que chacun y trouve son intérêt : aussi bien l'occident qui tient le responsable de ses problèmes que le mouvement représenté par Ben Laden qui prétend fédérer autour de lui les pauvres et les rejetés du monde contre un ennemi commun, le capitalisme ou bien l'impérialisme américain symbolisé par des tours à abattre. L'Islam est un alibi qui permet à la fois de se différencier de l'occident et de faire du prosélytisme au bénéfice de cette religion, tout en cherchant à faire jeu égal sur le terrain de l'autre.

Ceci dit, comme le remarque René Girard, il y avait autant d'étrangers que d'Américains dans les tours abattues, et ce qui frappe surtout, c'est la sophistication des moyens employés, bien loin des pratiques des guerres tribales et des préceptes de l'Islam. L'intégrisme musulman est surtout un écran derrière lequel se cachent des personnages avides de pouvoir qui cherchent à atteindre le niveau de ceux qu'ils ont l'ambition de détruire et veulent faire la preuve de l'efficacité des moyens qu'ils emploient à l'égalité des grandes puissances.

Les deux partis, en définitive, ont les mêmes objectifs : dépasser l'autre et renforcer leur unité pour que la violence qu'ils déploient gagne en efficacité. Pendant ce temps les véritables problèmes persistent. Là est l'ambiguïté de l'aspect constructif de la violence, en particulier celle qui passe par une victime émissaire et qui explique notre difficulté à nous en dégager. Nous sommes conditionnés par les pratiques ambiantes qui tendent à nous faire croire qu'elles sont indispensables et que certaines situations, certaines injustices, certaines oppressions ne peuvent pas se résoudre sans un recours à la violence et au sacrifice d'une victime émissaire. Ne pas donner son assentiment à cet a priori est jugé comme une faiblesse, une volonté d'abandonner la lutte, une acceptation de l'indifférence, une renonciation à l'identité personnelle.

La difficulté de se dégager de cette problématique est encore augmentée par le fait que la majorité des personnes finit par croire à la responsabilité effective de celui qui est désigné à la vindicte populaire. Elle s'impose comme une évidence largement partagée, au point qu'il n'est pas évident de prendre des distances par rapport à elle. La victime émissaire est considérée massivement comme une solution commode, propre à abaisser les tensions et à détourner l'agressivité sur un être auquel on peut s'attaquer sans trop de risques, c'est d'ailleurs sa raison d'être. La tradition chrétienne invite pourtant à se détourner de cette tendance.

L'innocence de la victime émissaire dans l'Ancien Testament

La première étape pour dénoncer cette pratique consiste à remettre en cause la légitimité du report de la culpabilité sur une victime qui donne bonne conscience aux accusateurs. Allant dans ce sens, René Girard trouve dans la Bible des affirmations de l'innocence de la victime émissaire, première étape importante dans le processus qui permet de nous éloigner de la pseudo solution que constitue ce processus de victimisation. Il commence à devenir envisageable de remettre en cause la pratique en question si déjà cette innocence est reconnue. Elle perd tout son sens si la victime n'a rien fait pour mériter le sort qui lui est infligé, le processus est désamorcé, la condition étant non seulement qu'elle apparaisse comme effectivement responsable mais, de plus, qu'elle soit reconnue comme telle.

Adam et Ève ne sont pas totalement innocents, même si la punition qu'ils reçoivent peut paraître démesurée. Abel, quant à lui semble n'avoir en rien mérité la mort. Son frère a

passé sur lui sa colère pour affirmer sa différence et gagner sa suprématie, mais sa violence était injustifiée. Il en est de même pour Joseph qui, bien qu'il se soit montré vantard, n'avait rien fait de véritablement condamnable pour justifier la violence de ses frères à son égard. Ils ont projeté de le tuer, avant de se décider à le vendre, par simple jalousie.

L'exemple le plus fort dans l'Ancien Testament est celui de Job qui proteste constamment de son innocence quand tout le monde l'accuse. Ses amis voudraient bien qu'il se reconnaisse responsable de son sort, ainsi ils n'auraient pas à quitter leurs conceptions de la bonté de Dieu et de sa justice rétributive. Partageant avec la majorité des hommes pieux le même type de croyance, ils seraient rassurés que le cas de Job confirme leurs théories. Or, il n'en est rien et Dieu lui-même, désavouant ce que, l'on dit de lui, se range du côté de celui qui proteste.

Ces cas d'innocence sont extrêmement gênants pour la pratique du bouc émissaire qui repose justement sur la certitude que le sacrifié est coupable, conviction partagée par la victime qui finit par adhérer aux accusations que l'on porte sur elle, jusqu'à accepter le sort qu'on lui fait subir. Dans le cas contraire, si un doute subsiste, la légitimité du sacrifice n'est plus aussi évidente et son efficacité, essentiellement psychologique, s'en trouve limitée. Cela dit, il faut faire preuve d'une grande prétention, à la manière de Job, pour oser refuser d'endosser la moindre culpabilité. Chacun se sent plus ou moins coupable de quelque chose, nul ne peut se prétendre totalement innocent. À vrai dire, Job lui-même accepte de reconnaître avoir peut-être commis l'une ou l'autre faute mineure. Ce qu'il conteste c'est la disproportion de la sanction qui tombe sur lui par rapport à la gravité des châtements infligés par Dieu.

Malgré ces interrogations légitimes, la pratique du sacrifice de la victime émissaire est renforcée et se maintient par le fait qu'il n'existe personne de totalement innocent. On trouvera toujours une bonne raison pour s'en prendre à quelqu'un et, dans l'élan, de le charger de péchés qu'il n'a pas commis. Pour peu qu'il accepte un tant soit peu le verdict, c'est en toute bonne conscience que l'on pourra le punir, l'expulser, le sacrifier. Même si la sanction est injuste parce que sans proportion avec le délit constaté, la victime servira de déversoir à la haine. Son élimination fera baisser la tension et calmera la violence latente, ce qui est le but recherché.

Malheureusement, parmi les pratiques que nous avons évoquées utilisées pour faire baisser la haine dans les rapports conflictuels, aucune ne s'en prend à l'origine réelle de la violence, c'est-à-dire le mimétisme. Chacune malgré son efficacité montre ses limites. Faisons-en un premier bilan :

- La punition directe du coupable semble juste, mais elle n'éteint pas la violence. Au contraire, elle la réactive en élargissant le nombre de ceux qui sont impliqués.
- Les lois, les rites, les interdits, les coutumes sont là pour encadrer la violence, l'empêcher de naître par leur façon d'instaurer des règles dans les relations sociales, de se présenter comme naturels ou tellement anciens qu'ils en deviennent vénérables. Pour autant, leur efficacité n'a rien d'absolu et les écarts, volontaires ou non, sont toujours possibles, même quand les lois sont intériorisées et assumées.
- Pour pallier ce problème, les hommes ont mis en place des sacrifices qui recréent périodiquement la continuité du tissu social. Mais l'apaisement qui s'ensuit est d'une durée limitée. Ils doivent être renouvelés à intervalles réguliers si l'on veut leur garder une efficacité satisfaisante.
- La victime émissaire est d'une efficacité supérieure, mais il est nécessaire de trouver la personne ad hoc ou le groupe idéal sur qui faire reposer raisonnablement

la responsabilité des malheurs et qui pourra être éliminé sans trop de dommages collatéraux. C'est encore mieux si la victime est consentante et reconnaît sa responsabilité, ce qui est rarement acquis.

Dans tous les cas les causes profondes du phénomène demeurent et la violence, un temps contenue, surgit de nouveau à la première occasion. La paix ne serait établie pour de bon que si la violence était éradiquée une fois pour toutes.

Or, selon René Girard, si aucune tentative n'a réussi jusqu'à présent à apporter une solution au problème, le christianisme, par son message, met l'humanité sur la bonne voie. Jésus a placé l'histoire humaine sur de nouvelles bases en dénonçant une fois pour toutes, par sa mort, le mythe de la victime émissaire et en proposant par sa vie des comportements nouveaux, capables de faire sortir définitivement les hommes du cercle de la violence. Il reste aux Chrétiens à s'en convaincre et à devenir à leur tour les témoins de ce bouleversement radical, ce qu'ils ne font encore que timidement malgré deux mille ans de christianisme.

5 Dans le Nouveau Testament

Le Nouveau Testament fait un grand nombre d'allusions à la victime émissaire, en lien avec la personne de Jésus, preuve que le phénomène est bien attesté. Nous avons abordé cette question à propos de la Passion du Christ sauf que, en l'occurrence, l'allusion au bouc émissaire était mise dans la bouche inspirée du Grand Prêtre, comme si l'évangéliste craignait d'en prendre la totale responsabilité. Ailleurs, les références sont explicites et pourtant le contexte montre, chaque fois, que les évangélistes prennent des distances par rapport à cette pratique. Jésus après s'être fait l'un des nôtres est sacrifié pour le peuple, il porte nos péchés, mais d'une manière particulière qui tranche avec la tradition. L'image est présente et contestée tout à la fois.

Jésus bouc émissaire

L'expression par laquelle Jean le Baptiste désigne Jésus dans les débuts de sa vie publique semble faire appel au bouc émissaire. Jean 1 : 29 « Voici l'agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde ». La formulation a été reprise par la liturgie, ce qui montre son importance. L'image de l'agneau renvoie explicitement à la victime que l'on sacrifiait lors des cérémonies expiatoires. On trouve également la figure de l'agneau immolé dans l'Apocalypse. Le fait qu'il soit désigné dans tous les cas comme enlevant le péché du monde évoque sa fonction purificatrice. La dynamique de la victime émissaire est ainsi fortement suggérée.

Un autre élément complète cette première approche. Nous avons vu précédemment combien il était important que la victime à sacrifier soit préalablement intégrée dans le groupe. Or la manière dont Jésus est venu dans le monde répond à cette nécessité. Elle diffère fondamentalement des façons habituelles dont Dieu se présente dans l'Ancien Testament ; Jésus ne fait pas montre de sa toute-puissance et il ne commence pas par manifester sa différence. Avec lui la proximité est clairement privilégiée par rapport à la distance. Fils de Dieu, il se fait proche, l'un de nous. Il se fait même tout petit jusqu'à prendre chair à la manière d'un quelconque petit d'homme. Longtemps personne ne fera attention à lui.

Nous retrouvons donc une des caractéristiques de la victime émissaire : le fait qu'elle entre dans l'intimité de la communauté, qu'elle soit reconnue comme en faisant pleinement partie. Jésus est bien le fils de Dieu, le Messie promis, mais cette distinction se fait sur fond de banalité : il est aussi le fils du charpentier, on connaît toute sa famille. Rien à voir avec un

Dieu descendant sur la terre pour sauver son peuple ou avec un Messie levant une armée pour libérer son pays à la tête de ses fidèles.

Jésus se désigne souvent en se référant au serviteur souffrant d'Isaïe, ce qui est une manière de se rattacher à l'Écriture tout en y prenant des repères décalés par rapport aux attentes communément admises :

Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui mon âme se complaît. J'ai mis sur lui mon esprit, il présentera aux nations le droit. Il ne crie pas, il n'élève pas le ton, il ne fait pas entendre sa voix dans la rue ; il ne brise pas le roseau froissé, il n'éteint pas la mèche qui faiblit, fidèlement, il présente le droit ; il ne faiblira ni ne cédera jusqu'à ce qu'il établisse le droit sur la terre, et les îles attendent son enseignement. 42 : 1-4

La voie de la discrétion et même de la faiblesse est celle choisie par Jésus. Celle aussi du respect des petits et des faibles, de la préservation de ce qui est encore en germe, de l'encouragement de ce qui est encore trop fragile pour s'imposer. La visée ultime est bien celle d'un Messie qui rassemble et libère, mais les moyens envisagés tranchent avec ceux attendus.

Jésus emploie le plus souvent, dans cette ligne, le terme de « Fils de l'Homme » pour parler de lui, de préférence à ceux qui mettent en avant un Messie guerrier, un roi, un libérateur qui installerait le Royaume de Dieu par la violence et même un thaumaturge. Comme le Fils de l'Homme, le serviteur d'Isaïe est doux, respectueux des petits. Il est tout désigné pour prendre le rôle de la victime émissaire.

C'est d'ailleurs comme tel qu'il sera mis à mort à la demande du peuple qui accepte que son sang retombe sur lui. La réprobation des Juifs est unanime, bien que ce soit l'un d'eux qui est condamné et exclu. L'autorité romaine se contente de valider la condamnation contre laquelle personne ne proteste. Cela aussi rappelle la victime émissaire : la communauté dans son ensemble est unie pour reporter toutes les fautes sur une seule personne, persuadée qu'en s'en prenant à elle c'est le peuple tout entier qui sera libéré.

Pourtant, tout en étant pris jusqu'au bout dans le système de représentation de la victime émissaire et en étant tué conformément à lui, Jésus fait éclater le processus de l'intérieur. Il en montre l'inanité. La raison principale en est que lui est totalement innocent, une des prières eucharistiques (pour la réconciliation n°1) le rappelle : « Ton Fils, le seul Juste, s'est livré entre nos mains et fut cloué sur une croix ». Nous avons noté que, dans l'Ancien Testament déjà, beaucoup de victimes protestaient de leur innocence, mais ce n'était jamais pleinement exact. Il était toujours possible de trouver en elles une faille susceptible d'être utilisée pour justifier le sort qui leur était réservé. Pour la première fois un personnage était tué pour le peuple sans que l'on puisse dire qu'il participait à la culpabilité universelle, et ce, d'aucune façon.

Du coup, le soupçon est porté sur l'habitude, si universellement partagée, de rejeter sur une personne ou sur un groupe le poids de la culpabilité globale. La pratique continuera par la suite, mais elle perd de son évidence, il devient plus difficile de la justifier, le ver est dans le fruit. Grâce au christianisme, l'idée va faire son chemin : les victimes émissaires sont innocentes, du moins elles ne méritent pas la sanction qui leur est appliquée et il est anormal de les utiliser même si c'est pour le bien du grand nombre. Un fond de mauvaise conscience est introduit chez ceux qui continuent à rechercher ainsi la pacification.

L'épître aux Hébreux peut être comprise de cette manière. Dans ce texte, l'auteur dit que le prêtre sacrificateur commence par faire un sacrifice pour ses propres péchés et ensuite pour ceux du peuple. Ainsi l'efficacité n'est que temporaire, il faut sans cesse recommencer, ce qui n'est pas le cas avec le sacrifice de Jésus. À la fois grand prêtre et victime, le sacrifice qu'il accomplit est définitif puisqu'il est parfaitement innocent dans ses deux fonctions. Ensuite, ce type de pratique n'a plus de sens, il n'est plus possible de l'accomplir avec bonne conscience, elle est devenue injustifiable puisque le sacrifice du Christ est désormais suffisant et qu'il a eu lieu une fois pour toutes.

À partir du moment où il n'est plus pensable de charger la victime de la responsabilité d'une quelconque faute globale, la tuer devient un assassinat pur et simple et non plus un rite de purification. Maintenant que le sacrifice a perdu son sens, il devient inutile parce que son charme n'opère plus. Déjà sa justification en référence à un Dieu qui demanderait du sang était depuis longtemps sujette à caution. Comment un Dieu amour pourrait-il avoir une telle exigence ? Il ne gardait un semblant de pertinence que par rapport à une société ayant besoin, pour rétablir son équilibre, de rassembler ses membres autour d'une action violente. La méthode, encore pratiquée de nos jours, est de moins en moins justifiable, à la racine Jésus en a montré la vacuité.

En tant que victime innocente Jésus a donc mis à mal, dans son principe, la pratique consistant à s'attaquer à des gens marginalisés pour leur faire porter la responsabilité des maux endurés par une société. Mais il a fait davantage en s'identifiant lui-même aux rejetés. Non seulement ils ne sont pas responsables, mais ils sont l'image du Fils de Dieu, le meilleur chemin pour aller jusqu'à Dieu. Le texte de Matthieu 25 en est la parfaite illustration : *« j'étais malade et vous m'avez visité, nu et vous m'avez vêtu..., chaque fois que vous l'avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait ».*

La réhabilitation est complète et un raccourci est même effectué qui rend inutile le passage par le sacrifice. Celui qui est rejeté est en même temps celui qui est susceptible de nous sauver, ce qui était déjà le cas de la victime émissaire, mais, après Jésus, il est inutile de le tuer pour autant. C'est en vivant que le pauvre nous sauve, si nous le rejoignons, parce qu'il est habité par le Sauveur. Il est le chemin du salut sans qu'il soit nécessaire de passer par sa mort puisqu'il est innocent, sans qu'il soit non plus utile d'en faire un dieu puisqu'il n'est qu'habité par Jésus. Ce n'est pas à cause d'une faculté qui lui serait propre qu'il est utile, il n'est pas important par lui-même mais par celui qu'il porte du fait d'un choix gratuit de Dieu qui, dans le Nouveau Testament, éprouve une tendresse particulière pour les rejetés..

Les publicains et les prostituées sont d'autres catégories de rejetés, et Jésus affirme qu'ils doivent nous précéder : *« en vérité je vous le dis, les publicains et les prostituées arrivent avant vous au Royaume de Dieu »* Mat 21, 31. Les publicains étaient pourtant des cibles faciles pour les bien pensants. Non seulement ils étaient riches mais, de plus, leur argent était acquis d'une manière critiquable puisqu'il était le fruit de leur collaboration avec l'occupant romain. Ils étaient des victimes émissaires toutes désignées, comme aussi les prostituées dont les pratiques sont condamnées par ceux-là même qui font appel à leurs services. Ni les uns ni les autres ne sont innocents, mais il est injuste de les désigner comme les seuls responsables quand d'autres payent leurs impôts à César, comme Jésus le souligne, ou profitent de leur misère.

Jésus appelle les uns et les autres à la conversion en évitant de ne condamner personne définitivement. Il s'insurge contre ceux qui en font des victimes émissaires et remet en cause leur logique de purification. La réhabilitation de ces exclus est totale elle aussi ou, du

moins, leur réintégration dans la communauté des hommes. D'un autre côté, si personne n'est condamné pour toujours, personne n'est totalement disculpé pour autant, chacun étant renvoyé à son propre péché, à sa violence personnelle, comme dans l'épisode de la femme adultère où Jésus en s'adressant à ceux qui voulaient lapider dit : « *que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier une pierre* » mais il conclut en interpellant la femme : « *Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, désormais ne pêche plus* » (Jean 8,7-11). Chacun est questionné, personne n'est innocent, la perturbation par le mal des comportements entre les personnes est réelle, mais on ne doit pas en rejeter la responsabilité sur telle personne ou tel groupe quand tout le monde participe aux conduites de péché.

Jésus nous invite à gérer nos problèmes entre nous, sans chercher à nous libérer de nos violences par l'intermédiaire de victimes émissaires. Cette dernière manière d'agir est dénoncée au moins pour les hommes qui se déclarent disciples de ce Jésus : victime innocente, morte sur une croix et qui continue à vivre dans les pauvres et les rejetés de la société, ceux sur qui l'on reporte habituellement la cause des maux qui pourrissent le monde.

Pourtant, il n'est pas suffisant de dénoncer une pratique injuste. Le problème de la violence demeure et si l'on ne le résout pas, même temporairement, en s'en prenant à des victimes émissaires, il faut trouver d'autres moyens de la combattre efficacement. Jésus nous en a proposé d'efficaces qui nous permettent de retrouver l'espérance en une humanité depuis toujours habitée par la violence. Mais il est bon, auparavant, de faire le point sur la question de la mort du Christ. Pourquoi la croix ? L'homme était-il à ce point touché par le mal qu'un enseignement sur la supériorité de l'amour ne pouvait suffire à inverser ses tendances mortifères ?

6 Pourquoi mourir sur une croix ?

La question du sacrifice du Christ est particulière à plus d'un titre, mais pourquoi Jésus devait-il mourir pour nos péchés ? La réponse n'est pas simple dans la mesure où cette obligation semble induire la réalité d'un Père jaloux qui, touché par le péché des hommes, cherche à obtenir des compensations. Comment imaginer qu'un Père exige la mort de son Fils comme condition avant de pardonner l'offense qui lui a été faite ?

Pourtant, la formule « il faut » ou « il fallait » associée à l'évocation des souffrances et de la mort du Christ revient régulièrement dans les textes évangéliques, faisant penser à une obligation voire à une fatalité. Jésus le dit aux disciples d'Emmaüs, sur la route, Luc 24, 26, « *Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ?* » Si ce n'est pas une exigence du Père cherchant à retrouver son honneur bafoué avant d'accueillir son Fils à nouveau, il n'est pas évident de comprendre ce « il fallait ». D'un autre côté, comment penser que c'était la seule solution envisageable. On a déjà du mal à imaginer un père humain qui sacrifierait son fils pour obtenir le rachat d'une offense, même si historiquement cela a pu être le cas.

Une telle exigence est plausible, en effet, dans le cadre habituel des pratiques sacrificielles. Il est vrai que beaucoup de pères l'ont fait, et pas uniquement chez Corneille. Abraham accepte dans un premier temps de sacrifier son fils, et les récits anciens comportent nombre d'épisodes où un père offre son enfant en réparation d'une offense ou pour obtenir les faveurs d'une divinité. Il n'y a pas de guerres sans que des pères envoient leurs fils à la mort pour venger leur honneur soi-disant bafoué. Mais une telle cruauté est difficilement imaginable de la part du Dieu amour présenté par Jésus-Christ. Cette position est intenable

tant elle est contraire à ce que Jésus nous a dit de son père. Ce dont sont capables des hommes ne devrait pas être pensable quand il s'agit du Dieu amour. Certes il lui arrive de nous surprendre par ses manières de faire, mais là ce serait excessif, il serait vraiment trop semblable aux pires comportements des hommes. On ne peut donc qu'espérer que nous sommes devant une fausse piste et que notre Dieu d'amour est loin de tels marchandages.

Mais alors, pourquoi n'a-t-il pas suffi que le Fils de Dieu descende du ciel pour nous apporter la bonne nouvelle du Dieu amour en y remontant une fois son message délivré ? La puissance de l'amour de Dieu et la force de son Esprit devraient être suffisantes pour que cette parole prenne tout son poids, et la capacité divine de pardon est assez grande pour effacer les conséquences de la première faute et de toutes celles qui l'ont suivie.

Une batterie de textes, dans l'évangile de Jean et dans celui de Luc, pose le problème. Nous allons y retrouver notre « il faut ».

Dans Jean :

Nul n'est monté au ciel, hormis celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme. Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que quiconque croit ait par lui la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle (3, 13-16).

Ainsi que :

C'est maintenant le jugement de ce monde ; maintenant le Prince de ce monde va être jeté dehors ; et moi, une fois élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi. Il signifiait par là de quelle mort il allait mourir. La foule alors lui répondit : « Nous avons appris de la Loi que le Christ demeure à jamais. Comment peux-tu dire : Il faut que soit élevé le Fils de l'homme ? Qui est ce Fils de l'homme ? » (12, 31-34).

Et :

Je ne m'entretiendrai plus beaucoup avec vous, car il vient, le Prince de ce monde ; sur moi il n'a aucun pouvoir, mais il faut que le monde reconnaisse que j'aime le Père et que je fais comme le Père m'a commandé (14,30-31).

Chez Luc

Comme l'éclair en effet, jaillissant d'un point du ciel, resplendit jusqu'à l'autre, ainsi en sera-t-il du Fils de l'homme lors de son Jour. Mais il faut d'abord qu'il souffre beaucoup et qu'il soit rejeté par cette génération. Car, je vous le dis, il faut que s'accomplisse en moi ceci qui est écrit : Il a été compté parmi les scélérats. Aussi bien, ce qui me concerne touche à sa fin (22,35-37).

Et :

Il n'est pas ici ; mais il est ressuscité. Rappelez-vous comment il vous a parlé, quand il était encore en Galilée ; Il faut, disait-il, que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour (24,6-7).

L'insistance du « il faut » qui revient dans ces textes est troublante. Pourquoi fallait-il que Jésus meure et qu'il meure sur une croix dans des conditions ignominieuses, comme un scélérat est-il dit. Que cela soit une manière d'accomplir les Écritures est clairement affirmé dans les évangiles comme dans notre « Je crois en Dieu », mais pourquoi privilégier les

passages concernant le « serviteur souffrant » d'Isaïe alors que d'autres ont une lecture différente de la mission du Messie ? Qu'il soit mort est une chose, que le récit de sa prédication et de la montée de l'agressivité qu'elle a provoquée auprès des personnages importants nous permette de comprendre sa condamnation est logique également. Le refus de Jésus d'entrer dans le jeu de ses adversaires, de défendre la loi qui était le ciment de la nation juive, ses écarts réguliers vis-à-vis du sabbat et d'autres pratiques donnent des pistes pour entrer dans la manière de voir de ceux qui ont décidé de l'éliminer. Il mettait trop de principes en cause et cela devenait insupportable.

Il est devenu encore plus dangereux quand sa notoriété s'est accrue, en particulier auprès du petit peuple. Ses miracles, son souci des petits et des pauvres, sa manière de pardonner ne pouvait que séduire les rejetés de la société, au grand dam de ceux dont l'autorité tenait surtout par le respect qui leur était prodigué du fait de leur pouvoir ou de leur perfection affichée.

Il est même compréhensible que l'on puisse retourner une foule comme ce fût le cas. Habitée par la violence mimétique, elle est tout à fait capable, si elle est manipulée, de crier « crucifie-le » après avoir crié « hosannah au Fils de David ». Il est tout aussi pensable que les plus proches se soient laissés gagner par le découragement, incapables qu'ils étaient de résister en se démarquant de la violence ambiante. Dans ces moments là il est plus simple de lâcher prise, de faire comme les autres, de prétendre que l'on ne connaît pas l'homme sur qui se reporte la violence générale. Dans la foule qui s'en prend à un bouc émissaire il est même difficile de continuer à penser que la victime est innocente et qu'elle pourrait être malgré tout le Messie attendu.

Allons plus loin, jusqu'à dire que Jésus n'a rien fait pour réussir. Il avait pourtant beaucoup d'atouts en main : son aura, ses dons de thaumaturge, la qualité de son message, sa capacité à soulever le peuple en sa faveur, l'espérance des croyants qui, parce qu'ils attendaient un Messie, étaient prêts à suivre un chef charismatique. Les juifs pieux et les chefs des prêtres eux-mêmes ont d'abord été séduits par sa personnalité, par son message et la rigueur de sa foi au Père. Ils étaient de vrais croyants, trop rigoristes il est vrai. Or, il a obstinément refusé de s'engager sur des chemins qui auraient pu l'amener à des succès humainement efficaces, au moins sur le court terme. Les récits des évangiles nous le montrent s'enfermant dans une stratégie sans espoir, calmant les enthousiastes, refusant les honneurs et ne réagissant pas à la montée de la violence à son égard. À moins de penser que la parousie était proche, il n'était pas humainement responsable de poursuivre de la sorte, jusqu'à la mort, sans dévier ni chercher des compromis. En agissant ainsi, la sanction ne pouvait être que la mort.

Si les raisonnements précédents restent dans l'ordre de la logique et sont conformes à ce que nous avons dit jusqu'à présent, le refus par Jésus de comportements efficaces est surprenant. Le « il faut » continue à poser problème. Pourquoi persévérer dans une voie sans issue ? Le message de Jésus aurait pu suffire, des grands maîtres spirituels se sont contentés de délivrer un enseignement qui donne toujours à réfléchir. Il est bouleversant par lui-même et c'est bien lui qu'il faut suivre pour mettre la violence de côté. On ne voit pas trop ce que lui ajoute la mort sanglante de son auteur.

Le « il faut » est gênant encore dans la mesure où il semble introduire une notion de fatalité dans l'histoire du salut, comme si nous revenions par là à la destinée à laquelle croyaient les Grecs et à laquelle étaient soumis les dieux eux-mêmes. Qui aurait pu édicter cette nécessité et au nom de quoi ? Dans Luc, Jésus fait effectivement référence à « ce qui est écrit », comme si les Écritures avaient prévu ce qui allait arriver et qui devait être accompli par lui

dans ses moindres détails. Une telle interprétation est peu convaincante et on chercherait vainement les passages la justifiant. De plus, si Jésus se présente comme celui qui accomplit les Écritures, il le fait en général avec une extrême liberté et on n'a pas l'impression qu'il soit enfermé dans un destin. Même si Moïse a élevé un serpent au désert pour que ceux qui allaient le regarder soient sauvés, pourquoi fallait-il que Jésus prenne la place de celui qui a été élevé ? Le sujet de la mort est trop grave pour que l'on puisse penser que sa nécessité était uniquement inscrite comme une fatalité.

Le « il faut » choque d'autant plus que l'on peut lire les deux allusions au Père, dans les passages de saint Jean, comme l'affirmation que la mort de Jésus était voulue par Dieu lui-même. Il aurait donc programmé la fin de son Fils, hypothèse déjà évoquée mais qui a été poussée encore plus loin à partir d'une lecture orientée de Paul : Dieu avait besoin de cette mort pour pardonner nos péchés. Il s'agirait du rachat de la dette contractée par Adam et augmentée par tous les hommes. L'outrage fait à Dieu étant infini, il faudrait que la réparation par le sacrifice soit équivalente à l'importance de l'outrage. Les sacrifices précédents comme les efforts des hommes n'ont fait qu'apaiser temporairement le courroux divin, seule la mort de son Fils pourrait, soi-disant, calmer sa colère. Le péché est infini parce qu'il touche Dieu, le prix à payer doit donc être lui aussi infini, il ne peut être payé que par la mort du Fils de Dieu. Nous sommes beaucoup à avoir entendu ces raisonnements au cours de nos années de catéchisme. Il est tentant de comprendre le « il faut » dans cette perspective abominable. Mais comment accepter une telle position si l'on croit en un Dieu bon ?

Un des problèmes réside sans doute dans le fait que le raisonnement précédent se place dans une perspective de rachat, de compensation du mal fait par un mal équivalent : « œil pour œil, dent pour dent ». Ce n'est pas dans ce cadre que nous avons réfléchi jusqu'à présent. Nous avons dit, au contraire, que la faute brise les liens tissés dans une communauté et en l'occurrence avec Dieu. L'important n'est pas d'obtenir une réparation, ce qui ne sert à rien et qui est effectivement impensable quand il s'agit de Dieu, mais de reconstituer la relation brisée, de faire une nouvelle alliance, définitive cette fois.

Le Dieu de la *Genèse* est passé par les deux étapes : il a commencé par punir les hommes en détruisant quasiment l'espèce humaine au moyen du déluge, avant de se raviser devant l'inanité de l'entreprise et de privilégier l'alliance avec les fautifs. L'arc-en-ciel est préféré à la punition et, par la suite, Dieu proposera inlassablement de nouvelles alliances aux hommes qui n'y sont pas fidèles. Il a donc abandonné définitivement les méthodes expéditives des débuts en acceptant que ses tentatives ne soient pas à chaque fois couronnées de succès. Il serait troublant qu'avec Jésus il reprenne ses vieilles manières de punir.

Mieux vaut alors se rapprocher de la conception de la pédagogie divine évoquée dans la quatrième prière eucharistique qui s'adresse ainsi à Dieu : « *Tu as multiplié les alliances avec eux, et tu les as formés, par les prophètes, dans l'espérance du salut. Tu as tellement, aimé le monde, Père très saint, que tu nous as envoyé ton propre Fils, lorsque les temps furent accomplis, pour qu'il soit notre Sauveur.* » Nous y retrouvons l'obstination d'un Dieu qui ne désespère plus de sa Création, tout en se rendant compte qu'il doit sans cesse réactiver le lien que les hommes négligent et oublient. Il persévère jusqu'à envoyer son Fils, bien conscient, si l'on peut dire, que la démarche prend cette fois une dimension particulière, qu'elle est décisive et même définitive. Pour poursuivre avec les prières eucharistiques, la numéro deux dit quelque chose de ce projet : « *Pour accomplir jusqu'au bout ta volonté (celle du Père) et rassembler du milieu des hommes un peuple saint qui t'appartienne, Il (le*

Fils) étendit les mains à l'heure de sa passion, afin que soit brisée la mort, et que la résurrection soit manifestée. »

L'envoi de son Fils est donc la tentative ultime du Père de créer un lien avec les hommes que rien ne pourrait détruire, il veut poursuivre dans sa logique jusqu'au bout ce qui est compréhensible. Ce qui l'est moins c'est, à nouveau, qu'il ait fallu pour y parvenir que Jésus passe par la Passion et par la Croix. Nous buttons une fois encore sur cette interrogation : pourquoi, après tant de sacrifices inutiles, aller jusqu'à celui-ci et pourquoi est-ce vraiment le dernier ?

René Girard met en lumière la différence entre les sacrifices antérieurs et le sacrifice du Christ. Nous l'avons noté à plusieurs reprises, toutes les victimes émissaires avaient nécessairement quelque chose à se reprocher. Aucune ne pouvait prétendre à l'innocence absolue, ce qui ne légitime pas pour autant le déséquilibre manifeste entre le châtement infligé et les fautes éventuellement commises ou celles qu'on leur impute. Pourtant, elles pouvaient servir de base justifiant plus ou moins le sacrifice, il y a toujours une faute ou, au moins, une différence capable de donner bonne conscience à la foule qui se décharge sur la victime du poids de ses fautes.

Pour que le mécanisme sacrificiel n'ait plus de raison d'être, le mieux est d'en démontrer la logique une fois pour toutes, en faisant la démonstration du non-sens de la démarche. Ce qui empêche un démantèlement rapide de ces pratiques est leur efficacité réelle face à la violence et le fait qu'on peut lui trouver des justifications dans la culpabilité partielle de la victime. La limite réside dans la brièveté de leur efficacité. Pour parvenir à une avancée significative et même définitive il faut trouver une victime innocente au point de rendre manifeste le scandale de son exécution et casser ainsi le processus traditionnel.

Avec Jésus nous sommes pour la première fois dans ce cas de figure puisque Pilate dit de lui : *« je n'ai rien trouvé en lui qui mérite la mort »* Luc 23,22. La foule, les chefs des prêtres et les scribes ont beau le charger de péchés, l'accuser de blasphème, prétendre qu'il met en danger, le Temple, leur peuple et leur religion, l'innocence de Jésus est manifeste. Il n'y a que des faux témoignages contre lui, non concordants qui plus est, incapables de faire croire qu'il y a en lui une ombre de culpabilité. Impossible en fait de lui reprocher quoi que ce soit, il n'est qu'amour et il est en dehors de toute tentation de violence mimétique. Le seul qu'il cherche à imiter est son Père, et ce dans un rapport de soumission absolue tant il se reconnaît dépendant de celui qui l'engendre dans l'amour.

Le sacrifice de Jésus est unique pour toutes ces raisons : il est la seule victime émissaire qui ne prête en rien le flanc à la justification de son meurtre. Une des avancées supplémentaires est que la manière qu'il a de s'assimiler aux autres victimes de l'opprobre général conduit à les justifier à leur tour et à dénoncer en cascade les pratiques qui cherchent à gagner sur leur dos un moment d'oubli de la violence unanime. Le « tous contre tous » de Hobbes a évolué en un « tous contre un » apaisant les conflits pour un temps. Mais cette dernière pratique trouve sa limite quand elle s'applique à Jésus : le scandale du « tous contre Jésus » ne peut être réduit.

La résurrection du Christ est la réponse du Père à l'assassinat de son Fils. Loin d'être satisfait de la victime qui lui a été offerte, il nie le blasphème et rend la vie sensée apaiser son courroux. En conséquence, il devient scandaleux de lui offrir un quelconque sacrifice, de mettre à mort, en son nom, qui que ce soit, les Églises l'ont parfois oublié. Il montre que ce n'est pas dans cette logique qu'il se place et que la seule chose qui lui plaise est que les hommes marchent à la suite de son Fils et apprennent à vivre comme il nous l'a enseigné.

La croix est le scandale absolu, c'est ainsi qu'elle est présentée dans la prière eucharistique pour la réconciliation n°1 : « ton Fils, le seul juste, s'est livré entre nos mains et fut cloué sur une croix ». Il n'est pas le seul à avoir été martyrisé injustement, d'autres ont souffert pour leur foi ou pour la justice, mais le Christ est le seul totalement juste à être passé par là, ce qui rend sa condamnation particulière. Le fait qu'elle ait pu se produire jette le discrédit sur les tentatives postérieures de s'en prendre à une victime émissaire pour résoudre les problèmes d'une communauté particulière. Il met en cause le fonctionnement tout entier.

Malheureusement nous n'en avons pas fini avec les victimes émissaires. Il y a partout, et même dans l'Église, des rapports de pouvoir qui engendrent la violence. De tous les côtés, des hommes se montent contre d'autres hommes dont ils envient le savoir, le pouvoir ou l'avoir. La propagation du message de Jésus est loin d'avoir changé les relations humaines en les détournant de la tentation d'effacer ceux qui font obstacle à nos envies.

Notre monde fourmille de victimes émissaires que l'on utilise pour que la violence n'aille plus en direction des véritables responsables de son développement. Non seulement les moyens de sortir de la violence ne sont pas pris en compte, mais on perpétue son déroulement en persistant dans des cycles sans fin qui n'apaisent les conflits que pour les laisser renaître à la première occasion. Les écoliers eux-mêmes ont leurs têtes de Turc.

La prière eucharistique citée change la donne en présentant la volonté du Père qui va à l'encontre des comportements humains en poussant jusqu'au bout sa propre logique de salut. Loin de nous abandonner aux conséquences de nos fautes, il cherche à nous rassembler, mais il est difficile de comprendre ce projet qui semble impliquer le passage par la mort du Fils afin que la mort soit brisée pour tous les hommes. L'affirmation de la nécessité de ce passage continue à nous choquer. Faut-il que les hommes soient enfermés à ce point dans leur mal pour qu'il faille aller jusqu'à la croix afin d'ouvrir la porte à une autre manière d'être ! Les paroles n'auraient pas suffi pour nous convaincre et pour changer la globalité des rapports humains, il fallait que le Christ passe par la radicalité de la mort, et pas n'importe laquelle, pour que le mouvement soit inversé et le chemin vers la vie ouvert à nouveau.

Notre scandale vient sans doute de ce que nous sous-estimons la gravité de notre ancrage dans le mal et dans la violence. Notre péché est originel, non seulement parce qu'il a marqué l'histoire de l'humanité dès ses débuts, mais aussi parce qu'il est à l'origine de chacune de nos existences. Nous baignons dedans et chacun de nos actes bons est un arrachement à la tentation de nous laisser entraîner par la violence environnante. Il faut revenir à l'origine pour l'éradiquer, pour nous placer dans des relations dont le mimétisme dévastateur serait absent. D'où les deux mentions du « Prince de ce monde » dans deux des passages de l'évangile de Jean cités plus haut. Elles sont là pour nous mettre devant la gravité de la situation dans laquelle nous sommes pris : non une suite de transgressions secondaires mais un refus fondamental de la vie. Le remède qui passerait par une réconciliation passagère ne suffit pas pour mettre définitivement Satan à l'écart.

Pour y parvenir, il est indispensable d'en finir une fois pour toutes avec les tentatives sacrificielles de juguler la violence et avec les efforts pour l'enfermer dans des cadres légaux d'où elle s'échappe à la première occasion. Les sacrifices ont fait la preuve de leurs limites, et la pratique de la victime émissaire a montré ses incohérences, surtout à partir du moment où l'innocence de la victime est démontrée, grâce aux textes bibliques en particulier. Avec Jésus, cette dénonciation est portée jusqu'à l'extrême limite : il est le seul juste, l'unique à qui on ne peut rien reprocher et il a pourtant été mis à mort. Après cet épisode tragique cependant les jeux sont faits. Le texte de Jean y insiste « *le Prince de ce Monde, sur moi il*

n'a aucun pouvoir ». Ce dernier ne vient que pour un baroud d'honneur, dont l'échec démontrera que sa prééminence n'est plus de mise.

Nous l'avons dit, il n'est pas nécessaire que ce soit « quelqu'un », une puissance personnelle contre laquelle il faudrait lutter. Jamais Jésus n'entre en conflit ouvert avec les puissances démoniaques dans le cadre d'une violence mimétique comme s'il y avait un doute sur l'issue de la confrontation, il est hors compétition. La pratique humaine de la lutte contre les démons existe bien, c'est le meurtre de la victime émissaire. Dans ce cas, le but affirmé est de tuer un démon particulier, de s'en libérer pour un temps comme on guérit d'une maladie. Mais le meurtre est toujours à recommencer tant son efficacité est temporaire.

Ce type de lutte ne suffit pas avec le Prince des démons, même s'il semble parfois lutter contre lui-même selon l'accusation portée contre Jésus par les Pharisiens : *« C'est par le Prince des démons qu'il expulse les démons »* Mt 9,34 et 12,24. Jésus leur renvoie immédiatement le compliment : ce sont les pratiques sacrificielles, celles des Pères, qui sont une imposture parce qu'elles prétendent chasser les démons alors qu'elles se contentent de masquer un moment leur présence avant qu'il se manifeste à nouveau avec encore plus de puissance. Lorsque l'on combat les démons par la violence, il est possible que l'on prenne le dessus pour un temps, mais cela ne peut être que temporaire. Dans la violence, les démons sont dans leur domaine, et celle qui leur est appliquée ne fait que réactiver leur pouvoir en faisant entrer celui qui lutte avec eux dans un cycle sans fin où la violence répond à la violence.

Mt : 12,43-45 : Lorsque l'esprit impur est sorti de l'homme, il erre par des lieux arides en quête de repos, et il n'en trouve pas. Alors il dit : « Je vais retourner dans ma demeure, d'où je suis sorti. » Etant venu, il la trouve libre, balayée, bien en ordre. Alors il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus mauvais que lui ; ils reviennent et y habitent. Et l'état final de cet homme devient pire que le premier. Ainsi en sera-t-il également de cette génération mauvaise.

Jésus ne lutte pas contre les démons, il les chasse purement et simplement, et ses disciples font de même. Ceci dit, ce n'est pas en chassant quelques démons que l'on se débarrasse du Prince des démons qui est le mal radical. L'Esprit de Dieu ne suit pas le chemin des exorcismes successifs, même s'il s'y prête quelquefois. Jésus s'attaque à la racine, et c'est pour cela qu'il faut qu'il aille jusqu'à la mort.

De là vient l'importance particulière de la croix qui loin d'être un simulacre de libération est un tournant définitif. En dénonçant la pratique de la victime émissaire, elle nous libère de la lutte contre les forces du mal qui se contente de réactiver périodiquement la présence de la violence. Le Prince des démons ne peut pas lutter contre lui-même sous peine de courir à sa perte, les tentatives qui vont dans son sens sont donc illusoire. Il fait semblant pour un temps de renoncer à sa puissance, mais ce n'est que pour mieux revenir, c'est le sens du texte de saint Matthieu qui précède. Jésus prend une distance sans ambiguïté par rapport à ces pratiques qui prétendent utiliser la violence pour vaincre la violence, il montre que cette direction est sans issue, qu'elle repose sur une injustice absolue et sur un mensonge.

Jésus, par la croix et malgré la folie qu'elle représente, met fin aux tentatives humaines qui ont précédé et les dénonce comme illusoire. Il ne nous reste plus qu'à chercher ailleurs si nous voulons gérer nos violences. L'adversaire contre lequel nous devons lutter n'est pas non plus un personnage plus ou moins puissant contre lequel il faudrait partir en guerre en

espérant avoir le dessus, le « combat de la foi » est une expression sujette à caution : il ne s'agit pas de combattre mais de choisir la vie. En face, il n'y a rien sauf une puissance de mort qui nous habite depuis l'origine et qui nous retient en esclavage tant que nous sommes incapables d'une relation pacifiée avec les autres. Il ne s'agit pas de lutter puisque nous n'avons pas d'adversaire, mais de sortir de la face mortifère de nos désirs pour vivre un désir partagé qui ne va vers l'autre que pour grandir avec lui. Il est difficile d'abandonner la lutte pour se mettre en cause personnellement et faire en sorte que la force de l'amour prenne progressivement le dessus autour de nous. C'est pourtant la seule solution vraiment efficace.

Avons-nous répondu à la question ? Fallait-il que Jésus meure sur une croix ? Est ce que la mort sur la croix en dehors de Jérusalem, sur une butte, d'un Galiléen peut changer la face du monde ? Nous avons eu besoin de plusieurs préalables pour nous en persuader et ce n'est pas encore suffisant. Si nous n'éprouvons pas un mouvement d'horreur devant l'omniprésence de la violence jusque dans l'intime des hommes, jusque dans les relations internationales, il nous est impossible de ressentir le besoin d'en être délivrés. Si nous n'avons pas envie de nous détourner avec dégoût de la violence qui s'étale complaisamment sur les écrans et dans nos relations au quotidien y compris au sein de nos familles, si nous éprouvons une secrète jouissance devant les malheurs de ceux qui nous sont proches, il y a peu de chance que le sacrifice du Christ trouve un impact chez nous.

Mais la compassion ne suffit pas si elle se résume à se retirer de la mêlée, ce ne serait pas une attitude chrétienne. Nous sommes pris dans des mouvements d'opinion ou des conceptions dominantes qui nous font entrer à tout moment dans des démarches de compétition. Nous sommes prêts à marcher sur les autres pour progresser ou pour gagner davantage et tout le monde nous dit que c'est bien. L'orgueil nous pousse à prendre des pouvoirs, à nous imposer aux dépens des plus petits ; tant que nous pouvons nous en sortir par nous-mêmes nous acceptons sans broncher que des catégories entières de la population n'aient pas de perspectives et que des peuples soient dans la misère. Nous aimons mieux alors considérer comme utopiques les paroles de Jésus et renvoyer leur réalisation dans l'au-delà, à moins que nous affirmions que la prière suffit.

Si nous pensons que le respect de la loi, aidé par le jugement de quelques tribunaux est suffisant pour juguler la violence ; si nous entrons sans examen dans les condamnations de personnes, de groupes humains ou de peuples dont on fait des boucs émissaires pour se donner bonne conscience ; si nous trouvons justes les guerres censées sauver la civilisation ou la foi, nous entrons dans la violence mimétique et il n'y a aucune chance pour que nous soyons disponibles à la Bonne Nouvelle du salut. Nous ne comprenons pas que Jésus nous invite à plus.

Nul doute pourtant que la bonne volonté et la raison ne suffisent pas pour penser que la croix sauve le monde, il faut aussi une certaine dose de foi. Croire que Jésus est le seul juste et que malgré tout il a été assassiné au nom de l'ordre et du droit est la condition nécessaire pour faire naître en nous une horreur persistante devant les assassinats de ceux qui sont désignés comme victimes émissaires du fait de leur différence. De même, la mort du Christ ne prend tout son sens que dans la foi en la résurrection. Dieu, en ressuscitant son Fils, a comme validé son parcours, il a dénoncé le scandale de la mort du juste assassiné pour calmer les tensions du groupe. Il nous donne Jésus comme exemple reconnu, c'est lui la voie, la vérité et la vie. Encore faut-il y croire.

Certes, tout le monde peut entrer dans la vision de Jésus, telle qu'elle est explorée par René Girard, sa logique tient par elle-même à peu de choses près. Pourtant, adhérer à la perspective d'un basculement historique autour de l'événement minime d'une mort parmi d'autres demande plus qu'un assentiment intellectuel. Elle ne peut-être saisie dans sa plénitude en dehors de la foi, elle prend sinon, sans elle, les allures d'une belle théorie, séduisante mais abstraite. Certains verront l'expression d'une paresse intellectuelle dans cette façon de rejeter dans la foi le pourquoi de la nécessité de la mort ignominieuse de Jésus. Le problème est que, si le fait est lui-même compréhensible selon une certaine logique, compte tenu des circonstances, le difficile est de lui donner un sens plénier qui épuiserait toutes les interprétations envisageables.

De là à trouver à la croix une nécessité pour notre salut, il y a un monde. René Girard donne des pistes intéressantes qui nous laissent cependant avec bien des interrogations quant à la place du Père et à l'efficacité réelle de cet événement. C'est sans doute pour cette raison que l'Église persiste à parler de la Rédemption comme d'un mystère ! Quoi qu'il en soit, il est clair que cette manière divine de faire reste en cohérence avec certains aspects de ce que nous connaissons de Dieu par sa Révélation. S'il ne s'impose pas, même quand il s'agit de salut, il n'est pas davantage adepte des solutions miraculeuses qui supprimeraient les problèmes d'un coup de baguette magique. Dieu cherchant à nous impliquer dans sa volonté de nous offrir le salut, il est logique qu'il commence par nous rejoindre au cœur de notre humanité, là où nous sommes marqués par le mal et le péché. La venue de Jésus dans la « chair de notre péché », pour reprendre l'expression augustinienne, se comprend de cette manière. Elle est la preuve que le désir mimétique peut échapper à la violence.

Cependant, la situation est trop grave pour que la solution soit simple, pour qu'elle puisse être dépassée par quelques recommandations moralisantes : l'emprise du mal est profonde puisqu'elle ne s'est pas démentie depuis l'origine. Dans ces conditions, de simples discours, même sublimes, venant de l'envoyé de Dieu ne pouvaient pas suffire. Prêcher l'amour, faire appel à notre liberté, nous inciter à modifier nos comportements étaient des préalables nécessaires pour ne pas nous laisser sans repères, mais cela ne suffisait pas pour faire prendre à l'humanité le plus grand tournant de son histoire. Il fallait, pour reprendre ce verbe, que le Fils de l'Homme vive dans sa chair l'arrachement au mal, qu'il descende aux enfers pour nous en retirer. De simples principes moraux n'auraient pas suffi, même s'ils nous sont utiles pour prendre à notre tour la route qui nous est ouverte et pour nous y servir de guide.

À plusieurs reprises, dans les Écritures, nous voyons que Dieu entre dans l'histoire des hommes et qu'il s'implique à nos côtés. Il ne se contente pas de légiférer, il s'engage, se met en danger comme toute personne qui aime et accepte de dépendre d'un autre. L'Ancien Testament est le récit d'une Alliance, régulièrement rejetée par le peuple des croyants et sans cesse proposée à nouveau par un Dieu qui ne se lasse pas de renouer des liens avec sa création. Cependant, il ne l'avait jamais fait aussi intensément qu'avec son Fils. Il ne s'agit plus d'une alliance parmi d'autres, celle-ci est la dernière et elle est définitive. Les hommes auront beau vouloir s'en éloigner, la croix reste plantée dans notre histoire comme le signe ineffaçable de la tendresse de Dieu à notre égard. Il a partagé notre condition comme jamais, sans manifestations superflues, en évitant les grands effets, et pourtant la trace qu'il a laissée est toujours active, elle interpelle ceux qui se tournent vers celui qui a été élevé de terre.

Jésus ne cherche pas la performance

Le « il faut » repris par Jésus à plusieurs reprises est significatif également de ses relations avec le Père. En acceptant de mourir il montre combien il est soumis à sa volonté : Luc 22:42 « *Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe ! Cependant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se fasse* ». Une résistance toute humaine se manifeste chez lui, mais elle est dépassée par l'affirmation d'une conformité renouvelée avec le Père qui guide ses choix de vie malgré les difficultés qu'elles entraînent.

Depuis longtemps déjà Jésus avait conscience de l'agressivité qu'il suscitait, et il avait annoncé sa fin à ses disciples. Pierre, qui voulait l'en détourner, montrant par là qu'il n'était pas en pleine communion avec son maître s'était vu rabrouer vertement. Comme les autres disciples il était incapable de sortir d'une logique de réussite. La mort pour lui était un échec qu'il ne pouvait pas admettre de la part de celui qu'il avait reconnu publiquement comme étant le Messie attendu. La croix était la marque de la ruine de toutes leurs ambitions. Peut-être aurait-il admis un retard dans l'accomplissement de la promesse, un délai passant par la mise à l'écart de Jésus. Il aurait souhaité un peu de prudence de la part de son maître, la mise entre parenthèses temporaire de la rigueur de sa prédication et de ses comportements choquants pour les pouvoirs en place.

Or, Jésus refuse ce genre de compromis pourtant humainement réaliste. Certes, quand il dit se soumettre à la volonté de son Père cela ne signifie pas d'abord qu'il s'agit pour lui de mourir. La mort n'est qu'une conséquence, elle n'est pas le but recherché. Mais contrairement à ce que recherchent les disciples et les hommes en général, Jésus ne semble pas chercher à réussir sa vie, à montrer par des performances la vérité de ses dires. En acceptant quelques compromis il aurait sans doute réussi à imposer un certain nombre de ses idées, comme tous les grands hommes il aurait pu faire passer une partie de ses réformes, auprès des Pharisiens en particulier dont les thèses n'étaient pas si éloignées des siennes. Cela n'a pas été le cas, il a préféré échouer sur toute la ligne plutôt que d'accepter des arrangements ou de taire certaines de ses priorités.

Les évangiles, curieusement, ne masquent rien de cet échec et rendent compte de l'incompréhension des disciples face au comportement de Jésus. Il est même étonnant de voir combien les récits se gardent d'enjoliver les faits, contrairement à la manière dont ils sont présentés dans les évangiles apocryphes, pas de faits extraordinaires ni de magie déployée. Les récits qui ont été choisis comme canoniques sont ceux qui font le moins appel aux miracles. Humainement le désastre est total, et les apparitions à quelques-uns qui l'avaient connu pendant sa vie ne changent pas le bilan global. Les récits de la Passion, longuement développés, décrivent à l'envi les humiliations subies par Jésus, ils s'étendent sur sa passivité, sur son refus de mettre en œuvre sa puissance et d'en appeler au ciel, sur les trahisons qu'il a subies. Nous sommes loin des récits à la gloire d'un héros.

Il est difficile de s'éloigner davantage de la conception de Dieu présentée habituellement par les religions. Au minimum elles s'accordent pour affirmer sa puissance, sa justice, son souci de protéger ses élus, de défendre les justes contre les agressions, de punir les coupables. Rien de tel en ce qui concerne le parcours de Jésus et sa fin tragique. Non seulement il s'est lui-même enfermé pendant sa vie dans des attitudes qui ne pouvaient le conduire qu'à l'échec, mais au moment de sa mort, de son propre aveu, il semble complètement abandonné par le Dieu auquel il se réfère et dont il est censé proclamer l'amour. Le silence du ciel est total, inquiétant pour le croyant qui s'obstine à chercher les

traces des interventions divines dans sa vie ou qui se prend à douter de la validité de son engagement à la suite du Christ.

La corrélation forte entre la soumission de Jésus à la volonté de son Père et l'échec humain de son passage sur la terre est présentée comme une nécessité. Ses manières d'être sont tout entières dominées par ce « il fallait » rencontré à plusieurs reprises déjà. Sa mission de Fils, donnée par son Père, passe avant tout et met en lumière le caractère unique de son existence quoi qu'il arrive. Un projet humain suppose la mise en relation d'une utopie forte qui marque une direction fondamentale à des projets qui se modèlent sur les ouvertures réelles que l'on observe et sur les possibles qui en découlent. Or, Jésus ne se conforme pas à ce genre de raisonnement dans la conduite de son action. Son comportement est réaliste si l'on considère le long terme, mais à court terme il soulève trop de questions pour que l'on puisse imaginer le réaliser en plénitude.

Jésus, par exemple, refuse de mettre en place une religion particulière alors que c'est le moyen habituel d'inciter les hommes à de nouvelles attitudes vis-à-vis de Dieu. Contrairement à la plupart des réformateurs il n'est pas un fondateur. On trouve à peine dans ses dires l'ébauche d'une structure ecclésiale, d'une organisation, d'un culte. Il exprime sans doute le souhait d'une primauté donnée à Pierre, mais sans hiérarchie, ni sacerdoce en dehors de la petite équipe d'apôtres qui le suit depuis le début, élargie à un groupe plus important de disciples, sans compter la place de quelques femmes dont la présence est constante à ses côtés. On trouve par contre, dans les prises de position de Jésus, des remises en cause régulières des structures religieuses déjà existantes, de la Loi juive, des coutumes, du sabbat, etc. Jésus est un juif pieux qui respecte les manières de prier de son peuple et les pratique, mais en même temps il dénonce ce qui empêche le rapport à Dieu d'être une priorité absolue, ce qui fait obstacle à la soumission directe à sa volonté. Le culte réservé à Dieu est « en esprit et en vérité » comme il est dit à la Samaritaine, il n'a pas besoin de tel ou tel lieu institué. L'intériorisation de la relation avec Dieu passe avant toute pratique religieuse, jusqu'à la mettre en cause si elle entre en concurrence avec la démarche de foi personnelle.

La Loi est questionnée quand elle fait écran à l'amour, quand elle devient le but de la vie du croyant et non un moyen d'aller vers Dieu, quand elle prend le dessus sur l'amour du prochain en prétendant devoir être respectée avant lui. Le sabbat en est l'exemple le plus flagrant, et il est remis en cause si l'obligation de ne rien faire ce jour là empêche même de guérir ou de faire le bien, si les besoins fondamentaux de l'homme ne sont pas satisfaits du fait des interdits qu'il comporte. Jésus va au Temple, il y prend la parole, il porte des franges à ses vêtements comme les Juifs pieux, pourtant l'essentiel est ailleurs : dans les nuits de prière au cours desquelles il se ressource, et quand il s'adresse à son Père c'est avec une grande liberté parce que les formes établies du culte ne lui suffisent pas. Sans en nier l'importance, il a des besoins plus importants que l'observance de quelques rites pour entrer pleinement en communion avec Dieu. Il lui faut ces temps d'intimité avec le Père où il puise sa force chaque fois avant de prendre une décision importante.

Tout ce qu'il met en place ou ce du moins qu'il suggère, dans le sens des sacrements en particulier, s'éloigne du rite en étant présenté comme découlant logiquement de la volonté du Père. On ne peut pas dire, par exemple, qu'il institue le mariage à proprement parler, mais quand il insiste sur son indissolubilité, il l'appuie sur la Création. L'union du couple ne peut pas être traitée à la légère parce que Dieu a fait nos premiers parents homme et femme. Ce n'est pas une loi imposée arbitrairement, mais la conséquence directe de la volonté créatrice de Dieu. « *Mais dès l'origine de la création Il les fit homme et femme. Ainsi*

donc l'homme quittera son père et sa mère, et les deux ne feront qu'une seule chair. Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Eh bien ! ce que Dieu a uni, l'homme ne doit point le séparer » (Marc 10,6-9). Pas besoin de longues leçons de morale pour défendre l'idée que le mariage n'est pas une aventure temporaire, comme d'autres. Sa solidité rejoint l'intention créatrice de Dieu qui ne donne pas la vie à des personnes isolées mais à des individus différenciés : « il les fit homme et femme ». Devant ce projet ancré dans la diversité il n'est plus acceptable de comprendre l'homme comme un individu isolé en faisant abstraction du couple.

Il en est de même pour le pardon que Jésus relie souvent à une santé physique retrouvée, une manière de reconstituer un homme démolé par ce péché qui le détourne de sa situation originelle. Il est hors de propos, alors, d'évoquer des punitions ou d'exiger des compensations en réparation de la faute puisque nous sommes dans la perspective d'un Père qui attend son fils perdu et que seul son retour comble de joie. L'amour de Dieu est premier et sans condition. Le pardon accordé par un ministre du culte est surtout la confirmation extérieure d'un rapport renouvelé avec Dieu sans que le passage par des rites complexes soit nécessaire. Il n'est demandé au pécheur que de revenir puisque Dieu a fait le reste du chemin. Nous sommes loin des sacrifices sanglants et des coutumes astreignantes que nous avons évoqués et qui étaient censés reconstituer les liens sociaux défaits. Dans une perspective chrétienne, le pardon de Dieu ne fait aucun doute, il ne se gagne pas, il est accordé par avance, le geste sacramentel quand il a lieu n'est là que pour le signifier à cause du pécheur qui a besoin d'être rassuré et conforté dans sa dynamique de retour.

Le pardon étant accordé une fois pour toutes, le sacrifice du Christ marque la fin des autres rites de purification, il n'est plus nécessaire de les répéter indéfiniment comme auparavant. Le « sacrifice de la messe » prend de ce fait un sens totalement différent. Il est mémorial de la mort du Christ et de ce qu'elle représente pour notre salut, mais surtout il célèbre la communion du croyant avec la personne de Jésus et resserre les liens qui unissent les chrétiens à ce qu'il est. Il a perdu la violence qui présidait aux sacrifices sanglants de l'ancien temps en mettant l'accent sur les aspects symboliques, tout en donnant plus de force à l'union des participants autour de celui dont il réalise et célèbre la présence. Il gagne en profondeur ce qu'il perd de spectaculaire.

Dans une perspective semblable, le baptême chrétien n'est pas un acte magique qui transformerait radicalement une personne par le moyen de l'eau qui coule sur son front. C'est par Création que tout homme est fils de Dieu et à son image. Il n'est pas utile d'y revenir. Le baptême ne fait pas de quelques hommes un groupe de séparés, promis par élection à un avenir privilégié. Tous les hommes sont égaux aux yeux de Dieu, et la vie de chacun sera évaluée en fonction de ses actes et non de sa foi ou de son attachement formel à une quelconque religion. L'Église rassemble les hommes ayant fait le choix personnel de prendre la suite de Jésus. On n'y entre pas par naissance parce que l'on ferait partie d'un peuple particulier comme c'est le cas pour le judaïsme, les liens du sang n'ont rien à voir dans cette appartenance puisqu'il s'agit d'une adhésion volontaire. La famille de Jésus est constituée de ceux qui l'ont choisi : *tendant sa main vers ses disciples, il dit: « Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère* » (Mat : 12,49-50). Ceci dit, les limites de l'Église militante, celle qui est animée par l'Esprit, enserrant ceux qui font la volonté du Père, débordent largement le cadre de l'Église institutionnelle en comptant dans ses rangs tous les hommes de bonne volonté. La famille de Jésus est plus large que l'ensemble de ceux qui se déclarent officiellement ses disciples. Bien des religions s'appuient sur des principes contraires.

Nous pourrions poursuivre plus longuement dans cette direction, mais l'essentiel est de comprendre les efforts de déconstruction de la religion faits par Jésus, corrigés chaque fois par une invitation à approfondir notre rapport à Dieu. Les démarches religieuses de la tradition sont toujours teintées de connotations magiques et la prière ne fait pas toujours exception à la règle. Il faudrait donner à Dieu pour en obtenir des bienfaits, en le suppliant on finirait par obtenir ce que l'on voulait, il est quelqu'un d'influçable dont on pourrait gagner les faveurs en suivant les préceptes religieux. Jésus prend une direction tellement opposée à ces manifestations de religiosité qu'il a du mal à se faire comprendre. Son rapport à Dieu se rapproche de l'athéisme aux yeux de ceux qui mettent une équivalence entre la croyance et l'observation des rites. Cette accusation a d'ailleurs été portée à l'encontre des premiers chrétiens quand ils refusaient de participer aux cultes officiels.¹

Les croyants traditionnels sont désorientés, eux qui sont sensibles aux manifestations à grand spectacle. Ils ont besoin de cérémonies complexes, de certitudes dogmatiques, d'entrer dans des rites qui les dépassent. La religion, selon eux, se doit de régler tous les aspects de la vie d'une manière contraignante, depuis les questions de morale personnelle jusqu'aux problèmes concernant la politique et la vie en société. La liberté de Jésus et la limpidité de ce qu'il propose sont trop désorientantes pour quiconque se révèle incapable de sortir de sa mentalité magique. Les tenants de l'ordre et de la religion n'ont pas supporté son attitude qui leur semblait mettre en danger leur fonds de commerce. Ils le lui ont fait payer de sa vie.

Les Églises chrétiennes elles-mêmes ont éprouvé le besoin de structurer le message de Jésus pour en faire une nouvelle religion. À leur tour elles ont institué des dogmes, reconstitué des rites, mis en place une hiérarchie, établi une morale ; elles ne se privent pas de prendre des positions politiques et d'exprimer des opinions sur la vie économique et sociale... Alors que Jésus s'était efforcé de se tenir en dehors des conflits de son temps en déplaçant les questions au besoin, les Églises ne dédaignent pas de prendre une place dans les controverses de leur époque et tentent de peser dans les rapports de force. Peut-être auraient-elles disparu si cela n'avait pas été le cas, toujours est-il qu'elles recherchent l'efficacité et la réussite. Elles souhaitent être reconnues, elles s'affirment, revendiquent le nombre de leurs adhérents et leur poids politique et économique, elles s'efforcent d'être des partenaires influents dans les débats. Nous ne sommes plus dans la dynamique instaurée par Jésus.

Il faut reconnaître cependant que les Églises n'ont pas reculé devant leur devoir de transmettre les paroles de l'Évangile dans leur intégralité, y compris quand elles ne sont pas absolument fidèles à leur contenu. Nous ne sommes plus au temps où les catholiques étaient tenus à l'écart d'un rapport personnel avec la Bible. Même quand elles prétendent détenir la vérité, elles continuent à porter un message qui remet en question un certain nombre de leurs comportements. Il arrive à certains de leurs membres d'aller jusqu'au martyre, mais, y compris quand ce n'est pas le cas, on parvient à percevoir sous les ors la radicalité des exigences. Il se lève régulièrement en leur sein des réformateurs qui secouent les institutions et font entrer dans l'institution le courant frais des évangiles. Ils sont vite récupérés par l'institution, quand elle ne les expulse pas, mais ils rappellent cependant que le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde et qu'il ne faut pas confondre l'Église

¹ Ernst Bloch a écrit *L'Athéisme dans le Christianisme*, Paris, Gallimard, 1978, où cette idée est largement développée.

d'aujourd'hui et celle qui réunira tous les peuples de la terre dans une même famille. L'Église enfin, dans sa forme actuelle, est le lieu où les chrétiens peuvent apprendre comment dire, vivre et célébrer leur foi ; elle transmet les moyens concrets nécessaires pour suivre l'exemple du Christ. Nul ne peut vivre en chrétien isolément et les communautés sont le creuset où s'expérimente la vie avec Dieu malgré toutes leurs limites.

Nous ne sommes pas au bout de nos interrogations au terme de ce parcours, elles continuent à nous poursuivre. Le mystère plane toujours, qu'avons-nous fait du bouleversement provoqué par Jésus dans notre monde de violence ? Est-ce qu'il y a un espoir de faire progresser l'humanité dans son sens ? Cette perplexité ne devrait pas nous laisser les bras ballants. Une fois le chemin tracé, le virage amorcé, la feuille de route précisée, les hommes, entraînés par les chrétiens fidèles au message qu'ils portent ont encore à s'engager résolument dans la sortie de la violence. La route est ouverte pour tous, bien que les chrétiens en aient, en principe, une vision plus claire. Des repères existent qu'il reste à mettre en œuvre concrètement. Les hommes ont besoin cependant d'assurance dans leur foi, il leur est difficile d'engager leur vie dans une voie qui a amené son initiateur à un désastre absolu.

Il n'est pas suffisant de reconnaître la beauté du message apporté par Jésus, d'admirer la cohérence de sa vie avec la volonté du Père, encore faut-il que la voie qu'il a empruntée ait une chance de réussir. Il est impossible de vivre uniquement dans l'utopie avec la crainte que les aventures dans lesquelles nous nous lançons soient condamnées par avance du fait de leur irréalisme. Les disciples de Jésus accepteront relativement facilement que le style de vie initié par leur maître ne trouve pas dès ici-bas sa réalisation complète tellement il est exigeant et à distance des formes de vie habituellement recherchées par nos contemporains. Il est indispensable par contre qu'ils fassent l'expérience que la voie est la bonne. Une certitude intellectuelle n'est pas suffisante quand il s'agit de s'engager complètement ; l'homme attend en plus des signes qui apportent une confirmation du bien fondé de la démarche qu'il entreprend de sa viabilité au moins partielle. Il pourra ne s'agir que de moments forts mais fugitifs, pourtant, quand ils existent, ils servent de jalons sur une route semée d'embûches. Comme les mystiques ont des extases au cœur de leurs nuits, pour garder l'espérance, nous avons nous-mêmes besoin d'expériences qui nous aident à croire que nos espoirs ne sont pas vains.

7 La résurrection

Pour les disciples, la résurrection du Christ a été l'un de ces temps forts dont nous venons de souligner l'importance. Ils n'auraient pas pu poursuivre à la suite de Jésus en restant sur un échec, sans la conviction que la mort avait été vaincue. Jésus ressuscité les a rejoint dans la profondeur de leur désespoir et leur a redonné l'espérance par la foi de la persistance de sa présence à leur côté. Qu'il ait vaincu la mort confirme l'efficacité de la parole de Jésus et la validité de son parcours pour sortir de la violence. Par la suite, les disciples ont relu les Écritures à la lumière de ce qu'ils avaient vécu avec lui et ils ont commencé à croire, qu'en suivant Jésus, ils étaient capables de changer le monde. Ils avaient pensé un moment que la croix marquait la fin de leurs beaux rêves, mais, une fois faite l'expérience de la résurrection, ils ont appris à dépasser leurs illusions de royaume terrestre pour retrouver le sens véritable des paroles de leur maître. Autant la croix leur avait semblé la marque du rejet de Jésus par Dieu, autant la résurrection était, à leurs yeux de croyants, le sceau divin apposé sur ses propositions et sur le style qu'il avait donné à sa vie. Le Père authentifie le parcours de son fils et signifie l'importance de le suivre.

Les apparitions successives sont chacune un moment particulier où les disciples se rendent compte que la vie est la plus forte. Elles dépassent la seule conviction intime par leur caractère concret et communautaire : ils sont à plusieurs pour voir, entendre, toucher, ils mangent et boivent avec celui qu'ils ont connu, ils le reconnaissent bien qu'il ne soit plus tout à fait le même. Ces épisodes qui précèdent sa disparition totale ne sauraient être détachés du reste de son existence : c'est bien le crucifié qu'ils rencontrent, et la résurrection met la touche finale à la vie de Jésus tout en renversant l'impression négative laissée par sa mort. Le désastre se transforme en victoire du crucifié.

La démonstration est convaincante pour un croyant, il peut être intéressant pourtant de pousser plus loin le raisonnement en sortant d'une approche purement inspirée des écrits du Nouveau Testament. Nous avons insisté jusqu'à présent sur ce que l'histoire de Jésus a d'unique jusque dans sa victoire sur la mort, mais la forme dans laquelle ce renversement est raconté dans les évangiles n'est pas sans évoquer les récits d'autres traditions humaines de libération de la violence. On y décèle nombre de points communs avec ce que nous avons découvert du bouc émissaire. Les ressemblances sont troublantes, accentuées assurément par la manière dont le récit a été raconté, conformément aux schémas de pensée en vigueur à l'époque. À chaque étape, les Évangiles reprennent des codes que l'on retrouve ailleurs tout en mettant en lumière les différences qui sont la preuve que Jésus n'est pas une victime, parmi d'autres, de la violence mimétique. Nous allons parcourir ces similitudes ainsi que les distances prises à chaque moment du processus pour situer la résurrection dans son contexte particulier et dans la logique qui lui est propre.

La manière dont Jésus ressuscité est reconnu comme fils de Dieu qui n'est pas sans faire penser à la divinisation des victimes émissaires une fois que leur exécution a apporté le soulagement espéré interroge d'abord. Dans un premier temps et dans la ligne de ce que nous avons dit du choix de la victime émissaire, Jésus nous est montré comme venant d'ailleurs, comme un étranger, le Fils de Dieu, dont la naissance est inhabituelle. Si ce n'est pas un étranger comme les autres, l'ailleurs d'où il vient n'ayant rien à voir avec le pays d'à côté, ses miracles étonnent parce qu'ils sont la marque d'un être exceptionnel, ce qu'il n'est pas à première vue. C'est la deuxième ressemblance avec le bouc émissaire : il est devenu semblable au point de passer inaperçu la plupart du temps tout en venant d'ailleurs. Il finit par être reconnu comme un fils du pays et ses prétentions prophétiques choquent pour cette raison parce qu'elles contredisent ce que ses proches croient savoir de lui (cf. Mt 13,55). Ce mélange de proximité et de distance conduit certains à douter qu'il pourrait être le Christ, puisque la tradition prétendait que l'on ne devait pas connaître son origine (Jean 7,27). Jésus laissera cette ambiguïté perdurer jusqu'à la fin sans la trancher définitivement. S'il est le fils du charpentier dont on connaît la mère et les frères, sa réalité est en même temps d'un autre ordre et il prend des distances avec ce que l'on dit de lui en élargissant sa parenté à ses disciples. « *Qui est ma mère et qui sont mes frères ?* » Mat 12,48-50. Sans renier sa parenté terrestre, il en marque les limites et appelle à une autre proximité, choisie celle-là, et non plus seulement le fruit de la génétique. À la fois proche et différent, il interroge les codes habituels qui marquent les appartenances.

Nous approchons par là une différence essentielle entre Jésus et le bouc émissaire : les évangiles insistent sur le fait qu'il choisit ses solidarités et ses appartenances. Il est toujours à l'initiative, contrairement au bouc émissaire qui est une victime, consentante ou non, prise, assimilée, chargée de tout le mal possible et tuée par la foule. Jésus, au contraire, est à tout moment le maître du jeu. C'est lui qui vient parmi les hommes et il choisit jusqu'à sa famille véritable. Il n'est pas assimilé puisque c'est lui qui se rapproche. Il sait par avance ce

qui va lui arriver et il marche vers la mort en toute connaissance de cause, disent les récits de la Passion. Il n'est jamais manipulé, mais domine les situations les plus tragiques avec aisance. C'est seulement lorsque son Heure sera venue qu'il sera arrêté et mis à mort pour que l'Écriture s'accomplisse. En attendant, il travaille librement aux affaires de son Père et passe sans dommage à travers la foule qui veut le lapider.

Nous sommes loin de l'image de la victime expiatoire dépassée par la haine de la foule qui veut sa mort. Jusque dans sa Passion, il fait preuve de majesté et, sous les crachats, il est encore désigné comme l'Homme, un homme certes moqué, méprisé, humilié, mais encore capable de pardon jusque sur la croix. La figure du bouc émissaire est présente, comme en filigrane, mais transfigurée par la personne qui l'incarne, et auquel il ressemble par certains côtés, au point de changer complètement le modèle que l'on tente de lui appliquer.

Le décalage est marqué et, pourtant, le déroulement de l'opération est semblable sous d'autres aspects. Tout le monde est conquis dans un premier temps par le personnage de Jésus et par sa radicalité, y compris ceux qui les premiers, comme les Pharisiens, se changeront en adversaires résolus par la suite. La haine montera progressivement, chez les hommes de pouvoir d'abord qui sentent leur position mise en danger par cette nouvelle sorte de prophète. La foule, longtemps favorable, va être retournée finalement par les chefs des prêtres et les Pharisiens lors d'un mouvement de foule somme toute assez classique. L'admiration se transforme en haine collective, comme c'est le cas dans toutes les condamnations de victimes émissaires. La montée de la violence atteint son paroxysme avec la condamnation de Jésus et sa mort sur la croix, avant de s'apaiser aussi rapidement qu'elle était montée, chacun retournant à son quotidien.

Les disciples eux-mêmes se sont révélés incapables de résister à la montée de la violence mimétique, ils en ont eu peur et ont cru qu'elle allait l'emporter. Seuls la mère de Jésus, Jean, quelques femmes, le bon larron et le centurion ont gardé une certaine espérance malgré leur douleur. Sans participer au lynchage collectif, les autres ont été dépassés par les événements, emportés par le déferlement de violence qui condamnait Jésus. Leur foi a été insuffisante pour qu'ils restent fidèles à l'espérance qu'il avait fait naître en eux. Dans la foule unanime, il n'y avait presque personne pour oser la différence, même intérieurement. Après la mort, chacun a repris ses occupations de jadis : les pêcheurs sont repartis à la pêche et les disciples d'Emmaüs retournaient vers leur village quand le Ressuscité les a rejoints sur la route.

À partir de la mort de Jésus et de l'apaisement qui s'en est suivi, tout bascule de nouveau au cours d'une dernière étape qui rappelle encore un moment du processus du bouc émissaire : sa divinisation. Malgré ses réticences, Jésus avait déjà été désigné comme Fils de Dieu au cours de son existence. Le Père, en ressuscitant son Fils après sa mort consentie, l'élève jusqu'à en faire son égal, confirmant son être véritable. L'annonce est faite enfin qu'il reviendra à la fin des temps sur la nuée, véhicule habituel de Dieu dans le langage biblique. Jésus est donc divinisé après avoir été tué, comme la plupart des victimes émissaires avant lui.

Le salut était acquis par la croix, mais c'est par l'épisode de la résurrection qu'il commence à se réaliser et à porter du fruit pour les fidèles d'abord, puis, de proche en proche, en direction de l'humanité entière. La rencontre du crucifié vivant est effectivement un tournant dans la manière dont les disciples considèrent leur maître. Pour autant, la manière dont a été glorifié celui qui avait été tué comporte à nouveau des différences essentielles par rapport à ce qui se passe habituellement pour les victimes émissaires. Dans le cas de ces

dernières, on assiste à un retournement brutal de la foule qui, après avoir déversé sa haine sur la victime désignée se met à la vénérer en reconnaissance des bienfaits obtenus par son intermédiaire. Ce sont les mêmes qui assassinent et qui honorent, passant d'un extrême à l'autre.

On ne trouve rien de semblable avec la résurrection de Jésus qui a lieu dans une atmosphère générale de désenchantement, loin de toute excitation. L'événement lui-même se déroule dans la discrétion absolue, sans témoins et sans aucun mouvement de foule. Il est même surprenant de constater le peu de place qu'occupent les récits d'apparition du ressuscité dans les évangiles. Alors que la Passion occupe un tiers de l'Évangile de Jean, (le pourcentage est moindre chez les synoptiques) signe du trouble extrême des disciples face à cette expérience, quelques paragraphes seulement relatent la résurrection, comme si pratiquement tout était joué avec la croix. La cause est entendue, le virage est pris, il ne reste plus, pour les croyants, qu'à faire passer dans la réalité une bonne nouvelle désormais à la disposition de tous, ce qui toutefois n'est pas une mince affaire.

La foi en la résurrection est apparue progressivement, à cent lieues du retournement brutal d'une foule excitée. Les Évangiles nous montrent des disciples désespérés, d'abord incrédules, qui en viennent petit à petit, les uns après les autres, à la conviction que le crucifié est à nouveau vivant, que la mort, en ce qui le concerne, a été vaincue. La nouvelle se répand de proche en proche, par le bouche-à-oreille tout d'abord et non sous l'effet d'un mouvement de foule. Les disciples retrouvent l'espérance successivement, à la suite d'une expérience personnelle ou par adhésion à la prédication des témoins directs, jusqu'à constituer un noyau solide et qui prendra de l'ampleur. Eux qui s'enfermaient par peur de subir le traitement de leur maître vont oser sortir et même se séparer pour partir évangéliser le monde chacun de son côté. Sans l'expérience de la résurrection ils n'auraient pas pu retrouver l'espérance, et sans l'Esprit Saint ils auraient manqué de courage.

La progressivité de la reprise d'assurance est sans doute une des raisons de l'implantation pérenne du christianisme dans le monde. La foule est versatile et toujours prête à brûler ce qu'elle a adoré. Le bouc émissaire, un moment glorifié, est oublié rapidement, d'autant qu'il sera bientôt remplacé par une nouvelle figure libératrice susceptible à son tour de prendre sur elle la violence. La religion chrétienne a commencé au contraire par un petit groupe de disciples animés par la certitude que celui qu'ils avaient connu et qui avait été mis à mort était toujours vivant. L'Église s'est construite ainsi au fil des années, avec de faibles moyens, en se propageant d'abord par les pauvres et au milieu des rejetés, au moins jusqu'à Constantin. Jésus, maître de sagesse, a vu son rayonnement décupler à partir du moment où ses disciples ont acquis la certitude qu'il était toujours vivant à leurs côtés et qu'il se révélait par leur intermédiaire, avec le soutien de l'Esprit, à ceux qu'ils évangélisaient.

Les parallèles avec le bouc émissaire gardent donc une certaine pertinence, celle d'une structure mentale qui demeure en arrière plan parce qu'elle a une grande place dans la tradition des peuples. Mais le contenu en est profondément modifié, comme désintégré par la manière dont Jésus est présenté sous les traits de cette victime. La violence n'a plus de prise sur le Christ ressuscité, et ceux qui vivent de lui se sentent capables à leur tour de résister à la haine et de vivre en dehors de sa domination. Il ne leur reste plus qu'à apprendre à vivre en fidélité à l'exemple du Christ. La voie de l'amour qui semblait conduire au désastre redevient une hypothèse envisageable parce que Jésus est ressuscité.

La voie de l'amour

Sans la mort et la résurrection de Jésus ses paroles seraient restées celles d'un sage comme l'humanité en a connus, sans doute parmi les plus grands mais sans véritable originalité. Ses propositions pour mettre fin à la violence peuvent toutes prendre le nom d'amour du prochain ce qui n'est pas d'une originalité particulière. Reconnaissons même que ce terme d'amour a été galvaudé tellement il a été utilisé dans tous les sens, du plus affectif au plus abstrait. Jésus est allé plus loin et, par ses actes, il a engagé une dynamique nouvelle au point qu'il a fallu qu'il ressuscite aux yeux de ses disciples pour que ces derniers acceptent de s'y engager à leur tour. Contrairement aux autres sages qui ne laissent que des écrits après leur mort, Jésus ressuscité prétend rester présent au milieu de son peuple par son Esprit. « *Je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde* » Mt 28,20. L'évangile de Matthieu s'achève sur cette promesse. Il est indéniable que cela donne une dimension supplémentaire par rapport d'autres disciples à qui il ne reste que quelques souvenirs de leur maître. Ceci dit, chaque chrétien est invité à prendre personnellement la route de Jésus avec ses exigences. Le dépassement effectif de la violence n'a rien d'automatique ni de magique, il suppose des investissements particuliers.

Les foules demandaient à Jean le Baptiste : « Que devons-nous faire ? » Les réponses ont un côté obligatoirement moralisant quoique la morale de Jésus s'écarte nettement des morales communément admises. Nous allons nous arrêter sur trois propositions faites par Jésus qui, chacune, engage le disciple à adopter un type de comportement particulier. L'invitation à « tendre l'autre joue » s'adresse à chaque individu, alors que l'attention aux pauvres prend une dimension plus sociale, jusqu'à déboucher, avec le chapitre 25 de Matthieu, sur une rencontre directe avec le ressuscité.

1 Tendre l'autre joue

Pour qui veut devenir disciple du Christ, les passages des Écritures jugés obscurs, comme ceux qui font l'objet de plaisanteries, méritent une attention particulière. Les réactions de rejet sont souvent significatives de résistances dont il est intéressant d'analyser les causes. Qu'un texte aussi fondamental que l'Évangile comporte des passages spontanément rejetés par le grand nombre est le signe qu'il s'en prend aux racines de la violence, au désir mimétique qu'il n'est pas bon de contrecarrer.

Un des plus universellement raillés est celui qui invite à tendre l'autre joue :

« Eh bien ! moi je vous dis de ne pas tenir tête au méchant : au contraire, quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre ; veut-il te faire un procès et prendre ta tunique, laisse-lui même ton manteau ; te requiert-il pour une course d'un mille, fais-en deux avec lui. À qui te demande, donne ; à qui veut t'emprunter, ne tourne pas le dos. » Matthieu 5,39-42

Le texte semble décrire un brave homme, prêt à se laisser manipuler par le premier venu, figure peu attirante pour nos contemporains. À cause de cette image, il arrive de temps en temps, pendant les séances d'aïkido auxquelles je participe, que l'on me reproche de ne pas tendre l'autre joue. Bien que classique, la plaisanterie prend un sel particulier dans ce contexte. Pendant l'entraînement en effet, suivant l'Évangile à la lettre, nous présentons successivement notre côté droit puis le côté gauche pour recevoir une attaque ! Les rôles s'inversent, mais le but de cette discipline n'est pas d'apprendre à frapper, il s'agit avant tout d'éviter les attaques parce que, tout de même, personne ne cherche les coups ! Il n'y a

pas d'affrontement ni de rapports de forces, pas de compétition possible, mais une attitude ferme devant l'agresseur.

L'attaque, aussi violente soit-elle, est déviée, la force dispersée et le partenaire se retrouve au sol. L'effet recherché n'est pas de faire mal, ni de vaincre l'adversaire, juste de lui montrer que sa violence est inutile. Je trouve que cet art martial est une bonne image de ce que demande Jésus, et je le dis parfois à celui qui se moque gentiment de moi sur le tatami. Il comprend le plus souvent tant est intégré chez les pratiquants de cette discipline le refus de la violence et le respect du partenaire. C'est en tout cas pour cette raison que je poursuis l'aïkido.

Une telle expérience montre combien une proposition qui surprend tout d'abord, surtout si elle vient de l'Évangile, peut apparaître parfaitement logique si l'on veut bien se donner la peine de s'y arrêter. Quoi de plus évident en effet ? Nous sommes confrontés à une alternative : ou bien nous répondons à la violence par la violence et nous entrons dans un cycle sans fin, ou bien notre réponse est en décalage avec la provocation. Avec la deuxième hypothèse seulement il est pensable de désamorcer la crise. Le violent est désarçonné devant l'attitude de celui qui refuse de se placer sur le terrain qu'il a choisi et d'entrer dans son jeu, surtout si ce dernier ne fait pas preuve de mollesse pour autant. Il ne s'agit pas de se laisser faire et de se montrer faible, mais de détourner la violence, de la ridiculiser en montrant les limites.

Il est clair qu'il faut être très fort pour ne pas céder à la provocation, pour résister sans violence ni soumission, nous n'avons pas l'envergure de Jésus. Celui qui ne répond pas passera facilement pour un lâche qui se laisse marcher sur les pieds au moins pour quelqu'un sans envergure. C'est pourtant de cette manière que Jésus se comportera quasiment constamment, jusqu'à la croix. Face au diable lors des tentations et surtout au cours de sa passion, jamais il ne se servira de son pouvoir divin, il n'entre pas en conflit, il se pose ailleurs. Nous sommes devant un renversement total par rapport à la manière de faire du Dieu de l'Ancien Testament qui, nous l'avons vu, sort de la violence par le haut, en revendiquant une toute puissance qui le place au-delà des conflits générés par les hommes. Le Dieu que Jésus nous invite à découvrir est semblable à lui, patient, retenant sa force afin de ne pas nous écraser et pour laisser un espace à notre liberté.

Jésus, ainsi, ne choisit pas un comportement inhumain, un de ceux dont seul un Tout Puissant serait capable, il vit ses rapports avec les hommes qu'il considère comme des frères d'une manière qui nous est largement accessible. Pris dans des conflits, il ne s'y laisse pas enfermer. Il passe à travers la foule qui veut le tuer, à Nazareth, avec une assurance qui tranche avec la violence qu'il vient de susciter (Luc : 4,30). Il est tout entier pris par sa mission, par le Royaume qu'il veut faire advenir et qu'il n'est pas question de mettre en place par la force.

Ce n'est que lorsqu'il guérit ou qu'il compatit à la misère qu'il côtoie que pointe sa toute puissance, jamais pour se tirer d'un mauvais pas ou imposer un changement social. Et quand son assurance ne suffit plus à endiguer la haine qui le poursuit, il reconnaît que son Heure est venue, l'heure des ténèbres et il poursuit sans ignorer ce qui l'attend. Quand il se trouvera dans l'incapacité de maîtriser la situation qui fait obstacle à sa mission et devant sa mort inéluctable, il affirmera avec d'autant plus de sérénité que le Royaume ne viendra qu'avec la puissance de son Père et non par une prise de pouvoir terrestre ; sa conviction se renforcera qu'il est habité par une force qui le dépasse et qui seule importe. Nous l'avons vu, Jésus ne privilégie pas les comportements réalistes, il ne cherche pas la réussite à tout prix, seule compte la réalisation de la mission donnée par le Père et qui adviendra par delà son échec personnel apparent mais grâce au dynamisme qu'il a instauré.

Le seul contre-exemple troublant à ces manifestations massives de non-violence est l'épisode où Jésus fabrique un fouet de cordes pour chasser les vendeurs du Temple (Mat. 21,12). L'épisode est violent au point que Michel Onfray, dans son *Traité d'Athéologie*, en tire la preuve de la nature foncièrement violente de Jésus, ce qui démontre la finesse de ses analyses ! Le cas surprend au contraire parce qu'il tranche avec les manières de faire habituelles de Jésus empreintes généralement d'une grande douceur. Il faut sans doute interpréter ce comportement comme la volonté de se situer dans la ligne des prophètes qui aiment poser des actes symboliques propres à frapper les imaginations, quand les discours ne suffisent plus. C'est d'ailleurs le titre de prophète qui lui est donné dans le verset précédent.

Le caractère isolé du geste plaide dans ce sens : celui d'une mise en cause spectaculaire de la façon scandaleuse dont certains Juifs se comportent dans le Temple. Il rappelle les dénonciations du prophète Ézéchiël, furieux lui aussi de voir la sainteté du Temple profanée. Il est clair que cette violence est symbolique et qu'elle n'est pas destinée à une quelconque prise de pouvoir par la force. Jésus n'en manifeste aucune velléité. Agissant comme les prophètes, il assume par là le titre qui vient de lui être donné. D'ailleurs son acte, s'il est isolé, est également sans suite puisqu'il poursuit en guérissant les aveugles et les boiteux qui se présentent, ce qui le rapproche à nouveau des attitudes que l'on a l'habitude de trouver chez lui.

Son comportement envers les scribes et les pharisiens est autrement violent. Il met en cause leur hypocrisie en les traitant de sépulcres blanchis (Mat : 23,27-33), de serpents, d'engances de vipère et autres amabilités du même genre... Il dénonce la façon dont ils aiment se mettre en avant, leur prétention à la pureté et à la perfection. Pour autant, il polémique relativement peu avec eux, il évite les discussions stériles, s'en tirant au besoin par une pirouette décevante pour celui qui croit au débat. Il marque fermement la distance qui le sépare d'eux, mais il n'est pas face à eux dans une lutte de pouvoir et privilégie l'esquive.

Il construit ailleurs, différemment. Il refuse de se laisser prendre dans un affrontement entre groupes antagonistes, ses disciples ne se mobilisent pas pour défendre son autorité et il calme les velléités de ceux qui chercheraient à le faire. Jésus semble à part des contradictions que l'on retrouve habituellement entre les hommes de pouvoir. Pourtant ce n'est pas un mou, sa doctrine dérange au point qu'elle fait se lever contre lui tous ceux qui ont une parcelle d'autorité à faire valoir. La violence n'est pas de son fait, il l'évite le plus possible, mais sa doctrine est tellement radicale qu'elle la suscite systématiquement.

Pour accuser Jésus de violence il y a bien aussi le texte énigmatique de Matthieu 11,12 : « *Depuis les jours de Jean le Baptiste jusqu'à présent le Royaume des Cieux souffre violence, et des violents s'en emparent* ». Les interprétations en sont diverses et contradictoires, nous aurons besoin d'y revenir, on peut penser cependant que la violence dont il est question est davantage dans la radicalité des propositions de Jésus avec les conséquences qui en découlent que dans les moyens qu'il utilise pour parvenir à ses fins. Il invite ses disciples à l'imiter sans s'étonner des réactions négatives voire ouvertement violentes qu'ils provoquent. Il reste que Jésus n'est pas inconsistant, malgré la douceur et la compassion dont il fait preuve dans ses relations. Sa parole est tranchante, et si elle provoque des réactions agressives, c'est qu'elle est rejetée par ceux dont les choix et les comportements sont mis en cause. Les pauvres, les pécheurs, comme les gens simples auraient plutôt tendance à adhérer spontanément à la parole de Jésus et à se mettre à sa suite. Loin de les agresser, elle les rejoint dans leur manière de vivre et dans leurs aspirations à une vie transfigurée.

La particularité de l'attitude de Jésus est que, malgré sa radicalité, elle n'est pas hors de notre portée dans la mesure où elle combine une proximité toute humaine avec les personnes, une grande fermeté pour ce qui touche à l'essentiel de l'amour et un refus d'entrer dans des relations de pouvoir. C'est de cette manière qu'il cherche à mettre la violence hors-jeu, et son comportement n'a rien de commun avec le retrait de la scène du Dieu de l'Ancien Testament. Son extrême prudence à se laisser appeler Fils de Dieu ou à endosser le titre de Messie vient de la crainte qui l'habite qu'on se méprenne sur ses intentions, qu'on le proclame roi, qu'on le fasse entrer dans des relations de puissance, l'obligeant à prendre parti dans des rapports de force.

Refuser la violence à la manière de Jésus n'est pas s'y opposer mais adopter la position contraire, celle du serviteur qui lave les pieds de ses disciples, celle du Fils de l'Homme qui privilégie la fraternité par rapport à la toute puissance divine ou au pouvoir terrestre. Nous sommes invités à faire de même, à dépasser la justice des scribes et des pharisiens, à être miséricordieux et à ne pas répondre à notre tour à la violence par la violence, à inventer des comportements que le fait de tendre l'autre joue symbolise et qui tranchent par rapport à ceux communément admis dans notre monde.

Agir ainsi est extrêmement contraignant tant cela comporte de remises en question constantes des comportements spontanés et d'efforts pour ne pas se laisser entraîner dans des réactions animales, celles que Hobbes nommait naturelles. Nous sommes appelés à reprendre constamment nos sorties de la violence parce que ce n'est jamais acquis une fois pour toutes, parce que nous retombons sans cesse, parce que nous sommes touchés par la contagion des pratiques habituelles. De plus, l'attitude est dangereuse parce qu'elle provoque alentour des retours violents de la part de ceux qui se sentent remis en cause par quiconque ne se comporte pas selon leurs critères. Cependant, elle est à la portée de tous, plus facile à réaliser il est vrai par ceux qui ont su se maintenir loin du pouvoir et de la richesse, d'autant qu'il n'y a pas vraiment de méthode à suivre. Les principes sont là, relativement simples à comprendre : éviter d'entrer dans des rapports violents et en sortir dès que l'on est pris dedans... Les contre-exemples sont eux aussi relativement évidents. Mais cela ne dit rien du comment qui est toujours à inventer, qui dépend grandement des circonstances et qui n'est jamais réalisé d'une manière pleinement satisfaisante. Seul l'inconscient ou l'hypocrite peut se déclarer en règle.

Si la loi garde sa puissance de séduction, même après Jésus, c'est qu'il est relativement facile de la suivre au demeurant, au besoin d'une manière hypocrite, alors que chacun peine à ne pas consonner avec la violence mimétique ; elle est même sécurisante dans la mesure où l'observance de ce qui est imposé apporte la tranquillité et la bonne conscience. Il est moins difficile de respecter des interdits, par définition définis, que d'inventer sans cesse des comportements adaptés qui aillent dans le sens de l'amour, qui évitent de blesser les frères et qui se gardent de la violence des relations comme de la prise de pouvoir sur les autres. La palette des choix est infinie sans compter que le même acte peut se révéler aussi bien une preuve d'amour, parce qu'il construit l'autre, que destructeur parce qu'il ne respecte pas celui à qui il s'adresse. Nous nous heurtons de nouveau à l'ambiguïté du désir mimétique, ce n'est pas la règle qui compte mais l'évaluation des conséquences de nos actes sur l'autre. Dans la première lettre aux Corinthiens, Saint Paul le montre clairement par sa position dans la polémique sur les viandes sacrifiées aux idoles.

Pour ce qui est des viandes immolées aux idoles, « nous avons tous la science », c'est entendu. Mais la science enfle ; c'est la charité qui édifie. Si quelqu'un s'imagine connaître quelque chose, il ne connaît pas encore comme il faut connaître ; mais si quelqu'un aime

Dieu, celui-là est connu de lui. Donc, pour ce qui est de manger des viandes immolées aux idoles, nous savons qu'« une idole n'est rien dans le monde » et qu'« il n'est de Dieu que le Dieu unique ». Car, bien qu'il y ait, soit au ciel, soit sur la terre, de prétendus dieux — et de fait il y a quantité de dieux et quantité de seigneurs —, pour nous en tout cas, il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses et vers qui nous allons, et un seul Seigneur, Jésus Christ, par qui viennent toutes choses et par qui nous allons.

Mais tous n'ont pas la science. Certains, par suite de leur fréquentation encore récente des idoles, mangent les viandes immolées comme telles, et leur conscience, qui est faible, s'en trouve souillée. Ce n'est pas un aliment qui nous fera comparaître en jugement devant Dieu. Si nous n'en mangeons pas, nous n'avons rien de plus ; et si nous en mangeons, nous n'avons rien de moins. Mais prenez garde que cette liberté dont vous usez ne devienne, pour les faibles, occasion de chute. Si en effet quelqu'un te voit, toi qui as la science, attablé dans un temple d'idoles, sa conscience à lui qui est faible ne va-t-elle pas se croire autorisée à manger des viandes immolées aux idoles ? Et ta science alors va faire périr le faible, ce frère pour qui le Christ est mort ! En péchant ainsi contre vos frères, en blessant leur conscience, qui est faible, c'est contre le Christ que vous péchez. C'est pourquoi, si un aliment doit causer la chute de mon frère, je me passerai de viande à tout jamais, afin de ne pas causer la chute de mon frère. 8,1-13

Inutile, nous dit saint Paul, de se prévaloir d'une supériorité intellectuelle, d'une connaissance plus fine des mystères qui serait supposée nous libérer des obligations communes. Là n'est pas la question. Ce qui est possible n'est pas obligatoirement profitable, en particulier pour des gens fragiles dans leur foi. Des actes de croyants soi-disant libérés, risquent de mettre en péril la foi d'un faible ou de la mépriser. Comme dit le texte : « la science enfle ; c'est la charité qui édifie ». Ce n'est pas le tout de fonctionner selon des principes, même justes. Il se peut qu'en toute rigueur de terme nous ayons raison, pour autant, la charité est plus grande que la loi et que la connaissance de la morale ou de Dieu. L'affirmation de Paul Ricœur « le Talmud est plus important que Dieu » est à comprendre dans ce sens : la qualité de l'attention due au prochain dans ce qu'il a d'unique et de concret est ce qui vérifie l'authenticité de la relation à Dieu et non le contraire. La loi de Jésus étant une loi d'amour, elle ne saurait nous conduire sur des chemins risquant de porter tort à nos frères. En cas de contradiction, c'est toujours l'amour qui l'emporte face à la règle. Jésus ne dit pas autre chose quand il accuse les scribes et les pharisiens de faire passer leurs traditions avant l'amour du prochain et de détourner ainsi la véritable destination de la loi. (Mt 15,4).

Il est facile de se référer à une liste d'interdits, comme à des définitions générales de la morale, mais le véritable amour du prochain demande une attention particulière à chacun et le plus souvent un effort d'imagination pour trouver le comportement qui convient dans chaque cas. Il est impossible de définir a priori ce qu'est un acte d'amour parce qu'il suppose une volonté permanente d'invention et d'attention aux besoins de l'autre et non l'application de principes préétablis. L'attitude des pharisiens, dénoncée par Jésus, est la démonstration qu'un comportement conforme à la morale peut faire entrer dans des relations d'une violence extrême, surtout s'il est accompagné de bonne conscience. Il n'est pas suffisant de poser des actes non condamnables pour qu'ils soient des actes d'amour, or, ces derniers sont les seuls objectifs à atteindre. L'exemple pris par Paul dans le texte ci-dessus est éclairant puisqu'un comportement, anodin pour un chrétien qui ne croit pas aux idoles et qui ne voit en elles que des morceaux de bois, peut avoir de graves répercussions chez celui qui en est témoin. La violence se cache aisément sous les dehors de la vertu, et

ses conséquences peuvent être destructrices si les jugements sont faits à partir de principes et non en fonction des circonstances réelles.

Ainsi, l'invitation du Christ à tendre l'autre joue n'est pas aussi aberrante qu'il y paraissait. Elle est plutôt une invitation à sortir des idées toutes faites, des règles immuables, des traditions qui, si elles ne sont pas animées de l'intérieur, conduisent à la répétition mortifère du même, des réactions communes. Deux principes sont à respecter pour se montrer fidèle à cette parole : ne jamais se laisser entraîner dans une spirale de violence, toujours destructrice et juger de ses actes non en fonction de principes moraux abstraits, mais en se fixant sur l'attention à donner à l'autre.

2 « Heureux les pauvres »

Une deuxième affirmation de Jésus laisse perplexe tant elle va à l'encontre du mode de penser traditionnel : « Heureux les pauvres ». On trouve cette parole curieuse chez saint Luc dans sa version du texte des Béatitudes (6, 20). Il ajoute « Heureux vous qui avez faim maintenant ». Matthieu, dans le texte parallèle, parle de « pauvres en esprit » et « d'affamés et d'assoiffés de justice », ce qui est vraiment différent dans la mesure où les termes ne font plus référence à la pauvreté matérielle. Il serait regrettable de passer sous silence cette nouvelle contradiction apparente qui associe le bonheur et la pauvreté sous prétexte qu'elle nous gêne, surtout si elle amène du neuf à nos interrogations sur la sortie de la violence.

En général, et même dans les Évangiles, les pauvres sont désignés comme ceux à qui l'on donne, avec qui l'on partage pour être parfait, à qui il faut rendre rapidement quand on les a lésés. Le fait d'être pauvre n'est pas considéré comme un avantage. Simplement, le fait de s'adresser à eux en priorité est présenté comme un événement messianique, comme le signe de la proximité du Royaume de Dieu dans lequel ils sont prioritaires : « la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres » (Mat : 11,5 ; Luc 4,18). À partir du moment où les pauvres sont respectés et quand ils ont une place on peut commencer à dire que le Royaume est proche, puisque c'est le signe d'un début de renversement des valeurs : l'argent n'est plus le premier.

En revanche, le fait de posséder des richesses est régulièrement présenté comme un handicap (cf. Luc 18, 25-27). Si ce n'est pas impossible, il est extrêmement difficile à un riche d'entrer dans le Royaume parce que justement son attitude est calquée sur les priorités d'un monde animé par la violence mimétique. Comme les scribes et les pharisiens sont embarrassés par leurs certitudes et enfermés dans leur bonne conscience, les riches sont alourdis par leurs avoirs et par les obligations qui en découlent, en particulier au niveau des rapports sociaux. Ils ont du mal à prendre la distance nécessaire pour accéder à la liberté à laquelle Jésus invite ses disciples. Dans la parabole du semeur, (Mat 13, 22), la séduction de la richesse étouffe la parole qui ne parvient pas à porter du fruit.

Que les riches soient déclarés malheureux, on peut donc le comprendre dans la perspective ouverte par Jésus. On a davantage de mal à saisir pourquoi les pauvres sont heureux d'après Luc. Vu qu'ils ne sont pas riches, ils ne sont certes pas empêtrés dans les soucis de ce monde qui ôtent la liberté. Mais il faut bien reconnaître que les pauvres ont au moins autant de mal à vivre que les riches ! Leurs préoccupations devant les aléas du lendemain sont aussi prégnantes et même davantage vitales. Le manque d'argent, l'obligation de vivre au jour le jour, sans assurance pour le lendemain est une angoisse dont il est difficile de se libérer.

Le pauvre idéal est plus sûrement celui qui vit dans une pauvreté choisie et assumée. Il est manifestement plus disponible et peut envisager le cœur léger de tout quitter pour suivre le

Christ. Son échelle de valeurs n'est plus basée sur l'argent ou sur la réussite, ce qui le rend davantage capable d'aimer son prochain et d'éviter la violence. Il est probable que ce type de pauvre n'existe pas à « l'état naturel ». Quitter ses filets, sa charrue est peut-être plus simple que d'abandonner son comptoir de change, mais cela demande tout de même un véritable arrachement. Faut-il voir dans les foules qui suivent Jésus jusqu'à se laisser gagner par la faim, ces pauvres qui sont déclarés heureux ? Cela n'est pas sûr non plus. Il n'est pas clair que ceux qui sont pauvres matériellement soient vraiment privilégiés pour ce qui est de se mettre à la suite de Jésus, bien que ce ne soit pas totalement exclu. Historiquement à tout le moins, c'est dans les classes défavorisées de la société que le christianisme des origines s'est le plus rapidement développé, surtout probablement parce que, comme il minimisait la différence entre les riches et les pauvres en son sein, les pauvres et les esclaves y étaient reconnus comme nulle part ailleurs.

Les Évangiles en tout cas semblent nous inviter à passer de la notion d'économiquement pauvre à d'autres catégories, celle du petit enfant d'abord. Ce dernier est plus proche du pauvre idéal dans la mesure où il y a plus de chance qu'il soit disponible, qu'il vive sa dépendance dans la sérénité et non comme un fardeau difficile à porter. L'enfant sait qu'il a besoin des autres, qu'il ne peut pas se suffire à lui-même et cela ne l'empêchera pas d'être heureux, bien au contraire. L'amour qu'il porte à son entourage et qu'il en reçoit lui permet de supporter sa dépendance et d'en profiter pour grandir et s'enrichir de ce qu'on lui propose. Incapable de subsister seul et de se développer de par sa nature, il est curieux de ce qui l'entoure et fait siennes, à une vitesse surprenante, les richesses mises à sa portée. Il lui manque le discernement, mais pas l'envie d'apprendre à condition qu'il se trouve dans un cadre approprié où l'amour est présent.

Il s'agit clairement à nouveau de l'enfant idéal, les vrais n'ont pas autant de qualités. Jésus les accueille pourtant, il les bénit et affirme que leurs anges sont en présence de Dieu (Mt 18, 1-10 et 19,13-15). Si les exceptions sont nombreuses, cela n'empêche pas qu'ils servent d'image idéale pour ceux qui cherchent à se défaire d'eux-mêmes, afin de vivre comme Jésus, disponibles à la parole, prêts à se recevoir de l'amour du Père, comme un enfant se construit essentiellement dans son rapport aux autres. Celui qui a la prétention de se construire à la force du poignet n'est plus assez disponible pour se percevoir comme fils, il choisit des modèles tout faits qu'il prétend inventer alors qu'ils sont le plus souvent d'une grande banalité. Dans tous les cas, il n'échappe pas à la violence mimétique. Elle l'empêche d'entretenir des rapports pacifiés avec son entourage parce que, contrairement à l'enfant idéal, il voit chez l'autre un concurrent permanent.

Réciproquement, et cela rejoint notre propos, seul celui qui accepte de devenir pauvre à la manière d'un enfant est en capacité d'échapper à la violence mimétique. L'enfant, comme le pauvre, est habité par le désir mimétique, ses espoirs reposent sur sa capacité à imiter ceux qui l'entourent afin d'en prendre le meilleur. Il attend tout de l'autre, il se sait incapable de prendre sa place et il n'a rien à offrir en échange. De ce fait, il est incapable d'entrer en conflit, de chercher à s'imposer face à l'autre dont il attend, au contraire, qu'il lui permette de se construire. L'enfant est tout entier dans l'imitation parce qu'il n'a rien en propre, mais son attitude échappe au conflit dans la mesure où il n'est pas de taille à lutter contre qui que ce soit, son mimétisme est sans violence tant qu'il ne se trouve pas en présence d'un égal. Tout bascule à partir du moment où il se retrouve dans le même bac à sable qu'un enfant de son âge !

Voilà pourquoi, et c'est la troisième étape dans ce que Jésus nous propose, l'enfant ainsi conçu doit être pris pour modèle par le disciple. Dans les évangiles, le mot de « petit » ou

« tout petit » désigne d'ailleurs le disciple, celui qu'il ne faut pas scandaliser (Mt 18,6), celui qui est opposé aux sages et aux habiles (Luc : 10,21), celui qui entraîne une récompense pour celui qui lui offre un verre d'eau fraîche (Mt : 10,42), celui qui est assimilé à Jésus lors du jugement dernier (Mt 25). Le disciple se doit de ressembler à son maître et donc de refuser d'entrer dans la dialectique maître/disciple dont nous avons parlé. Comme Jésus est tout entier dans la mouvance du Père, le disciple idéal cherche à imiter le Fils dans son dépouillement. Pauvreté qui fait songer à celle de l'économiquement faible, mais surtout à celle de l'enfant. Si celui qui fait ce choix ne refuse pas d'accéder à une identité propre, il a reconnu que la source de la vie n'était pas en lui mais dans la relation aux autres et à Dieu. Il est plus réaliste qu'il n'y paraîtra à un observateur enfermé dans ses a priori.

Le déplacement observé chez saint Matthieu qui parle de « pauvre en esprit » ou de celui qui a « faim et soif de justice » prend ainsi tout son sens. Dans la nouvelle traduction de la Bible, éditée par Bayard, la « pauvreté en esprit » se change en l'image plus matérielle de celui qui est « à bout de souffle ». Malgré tout, le sens général demeure : il évoque un épuisement complet conduisant à un abandon global qui dépasse la simple pauvreté matérielle. Le texte parle de celui qui est au bout du rouleau et qui cherche à repartir, comme un nageur qui donne un coup de pied au fond pour regagner la surface.

Dans tous les cas nous sommes aux antipodes de l'image de quelqu'un qui, sûr de lui, compterait sur ses forces au point de prétendre se passer de Dieu ou des autres. Le disciple déclaré heureux n'a pas de quoi entrer en concurrence, il est incapable de soutenir un conflit. Du fait de son extrême faiblesse il n'est pas de taille à supporter un rapport violent, même s'il en avait envie. De ce fait, il peut être pris comme idéal, comme un exemple à suivre par celui à qui la violence fait horreur.

Sans doute est-il préférable qu'une telle attitude soit choisie et non pas subie du fait de conditions extérieures. Jésus est l'exemple de quelqu'un de confiant dans sa puissance, en sa qualité de Fils de Dieu, et qui pourtant refuse d'entrer dans des rapports de forces facteurs de violence. Il se rapproche de la faiblesse humaine par choix et non par obligation, il l'épouse pour nous montrer que ne pas entrer dans la violence mimétique est la seule manière de modifier radicalement les rapports entre les hommes. L'hymne de Paul dans sa lettre aux Philippiens, que nous avons déjà évoquée, nous montre le Christ sous ce jour : *« Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes. S'étant comporté comme un homme, il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! »* 2,6-8.

L'efficacité de la lutte contre la violence ou plutôt de son refus passe par là, pour nous les hommes aussi. Certes, la voie que Jésus a prise est idéale et impossible à imiter dans sa totalité par nous qui sommes très loin à la fois de sa perfection et de son abaissement. Même la pauvreté du petit, si elle amène en principe au même résultat, n'est souhaitée par personne. Notre espace est entre ces extrêmes, entre le choix assumé de suivre le Christ et l'acceptation sublimée de nos limites et la manière d'y prendre place est à réévaluer sans cesse. Dans tous les cas, Jésus montre les aberrations de la position orgueilleuse de celui qui refuse la dépendance. Trop pauvres pour tirer de leur richesse intérieure de quoi se forger une identité, les hommes qui ne comptent que sur eux-mêmes sont pris inévitablement dans deux dérives qui engendrent la violence : la volonté d'écraser ceux qui les entourent pour continuer d'exister d'une manière autonome et celle de prendre aux autres afin de les dominer et de faire preuve de leur prétendue supériorité.

Il n'y a pas de paix possible sans sortie de ce cercle où se comparer aux autres conduit à s'opposer à eux afin d'obtenir ce qui nous manque, alors qu'il serait si profitable de privilégier la réciprocité du partage. La voie de Jésus est exigeante tellement elle va à l'encontre de nos façons de faire naturelles où la compétition est considérée comme la seule manière de progresser. Passer de la lutte pour la vie à l'attitude du pauvre qui n'attend sa survie que de la collaboration avec d'autres, tout aussi pauvres que lui, est un défi difficile, même à imaginer. Pourtant, c'est la seule attitude concevable pour celui qui cherche à poursuivre le mouvement qui prend sa source dans la croix du Christ, dans sa mort et sa résurrection. Si là a été pris le tournant décisif, il reste à faire en sorte que la sortie de la violence devienne effective dans l'humanité qui doit prendre un tournant semblable.

La kénose du Christ, c'est-à-dire le fait de ne pas revendiquer sa supériorité divine, nous concerne et nous interpelle. Nous sommes invités à agir de même, bien que nous ne soyons pas en tout semblables à lui. L'épître de Paul aux Philippiens (2,5) nous y invitait avant de décrire l'abaissement consenti par Jésus : « *Ayez entre vous les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus : Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu.* » Il n'y a plus de violence possible chez celui qui accepte de se défaire de ce qu'il a ou qu'il croit avoir parce qu'il reconnaît dépendre totalement d'un autre et l'accepte. Se recevoir des autres et de Dieu nous fait entrer dans un mimétisme vertueux où il n'est plus question de progresser par la force et en gagnant sur les autres, mais au contraire de profiter de la solidarité qui met en lumière la source d'où nous vient la vie.

Ce n'est pas se diminuer puisque nous dépendons effectivement les uns des autres. Ce que nous possédons ou ce que nous sommes, nous l'avons acquis grâce à nos rapports avec nos frères les hommes depuis notre naissance jusqu'à la fin. Une telle attitude est simplement la reconnaissance de ce que nous sommes vraiment en tant qu'hommes et de la façon dont nous sommes constitués. Le mensonge est bien dans la réaction inverse de celui qui prétend ne rien devoir à personne et qui considère les autres comme des adversaires alors qu'ils sont la source de sa vie, si cette dernière n'est pas que dans les richesses matérielles. Celui qui veut se construire en diminuant la place de ceux qui l'entourent, ne va pas dans le sens de son intérêt qui est d'entrer dans une dynamique de partage des richesses dans l'acceptation de ses limites.

Cet esprit d'ouverture, déjà humainement défendable, s'impose d'autant plus dans une perspective religieuse selon laquelle le croyant se conçoit, comme Jésus, amené à la vie chaque jour par l'amour que Dieu partage avec lui. Il n'est plus question alors de gagner mais de recevoir, de se recevoir d'un autre. Jésus est Seigneur parce qu'il est Fils et non parce qu'il aurait obtenu ce titre de haute lutte au mépris de ceux qu'il avait rejoints en se faisant homme. Son attitude, bien qu'allant à l'encontre de notre animalité et des conceptions qui en découlent, est la plus raisonnable qui soit, plus juste quoi qu'il en soit que nos conceptions spontanées, que l'on prétend naturelles, qui voudraient nous faire croire que tout progrès passerait par une victoire acquise à la suite d'un conflit, par l'abaissement d'un adversaire qui pourtant n'aura de cesse de reprendre le dessus dans un combat qui ne connaîtra jamais de conclusion définitive.

Pour entrer véritablement dans ce que Jésus entend par amour, il ne s'agit pas pour autant de céder à la tentation d'une compassion facile, d'une affectivité suspecte ou d'une soumission molle. Le Christ nous invite à reconnaître la source de la vie et à faire en sorte qu'elle se diffuse harmonieusement au plus grand nombre. Rien n'est plus raisonnable malgré les apparences.

Nous retrouvons par là le chemin des Béatitudes selon lesquelles la solution est dans la douceur, la pureté, la miséricorde. Celui qui est satisfait, sûr de lui, refermé sur ce qu'il a ou sur ce qu'il est, se retrouve dans l'incapacité d'entrer dans des rapports humains équilibrés. Il est bon de se laisser émouvoir par la misère des autres au point d'en souffrir. Mieux vaut pleurer que d'endurcir son cœur jusqu'à devenir insensible dans ses relations humaines. La paix est la récompense promise à ceux qui s'efforcent de ne pas entrer dans des rapports de violence en regardant les hommes comme des frères et non des adversaires, en privilégiant la solidarité et la justice, en refusant la lutte stérile pour la suprématie d'un moment.

Le refrain des Béatitudes est « heureux ». C'est dire que vivre de la sorte n'est en rien une souffrance ou une privation : bien au contraire, là est la joie véritable parce que l'on s'éloigne ainsi de la violence mimétique qui pollue l'ensemble de nos relations. Celui qui est habité par la violence s'enferme dans un mal-être permanent où la jalousie l'empêche d'aimer, où l'orgueil le rend incapable de sortir de ses problématiques, où à cause du ressentiment qui l'habite il devient incapable de voir en l'autre un frère. Ces gens ont l'air sombre, ils durcissent leur visage à l'image de Caïn après son meurtre, ils fuient avec suspicion les regards de ceux qui voudraient les rencontrer, ils se laissent envahir par une agressivité généralisée qui les étouffe.

Jésus nous invite enfin à aimer jusqu'à nos ennemis (Mt 5,44), dernière étape pour échapper à la violence. Il ne s'agit pas de faire preuve d'une affectivité démesurée envers celui qui nous a fait du mal, mais de reconnaître que l'opposition frontale, avec qui que ce soit, n'aboutit à rien de bon. Prendre le dessus sur un adversaire apportera parfois une domination temporaire, mais seule une modification en profondeur des rapports réciproques amènera un changement décisif et un dépassement durable de la violence. Si cette solution est temporairement irréalisable, mieux vaut encore se détourner des conflits plutôt que de se prendre dans les filets d'un conflit qui s'éternise, en attendant des jours meilleurs. L'attitude pourra sembler une fuite, mais elle est en tout cas préférable à un conflit sans issue. En dehors de ces situations limites, l'amour des ennemis consiste à donner systématiquement une réponse positive et constructive à celui qui cherche le conflit. Ce n'est pas faire preuve de faiblesse pas plus que d'une tolérance molle qui prétendrait que tout se vaut mais chercher à démontrer par une attitude dérangeante que le passage par la violence est sans issue.

Entrer dans cette voie n'est pas l'assurance d'une vie sans histoire, bien au contraire. Certains de ces ennemis seront sensibles au contre-pied que l'attitude non-violente constitue ; ils se poseront peut-être des questions sur l'efficacité de la violence mortifère qui les habite. Aimer ses ennemis consiste avant tout à leur montrer qu'une autre voie est possible et à leur en montrer la logique, mais le succès n'est pas garanti. On ne prend pas impunément une route qui va à l'encontre des standards. Pourtant, la fin des Béatitudes invite à la joie jusqu'au cœur de ces tribulations. Non un bonheur masochiste, mais celui de se sentir en communion avec son maître et avec ceux qui se sont mis à sa suite, dans l'assurance que l'avenir de l'humanité est à ce prix.

3 Matthieu 25

Dans notre examen des pistes données par Jésus pour que le changement radical instauré par la croix ne soit pas sans lendemain, nous terminons par le chapitre 25 de Matthieu qui occupe une place de choix. Ce texte qui prend la forme d'un récit du jugement dernier est un passage phare de cet évangile, sans parallèles mais non sans harmoniques avec le comportement habituel de Jésus. Il est à nouveau question de ceux qui sont en manque,

dans une pauvreté matérielle, mais il est aussi question des étrangers, des malades et des prisonniers. Ces derniers ne sont pas seulement économiquement faibles, ils sont également des rejetés, des parias de la société, souvent accusés des malheurs qui la frappent comme ils sont considérés responsables de leur situation propre, ils sont tout prêts à être désignés comme victime émissaire.

Les évangiles nous montrent un Jésus qui se rapproche de ceux que la loi invite au contraire à éviter. On lui reproche de fréquenter assidument ceux qui sont déclarés infréquentables par les garants de la morale. Nous avons déjà noté qu'il est traité de « glouton et d'ivrogne » (Luc 7, 34-35) parce qu'il ne vit pas à la manière des purs, des sages, des hommes considérés comme droits parce que fidèles à la lettre de la loi en oubliant au besoin son esprit. Il se laisse toucher par la femme de mauvaise vie et il accepte ses marques d'affection (Luc 7,36-50). Il accepte de manger chez Zachée le publicain, touche les malades, les guérit y compris le jour du sabbat. On n'en finirait plus de faire la liste de ses comportements déviants, souvent très physiques.

Bien sûr, il fait par là la preuve de sa grande bonté, de son amour des petits, mais il distingue surtout soigneusement la personne pécheresse qu'il invite à s'amender, de la réprobation universelle qu'elle doit subir. La société de l'époque englobe dans le même rejet le malade et le pécheur. Un infirme doit son handicap à son péché ou à celui de ses parents (Jean 9, 2-3). Il est facile de se donner bonne conscience en rendant le malheureux responsable de sa situation. Jésus rejette avec force une telle conception et instaure une gradation entre les victimes de la vie.

Si le malade ne l'est pas de son fait, le pécheur, lui, porte une part de responsabilité et Jésus l'invite à ne plus pécher sans pour autant le condamner d'une manière définitive ni en faire quelqu'un qui mérite la mort. Distinguer le malade du pécheur est simple, si l'on veut bien s'écarter de la conception primitive d'un Dieu qui punit et qui récompense. Pour éviter de mettre en cause la justice divine, l'Ancien Testament tente souvent de justifier chaque malheur par une faute antérieure. Jésus prend une position différente en disant que les malheurs sont un appel à la conversion et non une punition divine (Luc 13,1-5). Il y a bien condamnation du péché et même un appel à changer de vie mais pas de condamnation systématique du malheureux.

La tendance majoritaire va en sens contraire, elle est portée à faire de la personne éprouvée un bouc émissaire. Il est tentant de rejeter la responsabilité d'un malheur sur la personne qui en est victime, surtout si cette dernière est faible, étrangère ou bien si elle a effectivement enfreint la loi et mis en danger l'équilibre social. Nous en avons déjà parlé, et ici revient la question de la propension répandue à se décharger sur un autre du poids de la responsabilité du malheur. Sociologiquement utile à l'équilibre d'un groupe, ce comportement est profondément injuste. Communément pratiqué, il est battu en brèche par Jésus après avoir été interrogé par certains passages de l'Ancien Testament.

Si les publicains sont complices de l'occupation romaine, Jésus souligne qu'ils ne sont pas les seuls puisque tout le monde utilise la monnaie de l'occupant. Sans les disculper, il replace leur faute dans un contexte plus large : il diffuse la responsabilité au lieu de la concentrer sur une personne ou un groupe social. Il agit de même avec la femme adultère, (Jean 8). S'il est clair qu'elle a enfreint la loi, elle n'est pas la seule pour autant puisque les assistants s'en vont les uns après les autres, « en commençant par les plus vieux » souligne le texte, ironiquement. Il ne s'agit pas de nier la faute mais d'empêcher que la femme adultère devienne une victime émissaire. La lapider est une manière de libérer sa conscience en rappelant l'importance de la loi et en réaffirmant par ce geste l'attachement de chacun à la

respecter à la lettre. Les fautes personnelles sont couvertes par la radicalité de l'exécution. Chacun se sent purifié par la condamnation unanime et la mise à mort de celle qui a fauté.

Jésus s'élève contre cette pratique qui rassure à bon compte celui qui condamne sans le remettre en cause personnellement. Nous avons vu que toutes les sociétés, y compris la nôtre ont recours à ce mode opératoire. Là est justement la particularité de Jésus qui nous invite à d'autres fonctionnements. Par ses fréquentations, ses manières d'être, ses façons de pardonner et de défendre ceux qui sont habituellement exclus à cause de leurs différences ou de leurs manques, Jésus se démarque de la société de son époque et en dénonce la tendance à faire porter à quelques-uns la responsabilité des malheurs de tous.

La conséquence de son attitude est difficile à supporter par les tenants de l'ordre. Non seulement ils sont privés de leurs exutoires habituels, bien utiles pour maintenir la cohésion de la société, mais ils sont de plus renvoyés à leurs propres errements. Tout en réintégrant ceux qui sont exclus parce que malades, étrangers, collaborateurs, pécheurs, etc., Jésus met en lumière les faiblesses de ceux qui les condamnent. La radicalité de ses propos, sans dédouaner totalement ceux qu'il pardonne, amène les fidèles de la loi à se reconnaître pécheurs à leur tour. La frontière entre les purs et les impurs perd de sa netteté, fragilisant la position des garants de l'ordre et faisant monter l'agressivité vis-à-vis de celui qui bouscule ainsi les convenances.

Si les publicains et les prostituées entrent les premiers dans le Royaume de Dieu (Mt 21,31), il n'y a plus à compter sur une pureté extérieure ou sur la reconnaissance des hommes pour être sauvé. Si la prière du publicain est écoutée, contrairement à celle du pharisien (Luc 18, 9-14), il devient impossible de jeter l'opprobre sur une personne a priori et anormal de rejeter qui que ce soit en prenant prétexte de sa situation sociale, d'autant qu'aucune position n'est définitivement acquise et que les revirements de dernière minute sont pris en compte. Jésus redistribue les cartes et renvoie chacun à la réalité de ses choix de vie.

Ceci dit, Jésus ne se contente pas de tenir à la fois la dénonciation de la fausse certitude de ceux qui se croient justes et la reconnaissance la dimension d'amour que l'on retrouve vécue par les délaissés de la société. Dans le chapitre 25 de Matthieu, il va jusqu'à s'identifier à ceux qui sont habituellement condamnés et à inviter ses disciples à le reconnaître en eux :

« Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir » (25, 35-36).

Il devient donc non seulement injuste de faire porter la responsabilité de tous les maux sur les épaules de quelques-uns, mais, de plus, un des meilleurs lieux pour rencontrer le Christ vivant est dans le partage et la fréquentation assidue de ceux-là mêmes qui sont habituellement rejetés. Le texte met de plus croyants et non croyants sur un pied d'égalité : ce n'est plus sur une appartenance extérieure à un peuple ou à un groupe religieux que l'on est jugé, pas plus que sur l'observation de rites ou sur des prières adressées à une divinité pour obtenir ses grâces, mais sur des actes concrets qui montrent l'engagement d'une vie. Les « bénis du Père » ne reconnaissent pas obligatoirement la présence de Jésus dans les rejetés, mais même s'ils l'honorent sans le savoir c'est leur comportement qui importe. Le texte est sans ambiguïté :

Alors les justes lui répondront : « Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te désaltérer, étranger et de t'accueillir, nu et de te vêtir, malade ou prisonnier et de venir te voir ? » Et le Roi leur fera cette réponse : « En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (25, 37-40).

Se rapprocher d'eux est bien sûr un acte de compassion, une manière de sortir de son égoïsme en aidant les pauvres, mais Jésus va plus loin en faisant de ce comportement humain un culte qui lui est rendu, une manière de communier à l'amour de Dieu qui ne connaît pas de limites en faisant pleuvoir sur les bons et sur les méchants. Nous avons vu que l'expression de « petits qui sont mes frères » désigne souvent les disciples dans la bouche de Jésus. Le raccourci est alors saisissant qui rapproche jusqu'à la limite de les confondre, les pauvres et les rejetés, les disciples et Jésus lui-même. Il est encore question d'imitation, mais ce mimétisme ne provoque pas des relations violentes puisqu'il s'agit de faire comme Dieu ou de retrouver l'image de son Fils dans des hommes que l'on dit défigurés et de devenir par là de vrais disciples. Nous ne sommes ni dans des relations de pouvoir, ni dans la course à la suprématie puisque c'est justement vers les derniers que nous devons regarder ou bien imiter celui qui est au delà de tout.

Enfin, il est impossible de s'en prendre au pécheur, au pauvre ou au rejeté, tout en cherchant en lui l'image de Jésus. Les deux démarches sont antagonistes et la mise en accusation doit se changer en regard bienveillant. Ceci dit, chacun est renvoyé à sa faute personnelle, sans moyen de s'en libérer par lui-même. Nous avons besoin de la parole affectueuse de Jésus qui dit « je te pardonne » pour ne plus ressentir le poids de notre péché. En outre, sur le plan social, la décharge de violence collective, qui libère le groupe en se reportant sur une victime émissaire, trouve ses limites si elle n'a plus personne sur qui se porter. Le risque est qu'elle soit transférée sur celui qui refuse de prendre les chemins traditionnels, en faisant de lui à son tour une victime émissaire.

C'est ce qui a eu lieu avec Jésus, mais le transfert de la violence sur une victime émissaire est dénoncé et devient, grâce à lui, un scandale manifeste qui fait que plus personne ne peut poursuivre dans cette voie en toute bonne conscience.

La prédication de l'Évangile a-t-elle été une réussite ?

Jésus est mort sur une croix pour nous sauver, il a de plus proposé un style de vie qui, nous l'avons vu, devrait permettre aux hommes de sortir de la violence qui les habite. À la fois sage par ses paroles et censé bousculer le cours de l'histoire par son sacrifice, il a initié un mouvement qui ne devrait pas être sans avenir. Il est donc légitime de se poser la question de l'efficacité de la venue du Fils de Dieu sur notre terre. Est-ce que notre société moderne porte la marque du passage de Jésus parmi nous et de la manière dont ses disciples en ont rendu compte et en témoignent encore ?

La facilité consisterait à se contenter de la dimension intime des personnes. Comme tous les grands maîtres de l'histoire, Jésus, par son message a été à l'origine de grands mouvements spirituels. Des saints, des réformateurs, des penseurs se sont inspirés de ses paroles. Notre civilisation, même si elle n'a jamais été vraiment chrétienne, a été influencée par des personnages se réclamant du christianisme. Pourtant, certains persisteront à dire que la dimension chrétienne n'était qu'un habillage pour des mouvements intellectuels, moraux ou sociaux qui, de toute façon, auraient eu lieu avec ou sans elle. La vie à la suite du Christ ne serait qu'une illusion personnelle, utile pour certaines personnes faibles ayant besoin d'être rassurées, mais sans réelle efficacité.

Beaucoup de voix s'élèvent donc pour minimiser cet épisode de l'histoire, certains vont jusqu'à y voir un facteur de régression de l'humanité. La victoire de la rationalité sur l'opium distillé par les religions, que les Lumières ont permise aurait apporté bien davantage à l'humanisation que le message chrétien. La question est d'importance. Comment parler en effet d'un événement capable de bouleverser le monde s'il n'a pas porté de fruits

repérables en 2000 ans de christianisme en dehors de l'intériorité de quelques spirituels ? Il faut, il est vrai, beaucoup de prétention pour affirmer que la mort, sur la croix, d'un obscur Galiléen dont on ne retrouve que peu de traces dans l'histoire a été l'occasion du plus grand bouleversement de l'humanité. Mais si ce n'était pas le cas, à quoi bon ?

La difficulté s'accroît du fait que les avancées attribuées au christianisme peuvent être tout aussi bien liées à d'autres facteurs. Ses défenseurs mettront à son actif des avancées face aux injustices, à l'esclavage, à la promotion de la femme, aux sectarismes..., tandis que ses adversaires ne se priveront pas d'aligner les contre-exemples en dénonçant son obscurantisme, son sexisme, son intolérance... Pendant que les uns saluent les initiatives de paix prises par les Églises, d'autres voient dans ces dernières des fauteuses de troubles ; certains insistent sur leurs actions en faveur des petits alors que les autres se disent scandalisés par ses richesses. Impossible de trancher définitivement tellement l'Église vit de contradictions et tellement sa longue histoire comporte de facettes. À partir de son angle d'analyse, Girard dégage pourtant quelques axes sur lesquels l'influence de Jésus et de ses disciples est perceptible. Si des hypothèses contraires sont défendables, ses propositions sont séduisantes.

Croire que le christianisme a apporté du neuf à l'humanité suppose déjà que l'on adhère à l'idée de progrès en elle-même. Or il y existe une tendance aussi forte que séculaire qui conduit à se persuader qu'hier était mieux qu'aujourd'hui. Tout au long de l'histoire et encore aujourd'hui, il se trouve des personnes pour déclarer que les jeunes ne sont plus ce qu'ils étaient, que rien ne va plus comme avant, que les vieux ne sont plus respectés... Souvenir de l'enfance où l'on aurait été plus heureux, référence aux anciens qui auraient vécu mieux que nous, affirmations qui voudraient nous faire croire qu'avant tout allait beaucoup mieux du côté de la morale, de la religion, de la paix, du respect..., avant il faisait beau, il y avait des hivers, on mangeait mieux... Impossible face à ce genre de remarques de défendre l'idée que le message du Christ aurait arrangé l'une ou l'autre situation d'autant que la prédication de Jésus n'a pas grand chose à voir, a priori, avec la politique, l'économie ou la technique.

La nouveauté apportée par le christianisme a de ce fait bien du mal à être reconnue, surtout qu'effectivement son message s'adresse d'abord à l'individu en l'invitant à un changement personnel et que les harmoniques sociales sont moins perceptibles. De plus, dans les sociétés laïques, les dimensions spirituelles et religieuses sont renvoyées à la sphère intime de chaque individu. Chacun a le droit de penser ce qu'il veut à condition que ses convictions n'interfèrent pas avec la marche de la société, en particulier avec celle des affaires. Il serait pourtant regrettable que le rayonnement du chrétien en reste là. Il ne saurait se contenter de quelques modifications intimes, ni être pleinement satisfait tant que les fondements de l'humanité ne sont pas touchés par la croix de Jésus. D'un autre côté, la morale dite chrétienne n'a pas besoin de la foi pour s'exprimer et pour influencer la marche du monde. Les principes moraux sont tellement universels que le simple bon sens devrait suffire à les justifier. Les Lumières ne faisaient appel qu'à la seule raison pour promouvoir la *déclaration universelle des droits de l'homme*. « L'être suprême », évoqué dans les premières rédactions, a été par la suite jugé superflu.

C'est pourtant un prêtre qui a fait la première écriture de ce texte et il est facile d'y reconnaître l'influence de quelques siècles de christianisme. Les peuples d'autres civilisations n'entrent pas tous dans sa démarche alors qu'elle prétend à l'universalité, et la place centrale de l'individu ne fait pas l'unanimité dans les traditions où le groupe l'emporte sur la personne. On peut de fait polémiquer à l'infini sur la réalité ou non de l'influence du

christianisme sur nos sociétés. Les exemples vont dans tous les sens ainsi que les justifications partant d'hypothèses différentes.

Mieux vaut chercher ailleurs si l'on persiste à ne pas vouloir se contenter de quelques avancées spirituelles à mettre au crédit des disciples de Jésus. La question de base est de savoir ce qu'il advient de la morale, conçue largement comme l'ensemble des règles qui guident les comportements humains en société quand elle n'est plus soutenue par un idéal fort, la religion en faisant partie. Si les dérives sont importantes, on pourrait en déduire, a contrario, que l'importance des religions et du christianisme en particulier n'est pas aussi négligeable que certains le prétendent.

1 Trois contre-exemples

Dans l'histoire récente, trois sociétés se sont construites en refusant le christianisme et la morale qu'il soutient. Les résultats se sont révélés catastrophiques même si on ne peut pas les attribuer au seul athéisme. Il semble qu'en l'occurrence l'histoire ait effectué une série de marches arrière inquiétantes, confortant les nostalgiques d'une chrétienté qui n'a pourtant jamais existé. Nous ne voulons pas, par cette démonstration, promouvoir la théorie inverse qui voudrait qu'une société fondée sur la religion soit idéale, ni même qu'elle puisse être meilleure. Nous avons suffisamment développé le danger qu'il y a à transformer les paroles de Jésus en des dogmes fermés qu'il suffirait d'appliquer à la lettre pour refuser cette solution. Croire en l'importance de l'Évangile pour l'avenir du monde ne veut pas dire que la référence à son message peut prendre la place de l'organisation toute humaine de la politique, de l'économie, des relations sociales et même de la morale dans la mesure où elle doit s'incarner dans des réalités changeantes.

Certains y verront une contradiction rédhibitoire, mais il semble vrai, à la fois, que la morale a besoin d'un soubassement spirituel et qu'en même temps il est possible de défendre sa légitimité sur des bases simplement humaines. On dirait qu'une société retombe petit à petit dans la barbarie quand elle refuse la référence aux valeurs issues du christianisme, au moins d'un certain nombre d'entre elles parmi les plus contestées comme le respect des plus faibles. Nous voudrions montrer dans ce qui suit, d'une part, que, globalement le monde a progressé en humanité depuis que le message de Jésus a été proclamé et, d'autre part, que les moments de régression manifestes correspondent aux périodes où ce message a été écarté. La question reste ouverte de savoir si un dynamisme non religieux pourrait avoir suffisamment de force pour rendre inutile la référence à un ailleurs. Ce n'est en tout cas pas clairement le cas pour les trois exemples qui suivent.

Le nazisme

Dans l'histoire récente, le nazisme est le contre-exemple le plus violent qui soit apparu et qui a battu en brèche notre envie d'optimisme vis-à-vis des progrès de l'humanité. La folie destructrice, la Shoah, le mépris de l'homme, tous ces éléments ont traumatisé durablement les penseurs, les politiques et tout particulièrement les théologiens. Comment continuer à croire en un Dieu bon après tant d'horreurs, comment continuer à croire en l'homme ? Comment, par la suite, maintenir une ouverture pour l'histoire et donner du sens à l'espérance ?

Il faut dire que le nazisme s'est dès l'origine positionné contre le christianisme. Je possède un livre de 1910, frappé de la croix gammée, qui s'intitule *Germanen-Bibel* la Bible des Germains, avec comme sous-titre *aus heiligen Schriften germanischer Völker*, ce qui se traduit par « extraits des saintes écritures des peuples germaniques ». Le vieux terme de

« germain », plus que celui d'allemand était supposé, sans doute, renvoyer à un passé glorieux où les habitants de ces contrées, malgré toutes leurs divisions, n'avaient pas encore été pervertis par les écrits de la Bible juive. L'Ancien et le Nouveau Testament sont remplacés par d'autres écritures, soi-disant saintes elles aussi. Le livre est un recueil de poésies et d'autres textes de philosophes allemands et d'hommes politiques, depuis Maître Eckart le grand mystique rhénan, jusqu'à Bismarck qui écrit sur la peine de mort et sur le pape (!), en passant par les plus prestigieux comme Kant, Nietzsche, Schopenhauer, Hegel... Les textes choisis sont volontiers antireligieux, antisémites, mais surtout exaltent l'âme allemande, la supériorité de la race arienne sur les autres. Les pires textes de Nietzsche et de Wagner y sont sélectionnés.

Les Nazis tentaient de la sorte de faire remonter les pulsions primitives qui nous habitent et de leur redonner vie : orgueil de la race, haine du différent, glorification de la force et de la violence. S'appuyant sur une compréhension primaire des textes de Nietzsche par exemple, ils proclamaient que le surhomme était celui qui pouvait s'imposer par sa suprématie naturelle. La légitimité de la domination reposerait sur la raison du plus fort et les faibles devraient être éliminés parce que tel était le sens d'une nature qui fait périr ceux qui ne sont pas adaptés et qui se révèlent incapables de se défendre.

De telles façons de voir permettaient de justifier tous les excès, et elles étaient profondément antichrétiennes. La « Bible des Allemands » allait explicitement en sens inverse de la Bible des chrétiens qui, elle, prêche le respect des petits, invite à la tolérance et à l'amour. Le nazisme ne pouvait pas se construire en se conformant à une morale inspirée du christianisme, même s'il est vrai, malheureusement, que des chrétiens se soient laissés séduire par de tels discours, en particulier dans ses harmoniques antisémites, mais ils étaient bien loin de l'Évangile.

Les discours sur la race sont à l'opposé de ceux de Jésus, lui qui appelle « frères » ceux qui deviennent ses disciples par choix, élargissant ainsi le cercle familial face à ceux qui voulaient le cantonner à sa parenté par le sang. Lui même, selon les textes, est fils de David par son père adoptif et non par le sang. Enfin, aux Juifs qui se vantent d'être les fils d'Abraham, Jean Baptiste rétorque déjà que Dieu peut faire des fils d'Abraham avec les pierres du chemin (Mat 3,9). La prédication de Jésus et celle de saint Paul, dans la foulée, mettent l'accent sur l'implication personnelle de chacun et non sur une prétendue supériorité obtenue par héritage. « Il n'y a plus ni Juifs ni Grecs » dira saint Paul, plus de race qui tienne devant l'appel adressé à chaque individu.

Les slogans nazis insistent au contraire sur le sang, la race, sur la tradition et sur la transmission par ce que l'on appellera plus tard les gènes. Ils vont sélectionner des souches pures, répondant à des critères physiques particuliers, condamnant pour les mêmes raisons ceux qui ne correspondent pas à leurs normes. L'aspect naturel est mis en avant, l'enracinement au sein d'un pays, d'un peuple particulier qui serait par nature distinct des autres.

Les nazis vont enfin tenter de redonner vie aux mythes, en cherchant à remplacer la spiritualité chrétienne et son mode de référence à un ailleurs par un retour à la magie de la nature. Ils chantaient volontiers « la forêt est mon église ». Ils se sont efforcés de remettre en vigueur le vieux fonds païen des anciens Germains, sans doute largement oublié mais qui dormait encore dans les contes de l'ancien temps et les légendes, dans les chants populaires, dans des poèmes évoquant la vie qui jaillit de la nature et plus largement dans la part animale qui survit en chacun. Le Dieu unique, un peu ennuyeux, Jésus trop austère, est

remplacé par la luxuriance des vieilles divinités, des elfes, des nymphes et de la foule des créatures du panthéon antique. À la place de l'éloge de la douceur on trouve celui de la force, de la violence naturelle qui prône la suprématie des forts sur les faibles, qui place l'avenir dans la victoire de la puissance orgueilleuse qui l'emporte sur ceux que l'on traite de dégénérés.

Il est réconfortant pour un Chrétien de voir combien la tradition chrétienne a gêné la montée de la barbarie nazie au point qu'elle s'est efforcée de l'écarter. Cet épisode jette le soupçon, au passage, sur certaines tendances écologiques universellement admises aujourd'hui, mais dont certaines dérives ont de quoi inquiéter. Luc Ferry, avant que l'écologie ne fasse partie du politiquement correct, avait écrit *Le nouvel ordre écologique*,¹ ouvrage où il signalait l'attirance malsaine qu'avait éprouvé le nazisme envers ce genre d'idéologie et où il craignait que cette dernière ne mette en péril la tradition humaniste. L'insistance mise par « l'écologie profonde » sur la nature et le règne animal tend à mettre en cause la place prééminente de l'homme. On a le droit d'être inquiet quand des courants considèrent comme gênante la présence de l'homme sur la terre. Cela redonne un nouvel intérêt à la *Genèse*.

Il s'agit clairement de dérives regrettables et la nécessité du respect de la nature n'est plus à démontrer, mais on peut craindre pour l'avenir des sociétés à partir du moment où l'homme n'est plus placé au centre et où des personnes donnent plus d'importance à leur animal de compagnie qu'à leur prochain. Les discours sur la nécessité du naturel sont inquiétants eux aussi dans la mesure où la nature devient la norme. Il en est qui refusent toute humanisation par l'effort en prenant le prétexte que n'est valable que ce qui découle de « leur nature ». Ce dernier concept renvoie à l'instinct, à la part animale de chacun et rejette les normes et ce qui provient de la culture ou de la morale. Il est pourtant grandement phantasmé et conduit la plupart du temps à faire passer pour une nécessité soi-disant inscrite dans l'homme ce qui n'est en fait que le reflet de la mode et des idées dans l'air du temps. La soumission, la paresse, le refus de se démarquer sont présentés comme des vertus, ils nous font croire à la présence, en nous, de pulsions animales qui nous domineraient alors que l'homme se caractérise au contraire par une grande plasticité originelle qui lui ouvre des capacités infinies.

Michel Serres avoue être passé lui aussi par une période au cours de laquelle, comme Nietzsche, il a été séduit par la luxuriance du panthéon païen. Tant de dieux et de déesses, débordants de vie, une nature créant sans cesse des formes nouvelles lui semblaient porter davantage de dynamisme que la rigueur trinitaire. La découverte plus approfondie de la symbolique chrétienne lui a permis par la suite de reconnaître la supériorité humanisatrice de cette deuxième tradition, moins proche des forces naturelles certes, mais porteuse de davantage de promesses pour l'humanité.²

Espérons que Michel Onfray sait ce qu'il fait quand il se laisse aller à la critique systématique de tout ce qui ressemble au christianisme, à l'apologie des vieux mythes païens et à l'incitation à la jouissance comme règle suprême. La sexualité sans entraves et

¹ Grasset 1992

² Cf *Le Contrat Naturel*

l'apologie de la nature ne sont pas obligatoirement le summum de l'humanisation. La conjonction de ces éléments évoque au contraire de bien tristes souvenirs.

Ne soyons pas simplistes. Il est clair que l'on ne peut pas réduire les causes du nazisme au seul rejet des formes chrétiennes de la morale. Bien d'autres éléments ont entraîné cette terrible dérive qui a laissé perplexe sur la capacité de l'homme à évoluer vers une société vraiment fraternelle. Reconnaissons uniquement que cette idéologie prenait le contre-pied des voies proposées par Jésus-Christ et qu'une saine acceptation même primaire de ces dernières rend de telles pratiques insupportables. La vigilance s'impose pour que de telles horreurs ne se reproduisent pas.

Le communisme

La période communiste n'est pas davantage un moment glorieux de l'histoire récente de l'humanité. Dans le communisme réel, il y a eu un aspect récurrent de lutte contre le christianisme que l'on ne trouvait pas dans les textes fondateurs. Il y a au contraire chez Marx et Engels une reconnaissance de l'importance de la morale issue de la tradition chrétienne qui est à la fois, selon eux, « expression de la détresse réelle et protestation contre elle »¹. Ils présentent leur théorie comme un moyen de lutter contre les problèmes de l'humanité, tandis que la religion ne fait que masquer la réalité de la misère tout en rendant la vie supportable par des promesses concernant l'au-delà, ce qu'évoque l'image de « l'opium du peuple ». La conception des chrétiens comme des alliés objectifs a fait long feu dans l'idéologie des sociétés socialistes.

Les idéaux du communisme ne sont pourtant pas très éloignés de ceux du christianisme puisqu'ils invitent à donner une place aux pauvres, à se méfier de la richesse, à construire une société où chacun aurait sa place et où la justice serait respectée. La démocratie, la mise en place d'un monde où la propriété ne serait pas un absolu et où l'exploitation de l'homme par l'homme n'aurait plus sa place, toutes ces notions ne vont en rien à l'encontre du message apporté par Jésus. Marx ne le mettait pas en cause et niait simplement que les solutions religieuses puissent répondre aux besoins concrets de notre terre.

Le communisme n'est devenu véritablement antichrétien qu'à partir du moment où il a tenté de faire passer dans une organisation sociale rigide ce qui n'était jusque là qu'un idéal de conduite. La belle théorie s'est transformée en idéologie contraignante, les points d'attention en dogmes absolus et l'attention aux petits en dictature du prolétariat, ce dernier étant vite identifié à quelques membres d'une classe dominante pensant au nom de l'ensemble du peuple. La dialectique, destinée au départ à empêcher la fixation de la pensée, s'est progressivement durcie jusqu'à prendre la forme d'une doctrine rigide devant être appliquée à tout prix. L'interprétation du réel, qui a besoin par définition d'être sans cesse revue et corrigée dans des allers-retours avec le concret, a fini par être confondue avec le réel lui-même. Cette vision scientifique de la réalité a conduit à suspecter et bientôt à condamner toute autre manière de comprendre les choses. De moyen dynamique et adaptable de s'approcher du réel, le communisme s'est changé en machine sans âme au service d'un système cynique, de l'aveuglement et de la soif de pouvoir de quelques-uns de ses dirigeants.

¹ Critique de la philosophie du droit de Hegel, 1843, dans l'introduction.

Les religions connaissent bien ce processus qui s'appelle intégrisme au cours duquel la théorie prend progressivement la place de la pratique, où la théologie et les rites passent avant les Écritures et où la réalité de la vie est obscurcie par des principes qui la masquent. Jésus n'en a pas eu totalement raison et les intégristes de tout poil continuent à confondre leur vision des choses avec les choses elles-mêmes au grand dam de ceux qui préféreraient construire leur vie en fonction d'un idéal qui les stimule. De même que les intégristes chrétiens, après les Pharisiens, refusent le message de Jésus au nom de leur tradition, les communistes étroits condamnent les pauvres au nom de leurs principes et mettent en place un univers concentrationnaire dans le même temps qu'ils prétendent bâtir une société parfaite pour les générations futures.

Le christianisme, quand il est fidèle à Jésus, est gênant pour une telle idéologie parce qu'il refuse les cultures de masse. Ce n'est pas parce que l'on fait partie d'un peuple particulier que l'on est chrétien, ni par la conformité avec une loi mais par la libre adhésion personnelle à la personne du Christ. La liberté individuelle est un obstacle à la culture de masse et le chrétien, au moins en théorie, n'est pas un allié sûr pour les régimes ou les partis totalitaires. Il garde jusqu'au bout une réticence face aux manœuvres d'endoctrinement s'il a conscience de n'appartenir à personne sinon à Dieu seul dont il reçoit son existence. La « Mère Patrie » le laisse méfiant comme la « Mère Terre » et toute vérité prétendant à l'absolu qui lui viendrait d'une source humaine. Il refuse même d'être soumis totalement aux institutions de l'Église tout en la reconnaissant comme sa mère.

Le communisme historique, malgré la beauté de ses principes et leur proximité avec un idéal chrétien, a péché par idéalisme quand il s'est mis à confondre ses constructions formelles avec la réalité matérielle. La question qui se pose dans le cadre de notre recherche est de savoir si cette limite était la conséquence nécessaire de son refus d'un référent extérieur. Le communisme se base sur un mode de fonctionnement ressemblant à celui d'un père qui instaure, de sa propre autorité, des règles de vie et des analyses auxquelles les fils n'ont qu'à se soumettre. Jésus, le Fils, n'a, quant à lui, aucune autorité qu'il posséderait en propre. Il reçoit tout de son Père et son enseignement est une invitation à l'amour, non pas une doctrine à appliquer formellement ou une loi à observer. Son Royaume n'est pas de ce monde alors il n'a pas de règle à édicter sinon celle qui consiste à se méfier de nos constructions et des absolus que nous mettons en place.

Les lois sont nécessaires, au même titre que les principes d'organisation de la société qui viennent de la tradition. Mais les unes et les autres ne sont là que pour mettre de l'ordre dans une réalité changeante. Il faut se garder de les absolutiser puisqu'ils ne sont qu'une réponse partielle à une situation transitoire. Sans eux la violence se déchaînerait sans entraves, mais quand ils prennent la forme de lois immuables, quand ils prétendent être la conclusion d'une analyse scientifique et définitive de notre monde, ils deviennent dangereux à leur tour. Il n'existe pas de lois naturelles et immuables.

Seule la loi de Jésus est définitive parce qu'elle ne prend pas la forme de règles fixées à jamais et qu'elle est une invitation à prendre l'attitude de fils du Père et de frère des autres hommes. Elle seule est révolutionnaire dans la mesure où le changement qu'elle propose part de l'intime de chacun pour se propager ensuite à tous. Ce n'est pas par l'extérieur qu'il faut commencer à changer le monde mais par l'intérieur. L'extérieur devrait suivre en conséquence et en toute logique mais sans que l'on puisse présumer dans quelles directions aura lieu la naissance du nouveau, ni les formes précises qu'il prendra. Loin d'être le conformisme répondant à une norme préétablie, les actes sont le signe que celui qui agit obéit effectivement à l'injonction d'amour du Père et qu'il se rend docile à sa volonté. En

dehors des engagements concrets dans la réalité il n'y a que des mots ou de belles intentions. Ces derniers ne prouvent en rien la sincérité de celui qui se prétend chrétien, d'où la nécessité d'une vérification par les pratiques extérieures. Les actes demeurent cependant la manifestation d'un engagement intérieur au nom de l'amour sinon ils ne sont rien.

La tentation du christianisme, par envie de ressembler aux autres religions, est de rabattre son message d'amour sur des règles morales définies, de revenir à des dogmes et des lois, de remettre l'accent sur la pratique extérieure. Cela permet de juger les fidèles, d'évaluer ce qu'ils font ou ne font pas, d'exercer un pouvoir. Certains membres de l'Église sont, de leur côté, friands de sécurité par peur de la liberté évangélique. Ils reçoivent avec reconnaissance ces garde-fous qui leur procurent le réconfort attendu. Les Églises sont donc prises entre deux désirs : celui de rassurer leurs fidèles et celui de ne pas enfermer le feu de la parole de Jésus dans un carcan qui l'étouffe. Le pharisaïsme guette le croyant que satisfait la mise en œuvre de quelques recommandations auxquelles il réduit le message évangélique. Ceci dit, il est vrai aussi que la dérive menace le prétentieux qui se croit assez fort pour se passer de structures. L'Église est un guide indispensable dans la mise en œuvre de la foi, dans la traduction dans des formes religieuses de l'impulsion donnée au monde par Jésus.

La loi d'amour seule ne suffit pas parce qu'elle est sans contenu concret, elle est une invitation, constamment renouvelée à inventer des comportements qui lui soient conformes et non un ensemble de règlements contraignants. Le danger est dans la sclérose du mouvement amorcé qui ouvre la voie aux intégrismes. Les hommes en société sont donc tenus de mettre en place des morales, des structures sociales, des lois qui permettent de vivre dans la concorde et de construire un monde habitable. La tâche est ardue parce que leur action doit s'appliquer au plus intime des personnes, au cœur de ce désir mimétique qui ouvre à chacun la possibilité de se développer mais porte en lui le germe des divisions et de toutes les violences.

Le communisme, comme tout autre régime politique, a fait la preuve de son incapacité à porter une telle dynamique de changement. Devant l'échec de ses promesses de lendemains qui chantent il en est venu à se durcir avant de s'effondrer. Ses prétentions étaient absolues alors qu'aucune organisation sociale ou politique, ni même religieuse ne peut y prétendre. Ses principes, s'ils sont replacés dans un ensemble plus modeste, peuvent encore être utiles, mais jamais aucun régime ni aucune morale, même basés sur l'Évangile, ne pourront changer définitivement la société ni se prétendre les derniers.

Nous sommes pris dans une histoire. Pour l'avoir oublié alors que c'était la base même de sa théorie, pour avoir cru en saisir le sens alors que le marxisme théorique prétendait qu'il était à construire, pour avoir supprimé l'apport dialectique d'autres systèmes concurrents, le marxisme réel n'a pas pu pousser bien loin son développement. Le christianisme, parce qu'il est encore interrogé par un message intemporel, est invité à se renouveler chaque fois qu'il se replonge dans ses racines. À l'image de l'homme dont l'absence d'instinct est l'atout principal, c'est la faiblesse de la doctrine chrétienne qui en fait la force, l'institution est appelée à renaître depuis ses origines.

Le libéralisme

Le libéralisme est le troisième contre-exemple qui interroge notre optimisme. Peut-on remplacer sans dommage les valeurs chrétiennes par le souci du développement économique ? Est-ce que l'appât du gain et la recherche de la rentabilité maximale sont

suffisants pour équilibrer les relations au sein d'une société libérée de ses entraves ? Né dans la mouvance de l'émancipation de la bourgeoisie, le capitalisme s'est construit sur des idées de liberté et de nature. Il lui semble naturel que la liberté donnée à tous les acteurs du marché aboutisse à un certain équilibre, les prétentions excessives des uns étant empêchées par les exigences plus modérées des autres. Une « main invisible » harmoniserait les échanges pour le plus grand bien de tous si l'on en croit la théorie d'Adam Smith, à condition de ne contrarier en rien la liberté des échanges.

Cette belle conception fait la preuve actuellement de ses lacunes. La liberté prétendument donnée à chacun, au lieu d'aboutir à l'équilibre souhaité, conduit plus sûrement à la guerre de tous contre tous comme Hobbes l'avait pressenti. Les gros n'en finissent plus de manger les petits, le moindre signe de faiblesse est sanctionné par la disparition de celui qui a montré ses limites, les cours de la Bourse l'emportent sur l'économie réelle et tout le monde perd ses repères. Jusqu'à récemment, le mot d'ordre était à la dérégulation, il fallait supprimer toutes les entraves portant atteinte au libre fonctionnement du marché, les États devaient s'effacer et voilà que la crise fait peur désormais, la panique pointe quand de grandes entreprises s'effondrent. L'enrichissement continu était la règle et d'aucuns prétendaient qu'il allait profiter à tous, mais les inégalités grandissent entre les personnes et les États.

Dès le début, l'idéologie capitaliste a pris ses distances par rapport à la morale chrétienne. Les bons sentiments, le respect des petits et des faibles, la méfiance devant l'argent, la modestie et le partage n'étaient pas des valeurs pour elle parce que, sans doute, elles n'ont pas cours dans la nature où règnerait la loi du plus fort, si l'on s'en tient à une analyse rapide. Les patrons se moquaient, à l'occasion, des gens d'Église s'ils se permettaient d'avoir des idées sur l'économie. Beaucoup leur ont conseillé de rester dans leurs sacristies ou d'accepter le réalisme du marché.

Si l'on en croit les analyses de Max Weber, les tenants de l'éthique protestante ont été moins gênés par les paroles du Christ dans la mesure où elles étaient censées concerner essentiellement la morale individuelle. Les affaires seraient les affaires et n'auraient pas grand chose à voir avec la religion. Selon un point de vue proche de l'Ancien Testament repris par Calvin, les succès dans ce domaine seraient plutôt le signe d'une reconnaissance divine du travail accompli dans l'honnêteté et la rigueur. À la longue, ce point de vue fait figure de poncif, surtout que les entrepreneurs du temps de Weber n'avaient pas grand chose à voir avec les grands patrons d'industrie d'aujourd'hui. Ils ne manquaient ni de morale et ni de respect pour les hommes, quand bien même la réussite importait pour eux. C'est la tranquille férocité et le mépris du genre humain qui fait peur désormais.

En fait de « main invisible », il est probable que des restes de la morale issue du christianisme ont continué à fonctionner un certain temps chez les catholiques, les protestants et les autres, maintenant une certaine humanité dans les rapports humains de la société capitaliste. Un peu de pudeur empêchait les riches de s'étaler sans vergogne, un zeste de respect du prochain modérait leurs ardeurs à licencier leur personnel ou à délocaliser, un reste de lucidité leur faisait comprendre qu'au delà d'une certaine limite l'enrichissement n'apportait rien de vraiment important. Une fois ce verrou sauté, au moins pour les plus gros, les petits patrons ayant des soucis plus immédiats, le capitalisme est apparu dans toute sa férocité et sa barbarie au point d'inquiéter jusqu'à ses plus farouches partisans.

John Rawls¹ défendait déjà l'idée qu'il fallait maintenir par la loi un minimum de justice pour sécuriser ceux qui risquent de tout perdre et maintenir la pauvreté à un seuil acceptable. Il est question désormais de « moraliser » le capitalisme, de retrouver des règles, une place pour les États. Les uns pêchent ces bonnes intentions dans un fonds religieux qu'ils n'ont pas totalement perdu, mais pour la plupart il s'agit d'un sauve-qui-peut devant une catastrophe annoncée. Il se dit que si la situation continue dans la direction actuelle, la pauvreté, le chômage, le sous-développement vont devenir un problème pour les classes et les pays favorisés. La violence redevient une menace concrète, quand elle n'éclate pas carrément chez des hommes sans repères ou qui pensent être au bout du rouleau.

Mais comment apprendre la mesure à des gens qui n'ont que le pouvoir et le profit en tête, pour qui la personne humaine ne vaut que quelques euros et qui collectionnent des milliards dont ils ne verront pas la couleur et qu'ils seraient bien incapables de dépenser ? Ils sont pris dans un système dont ils tentent désespérément de tirer le maximum, comme des affamés se jettent sur la nourriture bien après avoir été rassasiés. Difficile de dire s'ils ne sont plus capables d'une pensée originale ou bien s'ils ne se posent plus de questions tellement ils sont persuadés être dans la vérité. De toute façon ils n'ont pas de temps à perdre avec ces fadaïses ! Et il faudrait encore parler des dangers que nous faisons courir à la planète à force de l'exploiter d'une façon démentielle...

La déréglementation est allée jusqu'à casser les barrières morales et religieuses qui maintenaient un semblant d'humanité jusque chez les plus riches. Les dirigeants ne cachent plus leurs dérives et étalent sans vergogne ce qui auparavant était du domaine privé. Rare sont ceux qui ont des scrupules à masquer leurs avantages et les passe-droits que leur permet la position qui est la leur. Tout est autorisé à celui qui a les moyens de ses prétentions et il n'y a plus de freins pour celui qui peut laisser libre cours à ses envies. Or, la perte de ces repères pourrait bien nous amener au chaos. En tout cas elle a conduit à un sérieux retour en arrière par rapport aux avancées qu'avaient favorisées deux mille ans de christianisme, au point de poser des questions à tous les étages des sociétés industrialisées.

À moins qu'il ne s'agisse que de l'un de ces tournants de civilisation dont l'histoire a le secret et auxquels nous ne parvenons pas à nous habituer. Chaque génération comme nous le remarquons vit toujours son époque comme une dérive négative par rapport à ce qui a précédé et l'évolution des mœurs en particulier comme un retour dommageable à l'anarchie. Même saint Augustin voyait l'arrivée des barbares aux portes de l'Empire comme le signe du déclin définitif de la civilisation, une sorte de fin du monde. Il ne s'agissait pourtant que du bouleversement salutaire d'une forme sociale à bout de souffle et pour laquelle l'apport de sang neuf a été bénéfique. On peut être pourtant raisonnablement inquiet quand le couple, la famille, le respect de la vie, la dignité de l'homme, la place des petits et des pauvres, l'ouverture aux autres, l'équilibre entre le Nord et le Sud, la planète elle-même ne sont plus pris en compte à partir du moment où ils entrent en concurrence avec l'enrichissement de certaines personnes et avec la liberté des marchés.

Est-ce que la suppression de toutes les règles ne va pas aboutir à un regain de violence ? Selon René Girard, cette dernière tire son origine de la similitude entre les personnes. À partir du moment où tout se vaut, où l'on peut rire de tout et où les distances entre les personnes s'effacent, quand plus aucune autorité morale n'édicte de lois et où les seules

¹ *Théorie de la justice*, Paris, Seuil, 1987.

sanctions sont économiques, il y a gros à parier que les violences mimétiques auront du mal à être encadrées. Même les réactions des exploités se font de plus en plus discrètes, ou bien, violentes, elles n'ont qu'un temps. On aperçoit mal comment pourrait naître un contre-pouvoir capable de limiter les ambitions des puissants. La résignation fait davantage de progrès que les propositions constructives quand on est dans le domaine du chacun pour soi.

On se prend alors à regretter l'influence de la Bonne Nouvelle de Jésus. Elle est marginalisée, moquée, déformée par ses détracteurs, caricaturée par ses intégristes, rejetée dans la sphère du privé ou bien utilisée par les pouvoirs en place quand elle leur semble utile. La majorité des citoyens de nos contrées n'a plus qu'une vague idée de ce qu'il y a dans les évangiles ; au mieux ils croient en « quelque chose » de mystérieux qui les dépasse et dont ils ont une crainte superstitieuse, pas de quoi bouleverser l'orientation d'une vie et amener à des choix fondamentaux véritablement novateurs.

Il semble malgré tout que la question de la foi continue à préoccuper et qu'elle soit prête à ressurgir à la première sollicitation. Est-ce que statistiquement l'insatisfaction grandit chez nos contemporains face à une vie où ne compte que la réussite, où le paraître l'emporte, où l'étourdissement par une suractivité tente désespérément de masquer les questions du sens de la vie ? Il est difficile de le vérifier même si les églises continuent à attirer du monde lors de certains temps forts et si certains prennent des responsabilités en leur sein. À partir du moment où la pratique religieuse n'est plus guère sociologique certains croyants s'engagent en effet avec davantage de conviction, ils deviennent des militants qui dépassent la honte de leur foi et témoignent d'une manière décomplexée ; sortant de leur position de consommateurs ils prennent leur place de baptisés. Peut-être qu'ainsi le libéralisme va entraîner un investissement renouvelé de la part des chrétiens...

D'autres signes encourageants viennent de prises de positions d'un certain nombre d'intellectuels parmi ceux qui comptent dans la recherche actuelle. Il y en a certes encore qui ressassent des discours éculés sur les dangers de la religion, mais d'autres, croyants ou non, membres ou non d'une Église, explicitement chrétiens ou pas n'hésitent pas à mettre en valeur certains apports du christianisme et de la personne de Jésus en particulier. Leur apport est d'autant plus important qu'ils ne cherchent pas à faire du prosélytisme, mais à mettre en lumière des aspects de la tradition chrétienne qu'ils pensent intéressants pour le bien de l'humanité. L'exposition des bases du christianisme sort ainsi des seuls discours des Églises pour entrer de plain-pied dans les débats sur les questions qui concernent l'humanité. Il ne s'agit pas davantage de récupérations du personnage de Jésus ou de son message pour apporter de l'eau au moulin d'idéologies qui leur sont étrangères du genre « Jésus est le premier communiste ». C'est la logique elle-même du christianisme qui est reprise pour faire avancer la réflexion en entrant en dialogue avec les préoccupations actuelles. Ernst Bloch¹ en son temps avait essayé de transformer le communisme en lui insufflant le dynamisme de l'espérance chrétienne, Michel Serres continue à faire de la philosophie des religions un des axes de sa réflexion, sans compter René Girard dont nous sommes inspirés au long de ce parcours.

¹ 1885-1977. *L'athéisme dans le Christianisme* (1978) est un essai d'analyse de la présence de l'espérance dans la Bible et *Le Principe Espérance* 1976, 1982 et 1991 est un long développement sur l'importance de l'utopie dans notre monde.

Ainsi le libéralisme actuel, en soulignant en creux les manques d'une société dépourvue de sens et d'espérance, est peut-être en train de faire naître un avenir pour le christianisme en montrant son importance pour sortir des impasses de la violence. Seul l'avenir nous dira dans quels sens s'engageront nos contemporains et les générations futures. L'important déjà est que le christianisme apparaisse comme digne d'attention et intéressant pour aider les hommes qui cherchent des raisons de vivre.

2 Des progrès malgré tout

Les trois exemples que nous venons d'examiner restent, quoi qu'il en soit, extrêmement préoccupants, surtout qu'ils se sont déroulés dans un laps de temps très court et que certaines de leurs conséquences demeurent d'actualité. S'agit-il d'un véritable retour en arrière vécu au cours de ce vingtième siècle et jusqu'à aujourd'hui ou bien ne sont-ce que des incidents de parcours, graves certes, mais réversibles, les derniers sursauts de la Bête ? Évitions les simplifications trop hâtives ; les causes de ces phénomènes sont des plus complexes et l'on ne peut pas en réduire l'origine au seul abandon des principes du christianisme ni en mesurer les conséquences. La concomitance des deux est cependant remarquable sans que l'on puisse en tirer des conclusions péremptoires. Contentons-nous de souligner que la tradition chrétienne devait gêner un tant soit peu le développement du nazisme comme de celui du communisme et qu'elle continue à agacer bon nombre de tenants du libéralisme radical. Jésus, lui aussi, a gêné les pouvoirs en place, lui qui ne parlait que d'amour, et le malaise semble se poursuivre ce qui a des côtés rassurants.

Avons-nous dépassé ces ombres maléfiques ? On peut en douter si l'on se rappelle que, peu après la Libération, les Français se sont signalés par des horreurs commises à Madagascar, en Indochine, en Algérie... C'est comme si la violence attendait la moindre occasion pour reprendre le dessus, d'autant que les Français n'ont pas été les seuls à l'époque à commettre des atrocités et qu'elles sont encore d'actualité. Pourtant on avait dit « plus jamais ça ! » comme après la guerre de 14. Ceci dit, et malgré la propension de beaucoup à oublier, il semble que le souvenir des abominations du nazisme reste un signal dont le rappel garde une certaine efficacité.

Certains se réjouiront de ce que la religion revienne dans certains pays du bloc de l'Est, là où elle avait été particulièrement attaquée. On fait de nouveau appel à une morale à consonance religieuse quand le capitalisme commence à inquiéter par la deshumanisation auquel il conduit. Ce serait effectivement une vraie bonne nouvelle s'il ne s'agissait pas souvent d'un retour à de vieilles formes de religiosité, celles que Jésus avait contribué à mettre à mal. Il y avait longtemps que l'on n'avait pas entendu parler de croisade pour l'occident, de défense des valeurs chrétiennes : la religion sert encore de masque aux volontés hégémoniques et aux guerres. Les gens se pressent dans les églises quand ils ont peur, mais on est bien loin de l'Évangile quand la religion conduit à des pratiques magiques, quand le rameau béni devient plus important que l'amour du prochain et quand la prière ou les sacrements sont des moyens de se mettre à l'abri de tous les dangers.

Deux mille ans de christianisme pour en revenir à des pratiques sacrificielles, à la désignation de boucs émissaires, à des gris-gris et autres magies ou divinations, on hésitera à appeler cela un progrès. Chercher des repères ne devrait pas signifier retourner vers un passé révolu ou s'enfermer dans des cadres sécurisants dépourvus de justification rationnelle mais poursuivre dans le sens donné par Jésus. La référence à une religion et à son message n'équivaut pas à une plongée dans l'irrationnel incontrôlé, pas plus qu'à l'entrée dans une sorte de schizophrénie grâce à laquelle les discours scientifiques

cohabitent avec les élucubrations imaginaires les plus folles. Jésus avait ouvert d'autres voies. Qu'en est-il aujourd'hui, qu'en reste-t-il ?

Le bon vieux temps à nouveau

Les progrès sont un peu difficiles à percevoir. Dans les années soixante, la majorité du monde occidental croyait l'histoire prise dans une dynamique qui allait nous conduire vers une vie toujours meilleure. La science devait résoudre les problèmes, de même que la médecine ; la richesse allait en augmentant pour tous, la démocratie progressait dans le monde et la libération des peuples était à portée de main, les lendemains devaient chanter... Depuis la fin des « trente glorieuses », cette espérance factice s'est effacée pour laisser place à une idéologie plus ancienne qui a repris le dessus. René Girard met en lumière une tendance qui, depuis, explique en partie notre pessimisme actuel, celle qui voit dans le passé une époque bénie où tout allait mieux.

Nous l'avons vu, ces croyances spontanées ne datent pas d'aujourd'hui puisqu'on les retrouve, sous des formes diverses, à toutes les époques et chez tous les peuples. De tout temps des hommes ont été persuadés que leurs anciens avaient mieux vécu qu'eux. On peut le comprendre dans le cadre des sociétés traditionnelles qui partent du principe qu'il faut vivre selon les normes établies par les anciens. Leurs membres se sentent incapables d'inventer du neuf puisque les anciens ont créé une organisation qui a fait la preuve de sa supériorité pour ce qui les concerne. Ils sont très reconnaissants à ces ancêtres qui ont tout inventé : les lois, l'organisation de la société comme les techniques. Ils étaient certainement très supérieurs pour avoir mis en place un tel trésor que leurs successeurs n'ont plus qu'à gérer. Chaque génération se sent ainsi redevable envers la précédente de ce qu'elle lui a légué, d'autant plus quand elle se sent inapte à l'imiter et à apporter à son tour une nouveauté capable d'améliorer ce qui existe déjà.

Les sociétés modernes, même lorsqu'elles étaient dominées par l'idée de progrès, ont également exprimé leurs craintes devant certains dérèglements : la peur est présente quand on prend des chemins non encore balisés, et il se trouve alors des Cassandre prêtes à annoncer les pires dérives dès que l'on s'écarte des sentiers battus. Aujourd'hui que l'espérance en des lendemains meilleurs est battue en brèche, les regrets du passé s'expriment encore plus fortement.

Ce rêve d'un passé où tout allait mieux est largement hypocrite. Bien peu de nos contemporains seraient prêts à retrouver le mode de vie de nos anciens en dehors de petits temps de vacances. Beaucoup se plaignent de leur dépendance vis-à-vis de leur téléphone portable alors qu'il suffit de l'éteindre pour en être libéré, de la nullité de programmes de la télévision que l'on n'a pas besoin d'allumer, et tout est à l'avenant. Le bon vieux temps n'était pas si bon qu'il y paraît, il suffit de quelques minutes de réflexion pour s'en convaincre et l'enthousiasme de la majorité à revenir en arrière n'est pas très net dès qu'il s'agit de passer à l'acte. Les regrets s'égrènent sans être accompagnés d'une réelle volonté de changement, et à celui qui dira que tout le monde a la possibilité de revendre sa télévision et son téléphone portable, il sera répondu qu'il ne comprend rien aux aspirations profondes.

Impossible de déterminer à quelle période existait ce monde où tout allait mieux. La plupart du temps les références prises se limitent à une ou deux générations tant il est difficile pour tout un chacun de se projeter au delà de ses grands-parents. Même les intégristes qui se réfèrent au passé ne remontent pas au delà d'un siècle ou deux, alors que les partisans de

réformes reviennent aux textes des origines. Les vues de la tradition sont courtes et le souvenir des ancêtres se noie rapidement dans les mémoires.

Le passé de référence est repoussé en cascade jusqu'à une période floue à laquelle on prétend souhaiter revenir. Un étranger qui poserait une question précise sur la date de l'âge d'or n'obtiendrait que des réponses embarrassées tellement le « bon vieux temps » n'est en fait que l'amalgame de souvenirs sans épaisseur qui plus est largement phantasmés. En fait, personne n'a envie de vivre comme ses grands parents, tant matériellement qu'au niveau des libertés qui sont les nôtres aujourd'hui ou des possibilités qui nous sont offertes. Même les intégristes aménagent la tradition à laquelle ils se prétendent attachés, et les membres des sociétés traditionnelles, quand ils sont en contact avec la mondialisation, prennent des libertés avec les repères donnés par les ancêtres. Entre modernité et tradition les frontières manquent de netteté.

Il est vrai que notre monde change, que des repères bougent, que les informations qui nous parviennent de tous les points du monde finissent par nous donner le tournis. Il est impossible de vivre comme avant, dans une société mondialisée qui touche tout le monde depuis le dernier des villages africains jusqu'aux banlieues françaises. Dans le cadre limité d'une petite communauté où tout le monde se connaissait, on s'entraidait et le cadre social était à ce point contraignant qu'il était difficile de se permettre des écarts. Tout cela donnait, donne encore parfois, l'illusion d'une morale largement partagée alors qu'il s'agit surtout de l'impossibilité de prendre des initiatives personnelles. Quand tout le monde sait pratiquement tout de tout le monde, il est impossible de suivre ses fantaisies. Une fois que ces paramètres ont changé, il n'y a plus qu'à rêver au temps où les membres d'un même groupe se serraient les coudes tout en reconnaissant, au prix d'un minimum d'honnêteté, que l'on ne voudrait pas revenir en ce temps là, tant même notre anonymat nous satisfait.

Quand le travail est abondant et que les travailleurs vivent dans une grande proximité, il est relativement facile de créer des mouvements solidaires. Une idéologie, quelques mots d'ordre, et l'on se plaît à rêver d'une vie plus belle. Les choses se compliquent quand l'étau se resserre sur des hommes précarisés, d'autant que la frugalité n'est plus à l'ordre du jour et que le capitalisme séduit riches et pauvres dans le même temps qu'il les met en danger. Pour recréer une solidarité, il faudrait accepter de risquer le peu de sa sécurité et du confort que l'on possède, sans avoir la certitude de parvenir à un meilleur statut. Il faudrait aussi s'accrocher à une espérance. Or, les idéologies ont perdu de leur crédibilité, à part celle qui fait croire que rien ne peut être changé. Alors, la plupart des personnes se contentent d'évoquer les grandes luttes ouvrières en participant de temps en temps à un mouvement limité.

Les impressions sont donc ambiguës. Pour la plupart, la nostalgie se mêle au sentiment d'impuissance. L'écrasement est présent, teinté parfois de désespoir, mais il est accompagné d'une lassitude généralisée, une résignation qui incite à se contenter de ce que l'on peut gagner dans l'immédiat, même si c'est petit. Un certain nombre de philosophes qui ont un peu d'audience, Comte Sponville et Luc Ferry par exemple, nous invitent à limiter notre espérance. Le réalisme comme l'abandon de tous les rêves d'un avenir meilleur serait le signe de l'entrée dans l'âge adulte prétendent-ils. Je crains que l'on ne se rapproche plutôt du « dernier homme » que redoutait Nietzsche et qu'il définit ainsi : « un petit bonheur le matin, un petit bonheur le soir et surtout la santé ».

Ce petit homme est-il le dernier avatar d'une civilisation à bout de souffle ou bien y a-t-il encore des raisons d'espérer ? Existe-t-il des mouvements de fond qui traversent notre

monde et permettent de croire que nos sociétés restent sensibles au ferment de l'Évangile ? Une fois admis que l'ancien temps n'était pas si bon qu'on le dit, peut-on parler d'évolutions sensibles imputables à l'Évangile ? René Girard répond par l'affirmative et en signale deux en rapport avec la problématique de la violence : le souci moderne des victimes et la dénonciation du bouc émissaire. Il s'agit d'un minimum espérons-le. Jean-Claude Guillebaud fait un bilan plus fourni des apports du christianisme dans *Comment je suis redevenu chrétien*¹. Il voit « dans le biblique » les sources de la modernité, des droits de l'homme et de la démocratie occidentale. L'individualisme, comme primauté de la personne, est chrétien, de même que « l'aspiration égalitaire » et les concepts d'universalité et de progrès. Le monothéisme biblique, comme l'avait écrit Marcel Gauchet² en son temps, a contribué à désacraliser le monde, ouvrant un espace à la science. Mais pour ce qui est de la violence, Guillebaud rejoint la double insistance de Girard que nous allons examiner.

Le souci moderne des victimes

La démarche compassionnelle a résisté et résiste encore aux trois mouvements qui endeuillent notre histoire récente. Le nazisme lui-même a été contraint de masquer ses théories et ses pratiques racistes et négatrices du genre humain. Les acteurs principaux n'étaient pas prêts, pour le plus grand nombre, à accepter de se comporter d'une manière aussi peu conforme à la tradition précédente. Il a fallu ressasser une idéologie, développer un imaginaire régressif, masquer la réalité des pratiques les plus condamnables pour que ceux qui acceptaient de ne pas se poser trop de questions puissent se rendre complices de tels agissements. Malgré sa puissance déployée, le nazisme s'est avancé en partie masqué ce qui n'est plus vraiment le cas avec le libéralisme.

Certains y verront la preuve de la faiblesse humaine qui se laisse facilement convaincre quand on flatte ses instincts les plus bas, d'autres la persistance du souci des victimes, venant de la tradition chrétienne, qui résiste à la démagogie. C'est en tout cas un sentiment de stupéfaction qui s'est imposé lors de la découverte des horreurs de ce régime de mort et bien peu de nostalgiques souhaitent son retour, maintenant les faits connus. Pour espérer redonner vie à ce passé, ces derniers sont obligés d'avoir recours au négationnisme. Pour continuer à croire à la force brutale, au mépris des faibles, à l'existence de races inférieures, pour se prendre pour un être supérieur ou un seigneur de la guerre, ceux qui regrettent cette période sont obligés de fermer les yeux sur les conséquences qu'ont entraînées une telle idéologie et professer qu'elles n'ont jamais existé. Le souci des victimes, que Girard impute au christianisme, est resté vivace.

Contrairement à ceux du nazisme, les principes de base du communisme allaient dans le sens du souci des victimes. Les buts affichés étaient la libération des exploités, l'égalité de tous devant la société, la volonté de donner la même chance à tous. La parole des prolétaires devait être prioritaire, de même que leur avenir. Certes Marx faisait la distinction entre le *Lumpenproletariat* (le prolétariat en guenilles) sur lequel on ne pouvait guère compter pour la construction du socialisme et le prolétariat conscientisé et organisé, le seul à être révolutionnaire. Cette distinction est déjà éloignée de celle des pauvres selon Jésus qui, comme lui, tirent leur force de l'amour de Dieu et non de leur volonté de

¹ Op.cit.

² *Le désenchantement du monde*, Paris, 1985, Folio Essais

s'engager pour la révolution. Avec le marxisme il s'agit de mettre en place un nouveau rapport de force profitable aux exploités, de se servir de la violence pour construire une société meilleure. Nous restons dans la perspective d'un affrontement binaire : la lutte des classes. Il n'empêche que cette orientation avait de quoi séduire les rejetés de la société ainsi qu'un certain nombre de chrétiens pour qui les objectifs des uns et des autres étaient compatibles.

Le souci des victimes n'a pas eu à souffrir de la théorie marxiste, il y a puisé au contraire une légitimité nouvelle et des concepts à même de le fortifier rationnellement. La déception a été d'autant plus forte pour beaucoup de gens engagés dans cette lutte quand le système réel a montré ses perversions qui ont amené son effondrement. L'espérance en a beaucoup souffert, jusque dans certains courants d'Églises un moment séduits qui, en réaction, ont été tentés de se replier sur des projets plus spirituels, abandonnant l'objectif de transformer la société pour se contenter de changer les cœurs.

Par la suite, la notion d'histoire s'est à son tour estompée avec ce qu'elle portait d'espérance d'un avenir meilleur. Malgré la place de l'attente messianique et eschatologique de la Bible, la fin annoncée de l'histoire a conduit beaucoup de chrétiens à perdre la perspective teilhardienne de la progression du monde vers l'oméga du Christ. La foi dans la réalisation des promesses de Jésus dans une histoire qui monte vers son achèvement a laissé place massivement à une vision verticale où chaque disciple est invité à rejoindre le Christ dans l'aujourd'hui de Dieu un point c'est tout. La Parousie est délaissée au profit d'une rencontre de l'instant. Le souci des victimes n'est pas abandonné, sauf que c'est au jour le jour que nous sommes invités à rencontrer Jésus dans le pauvre, sans avoir à privilégier le changement de son statut dans le monde. La conversion des pauvres l'emporte sur leur libération sociale, l'aujourd'hui sur le devenir.

Jusque dans la foi, le privilège donné à l'instant l'a donc emporté, laissant nombre de chrétiens désorientés. Pour autant, le souci des victimes est resté vivace, au lieu de s'étioler du fait du repliement de chacun sur son environnement, il a connu au contraire un élargissement exceptionnel au cours de la période récente en faisant appel au besoin à la compassion bouddhique comme complément. La religion chrétienne n'est certes pas l'unique responsable de ce changement de dimension. Avec le développement des communications et des échanges, l'information circule avec rapidité d'un bout du monde à l'autre. Le moindre incident est facilement répercuté, mettant à notre porte la misère lointaine. Mais il n'était pas acquis d'avance que le passage du village au monde entraîne une plus grande compassion envers les rejetés, qu'un tremblement de terre à Haïti secoue la terre entière. En même temps que l'élargissement de l'espace, il aurait pu se faire que grandissent les égoïsmes et la défense exclusive des plus proches.

C'est d'ailleurs à ce phénomène que l'on a assisté prioritairement. Dans la société globale qui est la nôtre, les hommes ont souvent réagi frileusement en se repliant sur le connu, le local, le familial, entraînant une remontée du racisme et des particularismes. Les relations ne se sont pas améliorées entre les peuples et les cultures, malgré la possibilité ouverte d'une plus grande connaissance réciproque. Certains ne voyagent que pour retrouver sous le soleil la manière de vivre qu'ils connaissent chez eux. Sortir de sa culture et de ses habitudes n'est pas aisé, malgré la mondialisation ou à cause d'elle.

Il faut dire aussi que le capitalisme n'a pas aidé à la prise en compte des victimes. Il a au contraire popularisé l'idée qu'il était normal que les faibles disparaissent, avalés par les gros. Les exploités porteraient selon lui la plus grande partie de la responsabilité de leur

sort : ils ne se sont pas assez formés, ils manquent de capacité à se renouveler et à se développer, ils sont paresseux, ils manquent d'initiative, d'intelligence ou d'ambition... Seuls les meilleurs s'imposent, c'est le discours qui est tenu depuis la maternelle. Les faibles ne sont là que pour obéir et se soumettre à ceux qui ont réussi, sinon il n'y a pas d'alternative, ils sont appelés à disparaître.

Quand les déshérités ne sont pas directement responsables de leur situation du fait de leurs limites personnelles il faut chercher les causes de leur malheur dans leur culture, leur religion, voire dans leur matériel génétique. Ils ont pu également faire des mauvais choix, se crispier sur des acquis, s'enfermer dans des pratiques d'un autre temps, en fait ils n'ont qu'à changer ou se résigner. Ce n'est pas aux dominants de s'occuper de ceux qui souffrent de leurs limites. Comme le souhaitait Rawls¹, il reste utile de maintenir pour les plus délaissés un minimum d'assistanat pour qu'ils ne désespèrent pas complètement, ce qui pourrait conduire à une situation insurrectionnelle susceptible de déstabiliser profondément la société. En revanche, il ne faut pas que le soutien des faibles soit trop important pour ne pas diminuer en eux l'envie de s'en sortir et pour maintenir la pression à tous les niveaux sur ceux qui sentent qu'en dessous, d'autres poussent pour prendre leur place.

Malgré tout, comme le souligne Girard, le souci des victimes n'est pas mort. Il se réveille à chaque catastrophe ou à l'évocation de situations difficiles au niveau local ou international. Le succès des campagnes contre le sida ou la mucoviscidose est durable ; un tremblement de terre, un tsunami, un génocide, la lèpre, une guerre, la mise en scène de la faim dans les pays pauvres..., provoquent l'émotion de par le monde, l'acheminement de secours et de dons. Certes il faut que le phénomène soit violent et médiatisé, et il reste plus difficile d'aider celui qui est à proximité que de se soulager la conscience par l'envoi d'une petite somme, mais le souci persiste et il est bien vivant. Il s'exprime même parfois vis-à-vis du clochard que l'on croise dans la rue.

Il est compréhensible que l'on ne rencontre plus le désintérêt auquel on assistait autrefois, du temps où les événements se connaissaient moins, ni même celui que l'on constate dans les sociétés fermées pour qui le sort des étrangers importe peu d'autant qu'ils sont considérés le plus souvent comme des favorisés. Il en reste encore qui, sûrs de leur supériorité et de leur bon droit, regardent avec mépris les malheureux qui se révèlent incapables de sortir de leurs problèmes, mais ils n'osent pas trop en faire état. De fait, malgré les limites multiples dues en particulier à l'hypocrisie que l'on constate chez ceux qui dénoncent sans rien faire, Girard voit dans ces attitudes une des conséquences repérables de l'influence du christianisme sur l'histoire de l'humanité.

Avant le Christ en effet les victimes étaient plutôt stigmatisées, et l'on voyait dans le mal qui les frappait le signe d'une punition divine ou la conséquence logique de la malignité de leurs actes. Celui qui croit que la main de Dieu est partout, est incapable de voir le hasard dans un épisode qui marque l'imagination par l'ampleur de ses aspects catastrophiques. Dans ce domaine, Jésus a provoqué une avancée décisive en innocentant les victimes et leurs proches. On en trouve la trace dans le récit rapporté par saint Jean de la guérison d'un aveugle de naissance (9, 1-3) et dans le texte curieux de Luc qui suit où Jésus réagit au compte rendu qui lui a été fait de deux catastrophes. Dans ces passages, il affirme à la fois

¹ *Théorie de la justice. Op.cit.*

l'innocence des victimes et l'importance de tels événements qui, par leur force, nous appellent à réfléchir et nous invitent à la conversion.

En ce même temps survinrent des gens qui lui rapportèrent ce qui était arrivé aux Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang à celui de leurs victimes. Prenant la parole, il leur dit : « Pensez-vous que, pour avoir subi pareil sort, ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens ? Non, je vous le dis, mais si vous ne vous repentez pas, vous périrez tous pareillement. Ou ces dix-huit personnes que la tour de Siloé a tuées dans sa chute, pensez-vous que leur dette fût plus grande que celle de tous les hommes qui habitent Jérusalem ? Non, je vous le dis ; mais si vous ne voulez pas vous repentir, vous périrez tous de même. » 13,1-5.

Jésus nous fait passer de la condamnation des victimes, ou au moins de la suspicion portée sur leur innocence, à la compassion, mais surtout à une remise en cause de ce que nous sommes et de nos comportements. Ce qui arrive aux victimes n'est pas anodin, mais l'aspect choquant de l'événement ne doit pas conduire à reporter la faute sur elles, comme il n'est pas suffisant de se contenter de les plaindre. Ce n'est jamais un hasard quand les victimes se multiplient, y compris quand il s'agit d'un tremblement de terre comme à Haïti ; leur souffrance et leur mort nous invitent à changer nos manières de faire ou d'être en cherchant les coupables, non pas du côté des victimes mais de ceux qui sont à l'origine de leur mal. Il est donc réconfortant que le souci de ceux qui souffrent prenne de l'ampleur, qu'il mobilise les foules, que le scandale ne baisse pas d'intensité devant la misère humaine, à condition que la recherche des causes aillent dans la bonne direction. C'est la condition indispensable pour que des mesures nécessaires soient prises efficacement.

Dénonciation du bouc émissaire

Le corolaire de l'attention portée aux victimes est la dénonciation de la tendance commune de s'en prendre à une victime émissaire. Le refus de reporter sur elle la responsabilité du négatif est la deuxième avancée imputable au christianisme, selon René Girard. Nous avons vu combien il était tentant de désigner un responsable unique, chaque fois qu'il y a un problème. La personne ou le groupe désigné est rarement au dessus de tout soupçon ce qui rend l'une et l'autre vulnérables, mais c'est la haine démesurée qu'ils provoquent qui pose question. Il est commode de reporter sur le dos de quelques-uns la responsabilité des maux qui touchent le plus grand nombre. La recherche des causes s'en trouve stoppée prématurément, dédouanant les autres responsables. On se satisfait aisément d'une condamnation rapide quand elle arrange tout le monde. Elle évite de chercher plus loin et, en particulier, de se remettre en cause personnellement. Le bouc émissaire sert habituellement de masque à ceux qui ne veulent pas endosser leur responsabilité propre.

Aujourd'hui, dans les sociétés touchées par le christianisme, le phénomène du bouc émissaire continue d'exister, mais il a de la difficulté à passer pour normal parce que son mécanisme a été mis en lumière et remis en cause du fait de la mort de Jésus. Nous avons vu que le caractère injuste de sa condamnation, comme de sa mise à mort, a rejailli pour leur plus grand bien sur les victimes émissaires qui ont suivi. Dans une interview, René Girard prend l'exemple inverse de la société japonaise où les boucs émissaires ont une grande place sans pouvoir être dénoncés parce qu'ils passent inaperçus. Le mot lui-même n'existe pas en japonais. Dans nos civilisations, au contraire, la suspicion est mise systématiquement sur cette tendance forte et de plus en plus largement sur ceux qui lancent encore ce genre de condamnation sans appel. La condamnation des Juifs par les nazis était facilitée par un vieux fond antisémite que l'on rencontre chez beaucoup de peuples. Il était devenu presque

naturel de leur faire porter le poids du dysfonctionnement de la société, et à force de ressasser ces accusations elles finissaient par être admises sans examen. L'antisémitisme reste chez beaucoup un réflexe acquis qui n'a pas encore totalement disparu. Et pourtant la Shoah a été cachée par les nazis, son exposition sur la place publique serait passée trop difficilement. Malgré l'antisémitisme ambiant, il fallait en plus donner à ceux qui ne voulaient pas la voir les moyens de se boucher les yeux pour refuser les évidences. Le monde n'a pas totalement régressé malgré la gravité de la crise qui fait craindre le pire pour ce qui doit venir.

Vingt siècles de christianisme font que l'on ne peut plus aussi facilement tolérer ce qui a été désigné comme intolérable. Cela ne veut pas dire que le phénomène du bouc émissaire ait disparu, ni même qu'il soit en voie de disparition. De par le monde, des ethnies comme au Rwanda, des enfants accusés d'être des sorciers en Afrique, des étrangers indésirables en France, des religions comme l'Islam..., partout des gens sont vus comme apportant le malheur et devant être écartés ou détruits. La violence éclate brutalement contre eux parce que leur éviction est considérée comme la solution, la solution finale dont parlaient les nazis. Elle est profondément irrationnelle, avance souvent masquée, mais rejailit à intervalles réguliers tant qu'elle n'a pas été éradiquée, tant que surtout les véritables solutions n'auront pas été appliquées.

Le seul progrès réel tient au fait que la violence faite à des boucs émissaires est plus facilement détectée et donc dénoncée. Elle ne peut venir au grand jour sans provoquer l'indignation du grand nombre. La supercherie a parfois besoin de temps avant d'être éventée. Le cas de l'immigration en est un exemple : quand le nombre des chômeurs est égal à celui des immigrés, il est tentant de proposer des solutions simplistes en prétendant qu'en expulsant les seconds on donnera du travail aux premiers. Sortir des fausses évidences quand elles arrangent tout le monde demande une certaine réflexion dans laquelle beaucoup n'ont pas l'envie ou la capacité de se lancer. Il est plus simple de suivre la foule et de hurler avec les loups. L'autre exemple est celui du terrorisme. Le problème est réel et tout le monde peut en constater les méfaits, mais la tentation est grande d'en faire le responsable unique des malheurs de notre monde. La paresse intellectuelle, jointe à l'envie de beaucoup de se dédouaner, conduit à des simplismes sécurisants. Pendant que l'on s'en prend aux boucs émissaires les vrais problèmes restent sans solution et les principaux responsables sont épargnés.

Les perversions de ce phénomène du bouc émissaire apparaissent donc plus facilement, du moins quand on le détecte en dehors de nos propres réactions. En effet, notre aveuglement nous conduit régulièrement à croire que ce sont les autres qui manquent de lucidité, qui fuient leurs responsabilités, qui refusent de reconnaître leurs torts et camouflent leurs faiblesses en s'en prenant à des innocents. Le difficile est de se rendre compte de ses propres tendances et de les assumer comme étant notre manière à nous de participer aux déviations communes. Nos illusions sont dues au fait que, quand nous nous en prenons personnellement à des boucs émissaires, nous privilégions plus ou moins consciemment les aspects qui nous font croire à leur culpabilité. Ils sont bien réels en général, personne n'est sans péché, mais nous nous servons de leurs mauvais côtés pour masquer le reste des problématiques. En faisant porter l'accent sur tel ou tel acteur malfaisant, les gens du voyage par exemple, nous occultons les autres causes et nous mettons entre parenthèses, en particulier, notre propre participation à la diffusion du mal. Quand nous dénonçons les boucs émissaires chez les autres, nous sommes capables d'une objectivité qui nous manque quand nous sommes directement impliqués.

Les idéologies sont bien pratiques pour cette opération. Elles comportent toujours un aspect rationnel et donc vérifiable. Elles emportent de ce fait l'adhésion de ceux qui les choisissent et leur donnent des certitudes difficiles à remettre en cause. En même temps, elle braquent le projecteur sur un angle particulier de la réalité et relativisent les autres. Vraies selon leur point de vue et même indubitables, elles ne peuvent être contredites qu'en élargissant les analyses et qu'en prenant en compte davantage de paramètres. Toutes les idéologies explicatives sont de cet ordre, il est impossible de saisir à la fois tous les points de vue.

Certes, se passer d'elles est tout aussi problématique. Par leur rigueur et leurs simplifications, elles donnent des points de repères indispensables à quiconque désire se situer dans la réalité et y intervenir. La tendance exagérée à multiplier les manières de voir et les analyses conduit à l'inaction et à la démission devant la complexité de la vie. On est bien obligé parfois de prendre des positions et d'agir avant d'avoir tout maîtrisé. Mais il est vrai que cela amène quasi automatiquement à désigner des responsables qui se confondent facilement avec des victimes émissaires dont la disparition résoudra les problèmes rencontrés. Nous sommes pris entre la clarté simplificatrice mais efficace et la multiplication des analyses permettant de saisir le réel avec une grande richesse mais qui finit par décourager celui qui voulait s'y affronter.

La désignation d'un bouc émissaire arrête le processus de recherche des causes susceptible, sans cela, de se poursuivre à l'infini et concentre l'action sur un objectif défini. Elle est forcément injuste car elle ne prend pas en compte l'ensemble des facteurs, mais reconnaissons qu'il est impossible d'agir autrement. La solution de Jésus qui consiste à commencer par se réformer soi-même est une véritable avancée puisqu'elle arrête également la recherche infinie des causes tout en donnant un objectif réaliste. La méthode paraîtra pourtant insatisfaisante pour beaucoup : je ne suis pas responsable de tout ce qui se passe alentour, et le travail sur moi risque de modifier ma manière d'être vis-à-vis des autres sans pour autant être efficace sur la réalité qui m'entoure.

Le risque serait d'en rester à la sagesse antique qui renonce aux transformations en direction du monde extérieur pour se concentrer sur les changements de la personne. Je n'ai pas de prise sur le monde, alors je vais faire en sorte que ce dernier ne trouble pas ma quiétude intérieure. Je limite mes contacts, mes passions, mes affections et mes répulsions, je prends de la distance avec ce qui m'entoure afin de me construire dans la paix. Le bouddhisme et ses avatars modernes vont dans cette direction en recherchant la disparition de la douleur par la prise de distance avec le monde. Cette sagesse est incompatible avec la tradition chrétienne qui prêche au contraire l'amour du prochain, l'investissement auprès des autres afin de s'aider mutuellement à évoluer. Il n'y a pas d'amour sans souffrances, la vie de Jésus en est un exemple et elle pousse le chrétien à ne pas se dérober devant l'appel de ses frères, ce qui lui évite le repliement sur soi et l'isolement du sage de l'antiquité. Il ne s'agit pas d'un simple appel à une compassion qui maintiendrait la distance avec l'autre mais d'un engagement réel en sa faveur, ce qui ne se fait jamais sans douleur.

La parole de Jésus prend donc une direction opposée à la sagesse antique tout en mettant la suspicion sur les solutions trop faciles. Elle nous convie, comme les sages de l'ancien temps, à gagner la paix intérieure et même la joie, mais loin de nous proposer de nous éloigner du monde avec ce qu'il a de mal et de violence en lui, elle nous invite à reconnaître que nous participons chacun de cette violence et que nous avons donc à commencer par nous réformer. Il est insuffisant de la combattre dans ses manifestations extérieures puisque ses racines plongent en nous. C'est le passage célèbre de l'évangile de Matthieu (7,3-5) :

Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton frère ? Et la poutre qui est dans ton œil à toi, tu ne la remarques pas ! Ou bien comment vas-tu dire à ton frère : « Laisse-moi ôter la paille de ton œil », et voilà que la poutre est dans ton œil ! Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil, et alors tu verras clair pour ôter la paille de l'œil de ton frère.

Le texte est particulièrement équilibré et il évite plusieurs écueils : celui de reporter la faute sur l'autre, mais également de se désintéresser de ce qui lui arrive. Je ne reste pas insensible au problème du prochain, mais, avant de lui porter secours, je commence par admettre que je suis touché par le même mal, plus gravement peut-être. Ce n'est qu'une fois que j'aurai modifié mon propre comportement que je pourrai prétendre aider les autres. Auparavant, je dois me penser de la même race que lui, pris dans les mêmes contradictions, habité par la même violence tout en pensant qu'il est lui aussi mû par le désir de changer et que c'est là que nous pouvons nous rejoindre.

À partir du moment où je me demande ce que j'aurais fait à la place de celui que je suis prêt à condamner, où je le reconnais comme un frère, je commence à perdre l'envie d'en faire une victime émissaire. Jésus se comporte ainsi vis-à-vis de ceux qui voulaient lapider la femme adultère : il les invite à s'avouer pécheurs dans le même domaine que celle qu'ils condamnent (Jean 8). Il devient difficile de punir quelqu'un dont on finit par se sentir si proche.

Des progrès en humanité ont-ils été faits dans cette direction ? Telle est la question que nous nous posons. Beaucoup sont tentés d'en rester à l'une ou l'autre étape : repliement sur soi que d'aucuns appellent sagesse, compassion à la manière des bouddhistes qui est renonciation au changement, prise en compte des victimes qui peut n'être que compassionnelle quand elle en reste à l'assistanat... Ces comportements existent sans doute, et même ils se multiplient quand s'ouvrent les limites de notre monde. Mais qu'en est-il de la conscience de l'implication de chacun dans la violence universelle, de la reconnaissance que nous participons chacun aux limites de l'humanité ?

La mode du « tous pourris » a au moins le mérite de ne pas cristalliser le négatif sur une seule personne ou un groupe particulier. La réprobation se fait générale, ce qui, d'un certain côté, peut être considéré comme un progrès en comparaison du choix d'une victime émissaire. La limite de ce genre de déclaration est cependant qu'elle exclue a priori celui qui la profère. Tout le monde est pourri sauf moi et un certain nombre de mes proches que je reconnais habités comme moi de bonnes intentions. On rencontre régulièrement, de nos jours, ce genre d'attitudes plus désespérantes qu'efficaces. La responsabilité se dilue, l'origine de la violence se fait insaisissable, chacun cherche à se protéger personnellement, à rechercher la sécurité plutôt que de s'essayer à une démarche active. L'apaisement de la violence mimétique se fait au détriment du refus de ses causes et par le moyen du désengagement.

Or, nous l'avons noté à plusieurs reprises, Jésus nous invite à communier avec ce qui fait l'humanité, une sorte d'incarnation dans ce qui la constitue dans le pire et dans le meilleur, afin qu'après être remontés jusqu'aux sources de la violence nous puissions en sortir ensemble. Le mouvement qu'a fait le Christ en rejoignant le sort des victimes émissaires par sa croix, en descendant aux enfers pour nous rejoindre dans ce qu'il y a de pire dans notre condition, en étant arraché par le Père à la mort et à toutes les morts, nous invite à suivre le même chemin.

Sans doute les hommes ont-ils effectivement commencé à prendre ce chemin après presque deux mille ans. Les progrès demeurent fragiles et les retours en arrière existent. Nous avons quitté la sauvagerie du début, même si elle refait surface de temps en temps quand elle est flattée par des gens sans scrupules, avides de pouvoir ou d'argent. Ce qui est rassurant, c'est que ces derniers doivent encore à chaque fois combattre le message d'amour de Jésus et la mémoire de ce qu'il était. C'est peut-être une manière facile de se consoler des difficultés de notre temps, mais Jésus continue à gêner après tant d'années, et ce malgré les faiblesses de son Église, les scandales qu'elle provoque, les tâches de son histoire et les limites de ses responsables. Qu'il scandalise ou qu'il attire, il ne s'est pas perdu dans l'indifférence et questionne encore ceux qui le rencontrent pour le suivre, s'opposer à lui ou faire simplement un bout de route en sa compagnie.

Aujourd'hui que l'information est devenue planétaire et malgré l'avalanche des mauvaises nouvelles dont nous sommes abreuvés quotidiennement, la faculté de la majorité des hommes à être touchés par la misère du monde n'a pas disparu. Nombre sont ceux qui se contentent de solutions simplistes et qui prétendent supprimer les problèmes en s'en prenant à quelques victimes désignées, parfois même consentantes et pourtant il en est qui prennent d'autres pistes. Devant la complexité des approches du réel créée par le refus des simplifications idéologiques il reste encore à trouver les voies de pratiques efficaces.

La voie royale, à l'invitation de Jésus, est sans doute celle qui passe par notre centre, là où nous faisons l'expérience de nos violences et de ce qui les suscite. Si nous parvenons à prendre ce virage, il nous deviendra possible de nous investir dans la poursuite du changement de notre monde amorcé par la croix du Christ et confirmé par sa résurrection.

Conclusion

Que Jésus soit une étape essentielle dans la révélation de Dieu nous l'avons affirmé avec force et c'est une évidence fondatrice pour tout chrétien. Nous avons voulu montrer de plus par cette recherche qu'il est au cœur des efforts pour sortir de la violence et que la voie qu'il nous ouvre est la plus réaliste et la plus efficace qui soit. Si son apport n'est pas sans précédents ni parallèles au niveau des relations entre les hommes comme entre les hommes et Dieu, il est décisif.

Les hommes ont eu besoin d'un ou plusieurs dieux depuis les origines pour combler leur ignorance et apaiser leurs peurs, des dieux à leur image et répondant à leurs manques. Les mythes en témoignent, tous les peuples à ma connaissance, même les Chinois, ont fait appel à des divinités pour expliquer leur origine et celle de leur monde, pour justifier leurs lois et leurs coutumes, pour expliquer le mal et la violence présents dans leur quotidien. Ces dieux ne permettaient pas de sortir de la violence mimétique, ils étaient même pris à l'intérieur de ce schéma relationnel. La faute en revenait à la manière dont ils étaient construits au long des âges : selon les mêmes principes que les hommes auxquels on ajoutait un petit plus pour les rendre plus puissants, plus efficaces, capables de combler les attentes de leurs adorateurs. Ils étaient censés boucher les trous qui nous angoissent et affermir les bases de nos sociétés dont les lois sont difficilement justifiables sans référent extérieur.

Les religions ancestrales ne libèrent pas davantage de la violence mimétique. Leurs dieux sont l'émanation des ancêtres qui n'ont jamais quitté la terre complètement. Ils sont présents parmi les vivants avec leurs exigences, leurs manières de surveiller la stricte observance de ce qu'ils ont institué et prêts à punir ceux qui prendraient des distances par rapport aux coutumes. Ces religions imposent de rendre un culte aux ancêtres eux-mêmes et aux dieux qui sont dans leur prolongement ce qui suppose un mélange de respect, de suspicion, de séduction, de rouerie pour contourner les obligations ; si la menace de sanction est sans cesse présente il est possible en effet de contourner les difficultés par diverses pratiques magiques ou sacrificielles. Les ancêtres et les dieux de ces religions ne sont pas totalement différents, ils restent à portée de l'homme et sont influençables. Jamais ils ne sont hors de portée des humains.

Les textes les plus anciens du premier Testament se font l'écho de telles représentations de divinités anthropomorphes, sauf que l'accent est mis rapidement sur l'unicité de Dieu et sur sa différence par rapport à l'homme qui s'affirmera de plus en plus. La lecture de la Bible, si l'on suit les étapes de sa rédaction, nous montre comment les conceptions primitives de Dieu s'affineront petit à petit au point de se faire plus universelles jusqu'à affirmer que le Dieu d'Israël est non seulement le seul Dieu mais que, de plus, il aime tous les hommes.

L'éloignement des représentations primitives de la divinité va avoir comme conséquence directe de la mettre à part des rapports mimétiques et de la violence qui en découle. Les dieux des religions primitives, comme les premières approches du Dieu de la Bible sont pleins de sentiments humains : ils connaissent la colère, la rancune, ils délibèrent, ils punissent et récompensent, ils éprouvent au besoin de la jalousie vis-à-vis de leurs créatures et se trouvent parfois dans l'obligation de faire montre de leur puissance supérieure. Le Dieu de l'Ancien Testament se laisse lui aussi influencer par les offrandes, il est sensible à la prière, et les demandes ou les sacrifices sont capables de le faire changer d'avis. Il reste trop proche des hommes pour que sa toute puissance transcendante soit effectivement reconnue et qu'elle délivre l'homme de ses tentations d'entrer en concurrence avec lui.

C'est pour sortir de cette impasse que les textes bibliques affinent leur perception de Dieu au cours des siècles. Ils affirment de plus en plus fortement sa différence, et la tradition coranique continuera dans ce sens pour faire de Dieu un être insaisissable, à l'abri dans son ciel de nos désirs d'avoir prise sur lui. Le livre de *Job* est l'un des sommets de cette évolution avec les écrits prophétiques. Il montre à sa manière, un Dieu que l'on est incapable de comprendre parce qu'il dépasse tout ce que l'on pense de lui et ce que l'on en imagine, même s'il continue à s'intéresser à ce qui se passe dans le monde. Les prophètes insisteront de leur côté sur le caractère exceptionnel de la tendresse de Dieu et à nouveau sur la distance qui nous sépare de lui. Dieu fait alliance avec nous sans être sensible au donnant-donnant cher aux traditions religieuses qui pensent que l'homme peut gagner les faveurs de Dieu par le formalisme des prières ou des sacrifices. Le don de Dieu est gratuit bien qu'il demande de l'aimer en retour.

Dieu échappe ainsi progressivement aux tentations de l'homme qui cherche à mettre la main sur lui. Le premier chapitre de la Genèse, un des textes les plus tardifs de l'Ancien Testament, est un sommet de la présentation de Dieu dans sa suprême majesté. Il crée sans effort, par sa simple parole et ce qu'il fait est très bon, sans contestation possible. La tradition juive poussera jusqu'à ne plus prononcer son nom.

C'est dans ce contexte d'un Dieu tout autre qui a pris ses distances par rapport au mimétisme et qui cependant n'abandonne pas l'obsession de faire alliance avec les hommes que Jésus apparaît dans l'histoire. Sans aller totalement à l'encontre du mouvement précédent, il va cependant amorcer un mouvement inverse en renonçant à l'infinie différence que lui vaut sa divinité : Fils de Dieu il se fait homme. Petit enfant il suivra l'évolution de tous les petits d'homme, adulte il rencontrera l'opposition et la résistance de ses contemporains, il sera soumis à leur violence au point d'en souffrir et d'en mourir. Il connaîtra aussi l'affection et l'amitié, il suscitera le respect et l'admiration avec les déceptions qui leur sont inhérentes : la jalousie, l'abandon et le reniement. Cependant ses disciples ne perdront jamais totalement l'intuition de sa différence : il est le Messie attendu, le Fils.

Avec la venue de Jésus nous ne sommes pas devant une simple modification de la stratégie de Dieu à notre égard, mais face à une manière nouvelle de gérer la violence qui nous concerne également. Jésus ne prend pas ses distances pour montrer qu'il est au dessus des attaques qui le visent, il n'impose pas davantage sa suprématie en regardant avec mépris les pauvres hommes que nous sommes, il se fait proche et nous invite à faire de même pour dénoncer toute violence postérieure. Il abandonne les privilèges de sa transcendance et de la toute puissance pour se rendre vulnérable et pour que nous adoptions à notre tour ce comportement entre nous.

Jésus n'avait pas été le premier à proposer des remèdes à la violence. Toutes les sociétés humaines inventent, au cours de leur histoire, des moyens de faire baisser les tensions entre leurs membres et le plus souvent l'appel à la divinité n'est là que pour insister sur le caractère sacré et intemporel de leurs institutions. Nous avons montré que ces méthodes étaient insuffisantes parce qu'elles devaient être constamment réactivées quand leur efficacité baissait, les sacrifices de toute sorte calment les passions pour un temps seulement.

Jésus se place à la jonction entre le religieux et le social et le mouvement dont il est à l'origine ne suppose pas l'appartenance à un peuple ou une religion particuliers. Pour atteindre à l'universalité, il se fait reconnaître comme Fils de Dieu tout en faisant preuve de

son humanité. Il inverse ainsi le mouvement qui s'était amorcé dans les grandes religions, sans pour autant rompre totalement avec les traditions précédentes. Dans sa personne il mêle, jusqu'à une limite difficilement imaginable jusque-là, la sollicitude du Dieu des prophètes qui fait alliance avec les hommes, à la grandeur de sa majesté. Jésus va au bout de cette logique puisqu'en lui Dieu se fait homme tout en gardant son mystère, il se rapproche après s'être éloigné, il devient l'un de nous, il prend sur lui nos faiblesses et entre personnellement dans notre histoire. Mais cette proximité inédite n'a qu'un temps.

Après sa résurrection il n'abandonnera pas vraiment ses disciples puisqu'il leur a promis de rester avec eux jusqu'à la fin du monde en envoyant son Esprit. Cependant il va monter au ciel, il va abandonner physiquement la terre, mettre un point final au temps pendant lequel il se rendait directement accessible, inversant à nouveau le processus de sa révélation. Il a toujours été un mystère pour les gens qui le croisaient au point qu'ils en venaient à se demander ce qui faisait de cet homme une énigme à déchiffrer sans cesse à nouveaux frais. Pourtant, tout le monde pouvait se heurter à quelqu'un de concret au long de son séjour parmi les hommes. L'Ascension instaure une rupture par rapport à cette possibilité, et les disciples sont priés de chercher différemment une proximité qui passe désormais par son Esprit. Ainsi la séparation n'est pas totale, il n'y a pas de deuil à faire de son absence, il ne faut surtout pas que son départ obnubile les disciples au point de les détourner de leur tâche essentielle : *annoncer la Bonne Nouvelle dans leurs Galilée*. Au début des *Actes des Apôtres* les anges rappellent à l'ordre ceux qui restent à regarder le ciel : Jésus a sauvé les hommes et ce salut doit être maintenant proclamé à tous. Il n'en demeure pas moins qu'il n'est plus là.

Le temps de l'Église commence ainsi : présence de l'absent, corps du Christ. Elle essaye, malgré ses limites, de donner de la chair à ce qui risquerait se limiter sinon à la parole d'un sage dont la vie s'est achevée. Les disciples, sans perdre la foi en sa proximité, vont faire l'expérience de sa distance et tenter de la gérer. À l'exemple des mystiques, religieux ou non, les disciples éprouveront douloureusement l'inadéquation entre le contenu de leur foi et la sainteté de Dieu. Les mots de Jésus sont certes ce que l'on peut dire de plus parfait sur son Père et sur sa divinité, ils restent pourtant des paroles d'homme, des chemins qui mènent vers Dieu plus que des définitions dogmatiques qui renferment la totalité de son essence.

Une des conséquences de ce nouvel éloignement de Dieu aboutit au renforcement de l'acuité de la question de la violence qui se fait ressentir avec force. Même si son activité thaumaturgique restait limitée, les miracles de Jésus étaient la marque de la présence efficace de Dieu auprès de son peuple. Les croyants, après la séparation, font l'expérience du vide du ciel et de son silence alors que la violence est toujours là. Jésus ayant bousculé les formes habituelles de la religion, ses disciples peinent à reconstituer des moyens concrets de vivre et d'exprimer leur foi. Ils sont d'abord restés fidèles au Temple et aux synagogues avant de chercher d'autres façons de témoigner de leur attachement au Christ en dehors de ces bâtiments. Ils ont entrepris de préciser par leurs échanges les récits de sa vie et ont ritualisé le partage du pain mémorial de la Cène. Il fallait aussi qu'ils apprennent à vivre à la suite de Jésus en inventant des manières d'être chrétien dans les situations qui leur étaient propres. Les premières communautés ont fini par comprendre qu'il ne suffisait pas de prier en attendant que Dieu mette en place son Royaume, mais qu'il fallait s'engager dans ce monde de violence pour le transformer, vue sa lenteur à disparaître.

La mystique juive, dans le *Tsimtsoum*, a fait également l'expérience de l'absence de Dieu. Devant la persistance du mal et de l'injustice, plus tard face à l'horreur de la Shoa, la foi en

Dieu a besoin de se raffermir quand elle perd ses repères traditionnels qui font croire à la présence active de Dieu dans le monde. L'idée de cette mouvance spirituelle est que Dieu s'est retiré du monde afin de laisser de la place pour l'homme, qu'il faut donc interpréter cet éloignement d'une manière positive. Une divinité omniprésente, intervenant dans la vie des hommes ne permettrait pas à la liberté humaine de s'exercer affirme-t-elle. Comme le soleil s'il était présent d'une manière ininterrompue finirait par supprimer toute vie sur la terre, la présence oppressante de Dieu ne permettrait plus à l'homme de vivre selon sa nature. Il est donc nécessaire que Dieu s'efface, même si, de ce fait, le pire côtoie le meilleur. Supprimer la violence par l'opération de la toute-puissance divine ôterait à l'homme la possibilité de gérer à sa manière la contradiction dans laquelle il naît, entre le désir d'imiter son semblable et de l'aimer ou de le réduire voire de s'en débarrasser. Si la solution ne vient pas par magie, elle demandera beaucoup de temps, mais la responsabilité laissée à l'homme et le respect de ce qu'il est sont la marque de la patience de Dieu et de son amour.

Le *Tsimtsoum* va plus loin en invitant l'homme à agir à la manière de Dieu en apprenant à laisser lui aussi un espace dans lequel l'autre pourra vivre et s'épanouir. Cela peut aller jusqu'à des incitations politiques très concrètes, jusqu'à la proposition, venant d'adeptes de cette mystique, de se retirer des territoires occupés par Israël pour que les Palestiniens puissent exister à leur tour. L'invitation est valable pour tous : on ne sort pas de la violence en entrant soi-même dans les rapports qu'elle induit, mais en refusant d'y participer de quelque manière que ce soit. Le *Tsimtsoum* rejoint ainsi le message du Christ que nous avons développé. Quand Jésus nous invite à ne pas tenir tête au méchant cela revient à dire qu'il ne faut pas entrer avec eux dans des rapports de force, ni chercher à prendre le dessus dans des oppositions qui, même si elles connaissent une pause quand l'une des parties l'emporte, n'aboutissent qu'à une trêve temporaire. Dès que les adversaires auront repris des forces, l'antagonisme reprendra de plus belle. La solution est donc dans le retrait, non pour échapper à une violence qui nous fait peur, mais pour faire l'effort de construire à côté, sur de nouvelles bases, abandonnant les oppositions stériles.

Un des acquis de notre recherche est que tous les hommes ont besoin de structures mentales leur permettant de poursuivre dans leur foi et de se détacher de la violence quand Dieu s'éloigne de leur horizon quotidien, à moins qu'ils ne se contentent d'une morale laïque. La mystique chrétienne, dans la spiritualité de saint Jean de la Croix en particulier, est une autre manière d'interpréter l'expérience douloureuse commune de la distance de Dieu. Ce mystique la présente comme une aventure positive qui nous fait faire l'expérience concrète de la différence de Dieu. Tout croyant en a la conscience abstraite pour peu qu'il se soit penché sur la question. S'en rendre compte existentiellement reste pourtant une étape douloureuse. Elle met à mal nos constructions imaginaires qui essaient de faire de Dieu un horizon à notre portée. Nous voudrions ramener Dieu à nos principes, le voir agir selon nos critères, et il est difficile de constater que ses pensées ne sont pas nos pensées.

Cette purification, en principe bénéfique, en conduit beaucoup à la négation de Dieu. Il n'est pas simple d'accepter que la divinité puisse nous échapper et ne pas correspondre à l'image que nous en avons. Il nous semble que nous perdons le face-à-face que nous croyions avoir, que Dieu n'est plus sensible à nos prières quand il néglige de se comporter comme nous le lui demandons. En fait, nous aimerions bien nous défausser sur lui de la responsabilité de la gestion de notre vie et de celle du monde. Nous regrettons la disparition du Dieu magicien. Saint Jean de la Croix nous dit au contraire que c'est alors qu'il est le plus proche, quand nous ne faisons plus obstacle à sa venue par nos conceptions anthropomorphiques. Il n'est plus un modèle idéal que nous avons construit avant de chercher à l'imiter à moins que nous

ne le dénonçons, il est la source de la vie et de l'amour à laquelle il faut aller boire si nous voulons atteindre la plénitude de la vie.

La limite serait de réserver une telle démarche aux seuls chrétiens. La violence ne les concerne pas exclusivement et tout le monde cherche les moyens de lui faire obstacle. L'idée de notre travail est que la Bonne Nouvelle annoncée par Jésus est pour tous et qu'elle concerne les hommes au-delà du cercle des chrétiens et même de celui des croyants. Cette mystique peut, elle aussi, servir de modèle à tous dans nos relations avec les autres. S'il n'est plus possible d'user de violence envers un Dieu qui excède tout ce dont nous pouvons en penser et qui se révèle être moins un partenaire influençable qu'une origine universelle, de même, nos rapports humains ont une chance de sortir de la violence si nous finissons par voir chez nos frères en humanité non des adversaires à exploiter, mais des êtres qui nous ressemblent et avec lesquels il est possible de progresser. Pour reprendre une image employée par Michel Serres, il s'agit de passer du comportement de prédateur ou de parasite à celui de symbiote. Nous sommes aussi des sources de vie les uns pour les autres.

La plupart des morales faisaient appel à la caution de la divinité. S'il n'y a plus de Dieu, si du moins son absence rend problématique le recours à son aide, si les remèdes historiques ont fait la preuve de leurs limites, les sociétés humaines, comme chaque individu personnellement, se doivent d'inventer des comportements nouveaux. On en reste malheureusement majoritairement aux vieilles recettes de punition, de répression et de détournement de la violence sur des victimes émissaires. Le fait d'avoir identifié, grâce à la lecture de René Girard, le désir mimétique comme étant à la fois notre péché originel et le seul moyen de nous construire en nous ouvrant les yeux permet de chercher de nouvelles perspectives. Libéré des rapports de violences, notre imagination peut se donner libre cours pour inventer des formes de relations inédites, véritablement constructives cette fois. Parmi elles, celles ouvertes par Jésus nous semblent incomparables, même si la route est encore longue jusqu'à la paix dans sa plénitude, même s'il faut attendre l'accomplissement du Royaume pour qu'elle nous soit donnée.

Car Jésus n'a pas solutionné tous les problèmes, bien au contraire serait-on tenté de dire. Si, comme nous l'avons souligné, des progrès décisifs ont été accomplis, nous sommes encore loin de la disparition totale de la violence. L'intervention de Jésus semble même compliquer la situation. Il nous avait prévenu :

« Je suis venu jeter un feu sur la terre, et comme je voudrais que déjà il fût allumé ! Je dois être baptisé d'un baptême, et quelle n'est pas mon angoisse jusqu'à ce qu'il soit consommé ! Pensez-vous que je sois apparu pour établir la paix sur la terre ? Non, je vous le dis, mais bien la division. Désormais en effet, dans une maison de cinq personnes, on sera divisé, trois contre deux et deux contre trois : on sera divisé, père contre fils et fils contre père, mère contre sa fille et fille contre sa mère, belle-mère contre sa bru et bru contre sa belle-mère » (Luc 12, 49-53).

La parole est choquante et, comme toutes les déclarations de Jésus qui nous rebutent, elle mérite d'être regardée avec attention. Elle n'est surprenante qu'en apparence : Jésus a effectivement entrepris une déstructuration qui a laissé des traces dans les sociétés humaines. De même que la *Genèse* avait désenchanté le monde en affirmant que le soleil, la lune et les étoiles n'étaient que des réalités matérielles et en expulsant les dieux et les déesses de notre environnement, de même Jésus s'en est pris au sacré et à toutes les pratiques humaines qui tentaient de contrôler la violence par des règles, des coutumes contraignantes et de soi-disant impératifs divins. Il s'ensuit une formidable libération pour

les hommes qui, au lieu de se soumettre à des obligations qu'ils ne comprennent pas, sont invités à faire usage de leur liberté. La libération des contraintes est d'autant plus fortement ressentie que la présence de Dieu n'a plus le caractère pesant d'autrefois. Il s'est retiré dans son ciel quand il n'a pas disparu de la conscience de certains. L'homme est ainsi libéré sans pour autant être rendu capable de gérer l'autonomie nouvelle qu'il a acquise vis-à-vis de la religion, de la morale et des règles de la société. Les moyens existant précédemment qui servaient à contrôler la violence ont perdu de leur caractère contraignant et deviennent une option parmi d'autres.

Rejeter les entraves à la liberté est plus facile que de se mettre à l'école de Jésus. Il a fallu longtemps pour que l'étau du sacré se desserre et ce n'était que la première partie du chemin qui doit être suivi par des choix de vie radicaux pour ne pas conduire à des catastrophes. Les Églises chrétiennes ont bien senti la difficulté : alors que Jésus invitait à se détacher des formes de religion traditionnelles, elles ont recréé des rites, des cultes, des dogmes, des hiérarchies et des obligations morales appuyées sur la foi pour ne pas laisser les croyants sans béquilles. La plupart du temps, elles ont pourtant continué à lire les évangiles et à proclamer la Bonne Nouvelle apportée par Jésus. Elles ont maintenu cette dialectique en privilégiant alternativement, souvent poussées par les événements, des moments de grande ouverture et d'autres où le souci de structuration l'emportait. Même au cours des périodes les plus troubles, les « princes de l'Église » n'ont pas complètement oublié de transmettre l'invitation à suivre le Christ qu'ils croyaient pourtant maîtriser.

Certes les Églises chrétiennes n'ont pas toujours été d'une parfaite fidélité : les dérives n'ont pas manqué. Beaucoup de personnes ont saisi ce prétexte pour rejeter en bloc ce qu'elles proposaient comme sorties de la violence et les résistances persistent. Pourtant, elles ont les évangiles auxquels elles reviennent régulièrement pour se ressourcer et retrouver la voie. Si certaines périodes de « glaciation » ont été longues, de grandes figures de saints et des remises en cause venant des sociétés environnantes redonnent régulièrement du mouvement aux mécanismes grippés, non sans grincements.

L'entreprise est tout aussi délicate en dehors des Églises. Le monde, surtout en occident, a été marqué par le côté libérateur du message de Jésus qui l'a aidé à se débarrasser de la dimension religieuse du sacré. En rejetant les contraintes de la religion chrétienne, les rebelles étaient plus proches qu'ils ne le croyaient du message du Christ. Se sentant à l'étroit dans les dogmes, ils voulaient retrouver le goût de la vie et de la joie, ce qui n'a rien d'antichrétien. Cependant, on ne se détache pas sans conséquences de structures sociales millénaires. Quand la fonction d'encadrement qu'elles représentaient fait défaut on assiste à des déchaînements de violence, à une montée en flèche des inégalités, à un durcissement des rapports sociaux, à la mise en valeur de la recherche exclusive du pouvoir et de l'argent.

On affirme volontiers que l'individualisme est issu du christianisme et de ses sources juives. Il est vrai qu'il a contribué fortement à rendre l'individu responsable en encourageant son autonomie par rapport au groupe et en insistant sur le caractère personnel de son engagement moral et croyant. Mais cette conviction s'accompagne, dans le christianisme, de la reconnaissance de la dépendance de chacun vis-à-vis de sa source qui est Dieu. Quand cette foi s'estompe la responsabilité de chacun est lue comme la revendication d'une autonomie totale par rapport aux autres et à Dieu. La volonté d'exister comme individu et d'être reconnu comme tel risque fort de se dévoyer alors en repliement orgueilleux sur soi et en refus de toute dépendance.

Il en est ainsi de toutes les manières de vivre qui découlent du message du Christ. Elles vont dans le sens de la liberté et de la reconnaissance de l'individu ; elles amènent à considérer comme superflues les règles, les lois et tout ce qui prétend guider l'homme, le contraindre ou le punir. Sous la mouvance de l'Esprit, le croyant peut vivre comme il l'entend ; « aime et fais ce que tu voudras » dit saint Augustin. Des correctifs sont cependant nécessaires pour que la liberté ne se change pas en licence, pour que l'individualisme n'aille pas jusqu'au repliement sur soi, pour que l'épanouissement personnel ne conduise pas à la négation des autres et pour que la violence ne finisse pas par tout dominer. Un décentrement est nécessaire, celui proposé par Jésus ou celui qui vient d'un humanisme bien compris.

On en viendrait presque à se demander si la venue du Christ a eu oui ou non des conséquences positives sur la vie du monde. Ne valait-il pas mieux garder les vieilles structures de contrôles de la violence dont l'efficacité était réelle quoique temporaire plutôt que de tout remettre en cause ? D'autant que les résistances sont nombreuses de la part de ceux qui refusent de se mettre à l'école de Jésus. Les uns trouvent ses propositions contraires à leur volonté d'épanouissement et à leur projet de liberté sans entraves, tandis que d'autres prennent prétexte du comportement des chrétiens pour mettre en cause l'intérêt de telles manières de lutter contre la violence. Le christianisme est même régulièrement accusé d'engendrer la violence par ses intransigeances. D'autres enfin se basent sur le peu d'efficacité de la prière et du rapport à Dieu pour refuser d'aller plus avant dans une démarche de croyant.

Jusqu'aux chrétiens qui en viennent à douter de l'efficacité de leurs croyances alors qu'ils sont séduits par Jésus. Ils se sentent toujours à mille lieues de ce qui leur est demandé et vers quoi ils s'essoufflent. Leur attitude n'est guère étonnante tant il est vrai que le mode de vie dans lequel Jésus nous invite à nous engager est loin de pouvoir se changer facilement en règle de vie pour tout un chacun. À peine si quelques saints parmi les plus grands parviennent à s'en approcher quelque peu. Vivre comme le Christ est une mission impossible et il n'est pas étonnant qu'après plus de 2000 ans de christianisme on en reste aussi éloigné.

Un livre de Françoise Verny avait fait forte impression sur moi, il s'intitulait et le titre était bien choisi : *Dieu existe je l'ai toujours trahi*¹. Il décrivait avec pertinence la contradiction dans lequel se débat tout chrétien raisonnable pris entre la séduction qu'il éprouve au contact du personnage de Jésus et l'incapacité dans laquelle il se trouve de se faire son disciple dans le quotidien de son existence. Reconnaître que Jésus est unique et important pour l'avenir de l'humanité ne suffit pas à lui être fidèle, ce qui n'a pas d'équivalent dans d'autres morales ou d'autres styles de vie engagés dans le monde. La plupart des autres voies se veulent au moins réalistes de manière à être prises comme règles de vie alors que ce n'est pas le cas pour le christianisme quand il reste au plus près des intentions de son fondateur qui ont de quoi en décourager plus d'un. Ce n'est peut-être pas la seule, mais c'est au moins une des raisons du caractère particulier de son succès.

Nous l'avons déjà signalé, et c'est un peu surprenant, Jésus n'a pas cherché à tout prix la réussite de sa mission, si du moins on en reste à des schémas humains. Abstraction faite de sa résurrection, dont n'ont été témoins que quelques proches, ses paroles et ses actes ont rencontré une réprobation générale et ont fait monter contre lui une violence telle qu'elle

¹ Olivier Orban, Paris 1992.

s'est conclue par sa mise à mort. Le groupe des disciples qu'il avait formé s'est disloqué à partir de là avant de se reformer ensuite timidement, progressivement. Et pourtant l'aventure n'est pas restée sans lendemain et la mémoire du crucifié a pris de plus en plus de place.

Un phénomène semblable est remarquable dans les Actes des Apôtres. À aucun moment le récit des premiers temps de la vie des disciples après le départ du Christ ne fait état de conversions se propageant comme une trainée de poudre en bousculant toutes les résistances. Les débuts sont difficiles, chaotiques, avec des avancées spectaculaires auxquelles succèdent des périodes de stagnation préoccupantes. Des chiffres de convertis importants sont avancés parfois mais il est surtout question de conversions personnelles, emblématiques sans doute de groupes plus importants, mais peu impressionnantes. Pierre et Paul s'affrontent et il y a des dissensions dans les équipes de ce dernier. Saint Paul semblait maîtriser son destin bien qu'enchaîné et pourtant on le retrouve seul à Rome à la fin des Actes, sans trop savoir ce qui va lui arriver en dehors de la mort qui lui est promise. Les autres apôtres se sont sans nul doute montrés actifs alors qu'on ne parle pas d'eux, ils n'ont manifestement pas été à l'origine d'exploits dignes d'être racontés. Et pourtant l'évangélisation a eu lieu, elle s'est propagée jusqu'aux limites du monde connu et elle s'est élargie au-delà pour toucher jusqu'aux barbares.

Il n'est pas question de surhommes dans ces récits, d'êtres exceptionnels, de sages hors du commun. Les principaux acteurs manquent de prestance, se disputent pour des grandes raisons et d'autres plus mesquines, leurs défauts sont soulignés par les rédacteurs. Ce ne sont pas des gourous qui gagnent des adeptes par des discours séducteurs, ni des hommes publics qui cherchent à en imposer par leur pouvoir, ni des riches qui impressionnent par ce qu'ils possèdent, pas plus que des sages dont les discours persuasifs convainquent ceux qui se laissent prendre à leur logique. Ils semblent souvent dépassés par le message qu'ils portent et eux mêmes sont bousculés par un Esprit qui les déloge de leurs certitudes et qui met à mal leurs projets. Pourtant ils ont réussi au delà de toute espérance.

Saint Paul avait pressenti cette contradiction qui fait que le christianisme a connu son expansion grâce à des gens simples et sans prestige particulier. Les échecs ont été marquants mais on dirait que c'est à travers eux, et non seulement malgré eux, que le développement a eu lieu. Chaque étape aboutit à des difficultés qui semblent des impasses ce qui n'empêche pas l'Église de reprendre souffle et de poursuivre. La première lettre aux Corinthiens le dit avec force : le langage de la croix est folie ce qui ne l'empêche pas de vaincre les obstacles avec obstination, dans la durée parce qu'elle est folie de Dieu.

Puisqu'en effet le monde, par le moyen de la sagesse, n'a pas reconnu Dieu dans la sagesse de Dieu, c'est par la folie du message qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants. Alors que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous proclamons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs et Grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes (1, 21-25).

L'histoire de l'Église est tout à fait conforme à cette folie de la croix. Elle la montre sans cesse ballottée, souvent bafouée voire ridiculisée. Les chrétiens jusque dans leurs chefs ont souvent eu des attitudes scandaleuses au fil des siècles et ce n'est pas fini ; Françoise Verny n'a pas été la seule à avoir toujours trahi Dieu, les chrétiens nous en sommes tous là et tous les jours. De la base à son sommet, l'Église étale ses misères. Elle est marquée par de

longues périodes de sclérose ou de décadence, des dissensions internes la déchirent, mais il s'est toujours trouvé des personnages hors du commun pour secouer sa léthargie et la réveiller de son endormissement. Mais, à ce niveau également, ceux qu'on appelle des saints réformateurs ont un type d'efficacité surprenant. Saint François d'Assise par exemple a eu un rayonnement exceptionnel ce qui n'a pas empêché sa communauté de le mettre à l'écart à la fin de sa vie et il en a été de même de sainte Thérèse d'Avila, de saint Jean de la Croix et de tant de fondateurs mis de côté par leurs propres disciples. Ces derniers, de plus, ont la plupart du temps pris leurs distances par rapport à eux et, s'ils ont gardé des intuitions de leur fondateur, on a du mal à reconnaître, chez les franciscains actuels par exemple, les manières d'être de saint François.

Toutes les grandes figures de l'Église font preuve de faiblesses étonnantes depuis Pierre et son peu de courage, Paul avec l'écharde plantée dans sa chair (2 Cor. 12,7), jusqu'à Thérèse de l'Enfant Jésus avec sa faiblesse psychologique et les nuits de la fin de sa vie qu'ont connues aussi Mère Térésa et tant d'autres. On chercherait vainement des gens parfaits parmi les saints reconnus par l'Église, ils participent tous de la faiblesse humaine et pourtant chacun a quelque chose à nous apporter et leur influence n'a pas été négligeable dans l'histoire de l'Église. Même ceux qui se sont séparés ont provoqué chez elle des chocs salutaires. L'évolution de l'Église, des Églises même, prend des chemins étranges et pourtant elle dure et plus que cela puisqu'elle continue à séduire des peuples nouveaux, à interroger des hommes d'aujourd'hui. S'agit-il des derniers sursauts d'une vieille institution qui vit ses derniers temps ou bien des prémices d'un renouveau qui vient, toujours dans la souffrance, dans la pauvreté, dans l'insignifiance par rapport à ceux qui font tant de bruit aujourd'hui comme des cymbales qui retentissent.

J'aurais préféré qu'il démissionne, mais j'ai été impressionné par l'image de l'Église qu'a donnée Jean-Paul II au cours de sa longue maladie. Une Église chancelante, qui n'avait rien pour plaire, à rebours de la prestance de ceux qui ont le pouvoir ou la sagesse, mais animée de l'intérieur par une force qui n'est pas d'elle. La folie de la croix ne passe pas par des certitudes dogmatiques mais par la soumission à l'Esprit.

Voilà pourquoi, tout compte fait, je suis porté à croire que Jésus est en train de changer le monde en sapant les bases de la violence. La transformation a besoin d'être tellement radicale qu'il est impossible qu'elle se fasse d'un seul coup; elle demande un bouleversement de l'histoire comme de nos comportements spontanés et sociaux tel qu'il nécessite une lente maturation. Avec Jésus nous voyons clairement le but recherché et nous avons des idées sur les moyens de sortir des comportements violents. Que le but reste éloigné et les moyens à prendre difficilement abordables ne nous empêche pas de nous avancer sur la route. Nous ne pouvons pas prendre prétexte de notre faiblesse pour traîner les pieds. Elle est tellement présente partout et à tous les niveaux qu'elle constitue une particularité constitutive de l'Église depuis les origines. Elle est sans doute le signe, s'il en est besoin, de l'implication de Dieu dans notre histoire à condition de croire en sa patience, vertu qui nous manque singulièrement.

Saint Paul fait dire à Dieu : *« Ma grâce te suffit : car la puissance se déploie dans la faiblesse. » C'est donc de grand cœur que je me glorifierai surtout de mes faiblesses, afin que repose sur moi la puissance du Christ (2 Cor. 12, 9).*